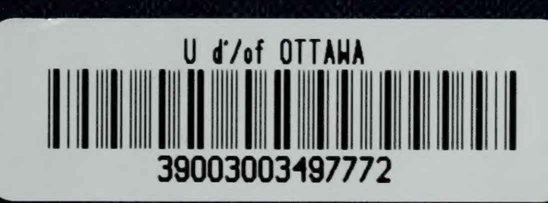
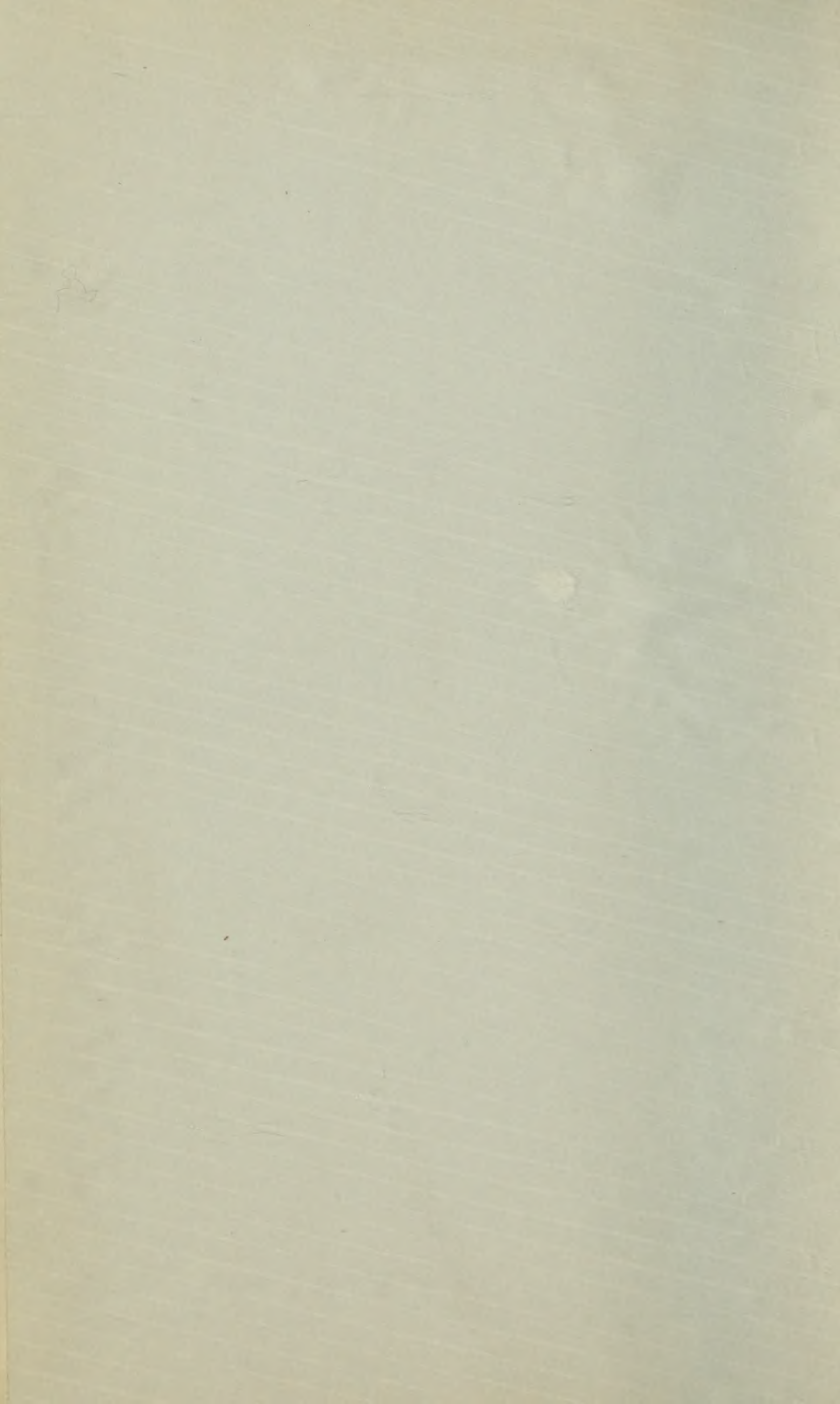

U d'/of OTTAWA
39003003497772



24-11-54

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/petropolis00delp

PETROPOLIS

DU MÊME AUTEUR

ROMAN BRÉSILIEN.
POÉSIES.

TRADUCTIONS

Braz Cubas, par Machado de Assis (traduit du portugais)
Quelques contes, — — — —

En Préparation

ENTRE L'AMOUR ET LA MORT (Roman).
EROS INVINCIBLE (Poésies).

PAGES EXOTIQUES

PETROPOLIS

PAR

ADRIEN DELPECH

... Conscient de l'inutile désir.



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.

PQ
2607
.E353P4
1913

A M. PAUL ADAM

En témoignage de haute admiration littéraire, et en souvenir de notre rencontre au pays du soleil.

Adrien DELPECH

PETROPOLIS

Ce livre arrive à point, à un moment où l'on s'intéresse vivement à tout ce qui se passe dans l'Amérique du Sud, et où l'on est en train de redécouvrir cette partie du Nouveau Monde, au point de vue de ses richesses exploitables et de ses efforts vers la civilisation et le progrès.

M. Adrien Delpech, qui a donné, il y a quelques années, dans son « Roman Brésilien » une si intéressante étude sur la situation du Brésil au moment de l'abolition de l'esclavage, complète la série de ses observations, dans ce nouveau roman, où il accompagne l'évolution du même pays, depuis la proclamation de la république jusqu'à ces derniers temps.

Pétropolis est une ville alpestre, située à deux heures de Rio, dont elle est un faubourg élégant Le climat rappelle celui de Nice. Le corps diplomatique y réside à demeure. Le livre de M. Adrien Delpech, en même temps qu'il s'attache à l'étude sociale du Brésil, peint aussi la société cosmopolite qui habite ce coin pittoresque des régions tropicales. Diplomates, gens d'affaires, snobs, sont pris sur le vif, et portraiturés d'un crayon ironique.

L'étude sociale se double d'une étude psychologique. « Comment la mentalité française d'un artiste, qui, à la maîtrise de son art, unit les complexités d'une âme de dilettante et de voluptueux, réagira-t-elle dans ce milieu différent et lointain ? Le contraste de l'intellectualité des deux peuples est mis en évidence d'une façon très

saillante par ce développement d'un caractère.

Ce n'est plus ici du roman d'aventures ; c'est une étude documentaire, poussée très à fond par un écrivain qui, à l'habitude de voir et d'analyser, unit une grande connaissance de la société qu'il décrit. M. Adrien Delpech est en effet professeur à l'École Normale de Rio.

Le livre est écrit dans un style souple et coulant qui, du dialogue rapide et brillant, s'élève à une grande hauteur dans la description, très riche en couleurs, et qui arrive à donner une sensation tactile et visuelle des paysages caractéristiques de la zone tropicale.

Un volume in-18. — Prix : **3 fr. 50**

Ernest Flammarion, éditeur, 26, rue Racine, Paris. — Envoi contre mandat-poste.



PETROPOLIS

PREMIÈRE PARTIE

I

« Monsieur, dit le garçon du bord, en frappant à la porte de la cabine, nous sommes en vue de la baie. »

Henri descendit, dans un sursaut, de sa couchette aérienne, si brusquement, que son compagnon de voyage, placé au-dessous de lui dans l'un des tiroirs de commode qui servent de lit à bord des transatlantiques, interrompit son ronflement sonore, et se dressa sur son séant.

« Quoi !... Qu'arrive-t-il ?... Nous sombrons !... »

Henri, la face collée au hublot, voguait en plein ciel, dans l'immensité bleue.

Mais l'hélice bourdonnait à l'arrière, et les vagues cinglaient la carène.

Il s'orienta : « Bâbord... tribord... la terre est de l'autre côté. »

Après une toilette sommaire, il se faufila sur le pont, humide du lessivage journalier, parmi les marins attentifs aux coups de sifflets du contremaître.

La mer, où folâtraient de petites lames, papillotait sous l'irradiation du soleil, dont les rayons obliques couraieut sur l'onde comme une averse chassée par le vent. A travers cette pluie de lumière, la côte apparais-

sait tout imprégnée de couleurs, dans une enceinte de roches abruptes rongées par les siècles, minées de crevasses, effrangées de lézardes, festonnées à leurs crêtes d'une végétation puissante donnant l'impression lointaine d'un lierre vivace et géant. Le sable du rivage rutilait au-dessous comme un trésor protégé par une haute muraille, et le déploiement cyclopéen coupait la circonférence océanique de gauche à droite, d'horizon à horizon, avec des envolées de granit vers l'azur.

Dans une échancrure étroite, un panorama s'élargissait à l'approche du navire; Rio flambait dans l'embrasement du soleil comme une cité biblique sous une avalanche de feu.

— Bonjour, Monsieur de Palan.

— Bonjour, Messieurs, dit Henri en serrant les mains qu'on lui tendait.

Goldenberg, fouinard, d'une pâleur molle, boursouflé, cheveux rares, front bombé, yeux ronds rapetissés derrière ses lunettes de myope, se remit à écouter la harangue que Darnet adressait maintenant à leur compagnon de route.

Darnet, frelon, voltigeait sur tous les sujets. Depuis le commencement du voyage, il racontait ses histoires à qui les voulait entendre, drôle parfois, souvent obsédant par le flux de ses gestes et de ses paroles. A pleines mains, à pleins bras, il prenait possession de la côte, des montagnes, du continent.

« Les bois, on les exploitera; les pierres, on en édifiera des maisons pour des milliers et des milliers de colons. Le sable servira de mortier... d'ailleurs, il contient peut-être de l'or ou de l'iridium. Qu'en dites-vous? c'est trouvé, ça... Les grandes choses que nous allons faire dans cette vieille Amérique qui ne s'en doute pas!... »

Goldenberg, sans enthousiasme, consultait sa montre, calculait l'heure probable du débarquement. Aurait-il le temps de retirer ses marchandises de la douane? Serait-il rébarbatif ou coulant, le douanier qu'il affronterait sous le hangar où les malles nickelées côtoient le bahut râpé de l'émigrant? Trouverait-il le grand maigre à figure d'oiseau triste, qui met tout en désordre et farfouille jusque dans les recoins, ou le gros réjoui que le moindre jupon émoustille, et que distrait de sa besogne le trottinement des modistes parisiennes revenues de leur tournée d'achat?

Il palpait d'une main furtive la profondeur de ses poches, la doublure de ses vêtements, les replis mystérieux où dormaient, invisibles aux regards indiscrets du fisc, émeraudes et rubis, brillants et saphirs. Parfois même, il frappait le pont de sa bottine, pour s'assurer que le talon creux, bourré de perles, n'allait pas céder tout à coup sous le poids de son corps.

« En Belgique, continuait Darnet, je me suis abouché avec le Syndicat du Congo... colossal! mes amis; le roi en est le principal actionnaire. En voilà un qui sait vivre, et qui n'use pas le velours du trône à trop s'asseoir dessus. Y a-t-il une première à Paris, il y court; un grand prix, on l'y trouve; de petites femmes à lutiner, il s'y délecte; et il est à mourir, dans son perpétuel incognito, lui qu'on reconnaît à dix lieues, avec sa taille de sapeur et sa barbe de Neptune. Où en étais-je!... Ah! oui... le Syndicat; on m'a répondu : « Envoyez-« nous des affaires. » — A Londres, j'ai vu les premiers banquiers de la Cité : « Envoyez-nous des affaires, des « contrats d'émigration, des options de mines, des con-« cessions avec garantie d'intérêt. » De l'argent, en Europe, il y en a comme ça! Dites donc, monsieur de Palan, je pourrais m'entendre avec votre oncle; bonne

aubaine pour lui, un gaillard comme moi, qui arrive avec ce crédit-là dans la main ! Tiens ! voici votre ministre, Goldenberg. »

Le baron von Teütel s'avançait, souriant, et roulait des yeux de la nuance même du ciel tropical. Haut en couleur, couturé d'une discrète balafre, souvenir des temps héroïques de l'Université, il s'enfermait dans les gestes étriqués du diplomate, allongeait des phrases mielleuses, à la fois digne et conciliant, comme il convenait à un représentant de Sa Majesté Germanique. On montrerait les dents plus tard, en temps opportun ; pour le moment, l'avant-garde de l'armée pacifique arrivait d'Allemagne par petites fournées, s'établissait dans les régions riches et tempérées du Brésil, y fondait ses écoles et ses comptoirs, érigeait ses temples, et entonnait ses chorals, le dimanche, dans les brasseries où moussait la bière pâle devant les portraits des trois empereurs. A certaines époques, le ministre laissait l'étiquette, comme un vêtement de luxe, dans l'armoire de la chancellerie, chaussait de longues bottes, et parcourait les hauts plateaux, de colonie en colonie, à l'amble d'un cheval berceur, pour s'enquérir des nécessités locales et réveiller l'écho des « Hoch ! » à la santé du souverain. Il portait en mémoire de ces excursions, un chapeau de forme rustique qui jurait sur sa jaquette et sa cravate de couleur offuscante. Ce couvre-chef, qu'il arborait en tenue négligée, le posait en original dans les coteries diplomatiques. Lui-même se piquait d'être artiste et sentimental à ses heures, et remémorait les années de jeunesse, où il chantait des *lieds* romantiques devant des piles de feutre et un hanap.

« Eh bien, monsieur de Palan, que dites-vous du paysage ? »

Henri, accablé par la splendeur du spectacle, esquissa

son admiration dans un geste, tandis que Goldenberg, résigné, murmurait :

« C'est la douzième fois que je fais le voyage. »

« Guanabara », la baie de Rio : — Les voyageurs qui ont contemplé les eaux paisibles de Sydney, les cerisiers en fleurs de Yokohama, et la plage embrasée de San-Francisco, rafraîchie par les eaux douces du Sacramento, où semblent scintiller toutes les paillettes d'or charriées des hauteurs de la Sierra Nevada ; ceux qui rêvèrent sur les terrasses voluptueuses du Bosphore, ou devant les massifs fleuris d'Ischia et de Procida, dans la langueur des après-midi de Naples ; ceux-là hésitent à proclamer laquelle d'entre vous est la plus belle, rades merveilleuses où s'apaise le courroux des mers.

Le navire franchissait la barre ; le tumulte de l'Océan se mourait dans un frémissement suprême de la houle ; les flots paresseux s'éveillaient dans le golfe, en un clapotis léger d'onde apprivoisée au long contact de l'homme.

A gauche, le « Pain de sucre » reflétait son cône solitaire ; à droite, des canons dormaient sur les glacis d'une forteresse, comme de gros lézards sur un mur. En face, un autre fort s'enfonçait dans un cadre vert de bois touffus. Et partout des œuvres guerrières donnaient à la baie un aspect martial.

« Quelle est cette citadelle ?

— Santa Cruz.

— Et cette autre ?

— Saint-Jean.

— Ne trouvez-vous pas, dit le ministre, qu'il y a dans ces dénominations une assez douce ironie ? Combien est détourné de sa signification primitive l'Évangile de la douceur et de la pitié, pour que l'on puisse, sans une absurdité flagrante, donner, à un rempart de destruction, le

nom du pieux évangéliste qui, dans sa vieillesse infirme et radoteuse, répétait au prêche ce refrain de tendresse et de pardon : « Mes chers petits, aimez-vous les uns les autres. »

« Enfin, voici la Santé, interrompit Goldenberg. »

Une petite chaloupe, portant des gens en uniforme, accourait, hâtive, des quais lointains.

« Pas de malades à bord ? »

La police sanitaire s'attardait aux documents, fouillait dans les registres, donnait enfin la libre pratique.

Le véhicule massif s'ébranla dans un bruit de chaînes, avec des mugissements dissonants. Et il évoluait gauchement dans la vaste rade, comme s'il eût fallu à sa vitesse l'infini dans la profondeur et dans l'étendue.

Parmi le brasillement des flots, que des bandes de sardines accentuaient du reflet de leurs écailles métalliques, des îles surgissaient, grandes ou petites, simples assemblages de roches à demi submergées, ou couvertes d'habitations et de palmiers.

Une muraille rocheuse rétrécissait d'abord l'horizon. A la longue, on distinguait mieux les montagnes, qui se succédaient jusqu'au centre du continent immense, en élargissant le panorama de tout le mystère de leur progression.

Çà et là, des blocs cahotiques déployaient encore de la grâce dans l'énormité même : les uns filaient comme des fusées, d'autres s'élevaient comme des tours, certains bombaient, en forme de bastions. Posé sur une large assise boisée, le « Corcovado », le « Bossu » poussait vers les nuées sa flèche de cathédrale ; par derrière, il montrait sa bosse, une rotondité verte de forêts. La « Gavea » planait très loin, au dernier plan, avec une majesté d'apothéose, dans son aridité sereine. Son as-

pect monumental était celui d'un mausolée taillé par des cyclopes, pour la dépouille d'un Titan. La « Tijuca », déboisée au sommet, se noyait en des nuances indistinctes, qui laissaient sur la rétine comme une impression de gaîté. Une gaze impalpable, aux tons bleutés, enveloppait la Serra do Mar et ses contreforts, et sur la culminance de la chaîne des Orgues, un somptueux concert de teintes vibrait parmi le jeu des anches basaltiques qui lui ont valu son nom.

Des splendeurs lointaines et géantes du panorama circulaire, le regard inassouvi se reportait sur les objets plus proches, et s'attardait aux détails, aux monticules isolés, aux mamelons agrestes, à la multitude des points de vue. Botafogo, coin bleu d'ondes languissantes, baie dans la baie, s'arrondissait au pied des palais et des villas; et la forteresse de Villegaignon évoquait la figure tapageuse du grand maître de l'ordre de Malte, qui s'en empara naguère et rançonna Rio.

Sur la plage occidentale du golfe, Nictheroy, cité tranquille, maisons basses, rues tristes sous l'ombrage des flamboyants aux fleurs sanglantes, aux feuilles semblables à celles des acacias, s'étendait jusqu'à la campagne couverte de ronces et de chiendents qui tirent leur maigre substance des sables brûlants. Mais en face du site hautain de Boa-Viagem, on a tout à coup l'impression d'un paysage alpestre, d'un lac somnolent sous la garde d'un château médiéval. Le château existe, haut perché sur un rocher solitaire. A ses pieds, les roches célèbres d'Icarahy, martelées par le battement continu des vagues, figurent, sous un certain angle, un monstre couché, noirâtre et velu. Des plantes grasses, qui rongent à même le granit, forment une crinière verdâtre et enchevêtrée. Du côté opposé, le spectacle change; les herbes saxatiles deviennent le casque et le collier d'un

chef indien, d'un géant hirsute roi d'une île sauvage, d'un manitou dominateur des ondes.

Le ministre complaisant, s'attardait à ces détails :

« Ce dôme arrondi au-dessus de cette muraille grise, c'est la cathédrale; cette église si blanche parmi la végétation de ce monticule, c'est la Gloria; et la douane occupe ces bâtiments rouges, sur les quais. »

A mesure que le navire s'avançait vers la bouée d'ancrage, la ville multicolore venait au-devant des voyageurs, descendait des monts et des collines, comme une théorie antique, parée de couleurs polychromes, courant à la rencontre d'un vainqueur. Elle agitait sur les sommets, dans un hosanna de lumière, les branches triomphales des palmiers. Ses nuances dansaient au rythme de la brise, dans la joyeuse clarté de la jeune matinée. Elle chantait la beauté des midis rayonnants, et la gloire féconde et dévorante du soleil.

Les notabilités, d'aspect sévère, monuments lourds d'époques révolues, attendaient sur la plage, imposants et hospitaliers.

Autour du bateau, dont l'ancre venait de s'enfoncer dans le sable, des chaloupes sifflaient désespérément, poussant des jets de vapeur, et luttant à qui aborderait la première ; et des visages se tendaient vers le pont encombré de passagers, cherchant à reconnaître un visage ami. On agitait des mouchoirs, les baisers volaient des mains d'enfants ; des gens s'impatientaient de ne pouvoir embarquer plus vite, et se résignaient enfin à attendre. La procession des visiteurs escaladait l'escalier du bord, ajouré sur les flots. Et parmi les embrassades, les rires et les larmes, retentissaient les grincements des poulies, le choc des malles, et les jurons des quartiers-maîtres.

Henri, le cœur serré, accompagnait du regard la venue

des nefs fumeuses, et ressentait une désillusion chaque fois qu'une physionomie inconnue apparaissait à la proue. On l'attendait cependant; pourquoi ne venait-on pas à sa rencontre ? Il regarda sa montre : sept heures à peine; il se rassura. Le mouvement de la baie, observé du haut du transatlantique, le captiva de nouveau.

Les tantales au vol triangulaire, les voraces frégates, les pétrels grinçants, les mouettes floconneuses, croisaient leurs évolutions au-dessus des marsouins cabrioleurs; et des raies géantes jaillies hors de l'eau, retombaient à plat comme un plongeur inhabile. Les felouques luttant contre la marée dansaient dans le remous des embarcations à vapeur; et le va-et-vient des remorqueurs et des gabares, autour des navires de haut tonnage, donnait l'idée d'oiseaux apocalyptiques entourés de leurs petits.

A travers sa lorgnette, il scrutait les méandres de la ville exotique où il allait vivre, et dont la vision agitait son âme du frisson de l'inconnu. Mais il se rasséréna vite ; et dans la belle confiance de sa jeunesse, il envoya vers la ville un salut d'ami.

Il se retourna au bruit de pas rapides; l'oncle Lendit tendait sa poitrine d'athlète, en criant d'une voix de stentor :

« Viens dans mes bras, Fiston ! »

II

Sur le quai de débarquement, en face du vieux marché souillé par le trafic matinal, Henri s'intéressait au va-et-vient des chalands, à l'amoncellement de fruits des tropiques, aux interpellations prononcées dans une langue âpre et nasale.

Toute une population bigarrée s'agitait sur la place encombrée de victuailles : nègres aux tignasses poussiéreuses; mulâtres au teint brouillé; charretiers portugais, bombant leur torse sous la chemise en flanelle de couleur. Des ruelles s'ouvraient entre les maisons basses, aux tuiles roussies sur les toits arqués par les ans, et donnaient l'idée d'une cité bâtie à une époque très lointaine, par des gens peu soucieux du confort; puis, sur une voie plus large, des restaurants, des cafés, des boutiques de changeurs, des entrepôts aux profondeurs obscures, annonçaient un quartier commerçant; les femmes y étaient rares, les hommes marchaient vite, en s'épongeant sous la forte chaleur.

« Passons à l'ombre, dit l'oncle Louis ».

Hâtif, il regardait sa montre, puis indiquait d'un geste un monument au voyageur curieux.

« Voici l'Hôtel des Postes ; ça, c'est la Bourse. »

Et le jeune homme se retournait pour mieux observer le lourd édifice qui semblait reposer tout entier sur deux énormes cariatides tordues dans l'effort.

De nouveau, ils tournèrent dans une rue étroite, et l'oncle prenant les devants, gravit l'escalier du bureau.

Henri le trouva déjà devant sa table, à déchirer des enveloppes, et à lire hâtivement les télégrammes. Une dizaine de courtiers attendaient à la file. Sur un signe d'appel, l'un d'eux, sans prendre le temps de s'asseoir, lui parla bas, en se penchant. Le banquier secoua la tête négativement, sans prononcer une parole ; le visiteur céda sa place à un autre, tandis que l'oncle bourru appelait : « Monsieur Pianotier ! ».

Un vieil homme, courbé, l'air classique du comptable, se leva de sa chaise haute, et s'approcha de la table du patron.

Mais celui-ci ne prit point garde à sa présence ; engagé dans une discussion avec un autre remisier, il alignait des chiffres, consultait un barème de change, finit par donner un ordre.

Et les coulissiers se succédèrent, emportant pour la plupart des refus. Le vieil homme, appuyé sur la table, attendait toujours patiemment.

« Ah ça ! M. Pianotier, cria tout à coup l'oncle d'une voix furibonde, pourquoi cette réclamation que je reçois du Havre à propos du dernier bordereau? Voyez cela, et dites-moi ce qu'il en est. »

Henri attendait sur un sopha, un peu interloqué par la brusquerie de l'oncle qui l'oubliait. Dans l'entrebâillement d'une porte, il apercevait une grande salle, où la lumière d'un vasistas tombait, en se tamisant, à travers un rideau de toile écrue, sur une longue table de sapin. Des échantillons de café s'y étalaient à la file sur des

carrés de papier bleu, ou dans des boîtes de fer-blanc dont l'étiquette portait le nom du destinataire et du navire chargé de la cargaison. Trois individus examinaient les fèves, les flairaient, les faisaient tomber de haut en pluie battante, et les classaient par qualités et par nuances, d'après les numéros et les types officiels des bourses de New-York et du Havre. Une odeur vanillée s'exhalait des graines dans la torpeur d'étuve du hall. Les employés, en manche de chemise, délivrés du faux-col et des manchettes, interrompaient à chaque instant leur travail pour s'éponger et souffler. Oh ! cette chaleur moite des tropiques !... Dans les recoins du bureau, assombri par des stores, nu, sans un tapis, sans une tenture, des araignées enchevêtraient paisiblement leurs réseaux, tandis que l'oncle, les sourcils froncés, l'air rogue, recevait les courtiers, criait des ordres, et interpellait monsieur Pianotier.

Un répit se produisit enfin ; l'oncle s'approcha du jeune homme, et le serra de nouveau dans ses bras, comme au moment de leur première entrevue. Un franc sourire adoucissait l'expression énergique de ses traits. D'une voix affable il appela le comptable :

« Mon bon Pianotier, je vous présente mon neveu : mon fils, s'il veut l'être, maintenant que j'ai perdu mon unique enfant. »

Sa voix tremblait en disant ces mots ; il continua :

« Henri, je te présente M. Pianotier, mon comptable, fondé de pouvoirs et intéressé de la maison : un ami de vingt ans ; j'apprécie ses qualités, il connaît mes faiblesses ; aussi nous entendons-nous bien. Regarde : voici la section de banque ; et dans le fond, celle d'échantillonnage du café ; nos entrepôts sont dans un autre quartier ; en bas, nous faisons l'importation et la commission. Tu te mettras au courant plus tard. Pour le

moment, tu dois avoir faim ; on nous laissera déjeuner, je l'espère. »

Un nouveau courtier apparut ; l'oncle congédia sèchement l'importun, et emmena Henri, tout en continuant à faire l'éloge du comptable :

« Un type, ce Pianotier : excellent employé, pas ambitieux, sans grandes visées, mais si méticuleux, si dévoué, une vraie machine à obéir. Je lui ai offert de l'associer, il n'a pas voulu. Les responsabilités l'effraient ; il est riche, du reste ; il possède une demi-douzaine d'immeubles au soleil, sans compter l'argent qu'il conserve en compte courant dans la maison : mais il ne veut pas rester sans rien faire, et combien je l'approuve ! c'est si amusant le travail ! »

L'oncle ouvrit la porte d'un restaurant et la referma aussitôt :

— Il y a trop de gens connus, ici ; cherchons un coin où nous soyons en tête à tête. »

Assis à l'embrasure d'une fenêtre, dans un hôtel discret de la rue d'Ouvidor, en face d'une table ornée d'une touffe de céleris en guise de fleurs, l'oncle tendit la carte à Henri.

« Choisis ce que tu voudras ; le menu est en français, ou plutôt en charabia ; tâche de comprendre. »

Les mets classiques ne tentaient pas le voyageur ; mais les huîtres frites, les crevettes aux choux palmistes, la viande sèche confectionnée avec des haricots noirs, et qu'on nomme *feijoada*, émoustillaient son appétit, et il contemplait dans le seau de nickel à rafraîchir les bouteilles, des morceaux de glace qui s'allumaient de nuances irisées, et projetaient des rayons sans chaleur de leurs facettes diamantines.

« Ça n'est pas le Café Anglais, ici, dit l'oncle ; on n'y mange pas mal cependant. De Paris à Rio, il y a un

joli saut, hein ? Tu vas te trouver dépaysé, les premiers temps ; et puis tu t'accoutumeras. Si tu restes dix ans ici, tu deviendras Brésilien comme je le suis devenu. Tout de même, il est bon d'avoir un de ces oncles d'Amérique, dont l'espèce tend à se perdre, quand on est, comme toi, homme à coups de tête ; car tu en es au deuxième, à ma connaissance.

— Au deuxième ! protesta Henri.

— Mais oui. D'abord, contre l'opinion de ton père, tu as voulu à toute force devenir peintre ; or quand on est comme toi, fils d'un notable magistrat et qu'on a une carrière largement ouverte devant soi, on entre à l'École de Droit et non aux Beaux-Arts, quitte à faire de la peinture à temps perdu si le cœur vous en dit. Ensuite tu as jeté le manche après le pinceau, parce que ta première œuvre n'a obtenu qu'un succès d'estime au Salon. Qu'attendais-tu de plus ? Ah çà ! t'imaginais-tu grimper d'un coup au-dessus des Gervex, des Duez et des Henner ?

— A quoi bon discuter ? oncle Louis, si je vous expliquais les motifs de ma conduite, vous ne me comprendriez point. Mais je ne croyais point qu'un négociant aussi positif que vous l'êtes en affaires, pût me blâmer d'avoir lâché la peinture.

— Pourquoi ? aujourd'hui, les arts enrichissent aussi bien que n'importe quelle profession ; tu pouvais devenir un bon peintre, et tu seras peut-être un fichu négociant. Enfin, près de ton vieil oncle, il n'y aura que demi-mal ; va ! tu n'auras qu'à marcher sur mes traces et à te laisser vivre.»

Il s'attendrissait en disant ces paroles, l'oncle sec et bourru, qui congédiait si brusquement les gens un moment auparavant.

Fils du général Lendit, soldat de fortune du premier Empire, il descendait bien physiquement de ces héros

d'épopée sortis des rangs du peuple, rudes et généreux, belliqueux comme des centaures et chevaleresques comme des croisés. Large d'épaule et de haute prestance, il demeurait superbe malgré ses cinquante-huit ans et ses cheveux grisonnant sur son front coupé entre les sourcils par la ride profonde des lutteurs.

— Vois-tu, mon cher, continua-t-il, mets-toi bien dans la tête qu'on ne réussit guère que par le travail et l'esprit de suite. S'il y a des exceptions, elles confirment la règle. Certains audacieux s'enrichissent en un tour de main, mais pour un qui a cette chance, quatre-vingt dix-neuf font une mauvaise cabriole et se cassent les reins . D'autres, souples d'échine, triomphent par le savoir-faire. C'est le petit nombre. Les autres gravissent lentement la côte raide et rocailleuse. On est distancé si l'on s'arrête ; si l'on va trop vite, on s'essouffle et on crève. Je ne sais quel éducateur disait : « Le monde appartient aux hommes qui se lèvent tôt. » Il raisonnait juste ; commencer sa vie de bonne heure, sa journée de grand matin, c'est une force. Tu connais mon histoire : à vingt-six ans, après avoir couru le monde comme officier de marine, le hasard d'une escale me fit connaître ta tante. Pour l'emmener en Europe après notre mariage, il fallait la séparer de son père. Je quittai la marine, et j'entrai dans la maison, qui végétait alors tant bien que mal. Je fis mon stage, prudemment, jusqu'au jour où je me sentis rompu aux affaires. Alors, je m'aventurai. Ah ! j'ai connu les déboires ; crois-tu que du premier coup j'aie décroché la timbale? ce serait trop commode. Je ne me décourageais pas ; une bonne affaire devenait médiocre ou mauvaise : tant pis, je passais outre ; je voulais vaincre, et j'ai vaincu. Voilà comment on arrive, mon petit. En attendant, déguste-moi ce *claret-cup* qui est un mélange savoureux de sauterne, de citron, de

jus d'orange, de curaçao et de glace pilée. Puisque tu as étudié la mythologie aux Beaux-Arts, tu me diras si cette boisson n'est pas précisément celle dont Ganymède emplissait la coupe des dieux aux jours de grande chaleur. »

Quand ils se levèrent de table, l'oncle prit le bras d'Henri.

« Accompagne-moi jusqu'au bureau, fiston, et puis tu t'en iras courir la ville. On s'occupera de tes bagages ; repose-toi de la traversée, un mois, deux mois : tant que tu voudras. Pas besoin de te fatiguer ; la maison est solide ; ton vieil oncle y veille. As-tu de l'argent ? on t'en donnera à la caisse. Que ferions-nous de la fortune, à notre âge, ta tante, qui vit dans son coin à pleurer, et moi ? Ah ! mon pauvre enfant... élever un fils unique, comme le nôtre, avec toute l'affection, tout le dévouement... et le voir mourir en quelques heures, sans trouver le temps de se reconnaître !... tu l'as connu à Paris : un garçon si affectueux, si intelligent... allons, bon !... »

Des remisiers se dirigeaient vers eux, et de nouveau l'oncle consulta des cotes et nota des ordres. Henri observait les visages impatients ou résignés des courtiers, et les classait par séries : le solliciteur, le convaincu, le dandy. « Têtes d'album ! » murmurait-il, en se souvenant qu'il avait quelque part, dans une de ses malles, un recueil de caricatures faites par lui.

De quelque côté qu'il regardât, il apercevait dans le cintre des guichets, les têtes des caissiers auréolées du reflet doré des tringles. Dans cette rue où sont localisées les banques, on avançait avec peine dans une bousculade de spéculateurs et d'agents de change, assourdis par les cris de l'offre et de la demande. Souvent, à Paris, Henri s'amusait aux manèges des pieds-humides sur le terre-

plein de la Bourse, et s'attardait le soir sur les boulevards, au rendez-vous de la coulisse. Mais ici, l'élément féminin, le plus divertissant et le plus caractéristique, manquait. On ne voyait pas de ces femmes, au visage insexué, se faufiler, aux écoutes, avec leurs sacs remplis de valeurs. Pourtant l'aspect du lieu ne manquait pas d'imprévu. Ces gens mal mis, couverts de poussière et de sueur, à se démener dans cette chaleur d'étuve, en avaient-ils des visages crispés, des gestes tendus, une démarche d'automate, jusqu'au moment où ils s'élançaient pour répondre à une proposition qui leur convenait : « J'en ai !... Je vends !... J'achète ! » Et l'oncle avançait toujours, soufflant et maussade, congestionné par le repas et l'effort de traîner à sa remorque cette légion de fâcheux.

Quand Henri se trouva seul, il flâna, préoccupé du détail exotique, des aspects nouveaux et significatifs. Mais la voie banalisée par l'influence toujours croissante de deux ou trois centres européens, sur lesquels se modèle le reste du monde, la voie bordée de magasins où les bibelots allemands fraternisaient avec l'article de Paris, ne différait guère de n'importe quelle rue secondaire d'une ville d'Europe.

Rempli de bonne volonté, Henri se contentait de peu; il s'intéressait aux gestes d'une négresse qui vendait des denrées inconnues, et au mouvement ingénieux d'un engrenage qui actionnait à la fois une meule d'acier et le cylindre d'un orgue de barbarie, sous lesquels on triturait conjointement des tiges de canne à sucre et les notes d'une vieille rengaine.

Des compagnons de voyage saluèrent en passant. Il les suivit du regard et les vit s'extasier devant une boutique où l'on vendait des arcs et des flèches, des papillons et des oiseaux-mouches empaillés.

« Quel air badaud ! pensa-t-il ; nécessairement, je dois être comme eux. »

Il s'étonna ; jamais il n'aurait supposé qu'un Parisien transporté aux antipodes pût paraître provincial à son tour.

Il se résigna. — Des enseignes françaises diminuaient en lui la sensation d'exil. Quand il déboucha sur la place de la Carioca, il aperçut la haute muraille de la fontaine, avec ses robinets de cuivre qui luisaient sur la pierre en déversant d'insignifiants filets d'eau. Il savait qu'alentour s'était tassée naguère la cité coloniale, entre les collines protectrices hérissées de bastions, avec son peuple d'aventuriers et de colons en proie à la rapacité des vice-rois, pressés de s'enrichir et de retourner faire figure à la cour ; et il continua sa marche, à la recherche d'un lieu abrité, d'un parc où il trouverait de l'ombre et de la fraîcheur, et cette végétation tropicale dont l'exubérance enchante les voyageurs venus des pays tempérés.

Le tintamarre des cigales l'accueillit dans le jardin public. Les arbres trapus secouaient de leurs larges branches l'enlacement des lianes et les haillons des plantes adventices. De molles pelouses formaient de vivants tapis d'Orient, aux arabesques de fleurs pompeuses. Un jet d'eau retombait en gouttes condensées de lumière ; un arc-en-ciel se liquéfiait dans la vasque où les sarcelles *érérés*, dormant, la tête sous l'aile, irisaient d'un autre arc-en-ciel les touffes de nénufars. Des agoutis captifs et somnolents se dressaient aux aguets sur leurs maigres pattes, dans les massifs de jambosiers, en pointant leurs museaux de rats ; et le soleil brillait sur leur poil fauve, comme sur du cuivre poli.

Henri, envahi par la paresse qui suintait des feuillages marchait, à pas lents, sur le gravier craquetant des allées.

Il percevait confusément les bruits de la rue, le crissement des cigales, et cette insaisissable vibration des molécules de l'éther, visible à la gueule ardente des fournaises. Dans le fond du jardin, au pied d'une plateforme, le bercement des lames assoupissait plus profondément encore la nature alanguie dans la torpeur du midi embrasé. Il accompagnait la progression des vagues; leur éparpillement sonore et lumineux agitait devant lui les algues visqueuses, entre lesquelles grouillaient les tiges vertes des sargasses, comme des nichées de serpents. Les ondes arrivaient l'une sur l'autre, poussées par le flux, à travers l'échancrure de la baie. Au delà, s'étendait la route sans sillon ni ornière, pleine de mystères et de périls, qu'il avait parcourue depuis une autre extrémité du globe, jusqu'au golfe diapré qu'il contemplait du haut de cette terrasse de contes de fées.

Rêvait-il? volontiers il se serait pincé pour s'assurer du contraire; car il s'attendait à se réveiller tout à coup dans sa chambrette du quai des Augustins, au bruit matinal des bateliers. Et il lui suffit d'abaisser un moment les paupières, pour revoir très nettement la cour des Beaux-Arts, les bustes énormes de Poussin et de Puget, le portail de Philibert Delorme, les acanthes crispées de la colonne corinthienne, et la fresque des Balze peinte sur les laves refoidies d'un volcan.

Devant lui, s'ouvrit l'enfilade des corridors, le musée recueilli comme une chapelle, où la vision des maîtres, fixée sur la toile ou dans le marbre, éternise leur pensée, et convie les néophytes au culte religieux de la beauté.

De là, dataient les premières aspirations conscientes de sa vie. Avec quel enthousiasme il entrait à l'école, après la lutte soutenue contre sa famille, au sortir du collège, pour obtenir l'autorisation de suivre ce qu'il croyait être sa vocation. Oh! les instants de solitude

dans l'amphithéâtre, en face de l' « Hémicycle », où l'impeccable dessin de Paul Delaroche a ressuscité les Génies de tous les âges, et rappelé leurs fantômes à la lumière et à la couleur ! — Toute l'école française s'avançait pompeusement à droite du tableau, se détachait de la toile pour revivre à l'immortalité. Une voix montait des profondeurs de l'âme du disciple, et répétait les mots prononcés par le coryphée du clair obscur en face d'une œuvre de Raphaël : « *Ed'anch'io son pittore* ». Dans une époque lointaine, il figurerait peut-être aussi parmi le cortège des grands artistes du passé. La possibilité de cette gloire posthume emplissait sa jeunesse de cet enthousiasme chimérique, qui sied à cet âge où l'idée de la mort est imprécise et reculée. Mais surtout, les quatre femmes qui allégorisent l'esthétique de la Grèce, l'inspiration gothique, l'art roman et celui de la Renaissance, lui offraient le gage de ces voluptés superbes que Titien connut avec Laura de Dianti, Raphaël avec Fornarina, Michel-Ange avec Vittoria Colonna, de ces triomphes de l'amour qui sont la récompense immédiate du talent, et confondent les sonorités de la gloire avec le délice humide des baisers.

Le soir, après les heures patientes en face de la planche, il se mêlait à la multitude grouillante de Paris qu'il voulait conquérir. Et, perdu dans la solitude tumultueuse de la foule, il créait en songe des chefs-d'œuvre, qui s'ébauchaient et se déformaient dans son imagination hâtive, comme les figures fantastiques formées par des nuages à l'horizon.

Rome à son tour le fascina. Elle évoque une civilisation progressive éprise de la religion de la Beauté. Un même amour de l'harmonie du verbe et de la splendeur des formes anime les Césars omnipotents et le fils de Laurent le Magnifique ; le chêne dont les rameaux cou-

ronnèrent le front du Tasse y pousse dans la terre foulée sous les sandales d'Horace et de Lucrèce. Il rêva de vivre quelques années dans la villa Médicis, en face des collines glorieuses où la Louve de bronze allaite éternellement les gémeaux pendus à ses mamelles, comme pour montrer que la source d'énergie ne tarit pas au flanc de l'animal symbolique. Nul lieu au monde n'est plus propre à la conception d'une œuvre immortelle que cette campagne sabine uniforme, endeuillée par les ruines funéraires qui côtoient la voie silencieuse où, parmi la rumeur des chars et les vivats des cohortes, passait le cortège impérial : Césars impassibles, impératrices frivoles, blanches vestales dans les plis de leurs robes immaculées comme leur chair.

« Salomon » :

Le sujet à traiter pour le prix de Rome, fit surgir, devant le candidat, la vision à reproduire pendant les heures à passer en loge. Elle s'imposa d'une façon si forte à sa mémoire qu'il ne doutait point d'avoir vu le fils de David rêver en face de la cité biblique, à l'heure où le soleil l'illuminait de ses derniers rayons. Les scènes poncives : le jugement, le songe, la visite de la reine amoureuse ne se présentèrent pas à son esprit ; mais il crut entendre tomber les paroles douloureuses des lèvres désenchantées de l'Ecclésiaste.

Sous le portique de cèdre construit par Hiram, le monarque lui apparut dans une pose de lassitude et d'ennui. A ses pieds, s'étendait le parc du Liban rafraîchi par des ondes vives, et plus loin, à travers le reflet des sables, la ville aux maisons blanches, aux terrasses uniformes, entourant le temple soutenu par ses colonnes d'airain, et dont les parois dorées, les portes dorées, les chérubins d'or incrustés dans la muraille, avivaient les nuances d'hyacinthe du couchant.

Le souverain n'était pas encore parvenu à l'âge où une déchéance progressive et déjà longue atténue les regrets et immobilise l'âme dans une définitive résignation ; mais sous les rides qui couvraient son visage, le souvenir des voluptés encore proches, des illusions perdues, des séductions désormais impossibles, étendait une grande ombre de tristesse consciente de l'inutilité du désir.

Et deux scribes, assis à l'écart, au milieu de rouleaux de papyrus, en face de la splendeur des jardins et de la ville, énuméraient les cités conquises, les trésors amassés, les délices savourées, les femmes étreintes : vanités passagères de la domination et de l'amour.

Mais une exécution hâtive ne permit pas à l'évocateur d'atteindre à la perfection qu'il exigeait de lui-même. Il éprouva des scrupules historiques, l'obsession des détails. Il interrogea les « Chroniques » et le « Livre de Rois », et à force de contempler la figure de Salomon à la lueur des Ecritures, il finit par la trouver si complexe qu'elle lui échappa. On préféra à son œuvre, incomplète mais forte, une composition médiocre, faite de réminiscences et de lieux communs. Il fut plus sensible aux critiques de son propre jugement qu'à l'injustice du jury.

Il se consola en pensant qu'après tout, il ne pouvait donner sa mesure dans cette production fiévreuse. Tout effort de ce genre, excessif et maladroit, aboutit à une réalisation imparfaite. Il lui restait à se relever de cet échec, d'ailleurs honorable, par quelque haute composition, longuement étudiée, sans préoccupations et sans hâte. Il chercha un sujet très simple, connu de tout le monde, et dont le mérite consisterait dans la manière d'exprimer les sentiments tragiques et l'intensité des passions. Il choisit, dans la scène du *Cid* où le vainqueur des Mores s'offre en victime propitiatoire aux

mânes du comte, l'instant précis où Chimène s'écrie :

Tu t'es, en m'offensant, montré digne de moi,
Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi.

Comme décor, une salle du palais. Le cours sinueux du Guadalquivir disparaît aux confins de la campagne andalouse où débouchent les rues aux miradors masqués de jalousies bariolées. Chimène, enveloppée de longs vêtements de deuil, étend le bras dans une attitude cornélienne, repoussant de l'autre main, l'épée présentée par Rodrigue. Une très forte impression d'héroïsme surhumain, de sacrifice à l'honneur et au devoir allait jaillir de ce conflit et de ces poses.

Il ébaucha les figures d'enthousiasme, puis les étudia séparément en s'inspirant d'un modèle rencontré à propos : une Espagnole un peu mûre, mais dont le visage conservait la pureté des lignes. Il rajeunit ses traits, fit passer sur la toile le reflet de ses yeux noirs où s'allumaient encore des flambées de soleil couchant, et, pendant cinq mois, se consacra uniquement au travail, dans la réconfortante élaboration de son œuvre. Quand il signa son nom au bas du tableau, il atteignit, dans un de ces élans de fierté qui sont la récompense de l'effort, ces hauts sommets d'où l'artiste entrevoit, pendant un instant fugitif, le mirage trompeur ou la vision réelle de la survie.

Mais le jour du vernissage, son tableau placé trop bas, sous un jour peu favorable, le surprit comme s'il l'eût vu pour la première fois. Chimène lui parut déclamatoire, Rodrigue veule et pleurard. Des gens se reculaient pour mieux juger la scène développée dans ce cadre de trois mètres de largeur. Le sentiment général était plutôt favorable; les rapins, parlant l'argot des

ateliers disaient : « C'est amusant ». Des messieurs hochaient la tête avec un mot flatteur, en lorgnant à travers un monocle formé par l'index et le pouce, pour se donner l'air de connaisseurs. Mais personne ne s'arrêtait brusquement dans une attitude d'extase, dans cette immobilité de chien à l'arrêt ou de bête fascinée, qu'exercent seules les œuvres hors pair sur l'intelligence et les sens des moins entendus.

Déçu dans ses aspirations par les éloges interprétés comme autant de blâmes, il se démoralisait d'être demeuré au-dessous de son idéal et de sa tâche. Car il n'avait voulu réaliser ni une composition agréable, ni un ouvrage d'une esthétique raffinée, mais une de ces fortes images de la réalité qui subjuguent.

Il revint souvent. — Un jour qu'il épiait les passants comme à l'ordinaire, un jeune couple s'arrêta près de lui. Le monsieur consulta le catalogue et dit : « Chimène et Rodrigue »,

« Que pensez-vous de cela ? »

Elle dodelinait doucement, préparant la sentence.

« Ce n'est pas mal, mais quelle sera cette actrice? »

Les yeux de l'artiste se dessillèrent. Il rentra chez lui, relut l'admirable tirade ; et son interprétation lui parut fausse et manquée. Ses personnages déclamaient; c'était visible. Comment n'avait-il pas compris que leurs sentiments réels, à ce moment, devaient être ceux d'une tendresse indicible, unie à un immense renoncement, et que la beauté morale de Chimène vient justement du démenti que ses gestes et ses actes donnent à tout propos à ses paroles.

Le découragement s'empara de lui ; il se jugea médiocre et cessa de peindre. Après avoir, durant ses années studieuses, vécu parcimonieusement du revenu de l'héritage maternel, il changea d'habitudes, mena une

existence de dépenses et de plaisirs, et mangea en partie sa fortune. Il se souvint alors de cet oncle lointain, entrevu pendant ses rares séjours en France, et qui, tous les ans, lui envoyait le jour de sa fête, une lettre courte et tendre et un billet de mille francs. — De grandes affaires, une existence large et facile au milieu d'une nature superbe, dans un pays où les femmes doivent avoir l'attrait des fleurs rares, écloses en hiver dans les serres chaudes, voilà ce qui l'avait décidé à passer la mer.

* * *

« Prends cette feuille, mon petit, et tâche de comprendre. — Ça t'apprendra la langue. »

Henri ouvrit le journal, et s'appliqua studieusement à déchiffrer d'abord les télégrammes d'Europe, puis les nouvelles locales, écrites en caractères serrés dans les immenses colonnes. A la quatrième page, dans une section libre et payante, des inconnus racontaient leurs petites affaires, en termes larmoyants ou comminatoires. Non sans peine, en s'aidant de son rudiment de latin classique, il traduisait les diatribes. Elles pouvaient motiver dix duels. Mais il savait que les combats singuliers ne sont pas d'usage au Brésil. Les gens incriminés répondaient sans doute sur le même ton. « Drôle ! tout de même ». — Déjà dans les rues, il avait éprouvé cette même surprise, à propos de menus faits, de gens qui se donnaient de larges accolades, de corbillards qui passaient à toute vitesse, suivis de fiacres, dans la poussière des rues. — C'était si loin des saluts cérémonieux, des froides poignées de mains, et des lentes processions funèbres, guidées par un maître de cérémonie

compassé. Enfin, comme disait l'oncle Lendit, en dix ans d'Amérique, il se ferait sans doute à tout cela. Quand il se retrouva dans la rue, après la fermeture de la caisse et l'expédition du dernier courtier, il s'intéressa aux nouveautés suggestives, à la physionomie de la voie américaine, intime et bourdonnante, étroite et ombreuse, où les gens causent par groupes, au milieu des exclamations, des grands saluts, des coups d'œil indiscrets au passage des femmes. L'oncle dut s'arrêter pour répondre à l'un et à l'autre. A tous, il présentait son neveu. — Nouvelles poignées de mains, accompagnées de compliments affables dans un français passable. Ces gens aimaient évidemment la France. Henri en était attendri. Depuis qu'il avait pris pied sur la terre étrangère, il sentait avec surprise un grain de chauvinisme lever dans un recoin de son cœur. D'aucuns s'autorisaient d'une amitié de vingt ans avec l'oncle pour donner au neveu une solide accolade. Il se prêtait à ces effusions de bonne grâce, mais l'enthousiasme lui manquait. L'oncle lui dit en riant : « Tu viens du pays des frimas. »

Ils mirent ainsi une demi-heure à faire le court trajet de la rue Direita au *Largo de São Francisco*. Là, ils tombèrent sur deux individus, l'un maigre et étique, l'autre gros, lipu, aux yeux cernés de boudins pâles. Tous deux parlaient en même temps. L'oncle obliqua, mais ils l'assaillirent.

Il présenta le gros :

« M. Alves, le plus mordant de nos polémistes. »

Et le maigre :

« Le professeur Mendes. »

Comme ils s'exprimaient en portugais, Henri ne pouvait comprendre la conversation, mais il s'ébahissait à la faconde des interlocuteurs. Le gros, emphatique, parla dix minutes sans s'interrompre. Alors le maigre, déses-

péré de ne pouvoir placer une parole, saisit Henri par un bouton de sa jaquette, et s'adressant à lui, en portugais d'abord, en français ensuite, clignant d'un œil et fixant l'autre sur l'espace, il entama un éloge pompeux de la France depuis le dix-septième siècle jusqu'à nos jours. Devant tant d'érudition, Henri demeurait bouche bée. L'oncle avait beau dire : « Mes chers amis, laissez-nous partir, on nous attend », ils continuaient, impitoyables, l'un d'une voix de stentor, l'autre sur un ton doucereux et égal comme un ronronnement de chat, sans lâcher un instant la jaquette de son prisonnier.

« Ah! ces Brésiliens, disait l'oncle en riant, tandis que la victoria filait devant la statue de Pierre Ier, et tournait dans la rue de Lavradio, ces Brésiliens, que parle-t-on de la Provence pour la manie de bavarder! Privez un Brésilien de boire, de manger, de dormir, ne le privez pas de causer. C'est le soleil qui veut ça : le soleil de Rio, plus chaud que celui d'Aix et de Marseille. C'est contagieux. Je bavarde moi-même à temps perdu. Regarde-moi ça, petit, est-ce beau ? »

La voiture tournait au quai de la *Lapa*. Le golfe semblait un large bassin d'un émail très rare, rempli d'une chaude liqueur rosée. Les petites vagues clapotantes bouillaient sous la pourpre du soleil couchant. A l'entrée, l'ombre envahissante s'étendait depuis l'Europe assoupie.

« Ces babillards nous ont retardés ; ta tante doit s'étonner déjà ». Tante Théodora : Henri mourait d'envie de la revoir. Il l'avait aperçue une seule fois, tout petit. Depuis, chaque fois qu'elle venait en Europe, elle restait prudemment à Lisbonne ou à Nice, par peur du froid. Il se rappelait vaguement ses yeux larges et doux et son visage pâle. Il savait que l'oncle l'avait épousée dans un élan de passion. Cette légende et ce nom de

Théodora la grandissaient dans son imagination. Elle lui apparaissait toujours, impériale et rigide dans une auréole d'icone.

Lorsque la voiture tourna dans l'allée semée de gravier, pour se ranger devant le perron, une petite vieille s'avança, prit Henri dans ses bras, lui mit un baiser sur chaque joue, puis tendit son front à l'oncle, délicatement, avec des minauderies d'enfant timide. Le colosse, penché sur elle, la caressait en souriant.

« Tante Théodora! c'est la tante Théodora! » Patatras! l'image triomphale de l'impératrice d'Orient, sous laquelle Henri évoquait la femme de l'oncle s'effondre, et il ne reste plus qu'une petite vieille, à la démarche encore jeunette, aux yeux de gazelle dans un visage ratatiné.

*
* *

« C'est tout de même bon de se retrouver en famille après dix-huit jours de table d'hôte à bord d'un transatlantique », déclare Henri en savourant son cigare au sortir de table.

L'oncle Lendit fait les cent pas sur la terrasse par hygiène. Tante Théodora rapproche son fauteuil de celui de son neveu, et par d'habiles transitions, l'amène à parler de ce fils unique, mort de la fièvre jaune, deux ans auparavant. Henri a peu connu son cousin, plus âgé que lui, et qui achevait le cours de l'École Centrale, tandis que lui-même entrait aux Beaux-Arts. Néanmoins, il fait l'éloge du mort. Des larmes coulent le long du visage de la petite vieille. Il éprouve un soulagement à fuir ces réminiscences quand l'oncle vient prendre sa place. De loin, il observe le couple; l'oncle sèche les

pleurs de sa femme avec des gestes paternels, en la grondant doucement.

Henri se souvient qu'au temps de son enfance, sa mère appelait sa belle-sœur la « radieuse Théodora ». Il répète cette épithète; elle lui semble un peu comique, à considérer la petite vieille, sèche, momifiée, insignifiante et douce sous les paroles réconfortantes de son mari.

Il a une drôle de façon de parler français, l'oncle Lendit. Le portugais a fortement déteint sur son vocabulaire et sa syntaxe ; il baragouine dans une sorte de jargon bilingue, commun d'ailleurs à presque tous les Français qu'Henri a rencontrés pendant la journée. Il ne dit pas le coin de rue, mais « l'esquine », parle de gens qui se sont « embarqués dans le train », confond frac et jaquette, ordonne de « lacrer ses lettres » et déclare gravement à un courtier français qui l'obsède, que « cette affaire ne lui sert pas ».

Depuis un moment, Henri éprouve une lourdeur de tête et des vertiges. « De la fatigue », pense-t-il. Mais peu à peu, il défaille.

« Oncle Louis, je ne me sens pas bien. »

L'oncle et la tante l'entraînent, l'étendent sur un divan. Théodora crie « Vite ! vite ! un médecin ! » L'oncle Lendit, à genoux, baigne d'eau de Cologne les tempes de son neveu.

Un moment après, le docteur arrive, perplexe d'abord, vite rassuré. Henri est sans fièvre, la lumière ne l'incommode point; il ne ressent aucune courbature. « Allons ! une fausse alerte...

— Seulement, il convient d'être prudent.

— Dès demain, s'écrie l'oncle, il partira pour Petropolis. »

Henri observe ce petit salon, nouveau pour lui. L'image de son cousin pend au mur. L'oncle et la tante suivent

la direction de son regard, et murmurent en même temps : « Demain, demain même, il partira. »

Ranimé par un cordial, il se lève, et soudain s'extasie devant une toile signée L. Bonnat, où sourit un délicat, un merveilleux et rayonnant visage de femme. Sa mère lui a naguère parlé de ce tableau. Voici donc la petite vieille, telle qu'elle était trente ans auparavant. Henri la regarde, blottie près de l'oncle Louis, et il ne les trouve plus si comiques, dans leur tendresse surannée.

« Un bon lit, pour commencer, dit le docteur, et puis envoyez-moi ce garçon sur les hauteurs, pour s'acclimater. »

*
* *

Seul dans sa chambre, Henri s'approche de la fenêtre, pour jouir un moment de la douceur de la nuit. Les collines en amphithéâtre, illuminées de leur base jusqu'à la ligne sombre des bois, l'onde et le reflet miroitant des étoiles, leur nombre troublant, dans le ciel où elles brillent sous la royauté de la Vénus païenne et de la Croix du Sud, les îles dans une brusque transition d'ombre et de clarté lunaire, la masse des monts lointains, l'aspect tragique des écueils et des pics solitaires, les phosphorescences subites des eaux, tout cela, parmi les senteurs de terre, mariées aux brises salines, dans l'apaisement de la nuit tropicale, tiède, molle et voluptueuse, constitue un spectacle indicible, d'où monte un hymne de gloire à la nature perverse, qui cache au sein de cette région fortunée, les miasmes producteurs de fièvre.

III

Petropolis, le 29 Octobre 1891.

« Je t'écris, ma bonne Flonflon, de ma petite chambre d'hôtel, où je traîne un interminable dimanche. Quand je pense qu'il y a un mois tout juste, nous passions si gentiment ensemble la journée d'adieu, dans ta bonbonnière, les pieds aux chenets, tandis que les feuilles jaunies volaient dans la brise ; nous étions un peu tristes, pas vrai ?... quoique tu ne sois guère mélancolique, ô la plus rieuse, la plus folle, la plus divertissante des gigolettes. Il me semble entendre ton rire en ritournelles, en gammes, en arpèges, et ton babillage d'oiseau. C'est si gentil, une Parisienne qui babille, qui frétille, montre ses dents, se promène dans la rue et trousse sa robe au-dessus de ses petons ; toujours élégante, qu'elle s'habille chez Paquin, ou confectionne elle-même une toilette de quatre sous, toujours charmante, qu'elle ait des lignes académiques ou un minois chiffonné de grisette.

« Ici, l'attrait des femmes est réel, mais différent. Leur démarche est lente, rien ne les presse, elles arriveront toujours assez tôt. La langue, d'abord âpre aux oreilles inaccoutumées, prend dans leur bouche la douceur d'un chant. Elles ont un charme de tendresse et de résignation.

« Voyez — ont-elles l'air de dire, — comme le soleil nous épanouit vite, en chauffant nos âmes et en brunissant nos traits ! Nous avons la saveur des beaux fruits de nos climats, l'éclat des fleurs de nos forêts, mais nous sommes fragiles et passagères comme elles. » — Les hommes sont quelconques : en général, ils n'ont rien de l'aspect caricatural sous lequel on les représente dans nos revues de fin d'année. Je me suis laissé dire qu'autrefois, ils étaient plus aimables et plus accueillants. Il leur est venu, depuis peu, une défiance de l'étranger, un souci du qu'en-dira-t-on, qui les fait trépigner pour le moindre entrefilet publié, sur leur compte, par une gazette européenne à court de nouvelles, pour la charge la plus inoffensive où ils sont pris à partie. A cet état d'esprit, on commence à donner le nom de « jacobinisme », guère rassurant, si l'on songe à la façon dont les exaltés de 93 entendaient le patriotisme. Il faut heureusement en rabattre ; il y a même dans leur cas quelque ingénuité, car ils ne se privent pas de faire des critiques sur leur propre compte, et toute bonne parole, venue d'au delà les mers, les plonge dans l'extase. Ce sont, à tout prendre, des sensitifs latins, ni plus ni moins badauds que nous-mêmes. Combien nous différons des Allemands, dont le sens pratique est incarné dans ce grand, maigre et blond baron von Teütel que j'ai connu à bord. Sa Majesté l'a envoyé comme ministre plénipotentiaire, pour veiller de haut à la vente des canons Krupp, des cotonnades de Mulhouse, des conserves de

Francfort, et à la colonisation du Paranà, qui ouvrira d'ici quelques années un vaste marché à l'exportation des « *Salsichen gebraten* ». — Fort aimable, du reste, le baron : il m'a initié d'avance aux mystères du petit monde diplomatique, qui a choisi comme résidence cette potinière de verdure. Il vous crayonne les gens à larges hachures, sans grande finesse, mais non sans malice. Le trait est juste, parfois brutal. J'ai reconnu du premier coup d'œil les originaux de quelques-unes de ses eaux-fortes : la petite comtesse H.., avec son « teint de pétales de lys et de roses, et son cœur de feuilles d'artichaut » ; flirteuse, même un peu « gasgadeuse », dit le baron ; et M. Salvani, le bel attaché, si satisfait de lui-même et de ses succès ; on dirait que le roi d'Italie a demandé au pape « l'Abollon du Belfétère », pour l'envoyer en habit chamarré et en petit tricorne, torturer les cœurs dans une légation ; et cet inénarrable Almabuena, dont les gestes menus et les réticences sont ici proverbiales. Si on lui pose une question de cette force : « Croyez-vous qu'il pleuve aujourd'hui ? » il fait un haut-le-corps et pâlit. La nécessité d'une réponse immédiate, la gravité du cas, les responsabilités possibles l'immobilisent ; il s'en tire par un faux-fuyant. Son élégance est impersonnelle et terne, sa conversation plus encore. On la trouverait tout au long dans un guide de causerie en deux langues. Du reste, il préfère le silence ; un silence correct, mesuré, voulu, sacerdotal, couvrant le mystère des questions internationales, enveloppant, comme d'un voile sacré, la terreur des secrets d'état.

« Ce spectacle est drôle, mais insuffisant ; je m'ennuie. Pour me distraire, je fais des griffonnages d'album. Je rencontre d'étranges têtes d'étude : vieillards au teint d'ocre, aux cheveux plaqués, aux rides profondes, et

qui semblent fouillées dans de l'acajou ; filles de colons, saines et rustiques, conservant des couleurs de pomme d'api ; Brésiliennes au teint ambré.

« Je croque tout cela ; et je ne sais s'il tient au voyage, au climat tiède, au spectacle de la nature voluptueuse et profuse, j'entends à mes oreilles un murmure de promesses chimériques et délicieuses ; mon cœur regorge de désirs, et je me délecte à ces rêves.

« Pendant ce temps, amie volage, que fais-tu sous le ciel terne de Paris? quand tu recevras cette lettre, il neigera peut-être; on regarde par la fenêtre, au dehors, la carcasse noircie des arbres, les passants qui pataugent, et le tournoiement paisible et monotone des flocons. Et l'on est si bien dans une chambre chaude, à deux. A deux !... Mon Dieu ! je sais bien qu'il serait exorbítant d'espérer qu'après deux mois de séparation, tu ne sois pas encore consolée de l'absent. Tout de même, je sens là, un pincement désagréable. « Pauvre garçon ! diras-tu, en recevant ces mots, et en regardant la date, comme il est loin! Sa lettre et lui, c'est de l'histoire ancienne. Il lui a plu d'aller aux antipodes ; je ne puis pas pourtant en mourir de chagrin. C'était un joyeux compagnon !... Que l'Amérique lui soit propice ! » Puis comme tu es une bonne fille, tu répondras quatre lignes, qui m'apporteront, d'ici sept ou huit semaines, la quintessence de ta gaîté, et le parfum de ta personne. — Adieu Flonflon, je t'embrasse. »

P. S. « J'étais injuste: on me remet ta lettre à l'instant. Quelle tristesse ! il fallait ce grand voyage pour me découvrir le bon petit cœur de ma Flonflette. A moi, maintenant, de te prêcher la résignation. Ton idée de me rejoindre n'a pas le sens commun. Tout le monde se connaît ici. Que dirait-on à la Légation? que dirait M. Almabuena ! »

Il cacheta la lettre, et s'approcha de la fenêtre. Des nuages passaient au niveau des cimes prochaines, les enveloppaient, s'y déchiquetaient, se fondaient en une averse ; puis le soleil reparaissait. Au long du Piabanha, l'avenue silencieuse s'alanguissait aux émanations des petites fleurs citrines qui panachaient les arbustes, et répandaient une odeur de pèche et de fleur d'oranger.

« Que vais-je faire jusqu'au dîner? »

Il descendit et demanda une voiture.

« A la cascade. »

La voiture glissa sur l'allée sablée, le long de la rivière, qui n'a encore à cette hauteur que la largeur d'un ruisseau. Les villas se succédaient, au milieu des parcs à l'anglaise, ou sous un fouillis de verdure. Parfois une bouffée d'air apportait la même odeur délicate et complexe de la « *Flor do Imperador* ». Des arbustes aux feuilles multicolores, enluminées comme à la gouache, ou de la couleur sanglante des anémones, se balançaient au-dessus de chrysanthèmes et d'hortensias. Partout, le regard se heurtait aux collines superposées, d'aspect changeant. Les brumes, en flottant à des hauteurs différentes, variaient à chaque instant avec l'intensité de la lumière, la coloration des plantes, les ombres des creux et des reliefs. Puis, au sortir de la ville, les habitations s'espacèrent, des chaumières apparurent au versant des coteaux, près des sources, dans des recoins agrestes, tantôt baignées de soleil, tantôt nimbées de brouillard.

Henri, étendu dans le fond de la voiture, accompagnait distrait, les déformations monstrueuses des nuées.

A un tournant, une autre voiture croisa la sienne, emportant une femme maigre, au teint pâle, dans un costume de drap sombre.

En la rencontrant pour la première fois, il l'avait trouvée étrange, pas jolie, mais fascinante et rare. Depuis, ils se croisaient ainsi chaque jour, sans qu'elle l'honorât d'un coup d'œil. Elle passait d'un air las, les paupières battues, avec une expression un peu dure de passion concentrée, sur ses traits forts et ses lèvres charnues.

Il murmurait :

« C'est dommage qu'elle ne soit point belle. »

Et il en demeurait consterné.

Cette fois, il se pencha, d'un mouvement nerveux, l'appelant du regard,

Elle tressaillit, se retourna; ils se regardèrent. Mais déjà ils ne se voyaient plus. Et fermant les yeux, secoué d'un frisson de désir, il cherchait à conserver l'image présente à sa mémoire.

Sur le bord de la route, la rivière s'élargissait, se creusait en torrent. Des roches affleuraient; d'autres disparaissaient sous des remous. Puis la cascade apparut, et Henri mit pied à terre pour mieux contempler la nappe pâle, dont le centre s'immobilisait, dans la chute uniforme des eaux.

Les nuages, dans leur chevauchée incessante, avaient découvert le ciel. Une avalanche de rayons rebondissait avec les gouttes lumineuses, qui formaient, à l'angle de l'autre rive, un arc-en-ciel coupé par une gerbe moirée. Une usine, assise au-dessus du torrent, animait encore le paysage. Sous ses murs en briques, dans un tunnel d'ombres, l'onde rugissait, asservie, non domptée.

Une voiture roula. Henri sursauta au souvenir de l'inconnue.

Au lieu de la jeune femme, il aperçut Salvani, en feutre gris, une rose à la boutonnière, une cravate à pois

clairs autour du cou. On les avait présentés l'un à l'autre; ils s'abordèrent.

« Vous ici, monsieur de Palan. Joli spectacle; n'est-il pas vrai? »

Il parlait français presque sans accent, avec la voix vibrante des Milanais. Il était de haute taille, bien découplé, d'une élégance aisée, avec un teint mat et clair et des yeux de jais.

Il détailla le paysage, le comparant avec ceux de l'Engadine et de la Forêt-Noire. Mais on n'apercevait ni les glaciers des Alpes, ni les sapinières des sources du Danube. Ils convinrent de l'originalité du spectacle qui conserve l'exubérance des sites tropicaux sous une lumière plus douce.

« Etes-vous descendu à Rio ces jours derniers ?

— Non.

— On y étouffe. Aussi, quel délice, quand on en sort, quand on s'élève vers ces sommets où l'on s'enivre d'oxygène à pleins poumons ! Et quelle merveille, cette montée ! »

Salvani dessina dans l'air l'encaissement de l'Estrella, de la montagne couverte de futaies, creusée d'abîmes, diaprée de fleurs, avec ses sinuosités, ses lézardes, ses rochers, ses cascatelles et ses gaves, et, tout en bas, dans une grande échancrure, la baie merveilleuse, émaillée d'îles plus vertes que les flots, plus jaunes que l'or du couchant.

« On voudrait dire; on voudrait décrire ; on voudrait peindre ; on ne peut pas... c'est trop beau! ah! la baie de Rio!.. »

Et il secouait sa canne comme pour produire des empâtements sur une toile imaginaire.

« La préférez-vous à celle de Naples? »

Salvani hésita.

« Naples... Rio... La rade de Naples est bien somptueuse, bien imposante ; tout de même, celle-ci la surpasse par les dimensions, l'intensité des couleurs et la variété des points de vue. »

Puis humilié dans sa vanité de péninsulaire, il s'écria :

« Mais Naples est plus poétique, plus intime. Si vous aviez savouré les nuits de mai ! à la Villa Reale, ou sur les versants du Pausilippe, ou sur la mer de Sorrente que vos poètes ont chantés : vos poètes et nos Lazzaroni. » Il fredonna :

« O dolce Napoli, o suol beato... »

Sa voix de baryton, ronde et timbrée, empiétait sur le registre du ténor. Conciliant, il conclut :

« Soyons éclectiques. »

Un nouveau roulement de voiture leur fit tourner la tête. Salvani salua l'inconnue ; elle se retourna ; ses regards et ceux d'Henri se croisèrent encore ; un instant après, elle repassa dans la direction de la ville.

« Renvoyez votre cocher, dit Salvani, nous rentrerons ensemble, en causant. » La voiture de la jeune femme précédait la leur ; on apercevait sa silhouette aux détours du chemin. Henri demanda :

« Vous connaissez cette dame ?

— Mme Silva. Oui. C'est une femme très aimable, très spirituelle, très artiste. Du reste, elle est sculpteur ; élève de Carrier-Belleuse.

— Mariée ?

— Veuve.

— Femme du monde ?

— Très. Elle est fort recherchée, courtisée même, ce qui me semble une aberration, car elle est laide.

— Ou pire que jolie ?

— Bah! les phrases sont des phrases. Regardez-la de profil ; voyez cette gorge maigre, cette poitrine d'éphèbe, ce teint pauvre, ces traits sans harmonie. Je vous acccorde qu'elle a un agréable sourire et de belles dents, et que ses cheveux blond cendré ondulent agréablement. C'est peu. Vivent les belles Romaines aux lignes de madones, au port de déesse, aux formes délicates mais riches, aux baisers parfumés. Ah ! »

Il rejeta la tête en arrière, les yeux mi-clos.

« Vous n'avez pas trouvé beaucoup de rebelles, dit Henri en souriant. »

Salvani fit d'abord le geste instinctif, modeste et vague, de tout homme flatté dans sa vanité de triomphateur. Puis, en veine de franchise, il haussa les épaules et répondit :

« Partout, depuis que j'ai l'âge d'homme, on m'appelle le Beau Salvani. D'abord, cela amuse; à la longue, c'est irritant. Vrai ! je vaux mieux que mon surnom. J'aime les arts, la chasse, les exercices violents, le mouvement, la vie. Je m'habille sans excès de recherche, en homme qui se tient. Eh bien! pour les trois quarts des gens qui me connaissent, je ne passerai jamais que pour un bellâtre, qui tue le temps chez ses maîtresses, à sa toilette ou chez son tailleur. J'ai eu beaucoup de bonnes fortunes, mais extrêmement passagères. Je suis la victime des curieuses d'amour. On me feuillette, on ne me lit pas. Pourtant j'ai inspiré quelques grandes passions; mais les malheureuses m'assommaient de leur jalousie. L'homme vraiment heureux en amour doit être celui qui, ni trop laid, ni trop beau, ni affecté, ni négligé, doit se donner le travail de plaire et s'efforcer d'attirer

sur lui les regards. On ne le remarque pas ; il séduit et s'impose. Avec lui, pas de déceptions, au contraire. Et puis, je vous l'ai dit : j'aime les femmes très belles. Comme on ne saurait posséder tous les dons à la fois, elles ne sont généralement ni très intelligentes ni très bonnes. Et puis on les gâte ; et puis il y a entre elles peu de choix. Mais c'est plus fort que moi, le moindre défaut de lignes me désespère et me glace. Voilà sans doute pourquoi, en amour, je suis moins heureux qu'on ne le pense. »

Comme ils arrivaient en ville, Salvani ajouta, en regardant disparaître la voiture de la jeune femme :

« Etes-vous désireux de connaître Mme Silva? Venez ce soir au concer des *Diarios*. Elle y sera; je vous présenterai. Maintenant, je vous dépose à votre hôtel, et je rentre chez moi. »

Devant l'hôtel *Bragance* ils trouvèrent le ministre d'Allemagne, en compagnie de deux jeunes gens.

« Tiens! des compagnons de voyage, dit Henri. »

Il serra la main de Salvani.

« A tantôt, n'est-ce pas ?

— A tantôt, et merci. »

« Vous arrivez à propos, dit le ministre, monsieur Darnet, votre compatriote, avec qui nous avons eu le plaisir d'effectuer la traversée, est en train de faire un dithyrambe sur le Brésil. »

Darnet, alerte et délure, continua sa harangue avec des exclamations.

« La nature, merveilleuse! Les femmes, exquises! Les hommes, charmants! Les affaires, prodigieuses! oh! prodigieuses! Qui parle de baisse du change, de crise? J'ai obtenu déjà trois promesses de concessions. J'en ai référé à mon groupe, j'attends la réponse.

« Mon Dieu! je sais bien que Paris est Paris. Mais

pour deux, trois ans, Rio est supportable, avec la proximité des montagnes, qui permet d'échapper quand on veut, et journellement, à la chaleur. Passé ce temps, je réaliserai mes affaires; je serai riche, très riche, et en route pour la France! la belle France!

— Allons! tant mieux! dit Henri, amusé. Et vous, monsieur Goldenberg, êtes-vous aussi optimiste? »

Goldenberg, dont les yeux pâles languissaient derrière les lunettes d'or calées sur son nez sémite, écoutait nonchalamment. Il répondit :

« Oh! moi... mes affaires sont si petites, si modestes! On ne s'enrichit guère, à vendre des diamants. On vivote, on végète. La fortune, c'est bon pour monsieur Darnet, qui a la bosse des affaires, des grandes affaires. »

Parlait-il sérieusement, se moquait-il? On ne pouvait savoir. Sa voix était mielleuse. Déjà Darnet reprenait la série de ses exclamations, quand le ministre s'écria :

« Comment allez-vous, monsieur Almabuena? »

L'attaché péruvien, s'inclina d'un imperceptible geste, le cou en avant, les omoplates rejetées en arrière. Il s'était enrhumé la veille :

« Sans doute, ce ne sera rien.

— Espérons-le. Vous verra-t-on ce soir aux *Diarios* avec Mme Almabuena? »

Il répondit de façon circonspecte, que c'était probable, non pas certain.

Et il prit congé après une autre courbette.

*
* *

Henri fumait, en attendant que Salvani eût achevé sa partie. La voix des artistes et le bruit de l'orchestre montaient de la salle de spectacle.

Autour des tables de pocker et d'écarté, les joueurs mêlaient les cartes, comptaient les fiches, prononçaient les phrases courtes et rituelles : « J'en donne... je passe... couleur... »

A la table de baccara, le croupier, d'un mouvement sec de la pelle, laissait tomber les cartes sur les tableaux. Salvani filait son jeu en mâchonnant son cigare. Sa troisième taille lui coûtait cher. Il tiquait aux mauvais points. Henri, las d'attendre, acheta des fiches et ponta. Ses disques se fondirent dans la masse du banquier. Il laissa Salvani à sa veine renaissante et descendit.

Le concert continuait, une triple file d'hommes en habit noir faisait tapisserie et murait la salle.

Henri chercha des yeux Mme Silva. Il l'aperçut à demi cachée derrière une colonne, manœuvra parmi les fracs, put enfin l'examiner à loisir.

« Elle n'est pas jolie, pensait-il; décidément elle n'est pas jolie. Elle n'est même pas élégante, mais comme dit Flonflon, elle a « du chien » : expression parfaitement idiote dans la forme, du reste, mais dont je me servirai tout de même ce soir pour mon usage personnel. Après cela, il faudrait être dénué de tout sentiment esthétique pour ne pas convenir que sa voisine est infiniment mieux. Une jeune fille... quelque demoiselle à marier.

L'orchestre attaquait une rapsodie de Liszt. Il n'aperçut plus que les échafaudages des coiffures et le jeu monotone des éventails.

Puis dans un brouhaha, les femmes se levèrent; les hommes offrirent le bras; les couples se croisèrent en échangeant des sourires, tandis qu'on déplaçait les chaises pour le bal. Et Henri entendit derrière lui le rire sonore de Salvani qui s'était refait de sa perte.

Ils s'installèrent dans l'embrasure d'une fenêtre, pour aspirer la fraîcheur du dehors et potiner.

« Jolie toilette!

— Charmant visage!

— Peuh! »

Mais au passage d'un gros homme court, chauve et ventru, qui, en marchant, roulait ainsi qu'une frégate, et dont les moustaches grisonnantes formaient aux pointes d'énormes accroche-cœurs, comme on en voit dans les médaillons funèbres sortis des mains d'artistes capillaires, ils se sourirent.

« Bon type! hein!... avec les gros sous amassés, il a bien pu acheter des hôtels et des équipages, mais non pas du chic. Ce balancement, acquis au temps où il balayait la boutique de son premier patron et portait les paquets chez les pratiques, c'est la tare. »

Et Salvani établit un parallèle entre la société si libre, si mélangée du Nouveau-Monde, et celle des pays d'Europe, où l'aristocratie se maintient dans son séculaire isolement.

— « On a beau dire, monsieur de Palan, vous et moi, nous sommes d'une autre race que ce portefaix endimanché. »

Henri répondit :

« Vous voyez les filles des enrichis de la « Cinquième Avenue » épouser des lords, et se mieux tenir sur le tabouret que les descendantes de la vieille noblesse anglaise.

— Oui, mais les pères demeurent à l'écart.

— Bah! j'ai connu à Paris un prince Potrow, qui, par les manières et le langage, ressemblait parfaitement à un maquignon.

— Je l'ai connn aussi, dit Salvani. Mais avouez que, par quelque côté, on le reconnaisait grand seigneur.

— Croyez-vous ? un jour qu'il s'était colleté dans une taverne, on le conduisit au poste. Quand il déclina ses noms et titre, le commissaire le prit pour un farceur, et le fit mettre au bloc. »

Leur discussion fut interrompue par la vue de la petite comtesse H. appuyée au bras d'un jeune homme pâle et brun. Son visage rose souriait sous les cheveux vaporeux comme une poudre d'or éparpillée dans un rayon de soleil, et ses yeux bleus tout empreints d'innocence, se coulaient languissamment du côté de son cavalier.

« Elle en tient, dit Salvani ».

Mais lui-même pâlit. Une femme grande, sculpturale, aux paupières bistrées et comme meurtries de baisers, le frôla.

Et tandis qu'il s'inclinait en murmurant une phrase aimable, elle le caressait du regard et du sourire.

Au même instant, M[me] Silva s'arrêta devant eux avec sa voisine du concert.

« Bonsoir, comte, dit-elle. Avez-vous fait une agréable promenade à la cascade ?

— Excellente. J'ai eu la bonne fortune de rencontrer monsieur de Palan qui brûle du désir de vous être présenté ».

Henri prit la main que la jeune femme lui tendait avec la familiarité immédiate qui a cours dans la société américaine.

« Je suis venue, ce soir, pour accompagner Sylvia. Moi, je suis une recluse. »

Elle portait une robe mauve, montante, d'une coupe sévère ; on la devinait indifférente à la coquetterie et à la toilette.

« Une valse, dit-elle ; profitez-en, comte, vous qui bostonnez si bien. »

L'attaché s'inclina devant Sylvia, et ils s'éloignèrent en tournoyant.

« Joli couple, n'est-il pas vrai? dit Mme Silva en les suivant du regard. Et vous, monsieur, ne dansez-vous pas ?

— Si vous me faites l'honneur... »

Mais elle l'interrompit d'un geste :

« La danse sied mal aux couleurs tristes que je porte. Je vous l'ai dit, je suis une recluse : je vis seule, déjà désabusée de la vie, qui n'a pas toujours été très douce pour moi. Vous êtes depuis peu, ici.

— Un mois à peine.

— Comme vous devez regretter Paris. Oh ! Paris... la ville des tourbillonnements et des vertiges, ou du grand calme de la pensée. On a le choix ; ou s'éparpiller à ses futilités, ou se concentrer dans ce qu'il renferme de sérieux et de profond. Le boulevard, le bois, le théâtre, les surprises et les mondanités de toutes sortes ne vous laisseront pas un instant à vous-même, si cette dissipation vous amuse. Mais s'il vous plaît de vous abstraire, une section d'un de ses musées, un rayon d'une de ses bibliothèques, une spécialité d'une de ses écoles, suffiront à remplir votre vie.

— Vous l'avez habité longtemps ?

— Trois ans, pendant lesquels je l'ai parcouru en tous sens, avec une curiosité sans cesse renaissante. J'ai profité de mon séjour pour satisfaire mon goût de la sculpture et du dessin, et pour étudier avec quelques bons maîtres. Quand mon mari mourut, ne me laissant que de très modestes ressources, je revins dans mon pays. Les commandes et quelques élèves me permettent de vivre, indépendante et tranquille.

Les mots évocateurs rappelaient Henri au souvenir de la ville lointaine. Il se taisait, transporté en pensée

par delà l'océan. Puis il retomba en plein bal, tout à la tristesse de ce brusque retour.

Alors, salle par salle, il promena madame Silva de musée en musée.

Elle s'étonna de cette érudition.

« Je suis élève des Beaux-Arts.

— Etes-vous ici en quête d'exotisme ?

— Pas du tout. »

Elle mit la conversation sur les théories d'art. Etait-il réaliste ou idéaliste ? Elle en tenait pour l'idéalisme, par haine des réalités de la vie.

Mais ces distinctions semblaient à Henri tout à fait arbitraires. L'art est en fin de compte idéaliste, puisque le but de l'artiste est justement de traduire dans son œuvre la sensation toute personnelle qu'il prête au spectacle. D'autre part, on tombe forcément dans l'artificiel et dans l'académisme, si l'on ne s'inspire directement de la nature. Ainsi les deux théories se confondent et se pénètrent. Leur distinction pratique se résume à une question de plus ou de moins. Quelle analogie peut-on établir entre l'idéalisme de Michel-Ange et celui d'Andrea del Sarto ou de Raphaël, entre le réalisme de Caravage et celui de Ténier ? Pour vérifier le peu de valeur des mots, il suffit de voir comment les gens qui se réclament du rèalisme s'entendent peu sur ce qu'il signifie : réalisme naturalisme, impressionnisme, pleinairisme, qu'est-ce que cela veut dire, sinon qu'une même image, formée sur des rétines différentes, les impressionne de façons diverses, ou impressionne différemment le cerveau qui la perçoit ? Quelle de ces modalités est la vraie ?

« Chacun voit le monde subjectivement et à sa manière : l'artiste en face du modèle, le spectateur en face de l'œuvre, s'élèvent de la figuration à l'idée, qui n'est presque jamais la même pour l'un que pour l'autre.

— Une Babel alors?

— La représentation des images, répondit-il, conserve en quelque sorte un peu des forces immanentes de la nature, et l'œuvre vaut par ce qu'elle emmagasine de cette puissance latente, qui agit d'une façon non pas égale, mais analogue sur chacun de nous. A cela près, l'intention précise du peintre est aussi mystérieuse que celle du Créateur, s'il existe.

— C'est désespérant, dit-elle.

— Que voulez-vous. Les êtres nous échappent dans leur réalité ; comment comprendrions-nous leurs intentions à travers des images. Après tout, c'est par cela que l'art est sublime ; comme la nature elle-même, il ouvre sur l'infini. »

Sylvia, animée par la danse, revenait au bras de Salvani. Elle souriait, l'air ingénu et doux. Le souffle dilatait sa poitrine chaste ; du doigt, elle relevait les mèches de son front. Henri la détaillait en artiste : « Exquise pour un pastel ! » Il regarda madame Silva. Son désir s'amollissait. Elle serait une bonne camarade, une amie.

« Eh bien?... dit Salvani, quand ils se retrouvèrent seuls.

— Elle me plaît beaucoup, on aime à causer avec elle ; c'est un aimable compagnon.

— Cette fois, vous donnez la note juste, dit l'attaché. »

La femme aux paupières meurtries d'amoureuse, passa. De nouveau, elle se retourna pour laisser tomber sur Salvani, du haut de sa beauté impérieuse et souveraine, la caresse frôleuse de ses regards.

« Superbe ! » dit Henri.

Mais Salvani, au lieu de répondre, s'alanguit dans la même expression extatiqne où le jetaient le souvenir des belles Romaines et la baie de Rio.

« Monsieur de Palan, je vous présente monsieur Alves : le journaliste le plus spirituel, la plume la plus acérée de Rio. »

Monsieur Alves reposait sur Henri le regard amorti de ses gros yeux ronds, perdus dans la bouffissure des paupières, au-dessus des bajoues pendantes.

« Nous nous connaissons déjà », dit Henri.

« Monsieur de Palan, dit le gros Alves d'une voix morne, vous étudiez, nouveau venu, nos mœurs et nos coutumes. J'attire votre attention sur un phénomène sans doute inconnu de vous. Avez-vous déjà vu dans votre existence une femme tromper son mari?

— Il n'est pas nécessaire de traverser les mers pour se payer ce spectacle, répondit Henri en souriant.

— Vraiment, monsieur, vous m'étonnez. Mais encore : auriez-vous par hasard ouï dire qu'un homme, victime d'une semblable vicissitude du mariage, pût l'accepter avec une philosophie bénévole, et s'en faire une source de faveurs et de profits?

— Le fait est peut-être plus rare, mais non pas inédit.

— Vous m'en faites accroire. Eh quoi! il y aurait chez vous des femmes légères, des maris complaisants, des banquiers infidèles et des juges prévaricateurs. Mais alors, monsieur, à quoi vous sert votre civilisation?

« Il y a peu de temps, un de vos compatriotes, de passage sur quelque transatlantique, me demandait, après m'avoir salué poliment dans la rue : « Monsieur, où pourrai-je bien voir des Indiens? — A dix jours de voyage dans l'intérieur des terres. — C'est un comble, s'écria-t-il. Que diable suis-je venu faire en Amérique, si l'on n'y voit pas de sauvages? Est-il rien de plus ridicule que de voyager dix-sept jours d'affilée, pour se trouver nez à nez avec des gens en redingote sous les palmiers, par trente-cinq degrés de chaleur! Moi qui ai

promis d'envoyer en trophées les plumes de la première Peau-Rouge dont je ferais la conquête !..

« Monsieur de Palan, n'éprouvez-vous pas aussi la même désillusion ?

— Non, répondit Henri ; je n'ai pris heureusement aucun engagement de courir au fond des bois vierges à la recherche d'un Wigwam. C'est là peut-être qu'on rencontre la pureté des mœurs. Mon prétentieux compatriote n'a sans doute pas lu Diderot. Il est vrai que la façon dont l'ami de Grimm entendait la morale ressemble fort à de la corruption. Les extrêmes se touchent, monsieur Alves. Nous ne nous scandaliserons pas de vos faiblesses, et nous nous attendions à trouver, ici comme ailleurs, l'adultère et le divorce.

— Illusion ! monsieur, prévention téméraire ! le divorce, cette plaie sociale n'existe point parmi nous. Chez vous la société l'admet, et la religion le réprouve. Il en est différemment ici. Cela doit vous donner une haute idée du rigorisme de nos législateurs. Les époux séparés, quand ils veulent se refaire une famille, ont recours au malin pouvoir que le Dieu des protestants a de désunir ce qu'a lié Celui des catholiques et réciproquement. Grâce à ce petit stratagème et à la multiplicité des religions, on se remarie autant de fois que bon vous semble, à condition d'entrer chaque fois dans un nouveau credo. Et cela durera, monsieur de Palan, tant que chez nous, comme chez vous du reste, on aura plus peur des mots que des choses. Perdez, monsieur, perdez le vain espoir de trouver aujourd'hui, sûr n'importe quel point de l'Univers civilisé, la moindre apparence d'originalité. Depuis que les modes de Paris et de Londres ont envahi le monde, la même banalité règne partout en maîtresse. Je le regrette pour vous. Mais il n'y a pas à dire, il faut en faire son deuil. On peut s'at-

tacher seulement à considérer comment l'éternelle bêtise et la vanité sont malgré tout demeurées protéiformes, au milieu de cet universel nivellement. Cette constatation attriste les uns et égaie les autres. Pour mon compte, je l'avoue, elle me divertit extrêmement. Car, ajouta-t-il d'une voix profondément lugubre je suis d'un naturel on ne peut plus jovial. »

V

« Mme Silva est-elle chez elle ? »

Une bonne, grassouillette, haute en couleur, sans doute descendante des premiers colons qui peuplèrent cette région du Brésil, conduisit Henri jusqu'à l'atelier silencieux et vaste. Des toiles pendaient aux murs, des maquettes reposaient sur des socles, et dans une salle attenante, sur le sol dallé, une ébauche suintait sous les linges humides. L'artiste, vêtue d'une longue blouse retouchait un pastel devant un chevalet.

« Je vous reçois sans cérémonie, dit-elle en tendant la main. Nous causerons tout à notre aise. Vous voyez, j'achève le portrait de Silvia. Vous l'avez aperçue avant-hier avec moi. Est-ce bien elle ? Ne manque-t-il pas je ne sais quelle expression de douceur et d'ingénuité, qui fait tout le charme de ma cousine ? C'est un rien. Je n'ai pu le reproduire.

— Le visage, répondit Henri, est un peu sévère. Je vois le défaut, ici, au coin des yeux, et à la commissure des lèvres. J'ai observé votre cousine l'autre soir ; son

visage séduit en effet. Du reste la retouche est insignifiante.

Obéissant au geste d'Henri, la jeune femme, un crayon de couleur à la main, ombrait légèrement le portrait.

« Plus encore, dit Henri. Puis il y a un trait à marquer, ici... Je ne sais comment vous expliquer. Si j'osais...

— Faites », dit-elle en lui tendant le crayon.

Elle se leva. Il prit sa place, souligna légèrement l'orbite, estompa une fine couche de couleur, et l'image prit aussitôt une expression nouvelle et exquise.

« Bravo !

— J'ai une assez bonne mémoire.

— Prodigieuse ! car vous n'avez vu Silvia qu'un instant ».

Elle dénoua un carton, et présenta à Henri des esquisses et des études. D'une facture nette et correcte, elles rappelaient la manière de différents maîtres.

« Fort joli, disait Henri poliment, en faisant, à part lui, des classifications. »

Il disait mentalement :

« Bonjour, monsieur Henner; comment ça va, mon vieux Bouguereau ? »

Elle épuisa le carton et dit :

« Je fais de la peinture un accessoire ; pour moi, la sculpture est tout. Rien n'égale la jouissance de pétrir la glaise, et d'y laisser l'empreinte de la vie. D'une masse d'argile informe, sort une image humaine ; elle regarde son créateur, plus belle qu'un être réel, presque aussi vivante dans son symbolisme, plus précieuse aussi. L'existence du « Penseroso » et celle du « Moïse » ont certes une autre importance que celle d'un pauvre diable qui mène sa vie de laideur et de misère. La

sculpture est divine ; pour aller plus avant, il faudrait dérober l'étincelle de vie et de pensée dont Prométhée, notre grand ancêtre, anima l'antique limon façonné par lui. »

Elle dévoila l'ébauche placée au milieu de l'atelier. La statue, presque achevée, apparut.

Un buste de femme. — La tête penchée en arrière, les yeux mi-clos et la bouche vaguement souriante attendaient peut-être le chaud contact d'un baiser. Emaciée, fascinante, douloureuse, elle vivait.

L'artiste, avec l'ébauchoir, écrivit dans l'argile :

« Le DÉSIR »

« Le désir encore inassouvi, dit Henri.

— Oui, dit-elle, d'une voix basse et frémissante ; le désir cruel, insatiable, dont on meurt. Comme elle est triste... et elle sourit ! Quelle image de volupté se présente à son âme ? Elle ferme les paupières, tout entière à son rêve. Elle se délecte, se macère et se tord dans sa chimère. »

Elle dit encore :

« Elle n'est point belle, au sens propre du terme. Mais celui à qui elle songe toucherait avec elle aux cimes des sensations, aux profondeurs des voluptés, aux limites inconnues du possible. »

Et elle ajouta, comme se parlant à elle-même :

« Peut-être aurait-il peur de sortir du domaine des impressions médiocres. »

Henri, en examinant la statue, s'avisa d'une vague ressemblance entre les traits modelés et ceux de l'artiste. Il la regarda brusquement, repris de désir.

Elle s'immobilisait dans la pose extatique de l'image allégorique. Une ombre ténue pourprait ses paupières abaissées, et un sourire d'amertume et de délices creusait ses lèvres du même pli simulé sur l'ébauche.

Elle ouvrit les yeux et le vit. Hors de lui, il allait

étendre les bras, s'emparer d'elle, pour qu'elle le menât jusqu'aux régions surhumaines évoquées tout à l'heure. Elle-même, vaincue par sa propre exaltation, cédant déjà en pensée à cette brutale convoitise qu'elle venait d'allumer, se fût peut-être abandonnée sans résistance, quand un coup de sonnette les glaça.

Et une grosse dame entra, conduisant deux maigres jeunes filles, qui tendirent leurs faces chlorotiques aux lèvres frémissantes de l'artiste.

Le lendemain, quand Henri survint, elle lisait, très calme, étendue sur une chaise longue, dans le jardin confidentiel, où flottaient des senteurs attiédies. Un colibri bourdonnait entre les branches, piquant droit jusqu'aux cimes des arbres, ou fourrageant le calice d'une fleur. Alors, le battement rapide de ses ailes empêchait d'en distinguer les mouvements; il paraissait immobile dans l'espace, sans autre point d'appui qu'une frêle corolle pâlissante, sous l'arc-en-ciel de ses nuances. Il passait à une autre, courant aux bégonias irisés, s'enivrant de jasmin, violant la pureté des lis, s'attaquant aux manacas, qui portent sur une même tige des fleurs violettes et d'autres blanches, comme on voit, dans une même famille, des sœurs brunes et des sœurs blondes aller côte à côte par les chemins.

Elle cessa de lire, et tendit la main à Henri, d'un geste las.

« Etes-vous souffrante? demanda-t-il, en observant ses traits battus, ses lèvres pâles.

— Un peu de migraine. Aussi, vous voyez, je me dorlote aux caresses de cette suave après-midi. Dites-moi les nouvelles du jour. »

Pendant la soirée de la veille, et durant toute la nuit, le souvenir de la jeune femme l'avait obsédé. Durant les

courts instants de sommeil, il l'avait tenue dans ses bras, couverte de ses caresses et de ses baisers. Avec elle, il avait, suivant les paroles prononcées par elle, touché aux limites du possible; il était allé jusqu'à l'hallucination et au délire. Et l'image de la succube s'était gravée dans sa mémoire sous une forme idéale et magnifiée.

« Quand je la reverrai, nos mains s'uniront d'elles-mêmes, nos lèvres se donneront le sceau du mutuel désir. Nul mot ne pouvant traduire notre ivresse, nous nous tairons. Et je connaîtrai ce paradis de délices, promis par la statue allégorique à qui déchiffrera son énigme. »

Mais en la regardant, il s'en désenchantait de nouveau. Ses bandeaux, ses cheveux collés aux tempes, accentuaient la pauvreté de ses chairs et la rudesse de ses linéaments. Et devant son regard, lumineux d'intelligence et de franchise, l'idée de bonne camaraderie, de confiante et douce amitié renaissait chez Henri, bien qu'il gardât contre elle une rancune de la désillusion éprouvée.

« Comme vous êtes rêveur!... est-ce nostalgie de votre beau pays? »

Non. Il se plaisait au Brésil. Il en aimait la magnificence des sites, les moites effluves de ses nuits, la végétation reposante et durable.

« Tout cela est très beau, dit-elle. A la longue, je préférerais un peu plus de variété. Jamais je n'oublierai l'impression grave que je ressentis la première fois qu'en ouvrant ma fenêtre, dans le petit appartement que j'habitais avec mon mari au Parc-Monceau, je vis l'ouate humide tournoyer dans la brume du matin. La perspective des arbres allait se perdant à quelques pas dans le frimas. Un tronc isolé tendait sa ramée noircie par le contraste de la neige, comme s'il eût été un moment la proie des flammes. Il y avait ainsi, à partir des pre-

mières branches deux arbres superposés, l'un, d'une blancheur sans mélange, l'autre noirâtre et comme calciné. Un moineau solitaire et transi éparpillait sur un rameau la pâle poussière, en enflant ses plumes, semblable à une houppe dont on secoue un nuage de poudre de riz. Des passants emmitouflés surgissaient et s'évanouissaient comme des ombres, souillant de leurs empreintes le tapis immaculé. Je me disais : « Ç'est fini. Jamais plus il n'y aura de soleil ; jamais plus il n'y aura de verdure. Ces arbres sont morts ; ces gens sont des fantômes qui disparaissent dans les nuages. » J'ouvris la croisée. La froidure me pénétra d'une tristesse de tombeau. Mais je recueillis quelques flocons, et curieusement j'observai les cristaux minuscules. Ils fondaient dans ma main en accentuant en moi l'impression de fantasmagorie et de rêve. Je fermai la fenêtre, je m'élançai vers le feu, et demeurai toute blottie et frissonnante dans un fauteuil.

« Mais aussi quelle sensation suprême de renaissance, quand, par une après-midi d'avril, je traversai le parc pour aller en visite. Il avait plu la veille ; tout à coup, les bourgeons s'ouvraient. Et je sentais aussi, dans mon âme, éclore une floraison nouvelle de désirs, d'illusions, de sentiments délicats et tendres. Je marchais, heureuse de vivre, de croiser de jolies femmes en toilettes de demi-saison, d'apercevoir sur d'autres arbres, les feuilles naissantes entr'ouvrant les boutons. En rencontrai-je un en retard, je lui criais : « N'as-tu pas honte ? » et en débouchant aux Champs-Elysées, je m'assis sur un banc, pour contempler plus à l'aise, un marronnier qui devançait tous les autres.

« Soudain, une ondée tomba. Elle cessa au bout de cinq minutes ; et de la terre, des arbres, des follicules, s'éleva sous les gouttes fluantes, une buée parfumée, une odeur

de sève et de vie. J'en demeurai pâmée. C'était le trop-plein de mon âme, l'exubérance de tout mon être qui s'épandait ainsi sur la nature enchantée. »

Elle désigna du doigt un coin plus touffu du jardin.

« Voici deux ans, depuis mon retour d'Europe, que j'habite cette maison. Journellement, quand le temps me le permet, je viens ici lire ou rêver. Chaque fois, je regarde ce massif, ce fouillis de branches entrelacées jusqu'à ce grand arbre. Tout est immuablement vert et vivant. Et je cherche en vain à faire remonter du fond de ma conscience et de mes souvenirs, cette mélancolique résignation, éprouvée là-bas, à fouler aux pieds, ou à voir voltiger les feuilles mortes dans le vent d'octobre.

« Les saisons bien distinctes marquent des étapes. De station en station, on s'accoutume au but inévitable. Ici l'on est emporté dans un train express. Jamais vous n'entendez crier un nom nouveau aux portières. Et puis, ne semble-t-il pas injuste de vieillir au milieu de cette nature qui ne vieillit pas? »

Henri sourit.

« Il est encore bien tôt pour vous de songer à la vieillesse. »

Son visage devint grave, elle dit :

« La jeunesse? c'est l'attente et l'espoir de l'imprévu. Rien ne m'arrive.

— Par exemple ! protesta-t-il, il faut vouloir, il faut se créer des événements. La vie est un perpétuel devenir. Vivons-la. Tout arrive au contraire ; et tout n'est pas mauvais dans le moins mauvais des mondes.

— J'ai beaucoup souffert. »

L'heure prêtait aux confidences. Il rapprocha sa chaise. Elle dit :

« Mes parents habitaient Rio, et me mirent ici, dans un couvent de religieuses françaises. J'avais quatorze

ans quand mon père mourut. Ma mère ne recevait qu'une modeste pension de retraite. Il me fallut la rejoindre, et je terminai mes études en suivant les cours publics. Je me destinais au professorat, quand un ami de mon père demanda ma main. J'avais dix-sept ans, il touchait à la quarantaine. Cette disproportion d'âge ne me déplut pas. L'aisance d'une vie définitive et facile fut la dernière de mes considérations ; il pouvait être mon père, et je l'aimais comme un jeune homme. Nos premières années de mariage furent heureuses. Sans enfant, je me livrais à mon penchant pour les arts. A mon instigation, il liquida ses affaires, et nous allâmes vivre à Paris. Changement de milieu ou simple coïncidence, je ressentis à cette époque cette plénitude de force et de vie, que tout être, il me semble, doit éprouver au point culminant de sa jeunesse, un épanouissement de mes facultés, une soif de bonheur, un amollissement tendre qui me rapprochaient davantage de mon mari. Cet épanchement aurait dû nous unir d'une façon plus intime ; un malentendu définitif en naquit. Que se produisit-il en lui ? je l'ignore. Pourquoi me devint-il subitement hostile, lui, jusqu'alors bienveillant et paternel ? — Se sentait-il vieillir, ma fougue le vieillissait-elle davantage par contraste ? c'est peu probable. Il était fort bien conservé, et à tout prendre encore jeune. Il se détacha de moi ; je lui devins importune ; ma présence lui fut une gêne, et mon affection un fardeau. Je le sentais ; nous eûmes des scènes violentes, non de sa part, mais de la mienne. Cette sorte de dédain ou de peur qu'il semblait éprouver en ma présence m'indignait. En peu de temps, sous le même toit, le divorce de nos existences fut complet. Il fréquenta le cercle, fit de grosses pertes, et un soir, on me l'apporta demi-mort, victime d'un accident stupide, le heurt d'une voiture dans la

rue. — Il mourut au bout de trois jours, sans presque reprendre connaissance. »

Son visage pâle s'empourprait ; elle continua :

« Nul ne saura mes transes et mon indignation. Il est mort, paix à sa cendre! puissé-je l'effacer de ma mémoire. Ma vengeance eût été facile de son vivant. Je suis trop honnête et trop fière. J'ai souffert en silence dans mon affection, puis dans mon orgueil, dans mon attachement méconnu, ma jeunesse sacrifiée, et l'inexplicable mystère qui enveloppait ce drame intime. »

Comme elle se taisait, toute palpitante et concentrée, Henri lui dit :

« Vous êtes si jeune. Vous avez peut-être encore devant vous de longues années de bonheur. »

Elle le regarda, reconnaissante, comme si ces simples paroles eussent signifié une promesse ou un aveu. Ses paupières titillèrent. Mais lui demeurait indifférent et gêné.

Il répéta machinalement :

« De longues années de bonheur. »

Elle ferma les yeux, attendant peut-être quelque insinuation tendre.

Il la détaillait de nouveau avec cette lucidité implacable des intervalles du désir, lorsque le cœur n'est pas véritablement épris. Elle s'était amoindrie en racontant son histoire ; elle avait détruit l'effet de ses phrases d'orgueil et de volupté. Il se demandait, sans grande curiosité d'ailleurs :

« Pourquoi son mari s'est-il ainsi fatigué d'elle? »

Peut-être la femme, merveilleusement intuitive, devina-t-elle en partie ce qui se passait dans son esprit. Elle détourna la conversation en disant :

« Les plus belles pages des maîtres me consolaient,

dans les musées, de cette grande tristesse, de cette solitude d'âme. Je cherchais leur secret, la raison de leur maîtrise, plus encore, combien ils mirent d'eux-mêmes, de leurs amours, de leurs ivresses et de leurs désenchantements dans leurs œuvres.

— Cela, on ne le sait jamais, dit Henri. L'homme est si différent de l'artiste. L'homme... quel homme ?... celui qu'on croit être : il n'est pas ; qu'on voudrait être ? il existe moins encore ; le vrai ?... celui-là est si changeant... si mobile ! il n'a guère plus de réalité que les deux autres. L'artiste, de la meilleure foi du monde, dénature encore l'individu dont il est le sosie magnifique. Le fait brutal, l'état d'âme sincère, évoluent et s'amplifient sous l'ébauchoir ou le pinceau, avant que le spectateur en subisse la répercussion, amoindrie ou accrue, dont il vibre à son tour et à sa façon. Parfois, il fait ainsi une de ces découvertes dont le peintre ou le sculpteur demeurerait surpris. J'entendis une fois, devant le *Meurtre de Virginie*, un bon bourgeois dire à sa compagne : « On voit tout de suite que c'est un mari trompé qui vient de tuer sa femme. Je sens que j'aurais cette tête-là en pareille circonstance. » — Que n'a-t-on pas inventé sur le sourire de Monna Lisa !... le peintre, content les uns, entourait son modèle de divertissements et de musique, pour lui donner cette expression allègre. D'autres y voient le mystère d'une âme de sphinx. Il me plaît de songer que Léonard épia pendant quatre ans, à travers ce sourire, la pensée de cette Joconde, qui peut-être ne pensait à rien. »

Elle minaudait ou se voilait la face. Elle l'accusa de détruire ses illusions et de tuer son enthousiasme. Elle ajouta : « Les maîtres que j'aime sont l'objet de mon admiration dans leur force, de ma pitié, dans leurs peines. — Je voudrais les avoir connus. »

Mais Henri, en veine de contradiction, répondit :

« Que de déceptions vous auriez éprouvées ! Les plus élégants dans leur facture furent des ours mal léchés ; les plus tendres, des viveurs aux formes brutales ou d'indifférents ancillaires ; les plus sensibles, des blasés ; les plus poétiques, des bourgeois cossus ; et les plus moraux, des bohèmes. Rappelez-vous comment les peintres de tableaux religieux, de martyrs fervents, maniaient la dague et le poison. Songez à ce farouche Espagnolet, dont l'*Adoration des Bergers*, d'une si vigoureuse vérité, groupa des pâtres rudes comme repoussoir à la délicate beauté de la Vierge. Abusant de la protection de Philippe IV, il acculait tous les grands peintres de son temps entre l'alternative de l'inertie ou du meurtre. Quiconque n'était pas de son clan ne pouvait prétendre aux grandes commandes du Gouvernement, sans s'exposer au fer d'un bravo. Le Guide, Cavalier d'Arpino, Annibal Carrache, le Dominiquin, durent fuir. Bélisario, affilié à Ribera empoisonna un élève dont il était jaloux ; Amilla Falcone, maître de Salvator Rosa, ensanglanta Naples avec une bande de ses disciples. Et Cellini !... et tant d'autres !... Connaissez-vous l'histoire de Marie Bashkirtseff ?

— Non.

— C'était une jeune Russe d'un talent varié. Quand vous retournerez à Paris, allez au cimetière du Trocadéro. Vous y verrez son tombeau monumental, où sont gravés les titres de toutes ses œuvres. Dans la chapelle qui mène à la crypte, on aperçoit son portrait. Il permet de croire qu'elle était belle, ou tout au moins très séduisante. Elle s'éprit du talent de Maupassant, et lui écrivit des lettres d'une délicate saveur. Mais il se lassa de cette correspondance platonique avec une inconnue. Ce fut, à rebours, l'histoire de Psyché. Il la perdit en

voulant la connaître. Elle lui écrivit : « Ce n'était pas votre être mortel, c'était votre âme et votre talent que j'aimais en vous ». Ils ne se sont jamais parlé. Elle redoutait d'instinct une déception. Elle comprenait qu'il vaut mieux connaître la légende des grands artistes, que leur vie. Créons-la au besoin, cette légende, comme ces bons conteurs de cantilènes, qui se frappaient la poitrine aux miracles de saints et de martyrs inventés par eux. Ou bien faisons comme un dilettante de mes amis. « En présence d'une toile ou d'une statue, me déclarait cet épicurien avisé, à la lecture d'un poème ou à l'audition d'un opéra, on ne doit pas plus s'occuper du peintre, du sculpteur, du poète ou du musicien, qu'en dégustant un plat friand, on ne pense à la cuisinière qui l'a confectionné. »

Elle s'écria en riant :

« Quelle comparaison! quelle horreur! en agissez-vous ainsi ?

— Quelquefois, pas toujours. Mais si je me leurre à plaisir, je n'y mets plus, au moins, aucune naïveté.

— Les élèves des grands maîtres de la Renaissance ne pensaient pas comme vous.

— D'abord, ils estimaient l'artiste et non l'homme. Ils formaient alors, dans chaque atelier, des familles intellectuelles qui développaient un procédé. A force de vivre ensemble sous une même discipline et en partageant les mêmes émotions, ils se comprenaient et s'admiraient davantage, quand ils ne se haïssaient pas. C'était de leur part une imitation, non pas servile, mais intelligente, avec l'orgueil de perpétuer une méthode. Aujourd'hui, chacun cherche sa voie. Le don de la vision, une façon personnelle d'appliquer des règles dont on a vérifié la valeur, voilà ce qui importe avant tout. Nous exigeons l'individualisme dans l'art, et nous retournons aux jurandes et aux maîtrises; cela fait compensation.

— Y avons-nous gagné ? L'art dépérit autant par l'abus de l'indépendance que par la tyrannie des traditions.

Et elle s'éleva contre la teinte violette dont Manet revêt tout l'Univers.

— Elle ne me choque que par son outrance, répondit Henri. Elle est moins artificielle que le ton rouge brique dont Raphaël, à une certaine époque de sa vie, peignait toutes les chairs. L'art crée non pas des formes, mais des modalités. L'éducation et l'habitude font accepter, comprendre, et aimer à la longue, ce qui répugnait tout d'abord.

— Ne disiez-vous pas l'autre soir que chacun sent à sa manière ? Comment expliquez-vous alors qu'il y ait, de par le Monde, si peu de créateurs et tant d'imitateurs ?

— L'artiste ne saurait créer un procédé nouveau pour chaque sensation nouvelle, pas plus qu'on ne saurait inventer un nouveau mot pour chaque nuance du sentiment. Ainsi les subtilités de nos perceptions se généralisent sous notre pinceau. Or c'est justement par les nuances que nos impressions diffèrent. Une impression entièrement neuve est l'apanage des prédestinés. Celles que nous croyions innées sont la conséquence et le complément d'autres déjà vécues. On nous les suggère, nous les transmettrons avec notre empreinte. — Rien ne finit, tout se prolonge. »

Ils causaient côte à côte, dans la bonne familiarité issue de leur communauté de goûts et de leur amour des belles choses.

« On était si bien, dit-elle. Pourtant il va falloir que je vous quitte. — Une leçon de dessin à donner. Ce que mon mari m'a laissé ne suffit pas à mes besoins, bien modestes pourtant. Il faut donc que je travaille. »

Dans la rue, Henri rencontra Salvani. L'attaché jubilait. Il prit le bras d'Henri, et ils remontèrent ensemble l'avenue parfumée.

« Quelle après-midi! quelle tiédeur, quelle volupté dans ce recoin paisible de verdure fait pour l'amour! Mon cher, j'aime une femme merveilleusement belle, et j'en suis aimé. Ne cherchez point. Vous ne la connaissez pas. »

Henri, se souvenant du bal, et des coups d'œil surpris, au passage, souriait de cette ingénuité.

Il répondit :

« Moi, je sors de chez madame Silva. Nous filons une amitié couleur de ce ciel.

— Au fond, dit Salvani, vous en tenez pour elle.

— Je ne sais. Il est regrettable que son corps se soit mal modelé sur son âme. Parfois pourtant, je la désire avec violence. Ça va et ça vient. Elle vaut mieux qu'un caprice, et je crains de ne pouvoir lui offrir de durable que mon estime. »

V

Henri connaissait madame Silva depuis un mois. Presque journellement, il survenait chez elle aux heures où il la savait libre, et la trouvait dans le jardin, à rêvasser ou à lire, ou dans l'atelier, à pétrir, vêtue de sa grande blouse, la glaise qui lui collait aux mains.

Il avait barboté dans le plâtre, pour l'aider à mouler la maquette du *Désir*, en attendant la reproduction dans le marbre par le ciseau du praticien. Il s'attardait à détailler l'image, y trouvant de l'allure.

Après la contrainte du premier élan qui eût créé entre eux quelque chose de décisif, ils en venaient aux escarmouches sentimentales.

Elle lui dit, un jour, en désignant la statue :

« Pensez-vous qu'il y ait un peu de moi-même dans cette allégorie ; un peu de ma vie, de mes douleurs, de mes aspirations, sous ces traits façonnés par moi ? Croyez-vous, suivant les belles théories de votre ami le dilettante, qu'il serait sans intérêt de chercher à découvrir dans le statuaire les réalités de ce symbole ? »

Il approuva, sans essayer lui-même. Il s'expliquait

mal ses sentiments complexes à l'égard de madame Silva. Il résistait aux bouffées de désir brutal qu'elle soufflait sur lui par sa présence, et plus souvent encore par son souvenir, car elle agissait davantage sur son imagination que sur ses sens, par ce qu'il découvrait en elle de passionné et d'équivoque. Mais il redoutait une lassitude immédiate, définitive peut-être, quand sa seule illusion physique, limitée à la curiosité, se serait évanouie. Elle lui inspirait une fantaisie dépravée et une amitié chaste. Il hésitait à sacrifier l'une à l'autre, plutôt par égoïsme intellectuel que par une fraternelle pitié.

« Si je pouvais repétrir sa chair comme elle modèle la terre plastique de ses ébauches !... »

Il voulut faire son portrait : elle s'y prêta de bonne grâce. Pendant plusieurs jours, il mania ses traits dans la couleur, rencontrant toujours ses prunelles, où son âme étincelait.

Son indécision s'accrut.

« On voit tous les jours des gens s'unir par simple convenance et être heureux. En estimant trop cette femme pour vouloir faire d'elle une maîtresse de passage, je reconnais en elle des qualités supérieures et durables. La première volupté, d'où je crains de tomber à une lassitude désolée, cimenterait peut-être au contraire notre alliance par un charme inespéré. Les désillusions avec les plus belles sont si fréquentes. Le contraire doit aussi se produire ; ou comment expliquer la domination que des femmes sans beauté exercèrent successivement sur plusieurs hommes ! »

Une après-midi, ils causaient dans l'atelier. Silvia survint. Ses yeux, d'une nuance étrange, verts comme l'Océan aux approches des côtes, en avait aussi la douceur des jours d'accalmie. Elle était mince, gracile,

élancée comme une liane. Ses cheveux, sombres, épais, soyeux, semblaient mouillés des rayons qu'ils reflétaient. Ses dents, petites et unies, brillaient d'un bel orient dans son sourire ; et toute sa personne était baignée de langueur et de grâce.

Elle dit :

« Je t'ai crue souffrante, Lina. Depuis huit jours, tu n'apparais pas à l'Ermitage. Alors je suis venue. Tu as un peu maigri. Tu parais triste.

— Quelle idée ! — J'ai au contraire tous les motifs de joie, puisque te voici. Tu connais Monsieur, n'est-ce pas? »

Elle dit oui, d'un signe. Dans le mouvement qu'elle fit en inclinant la tête, un rayon de soleil illumina sa chevelure.

« Oh ! s'écria Henri, demeurez un instant dans cette position, Mademoiselle, rien qu'un instant. »

Et s'adressant à Lina :

« Approchez-vous, Madame, pour admirer ce joli effet de lumière. »

Elle s'approcha en effet à pas lents, et grave, après avoir contemplé sa cousine, elle dit :

« Ravissant ! Du reste Sylvia est si jolie.... »

Henri continuait de dévisager la jeune fille.

« Je vous en prie, Mademoiselle, permettez-moi de faire votre portrait... comme cela... avec cette clarté sur votre front.

— Je veux bien, dit-elle. Mais il faudra que je pose.

— Une fois seulement, pour les retouches. Je peindrai le reste de mémoire. Que je crayonne seulement quelques lignes. »

Il ne remarqua pas, tout à son rêve d'artiste, la pâleur jalouse de Lina.

« Causez, je vous en prie, ne vous occupez plus de moi »

Il dessinait par traits brefs et frôleurs.

« Ta mère va bien?

— Oui, répondit Sylvia. Elle t'attend dimanche. Du reste, il faut que tu voies mes orchidées. Elles sont presque toutes en fleurs.

— J'irai. Viendras-tu me prendre?

— Certainement, après la messe, puisque tu ne vas pas à l'église. Tu es une païenne. »

Henri, crayonnant toujours, intervint.

« Le paganisme avait du bon. Ses phases marquent d'une façon attrayante l'évolution des consciences. L'homme qui, dans l'origine, divinisait l'inconnu par terreur, a ensuite divinisé par jeu, par convenance, par vice, par mode, par ironie peut-être, les choses les moins mystérieuses et les plus insignifiantes. Il fit des idoles de plus en plus fragiles pour les briser avec moins de peine.

— Elle n'a même pas cet effort à faire, dit Sylvia. Elle ne croit à rien. »

Et Lina, comme un écho, répéta sèchement :

« A rien.

— C'est net, dit Henri. »

Il ne développa point davantage sa pensée; mais Lina répartit agressive :

« Vous autres, hommes, vous ne pouvez comprendre l'indépendance d'esprit chez une femme, ni son élévation au-dessus des superstitions surannées. »

Tout en relevant et en abaissant la tête, pour fixer tour à tour le modèle et l'image, Henri répondit :

« Un grain de mysticisme relève les attraits du péché. Il complique sans excès les difficultés de séductions; car sur le chapitre de l'amour, les femmes finissent toujours par trouver des accommodements avec leurs scrupules religieux. Mais ce qui a motivé mon exclamation,

c'est le dogmatisme de votre réponse : « A rien ». Rien, c'est encore une forme de l'absolu. Il y a peut-être plus d'audace à nier sans alternatives, qu'à affirmer avec quelques réserves. »

Il se tourna en souriant dans la direction de la jeune femme. Mais en voyant ses lèvres pincées, et la ride creusée entre ses sourcils, il s'écria :

« Vous ai-je blessée? oh! bien involontairement, croyez-le.

— Non, dit-elle, vous ne m'avez pas blessée. Mais ne ferons-nous pas un tour au jardin? »

Elle se hâtait de l'arracher à sa tâche.

« Encore un instant... rien qu'un instant.

— Du reste, dit Sylvia, il va falloir que je m'en aille. »

Ils se turent. Henri acheva l'esquisse. Puis il demeura encore un moment en contemplation devant la jeune fille, à observer son teint mat, ses cheveux flous, ses lèvres courbées comme un arc d'amour, et la courbure de son cou au-dessus du corsage de soie rose, qui bouffait aux manches.

« Merci, j'ai fini. »

Quand ils se retrouvèrent seuls, Lina s'approcha de lui, la respiration courte, mais s'efforçant d'être calme. Elle dit :

« Ma cousine est très belle, n'est-ce pas? — Elle vous plaît? »

Distrait, il regardait le croquis. Il répondit :

« Très belle... Très belle... non. Mais comme vous le dites, elle me plaît. C'est un bon modèle. »

Il ne remarqua pas plus la détente des traits de Lina qu'il n'avait prêté attention à son attitude précédente. Elle souriait, penchée, sur le dessin. Elle frôla Henri de ses cheveux. Il se retourna sous cette caresse, et lui sourit.

« Lina... Vous vous appelez Lina... joli nom !

— Il doit l'être, dit-elle toute joyeuse, puisqu'il vous agrée. Vous n'allez pas, j'espère, emporter cette esquisse. Ici, vous serez tout à l'aise pour peindre, et je vous tiendrai compagnie. »

Il mit cinq jours à peine pour achever à peu près le portrait. Lina l'encourageait. Elle écrivit elle-même à Sylvia de venir poser pour les retouches. Mais quand elle les vit de nouveau en présence, la même jalousie subite et aiguë la ravagea.

Cette fois, Henri, lucide, comprit le sentiment de son amie.

A la voir ainsi pâle et froncée, il eut pitié.

« Un mot, pensait-il... il suffirait d'un mot. »

Sylvia partie, il se contint.

« Si je lui demande : « Etes-vous jalouse? » elle répondra : « Oui ». — A cet aveu, nous ne résisterons ni l'un ni l'autre. Elle m'appartiendra, ici même, dans une minute; et ce sera d'une irrémédiable piétrerie. Je lui parlerai demain, dans le jardin. Je veux qu'elle se donne sans surprise. »

Et il se contenta de lui demander :

« Vous êtes triste, Lina? »

Elle hocha la tête, sans répondre.

« Il ne faut pas être triste. Vous avez peut-être encore devant vous de longues années de bonheur. »

C'était la phrase murmurée une première fois comme une consolation banale. Elle revenait sur ses lèvres presque comme une promesse.

Il répéta doucement :

« De longues années de bonheur. »

VI

« Arrivée Cordillère. Pension Marguerite. Attends demain.

« Flon. »

Henri tortillait le télégramme entre ses doigts, en murmurant :

« En voilà une aventure!... Que diable vais-je faire d'elle? Aurait-on jamais cru cette petite folle capable de passer la mer pour me courir après? Si je faisais le mort?... Elle me relancerait. Puisqu'elle a tant fait de traverser l'Océan, elle saurait bien prendre le train pour venir jusqu'ici. Ce serait du propre! Que dirait M. Almabuena? »

Cette dernière idée le fit rire.

« Allons! j'irai. Elle est tout de même gentille, Flonflon. Décidément, me voici passé homme à bonnes fortunes. Lina d'une part... Et Flon qui saute à pieds joints l'Atlantique pour se jeter dans mes bras!... »

Son miroir lui renvoya par hasard son image. Il se vit de taille moyenne, bien pris, avec des cheveux châ-

tains, le teint clair, des lèvres un peu charnues, mais d'un joli dessin sous les moustaches soyeuses, une physionomie ouverte et un air de santé. Quand il parlait aux femmes, il leur faisait baisser les yeux sous la douce et audacieuse insistance de ses prunelles bleues.

« Mon Dieu! dit-il, après s'être détaillé avec quelque complaisance, tout le monde ne peut avoir le galbe de Salvani; mais on produit tout de même son petit effet. »

Le lendemain, en arrivant à terre, il héla un fiacre.

« Pension Marguerite ! »

Il connaissait de vue l'hospitalière matrone, légendaire à Rio dans le monde des viveurs. A défaut de beauté, elle avait possédé cette verve, cet entrain dont s'irritent les désirs des ingénus et ceux des blasés. Elle-même s'était cotée à haut prix; sa roublardise gasconne et son esprit de méthode l'avaient enrichie. Elle avait su, quand l'âge de la galanterie passait pour elle, organiser sa vie d'autre manière, et dirigeait un établissement interlope, tenant de la pension, du club et de la maison de joie. On y trouvait des filles aimables, une roulette, et une table où l'on faisait bonne chère.

Couchée dans un hamac, sous la véranda, elle se rafraîchissait dans la brise. Assise à côté d'elle, une femme maigre, d'âge incertain, blonde, ni laide ni belle, lui tenait compagnie. Elles ne se séparaient jamais; car Marguerite unissait au mépris de l'homme le culte lascif de l'antique Mitylène. Toutes deux, le teint pâle et les cheveux passés au henné, dévisageaient Henri avec ce regard froid de la courtisane, qui va au fond des cœurs et au fond des bourses.

« Vous désirez ?

— Mme Demanilles.

— Vous êtes monsieur de Palan.

— Oui.

— On va vous conduire ».

Le cœur battait un peu à Henri, en frappant à la porte.

« Entrez ».

Elle attendait dans un déshabillé de dentelles, d'où sa frimousse rose émergeait sous l'or dépoli de sa chevelure. A la sentir sur sa poitrine, toute moite du bain matinal, toute imprégnée des parfums favoris, une griserie envahissait M. de Palan. Elle avait un visage poupon, un petit nez dans le vent, une peau fine comme des pétales d'aubépine, des quenottes nacrées à fleur de bouche, et le buste d'une Amazone.

« Une tête de Grévin sur un corps de Vénus, disait Henri. »

Il avait préparé une phrase pour préciser tout de suite la situation, car il prétendait rester libre, et ne pas s'embarrasser d'une maîtresse.

Mais il était vraiment trop enchanté de la revoir.

« Et puis, tu sais, dit-elle. Aujourd'hui et demain sont tout à nous. Je te garde. »

Il demeurait surpris, ne comprenant pas le sous-entendu de ses paroles.

Il demanda :

« Enfin, comment es-tu venue ?

— C'est bien simple. Depuis que je te savais ici, je m'intéressais à ce pays. Justement, l'on me présenta un négociant portugais, établi à Rio. Il s'éprit de moi et voulut à toute force m'emmener. Je suis venue. Me voici. Tu ne vas pas être jaloux ! »

Henri mordait ses moustaches. L'idée que Flonflon avait traversé la mer dans un élan de passion l'avait quelque peu infatué. Il fallait en rabattre. Mais comme il se voyait ainsi débarrassé de tout souci, il prit allègrement son parti.

A travers les rideaux de la fenêtre, il apercevait la baie, et par la cassure des rochers, l'horizon net dans l'atmosphère limpide. La côte se détachait avec une précision parfaite de ses contours et de ses reliefs. L'air était tiède, il faisait bon de vivre, bon d'aimer.

Et comme Flonflon, étonnée de son brusque changement d'attitude le regardait, émoustillante, dans ce falbalas de dentelles et de linon, il s'approcha d'elle et l'emporta dans ses bras...

« Si tu veux, disait Flonflon quelques heures plus tard, nous dînerons, et nous irons ensuite au théâtre. J'ai ma loge. Nous nous retrouverons à la sortie. Car ici, nous sommes dans une grande province ; tout le monde se connaît. »

A table d'hôte, Marguerite présidait au dîner. La chaleur du jour donnait prétexte aux toilettes légères, aux peignoirs à larges manches, faisant valoir la rondeur des attaches et le galbe des bras. Le champagne gelait dans les seaux en christofle ; des vieux, éméchés par la victuaille et le voisinage des femmes, se penchaient pour dire des gaudrioles. Elles répondaient par ce rire voulu, où la gaîté a l'outrance et l'amertume du sarcasme.

Henri se fit servir à part sous la véranda. Depuis son arrivée, il vivait dans un milieu cosmopolite, un peu nouveau pour lui. Mais le spectacle qu'il avait sous les yeux ne différait guère de celui auquel il avait maintes fois assisté à Paris, chez quelque demi-mondaine passée de modes, et réduite au rôle d'entremetteuse.

Flonflon lui faisait vis-à-vis, le visage tourné vers la baie. Elle dit :

« Tout de même, on est loin de la France... »

Pendant la journée, Henri l'avait trouvée plus sérieuse que de coutume.

Il en fit la remarque.

« C'est que, tu comprends, mon petit, quand on vient en Amérique, ce n'est pas pour des prunes. Mme Marguerite le dit bien. Elle a su s'arranger, celle-là. Elle possède ici je ne sais combien d'immeubles, et un château près de Bordeaux. Oui ; un château. Elle est dame patronnesse de sa paroisse, et les marguilliers, en passant près d'elle, la saluent avant de s'asseoir au banc d'œuvre... Tous les deux ans elle voyage. Personne ne lui demande d'où elle vient, ce qu'elle fait, ni comment elle est devenue riche. Vois-tu, ces choses-là donnent à penser. »

Henri souriait.

« Tu es ambitieuse, Flonflon. Tu veux devenir dame patronnesse. »

Elle battit du pied sous la table.

« Pourquoi pas ! quand on est jeune, les hommes vous aiment. Après, mon cher, nous devenons une vieille guenille, bonne à jeter. Mais l'argent rend toujours considérable et considéré. Au fond... l'argent... il n'y a que ça.

— Si c'est pour m'apprendre cette grande nouvelle, que tu m'as appelé par télégramme... »

Elle le regarda, câline :

« Te fâche pas, chéri. Tu sais bien... j'ai le béguin pour toi. Mais ça n'empêche pas de réfléchir. Et puis, tu aurais tort de protester ; car tu es comme les autres, va ! Si par exemple, je te proposais de m'installer avec toi à Petropolis... Quelle tête tu fais déjà, rien qu'à cette idée ! Tu vois bien que, de mon côté, j'ai raison de vouloir être sérieuse. »

Au fond d'une ruelle étroite, une rampe de gaz indiquait le théâtre : « *Eldorado* ». Point de salle ; mais un

grand hall, protégeant de la pluie, ouvert à la fraîcheur. Un parterre grouillait autour de tables rondes où l'on servait des boissons glacées. Au-dessus, les loges s'ouvraient sur une galerie circulaire.

Dans l'une d'elles, trônait Flonflon, en robe de peau de soie rose pâle, décorée d'une application de pavots en dentelles noires pailletées d'or. Un amour de petit chapeau fleuri, posé sur la torsade de ses cheveux d'ambre, avait la grâce d'une gerbe de fleurs des blés parmi des épis mûrs.

Henri, dans une autre loge, en face de la sienne, s'amusait du manège des gens qui, pour la voir de près, passaient et repassaient dans la galerie, deux à deux, se poussant du coude, riant fort pour attirer son attention. Impassible, elle s'éventait doucement.

« Vous permettez? »

Darnet apparut, souriant, un gros cigare aux lèvres, et secouant un jonc à pomme d'or.

Henri, satisfait de trouver quelqu'un avec qui échanger des idées, lui offrit un siège.

Tout de suite, il s'épancha.

« Bonne journée !... j'ai vu le ministre des travaux publics : un homme charmant. Puis j'ai passé un télégramme à mon syndicat. Je me suis dit qu'il faudrait que ça marche... et ça marchera. »

Il gonfla ses joues, puis en chassa l'air, petit à petit, comme un homme qui souffle après avoir gravi une forte côte. Il déclara :

« A cette heure, je me délasse. Ce n'est pas qu'il soit bien drôle, ce beuglant. Mais quelques femmes y tirent l'œil ; celle-là, par exemple. »

Il désigna Flonflon.

La toile se leva, une grande fille dégingandée arriva par larges enjambées, en se contorsionnant des hanches

et des épaules, les bras en arc, les doigs écartés, les os en saillie, dans un décolletage qui montrait de pauvres choses. Tout de suite, elle hurla une chanson bête qui avait couru tous les cafés concerts de France, et où revenait sans cesse le même refrain :

« J'ai liché du malaga
Ah ! ah ! ah !
Du porto,
Oh ! oh ! oh !
Du muscat,
Ah ! ah ! ah !

« Voilà pourtant l'article que nous exportons sur une plus vaste échelle, dit Darnet. En a-t-elle un petit essieu dans la gorge ! ça grince. Sans compter que c'est un vrai musée d'ostéologie. Elle devrait s'exhiber à l'école de médecine. Non !... laissez-moi me rincer l'œil en regardant la voisine. Gentille... hein ! elle me va. Si j'allais lui demander où elle perche. »

Henri, impatienté, ne répondait pas. Une seconde chanteuse avait succédé à la première. Belle femme, affectant la distinction, elle articulait lentement, sans gestes, et en détachant les phrases, une chansonnette aux sous-entendus grivois.

On l'applaudit : « Bravo, *Madama* ! »

« Mais elle me regarde !... positivement elle me regarde !... s'écria Darnet. »

Effectivement, Flonflon tournait ses regards vers la loge d'Henri en lui souriant.

« Oh ! oh !... ça mord, ricana Darnet. Elle me fait risette à présent.

Parbleu ! je saurai bien où elle habite. »

Au même instant, Marguerite, sanglée dans une toi-

lette claire, et flanquée de son anémique compagne, entra dans la loge de Flonflon.

« Je suis fixé, dit Darnet. Hein ! une maîtresse femme, cette Marguerite. Elle a su accumuler des sous. Elle se moque de la toilette, elle se moque des hommes, elle se moque de tout. A-t-elle l'air cossu, dans sa jaquette à taille, avec son éternel canotier sur la tête, et sa bonne amie qu'elle ne lâche pas d'une semelle! Je me demande seulement pourquoi à son âge, elle se flanque encore de la teinture blonde sur le chignon. Dites, vous connaissez l'histoire du collier ?

— Non.

— Comment!... Vous ne connaissez pas l'histoire du collier !... mais elle est désopilante. Écoutez, plutôt : Marguerite avait un amant... »

Flonflon venait de se lever.

« Excusez-moi, dit Henri. J'ai différentes lettres à écrire, je rentre. Ne vous dérangez pas. La loge est à vous. »

« Quel est ce Monsieur? demanda Flonflon.

— Un compagnon de voyage, un commis-voyageur quelconque... un bavard. »

Elle prit le bras d'Henri.

« Rentrons à pied, veux-tu ? la nuit est si belle, si claire, si parfumée ! C'est drôle : tout à l'heure, dans la loge, j'ai ressenti une grande tristesse qui m'a fait froid. Alors j'ai eu envie de me blottir contre toi, comme ça. Il me semble être plus près du pays. Tout de même, c'est quelque chose, la patrie. Ça vous tient là. »

— Bonne Flonflon !... »

Lui aussi connaissait la nostalgie, qui endeuille l'âme, pendant les premiers mois d'exil.

Pour changer le cours de leur pensée, il demanda :

« Quelle est cette histoire du collier de Marguerite ?

— Une vieille histoire du temps de sa jeunesse. Elle vit une rivière en diamant, et demanda à un de ses amis de lui en faire présent. La rivière valait dix *contos*; l'ami de Marguerite ne voulait en dépenser que sept. Elle essaya vainement de l'amadouer ; il tenait à ce chiffre. »

« — Choisis autre chose. » Mais elle aussi tenait au collier. Femme de ressources, elle s'en alla trouver le bijoutier et lui dit : « Mon ami veut me faire cadeau d'un bijou qui ne dépasse pas sept *contos*. J'ai envie de cette rivière. Je vais vous donner trois *contos* pour compléter les dix que vous en demandez. Vous laisserez marchander, et en fin de compte, vous accepterez l'offre. »

Flonflon s'arrêta pour souffler.

« C'est ici, mon chéri, que tu vas juger de la rosserie des hommes.

« Comme l'amant de Marguerite sortait de chez l'orfèvre, il rencontra un de ses amis intimes, et l'invita à déjeuner.

« Chemín faisant il ne put lui cacher son emplette.

« Car vous avez beau dire, vous êtes aussi bavards que nous.

« — Combien crois-tu que j'ai payé ce collier? »

« L'ami connaisseur, répondit :

« — Dix *contos*, au bas mot.

« — C'était le prix. Mais en insistant, je l'ai eu pour sept. Et c'est encore cher, pour un cadeau à Marguerite. »

« Là-dessus, l'ami (je te demande s'il avait besoin de se mêler de cette affaire!) l'ami pousse des cris de paon.

« — A Marguerite !... quand tu as une femme dix fois plus jolie qu'elle ! et plus distinguée ! et plus chic! et patati! et patata!... »

« L'autre, redoutant une scène, reluctait.

« — Que veux-tu... j'ai promis. »

« On arrive, on se met à table, et tout aussitôt, l'invité dit à la maîtresse de la maison :

« — Quel charmant mari vous avez, Madame ! et quel superbe cadeau il a acheté à votre intention ! Il désirait vous l'offrir en tête à tête; mais je ne puis résister au désir de jouir de votre surprise. »

« Le mari pâlit, rougit, et enfin s'exécute. »

— C'est exquis, dit Henri. De sorte que Marguerite avait payé le bijoutier pour que la femme de son amant eût la rivière.

— Et tu trouves ça drôle, toi ! On s'expliqua naturellement. L'amant remboursa les trois *contos*, et Marguerite le tança d'importance. Mais elle n'eut pas le collier.

— Le dénouement gâte un peu l'aventure, dit Henri. Au point de vue de la morale et du pittoresque, il eût été beau que Marguerite payât le tiers de la rivière.

— Quand je le dis, que vous vous valez tous !... aussi, mon petit, je vais les faire marcher, mes amants ! »

Ils arrivaient sur la terrasse de la Lapa, et s'arrêtèrent un moment pour contempler le spectacle. Les vagues moussaient à leurs pieds dans une écume phosphorescente. Des étoiles filantes éclataient dans l'air en fusées silencieuses.

Flonflon poursuivant sa pensée, reprit :

« Ah ! je les ferai marcher !... seulement, pour toi, j'ai le béguin. Tu n'es pas très bel homme ; tu ne vaux pas mieux que les autres, mais tu me plais. Et puis, ce soir, la nuit est si douce, les fleurs embaument ; les cigales font une musique irritante ; une fois encore, je veux être la Flonflon insoucieuse des jours passés. »

*
* *

Le lendemain, en montant sur le bateau qui fait la traversée de la baie, Henri rencontra Salvani sur le pont. Ils allèrent s'asseoir à la proue, tandis qu'on larguait les amarres. Le steamer quitta le quai puant de la Saude, en évoluant parmi les voiliers et les vapeurs à l'ancrage, et les palettes des grandes roues ronflèrent de chaque côté du navire, sur le golfe que le soleil semblait transformer en un vaste lac de mercure. Des nuances d'un rose atténué, d'un azur défaillant, fusaient et s'éteignaient sur cette onde métallisée. Du côté du levant, le ciel brillait avec l'intensité d'une sphère de cristal colorée au cobalt, puis la teinte se dégradait en tons de plus en plus suaves, jusqu'au cercle encore éblouissant du soleil, qui flamboyait au-dessus des montagnes.

« *Bonito* ! » dit un gros homme, en s'arrêtant dans sa promenade de la poupe à la proue, pour contempler le spectacle.

Il prononça : « *Bounitou* », à la portugaise. Deux jeunes gens se regardèrent et sourirent.

« Avez-vous remarqué, dit Salvani, l'antipathie qui existe parmi les Brésiliens, la jeunesse surtout, contre tout ce qui vient de l'ancienne métropole ? »

Le ministre d'Allemagne survenait à ce moment. Il répondit :

« Le mot d'antipathie est trop fort et trop faible. Il faudrait en créer un nouveau pour exprimer ce mélange d'amitié et de haine, de gratitude et de rancune que l'on observe dans une même famille, des fils trop con-

traints aux parents trop exigeants. Les enfants n'oublient ni leur origine, ni ce qu'elle leur a coûté. Ils auraient accepté l'empreinte d'une volonté douce, ils réagissent contre la violence. Ce sol, qui fut longtemps un coin de la patrie portugaise, finit par être un territoire opprimé.

— J'ai parcouru ces temps-ci l'histoire du Brésil, dit Henri ; il est curieux d'observer comment l'idée de patrie se forme peu à peu dans les consciences. Cette conception primordiale, instinctive comme l'association des fourmis, faite d'intérêts et de sacrifices, d'orgueil et d'abnégation, évolue d'une manière toujours identique, qui prouve combien elle est humaine, et combien il serait fou de la vouloir enrayer. Un fleuve, une montagne, une ligne imaginaire, suffisent pour séparer l'homme de l'homme. L'égoïsme, qui est, au fond, le lien de tous nos actes, unit des agglomérations éparses, de même langue, de même religion, ou qui ont tout simplement des intérêts communs d'échange et de commerce. Un homme paraît ; il résume en lui les aspirations de ces groupes, leur orgueil de nationalité naissante. Survienne une guerre, et la patrie est constituée. Les vertus civiques naîtront de l'égoïsme, de l'ambition, de la férocité et de la haine, comme les fleurs précieuses du fumier.

— Oui, répondit le ministre, c'est l'histoire de toutes les colonies américaines. Peuplées d'aventuriers à l'origine, elles restent dévouées à la mère-patrie, tant qu'il faut combattre les naturels, et tant que l'abondance des richesses natives ne rend pas l'impôt trop onéreux. L'Indien recule ; on fonde des villes ; le climat, l'ambiance exercent sur les populations nouvelles leur lente action. Les premiers conquérants deviennent de paisibles laboureurs, des pasteurs contemplatifs. Une par-

tie des indigènes, possesseurs du sol, s'adaptent à la civilisation et se marient avec les nouveaux-venus. Des hommes naissent, qui sont déjà d'une race neuve, par le sang et par la pensée. La langue elle-même s'altère; l'accent se modifie; on crée des mots, des expressions du terroir; elles correspondent à des nécessités comme à des sentiments originaux. La fertilité du sol diminue, par la continuité, la brutalité des cultures. Un vice-roi s'en va les mains pleines, un autre, pauvre, lui succède. Il traîne avec lui des préjugés et des ambitions d'outre-mer, le désir de retourner le plus vite possible jouir grassement à la cour. Un fossé qui devient un abîme, se creuse entre la colonie qu'il gouverne et la métropole qu'il représente. Et le cataclysme final se produit.

— Il n'y eut que l'ancienne Rome, dit Salvani, pour inspirer au Monde dont elle fit la conquête, l'amour et la terreur de son nom.

— L'Allemagne n'étant pas encore un grand empire colonial, dit le ministre, je me garderai de protester. Gallus et Trogue Pompée furent sans doute de votre avis, mais non pas Vercingétorix ou Clovis. N'est-il pas vrai? monsieur de Palan. Question d'époque ; l'Indien lui-même, en quelques occasions, dut aimer son vainqueur, qui lui donnait des mousquets et des pagnes, comme récompense de la soumission et du baptême.

Du reste, l'histoire du Brésil ne diffère pas sensiblement de celle de tous les autres peuples de l'Amérique du Sud : la domination de la métropole s'affirma lentement. Le Portugal ne comprit pas tout d'abord l'importance de sa conquête. Le règne transitoire des capitaineries, en introduisant le système féodal au Brésil, alors qu'il était en pleine décadence dans l'Europe occidentale, permit d'abord de coloniser tout le littoral ; mais quand Lisbonne, revenue de ses illusions sur les Indes,

comprit enfin l'importance de son empire américain, elle appliqua vite à sa colonie un nouveau régime de centralisation et d'extorsion.

— Pour quiconque est doué d'une imagination un peu poétique, dit Salvani, il s'exhale de l'histoire de ce pays magnifique, plein de fantasmagories et de mystère, un charme profond. On regrette de ne pas le voir traduit dans la pierre, car les monuments des époques lointaines y sont rares, sans caractère original et bien net. Au moins, la légende des temps héroïques de la colonisation y a-t-elle conservé une saveur très différente de celle de nos cycles héroïques, mais non moins poétique.

— Ce qui frappe le plus le penseur, répartit le baron, c'est la réaction des forces contraires mises en présence : d'une part, l'ambition effrénée des aventuriers, qui s'émousse et se transforme à la longue, quand d'explorateurs ils deviennent colons ; d'autre part, la résistance des races autochtones, le malentendu primordial entre le blanc et l'Indien, d'autant plus déplorable qu'on pouvait l'éviter. C'est encore la colonisation parallèle des Jésuites, obéissant à une admirable tactique, menant de front la catéchèse et la culture des terres, dominant l'Indien sans l'asservir, tandis que les colons séculiers l'asservissaient sans le dominer. C'est la lutte des premiers occupants contre les pirates de tous les pays, contre les corsaires hollandais et français, lutte dont Rio de Janeiro, Bahia et Pernambouc furent le théâtre.

— Monsieur le ministre, dit Henri, vos paroles évoquent le nom de ce Nicolas Durand de Villegagnon, conquérant et doctrinaire, qui prit Rio et s'établit dans cette citadelle, au-dessus de ces rochers, vrai repaire de flibustiers, où il me plaît assez d'évoquer son image dans l'auréole du soleil couchant. C'est justice que

cette île minuscule et redoutable porte son nom. Le compagnon d'arme de Coligny tenait tête aux Portugais, tout en controversant sur la grâce et les sacrements. Figure austère et altière, il s'imposa même à l'admiration de ceux qui détruisirent son œuvre. Sans les dissensions religieuses, qui enlevèrent toute unité à sa petite colonie, peut-être se fût-il maintenu sur le riche territoire dont il rêva la conquête. Il est à coup sûr un des représentants les plus typiques de cette génération de penseurs militants du XVIe siècle, politiques et guerriers, mélange singulier des qualités positives de l'homme d'état, et du mysticisme du sectaire. Agrippa d'Aubigné fit passer dans ses « Tragiques » le souffle de leur héroïsme et de leur intransigeance. Quand Villegagnon fut réveillé de son rêve impérial, il reprit la croix de Malte, et représenta l'ordre auprès de la cour de France. Ce fut un esprit supérieur que les circonstances ont trahi.

N'est-il pas troublant, tout de même, de se demander ce que serait devenu cet immense pays, sous la domination d'un autre peuple, quand on songe à quoi cette éventualité a tenu?

— Soyons justes, dit le ministre. La colonisation des Portugais n'a pas été aussi mauvaise que beaucoup le pensent ou le disent. Ils ont le sens de l'association et de la solidarité. Vous vous en convaincrez, monsieur de Palan, en visitant les hôpitaux et les sociétés de bienfaisance mutuelle fondés par eux, et surtout en observant comment ils s'entendent et se soutiennent. Ce fut une qualité précieuse aux premiers jours de l'immigration. Déplorons leur esprit de routine : c'est le revers de leur persévérance. Ils visèrent plutôt à faire des choses durables que belles dans ce pays. Voyez celui-ci qui passe et repasse devant nous : solide, râblé, têtu, il

vint sans doute tout jeune du fond de ses montagnes, portant sa fortune dans un mouchoir au bout d'un bâton. Songez à la continuité de l'effort déployé par lui pour arriver à la fortune. Cette énorme chaîne de montre étalée sur sa poitrine, et dont le poids est aggravé par celui de diamants mirobolants, c'est le symbole doré de ses vingt ou trente années de servitude, derrière un comptoir. Il voulait être riche, il l'est devenu. »

Le train fumait dans le fond de la baie, sur la jetée en bois, supportée par de robustes pilotis incrustés d'écailles d'huîtres. Une plaine basse, noyée de marais, coupée de pertuis filtrant entre les hautes herbes flexueuses et les mangliers rabougris, s'allongeait jusqu'au pied de la montagne, où fumait le funiculaire, prêt à gravir la rampe ardue parmi les méandres de la forêt, dominée par les rochers des cimes égratignés par les ronces.

La fraîcheur reposait les membres alanguis. Les voyageurs s'élevaient au-dessus des vallons et des abîmes, dominant la baie qu'on ne contemple jamais deux fois sous le même aspect, tant elle est changeante dans les nuances triomphales où se drape sa magnificence.

Devant la station de Petropolis, des groupes féminins attendaient les pères, les maris, les fiancés, venus se retremper dans les délices du haut plateau, après la journée tropicale. Le grand air des montagnes étendait comme une couche délicate de fard, une teinte rosée sur la matité des visages de femmes aux regards languides. Les politiques au pouvoir, ministres, suivis du secrétaire portant le portefeuille, échappaient avec peine à l'importunité des adulateurs et des empressés. Des enrichis de hasard, à la faveur de spéculations hasardeuses et de

pots-de-vin, gardaient sur leurs traits la marque des tares natives ou acquises : dans le regard, l'âpreté du joueur ou l'insolence de l'imbécile servi par la chance ; au coin des lèvres, le pli creusé alternativement par les moues dédaigneuses et l'obséquiosité des sourires. Et tous, éreintés par le voyage du matin et celui du retour, la ténacité des affaires, la chaleur débilitante et humide, visqueux et souillés, le visage vernis d'une patine inégalement répartie par la sueur, cheveux embroussaillés, vêtements poussiéreux, col amolli, se précipitaient vers les voitures, où ils paraissaient plus maculés et plus hirsutes par le contraste des robes fraîches et des visages poudrés. Seuls, les diplomates conservaient encore, dans le tohu-bohu de l'arrivée, leur gravité sacramentelle et protocolaire. M. Almabuena, hermétiquement calfeutré, pendant tout le voyage, dans un cache-poussière de soie écrue, en sortait, cravaté de clair, pimpant et neuf comme un papillon échappé de sa coque. Il traversait la foule à pas menus, conscient de faire rejaillir sur la patrie des Incas le prestige de son complet feuille-morte et le lustre de ses bottines.

Le beau Salvani faisait moins de façons. Le Quirinal était à mille lieues de sa pensée. Il cherchait du regard la brune tentatrice, et dans un salut chevaleresque, lui fit hommage de sa vie et de ses pensées, comme s'il lui eût dit adieu avant de partir pour la croisade. Elle répondit d'une inclination de tête sobre, mais ses lèvres tremblaient de désir.

« Sont-ils amusants ! » pensait Henri, calme, ironique, rassis par la petite partie de la veille.

Il avisa Mme Silva, au bras de sa cousine.

Elle l'étonna ; il la regardait et ne la reconnaissait pas. Il la voyait sous un nouvel aspect. Elle lui sembla plus maigre ; il lui opposa les rondeurs de Flonflon.

« Tout de même, si elle savait. »

Car il connaissait la jalousie de Lina. Tout en serrant la main aux deux femmes, il sentait au fond de lui-même cette joie maligne de l'homme qui a commis une petite trahison.

« Au fait, elle ne m'est rien. »

Et tout en répondant aux banalités par d'autres, il regardait de préférence Sylvia, décidément en beauté.

« Monsieur, dit-elle, maman trouve mon portrait charmant. Elle désire vous remercier, et vous prie de venir déjeuner dimanche avec nous, à l'Ermitage. Et moi, je vous montrerai mes orchidées. »

C'était dit gentiment, il accepta.

« Lina sera naturellement des nôtres. »

Ce « naturellement » signifiait que Mlle Sylvia s'était aperçue de l'intimité de Lina et d'Henri. Cette constatation lui déplut ; Mme Silva devenait envahissante.

Il lui semblait fort naturel d'avoir « inspiré le béguin » à Flonflon, et, à Lina, un sentiment qui ressemblait fort à de l'amour. Par contre, il jugeait extraordinaire et humiliant, que Mlle Sylvia prît si facilement son parti d'être traitée par lui avec une aimable indifférence.

VII

Mardi, veille de courrier, M. d'Ormeville achevait sa correspondance, en compagnie de son secrétaire. Après s'être étendu longuement sur le relèvement du tarif de douanes, monsieur le ministre constatait en peu de lignes que ce relèvement, frappant de préférence les objets fins, faisait uníquement le jeu de l'Allemagne. Optimiste par tempérament, il ajoutait que le commerce français au Brésil prospérait et pouvait résister à l'épreuve.

Issu d'une vieille famille orléaniste, M. d'Ormeville pensait avoir les droits à la reconnaissance de la République. Elle l'avait fait ministre à trente-cinq ans ; faible compensation du sacrifice de son ralliement. Car il était aussi convaincu de faire rejaillir sur le régime auquel il avait adhéré, le prestige de son nom, que M. Almabuena de projeter sur son pays le reflet de sa correction et de son élégance. Il se pavanait de même devant sa femme, fille d'un grand industriel, promue par lui à la dignité de marquise, privilège insigne, auprès duquel ne pouvait compter le million apporté en dot, pour redorer et peinturer à nouveau

de sinople et de gueule le blason défraîchi. Il n'était pas moins convaincu de ses titres à la gratitude de son secrétaire, auquel il dictait de si belles périodes, et à celle de la Colonie, à qui, une foi par an, le jour de la fête nationale, il daignait se montrer avec la parcimonie d'exhibition d'un Fils du Ciel, quittant pour un instant la cité jaune.

En général, la Colonie savait quelque gré à monsieur le ministre d'être décoratif et d'avoir une belle femme, figurant avec élégance dans une avant-scène, tandis qn'une actrice de passage s'agenouillait pour chanter le dernier couplet de la *Marseillaise*, en s'enveloppant des plis du drapeau tricolore ; mais c'était tout. La Colonie conservait à l'égard des actes administratifs de M. d'Ormeville le scepticisme auquel l'avait habitué e, depuis quinze lustres, le passage de ministres successifs sous les orangers de Petropolis.

En dépit de cette ingratitude, M. d'Ormeville adressait périodiquement ses rapports à la Chancellerie. La faillite d'une des plus fortes maisons françaises de la place, survenue quinze jours auparavant, n'altérait ni son optimisme, ni sa sérénité.

Le domestique entra et lui tendit une carte de visite.

« Monsieur de Palan : faites entrer. »

Tout en parcourant ses notes, il cherchait pour finir une phrase à effet. Il s'était concerté la veille avec le ministre des affaires étrangères. Malgré certaines velléités du parti réactionnaire, c'en était fait au Brésil des pronunciamientos.

Henri entendit cette phrase et pensa : « Elle est bien bonne ». Car depuis trois semaines, on n'entendait plus parler que de révoltes probables, et de régiments consignés dans les casernes.

« Je vous ai fait prier de venir jusqu'ici, mon cher

monsieur de Palan. Nous avons une remise du ministère à négocier. Voudriez-vous me la porter en compte chez votre oncle. Et puis la marquise ? a quelque chose à vous demander. »

Henri se fit annoncer. C'était le jour de Mme d'Ormeville. La petite comtesse H. se trouvait seule avec elle au salon ; et elle se mit tout de suite à lutiner Henri, car il manquait à sa collection.

La marquise, blonde opulente, aux traits un peu forts mais d'un beau dessin, ressemblait assez aux statues de la République, moins le bonnet phrygien ; elle se désolait, ce genre de beauté se combinant mal avec son titre.

Successivement entrèrent : le ministre d'Allemagne, dont les yeux clairs paraissaient volés à quelque poupée de Nüremberg; le chargé d'affaires d'Autriche, dont l'unique et évidente préoccupation était de ressembler le plus possible à l'empereur François-Joseph; monsieur le comte de Souza, représentant de Sa Majesté Catholique, et monsieur Mina-Moto, envoyé du Mikado, aux yeux d'ophidiens, à l'éternel sourire, sanglé dans une redingote sans un pli. Il ne comprenait pas le français, mais riait de confiance à tout ce que l'on disait. De temps à autre, la marquise lui adressait la parole en anglais; et il répondait par des paroles rauques et gutturales arrachées des profondeurs de sa gorge.

Le salon de la marquise était du genre grave et tempéré. Elle aimait les phrases fleuries et exécrait les sous-entendus. Chez elle, on s'ennuyait ferme, mais avec élégance et bon ton. Comme il était interdit d'y mal parler du prochain, on n'entendait que des exclamations flatteuses : « Délicieux ! charmant ! combien aimable ! ». Cela écœurait à la longue, comme un repas où l'on ne mangerait que des fondants et des tartes à la crème.

La petite comtesse H. aimait les conversations pimentées. On se dédommageait chez elle. C'était la boîte à potins des légations.

M. Almabuena entra, pimpant, luisant, net et vernis. Il baisa la main de la marquise, salua les ministres avec componction, l'attaché avec déférence et Henri avec morgue, pour bien affirmer la distance qui sépare un attaché de légation d'un monsieur qui n'est pas de la carrière.

« Toi, tu vas me payer ça, pensa Henri. »

Il profita d'un silence pour prendre la parole.

« Monsieur Almabuena, j'ai recours à vos lumières. On use beaucoup à Rio de ces chapeaux appelés panamas en Europe, et chapeaux du Chili au Brésil. Mais les Péruviens affirment qu'ils sont le produit de l'industrie des Indiens Quichoa des environs d'Arequipa, et les Equatoriaux qu'on les fabrique à Guayaquil. Athènes, Smyrne, Chios, et d'autres villes revendiquaient ainsi l'honneur d'avoir donné le jour à Homère. Il y a bien quelque gloire à produire un objet, qui, assez vulgaire d'apparence, vaut, quand il est léger, deux ou trois fois son poids d'or. Monsieur Almabuena, cette gloire appartient-elle au Pérou ? J'ai interrogé vos collègues du Chili, de l'Équateur et de la Colombie. Je les ai trouvés impénétrables. »

M. Almabuena hésitait. Devait-il affirmer hautement la suprématie péruvienne en ce qui concerne la production des chapeaux si improprement dénommés panamas ? Devait-il s'exposer à un démenti de la part de ses collègues cités par M. de Palan ? ou bien imiter leur discrétion supposée, tout en remettant l'indiscret à sa place. Il prit ce dernier parti.

« Monsieur de Palan, répondit-il, cette question ne relève pas de la Légation. Mais, puisqu'elle vous inté-

resse, vous pourrez consulter à notre consulat de Rio, les statistiques de notre exportation. Elles satisferont votre curiosité. »

Quand Henri se trouva seul avec la marquise : « Je compte sur vous, lui dit-elle, pour conduire le cotillon, le soir de mon bal. »

Le cotillon était la spécialité du bel attaché italien.

« Me voici en rivalité avec Salvani, qui, depuis deux ans, paraît-il, monopolise les cotillons », pensait Henri.

Il accepta néanmoins, et se rendit chez M[me] Silva. Depuis sa promenade à Rio, il le prenait avec elle sur le ton d'une aimable plaisanterie. Elle se piquait au jeu, un peu déroutée, sans s'effrayer outre mesure, car ce ton resserrait leur intimité.

« Voulez-vous mener un cotillon avec moi ? lui demanda-t-il en riant.

— C'est bon pour Sylvia, répondit-elle étourdiment. »

« Tiens ! c'est une idée, » pensa-t-il. Il se promit d'y songer. Sylvia l'intéressait décidément.

Il rentra à l'hôtel. A la table voisine, dînait le polémiste Alves, mangeant gros, buvant sec, toujours prêt à contredire, se contredisant lui-même, quand il ne trouvait personne pour lui donner la réplique.

Successivement, il déclara qu'un régime commencé par une révolution à l'eau de rose ne pouvait aller de l'avant. Mais il affirma immédiatement après, que la république était définitivement établie au Brésil, et qu'il fallait en finir avec les monarchistes, les fédéralistes, et autres perturbateurs de la tranquillité publique. Il en vint à parler du défunt empereur, le sacra grand homme, puis énuméra successivement tous ses ridicules,

sa manie d'érudition, son attachement à l'habit à queue de morue, que le monarque revêtait aussitôt après le bain matinal, pour aller faire sa promenade hygiénique sous les manguiers du parc de la Boa-Vista. Les paroles sortaient de la bouche torte du polémiste, comme l'eau d'une fontaine des lèvres grimaçantes d'un faune. Il mêlait sans effort à ses phrases des tropes et des images hardies, des citations historiques, des noms de héros antiques, et tout cela formait un mélange éloquent, pittoresque et ahurissant.

« En a-t-il une parlote ! »

Henri, comprenant à peu près, en oubliait de manger. Il s'amusait de cet esprit latin, universel et futile, toujours en équilibre instable entre le sublime et la gouaillerie, l'attendrissement et l'ironie, le pathétique et la blague.

« Tête d'album ! je te croquerai, pas plus tard que ce soir. »

Le garçon présentait quelques lettres sur un plateau. Henri reconnut l'écriture de son père. Il revit tout à coup la figure du conseiller, sévère et grave sous l'hermine, Lyon paisible et provinciale, la montée de la gare, la cour bruyante du lycée.

A quatre ans, de là dataient ses premiers souvenirs. Il se roulait sur le tapis du salon, où la jolie madame de Palan vocalisait au piano. Elle était toute gracieuse et fine, riant en sourdine, près de son prestigieux mari. Henri craignait son père, et considérait sa mère comme la plus tendre et la plus affectueuse des amies. Il avait hérité d'elle l'instinct de la beauté, et il prit à son contact ces manières délicates, presque féminines dans les relations avec les femmes, caractéristiques de certains hommes voués à l'amour.

A neuf ans, on le mettait au collège, pensionnaire. –

Oh ! le cœur gros !... les larmes répandues dans la couchette, au milieu du vaste dortoir !... Ses beaux cheveux ondulés tombaient sous les ciseaux ; la redingote d'uniforme, aux plis trop longs, lui donnaient un faux air de clown. Il s'initiait aux arcanes d'inutiles sciences, aux lettres confuses, aux lignes raides, aux X mystérieux, et prenait en égale horreur les discours de Calchas et les aventures du pieux Enée. Il grandissait avec l'impression d'être une petite bête de somme qu'on obligerait à charrier de la science.

Seize ans. — Après avoir parcouru, avec Jules Verne, les cinq parties du Monde et l'espace intersidéral, il lisait une poésie d'Hugo, et sentait comme des écailles tomber de ses yeux et les dessiller. Le goût du beau, atrophié pendant les années d'âge ingrat, l'envahissait tout à coup, comme un rayon de soleil, tombant par l'interstice de nuages, réchauffe et vivifie un paysage tout entier. Jusqu'alors, il était « fort en dessin » sans éprouver autre chose qu'une facilité plus grande à reproduire des traits et des ombres. Brusquement, le souffle créateur fit de lui un artiste.

Mais de tous temps, son père le destinait à la diplomatie ou à la magistrature. Et on l'envoya finir ses études à Paris, dans un collège de Jésuites, revenus d'exil sous un nom d'emprunt.

Issu d'une famille « bien pensante », il avait fréquenté l'église avec modération. Il eut alors sa petite crise de mysticisme, dont il sortit doutant de tout, amoindri dans son autonomie morale, sans jamais plus pouvoir secouer entièrement la hantise de l'au-delà.

Dix-sept ans. — Sa mère, pâle, crachant ses poumons, toujours jolie pourtant sous ses blonds cheveux, vaporeux et cendrés, se promenait près de lui, en contemplant, du regard avide des malades qui s'en vont, la

plage de Cannes et l'Estérel. Sa mort initiait monsieur de Palan à la douleur et l'anéantissait tout d'abord. Peu à peu la réaction se faisait dans une renaissance d'un charme un peu morbide, qui le conduisait à l'amour.

La curiosité du sexe, assouvie brutalement un an avant cette époque, lui avait laissé une nausée qui paralysa momentanément sa sensualité. Il connut alors les intrigues insignifiantes et fragiles, prit les ruptures au tragique, puis s'en consola par de nouvelles passions. Il fut chérubin. Les femmes aimaient son esprit volontiers ironique, qui s'émouvait dans la griserie amoureuse. Il charmait et se prenait à son propre piège. Puis il se fit un idéal de Camors, et rencontra partout madame de Tècle ou Charlotte, tant il s'exagéra l'importance de ses conquêtes.

Entre vingt-deux et vingt-quatre ans, il traversa une période de lassitude. Il cultiva l'amour avant la lettre, l'amour *in partibus*, le flirt. Quant à la nourriture substantielle, la moindre Flonflon lui suffit. Aucun de ses flirts n'ayant positivement abouti, il se crut devenu très fort, bien que cela l'irritât parfois.

Quand il abandonna la peinture, l'Amérique lointaine lui parut riche d'imprévu. Il rêva d'amours prodigieuses, et se trouva, en y arrivant, d'autant plus exigeant d'abord, désillusionné ensuite.

« Venir en Amérique pour y retrouver Flonflon !... »

Du moins lui avait-elle servi d'antidote.

Mais était-il guéri de Madame Silva ?

Ce qu'il ressentait pour elle se présentait à son esprit comme une forme nouvelle de luxure, une curiosité toute matérielle, l'idée fixe d'une sensation forte et passagère. L'amitié et le désir que lui inspiraient Lina étaient aussi distincts que s'ils se fussent adressés à deux femmes différentes. S'il eût pu lui dire : « Passons-nous

cette fantaisie et restons amis », tout aurait été pour le mieux. Mais il la devinait enlaçante, non pas curieuse d'amour ou simplement gourmande de plaisirs, mais égoïste et définitive dans le don ou la possession : et c'est tout un. Mieux valait donc n'y plus penser. Il lui prenait des velléités de mariage. La chaleur débilitante de Rio ne conviait guère aux noces fatigantes. Toutes ces filles d'exportation, qui perdaient, en arrivant, le dernier vestige de désintéressement et de spontanéité l'écœuraient. Quant aux intrigues, de passage ou durables, elles devenaient tout de suite scandaleuses à Petropolis où tout le monde se connaît.

Et puis que faire, pendant les longues soirées ennuyeuses ?

« Comme celle-ci. »

Il se promenait au long de l'avenue, menacé d'une ondée.

« Où pourrais-je bien aller ? »

Il songea aux personnes à qui on l'avait présenté : tous des négociants couchés comme les poules, pour prendre le lendemain le premier train.

Les salons diplomatiques...

Il gardait sur le cœur les fadeurs de l'après-midi.

« Allons au cercle. »

Il joua et perdit.

Dans un salon du club, il rencontra le ministre d'Allemagne avec une sorte d'athlète barbu.

« Monsieur de Palan, je vous présente le professeur Eintel, le célèbre explorateur du Thibet et de la région des Herreros. Il va pousser une reconnaissance depuis le Parana jusqu'à l'Amazone. »

On causa.

Le professeur conta ses aventures et ses chasses. C'était un mâle énorme, d'une superbe poussée de sève et de chair.

« Vous ne vous ennuyez jamais dans ces pays lointains demanda Henri, qui, en présence de cette anatomie, avai envie de poser une autre question.

— M'ennuyer... pourquoi ?

— Que sais-je?... l'absence de relations.

— Je m'en passe. Je mange, je bois, j'accumule de observations et des notes. Et puis, ajouta le professeu avec un large sourire, au Thibet, j'ai pris une Mongole en Afrique, une Mandingue, comme je prendrai ici un Peau-Rouge. Je les soumets à une rigoureuse inspection... en voyage... vous comprenez. Et elles prennen soin tout à la fois de mon service et de mon hygiène. »

« Son hygiène..., comme c'est simple, tout de même la vie sentimentale ! pensait Henri amusé, tout en rentrant à l'hôtel. »

VIII

Un dimanche matin à Petropolis. — Matinée frileuse et ensoleillée. L'organisme, débilité par la chaleur humide de Rio, ressent vivement le moindre abaissement de température. La fraîcheur pénètre jusqu'à l'âme amollie dans la morne et sempiternelle moiteur, et donne une impression nouvelle de vie et de santé. Le ciel est d'une teinte amortie; sur les collines d'alentour, s'étend une grande nappe de verdure. Certaines parties sont glauques comme les crêtes transparentes des vagues ; d'autres, sur les sommets où courent des feuillages, ont le reflet métallique de la smaragdite.

Dans la rue, des jeunes filles, revenant de la messe ou y allant, s'arrêtent, causent et sourient avec cet air un peu las des femmes de tous les pays chauds. Leur démarche a une grâce lente et penchée. Leur peau très pâle, parfois olivâtre, plus bistrée aux paupières, trouble les sens, sous cette langueur et ces nuances qui soulignent le regard.

En contraste, de grosses filles rougeaudes, aux membres robustes, aux formes amples de femelles fé-

condes, conservent dans leurs traits, leurs yeux de faïence, leurs cheveux d'un blond sans reflets, le type inaltéré des femmes solides de l'Helvétie.

Des voitures de louage circulent, au pas des chevaux, Les bambins, bien sages, font risette sur le strapontin. De bons bourgeois de Rio, lassés du travail de la semaine, se reposent, la face béate, en contemplant leur progéniture.

Des voitures de maître passent au trot de petites mules nerveuses, emportant de prestigieuses matrones, des gens qui regardent et saluent de très haut.

Dans cette Amérique, où l'argent a, comme dans tous les pays neufs, une valeur plus décisive que dans la vieille Europe, une ville de luxe et de confort comme Petropolis doit être en proie aux parvenus.

On en rencontre de naïfs : ils exhibent leur luxe comme des cretonnes à l'étalage : « Il y en a tant de mètres, et ça vaut tant ».

D'autres y mettent plus de pose et d'ostentation, fleurs de rastaquouérisme, qui vont s'épanouir de l'autre côté de l'Atlantique, et jettent sur les pays qui les virent éclore un assez fâcheux renom.

Il en est de tragique, dont la fortune est souillée de larmes et de boue. Il en est de veinards, qui doivent leur chance à une heureuse et naturelle platitude de caractère, et qui, une fois riches, ont parfois de soudains et amusants éveils de dignité.

Il en est de tous les caractères, et de tous les aspects ; de tous les âges, et de tous les pays ; insupportables à des degrés différents, plus qu'ailleurs, tout de même, parce qu'ici, le ridicule les frappe moins. Le dimanche matin, la bonne fraîcheur exalte leur superbe, comme la rosée développe le parfum des magnolias et des tubéreuses.

Henri, au sortir de l'hôtel, rencontra Salvani. Ils se promenèrent au long de l'avenue, en regardant le défilé. Un grand jeune homme passa; Salvani le salua de la main :

« Bonjour Carlos. »

Et à Henri :

« Vous connaissez ?

— Non.

— Le comte da Luz : noblesse d'empire; gentil garçon. Nous sommes liés, depuis qu'il accompagnait son père, ministre accrédité auprès du Quirinal. »

Puis ils croisèrent un gros homme bedonnant, dont la chair molle tremblait aux cahots de la voiture, comme un énorme entremets de gélatine.

« Le baron Coelho, dit Salvani; noblesse de ferraille. Je ne sais ce que faisait son père, à celui-là ; lui, vend des clous.

— A Rio, comme dans l'ancienne Venise, dit Henri, le commerce anoblit. Que voulez-vous, mon cher, après la chute de l'empire, un noble, au Brésil, ne peut être qu'un monsieur qui a gagné, en vendant de la viande boucanée, de la cassonade ou n'importe quelle autre denrée, assez d'argent pour acheter un titre au pape ou au roi de Portugal.

— Dans les pays de vieille aristocratie, dit Salvani, la noblesse pour celui qui l'achète ou se l'octroie, représente une parcelle des traditions du passé. Mais que peut-elle bien signifier pour ce lourdaud, à qui une chancellerie étrangère a vendu parcimonieusement un titre, pour une ou deux générations ?

— Mais... l'orgueil de son triomphe. Remarquez qu'elle ne signifiait pas autre chose pour l'aventurier qui obligeait naguère un souverain à lui constituer un fief. Et soyez certain que le nouveau feudataire n'était ni plus instruit ni moins rude que le baron Coelho. Seu-

lement, comme il établissait sa puissance sur la richesse et la servitude territoriales, il constituait une dynastie. Aujourd'hui, avec l'instabilité de la fortune mobilière, celle du baron Coelho durera peut-être moins encore que son titre.

— Voyons, mon cher, dit Salvani, vous ne voudriez pas comparer la noblesse de ce monsieur à la mienne, qui date du temps où Guittone de Salvani sut plaire à la reine Constance et à Frédéric II !

— La noblesse était alors investie de la puissance féodale, répliqua Henri. Elle s'est réduite plus tard à la vanité luxueuse d'un préjugé. A ce titre, elle est devenue négociable, et d'autant plus haut cotée qu'elle est plus vieille, comme les valenciennes et le point d'Alençon. Ne parlons pas de sélection de race ; c'est une mystification. Un M. Coelho, qui achète la noblesse avec les bénéfices de son fonds de commerce, a une valeur sociale au moins égale à celle du prince X. ou du duc Z. dont l'unique affaire est de percevoir des jetons de présence dans un conseil d'administration, pour alimenter ensuite la partie du Jockey. Aussi la noblesse authentique, le peu qui en existe du moins, ferme les yeux, dans son propre intérêt, quand il plait à des gens riches ou en vue de mettre leurs noms au génitif. « Ah ! vous avez du talent ou de la fortune, ou une haute position dans l'industrie et la finance, et vous ambitionnez un titre... Le mien en est rehaussé d'autant. Vous avez fait fortune à force de ruses, de bassesses, de coups douteux, de manœuvres louches, et vous offrez un million à mon fils, pour qu'il donne à votre fille son nom sonore et purificateur... donc ce nom possède une valeur réelle et vénale : ah ! combien.. !

— Dites donc, Palan ! vous êtes bien bon pour nous, je vous jure. Eh bien ! et votre particule !

— Mon père, magistrat intègre et homme d'ordre, répondit Henri, conserve précieusement les archives de notre famille. Son arrière-grand-père, M. Tisseux, était dans la ferme. Quelque peu snob (le mot ne circulait pas encore, mais le ridicule existait déjà), M. Tisseux trouva que son nom sonnait mal, quand on l'annonçait dans un salon après celui des Graffigny et des Ligniville, qu'il avait connus chez son illustre collègue le fermier général Helvétius. Mon aïeul ne voulait pas humilier de sa roture les gens bien nés qui l'honoraient de leur amitié et daignaient recourir à sa bourse. M. Loménie de Brienne, contrôleur des finances, faisait alors feu de tout bois. M. Tisseux lui acheta des lettres patentes, et devint Tisseux de Palan. Cette déférence à ses relations mondaines lui fit faire plus tard une assez triste connaissance : celle de Sanson le bourreau, qui lui coupa le cou le même jour où il guillotina le duc d'Orléans. Les deux têtes se rencontrèrent sans doute dans le même panier. Jamais M. Tisseux n'avait rêvé un tel honneur, qu'il n'eût du reste probablement pas souhaité. Vous voyez donc, mon cher Salvani, que je suis tenu à l'indulgence envers M. Coelho, qui procède exactement comme fit assez inopportunément mon ancêtre, deux ans avant les États Généraux.

*
* *

L'Ermitage, chalet confortable et champêtre situé aux confins de la ville, sommeille sous les clématites et la vigne du Japon qui escaladent la terrasse et grimpent au long des murs. Des flamboyants y projettent l'ombre de leurs feuilles frangées et de leurs grosses gousses

ligneuses. Déjà les fleurs de braise s'allument de rouges rayons. Mme d'Avila cause. Dans l'encadrement de ses cheveux blancs, son visage conserve une hivernale beauté. A côté d'elle, Sylvia reproduit ses traits rajeunis. Lina rêve dans une chaise à bascule, les regards perdus dans la résille du feuillage.

En dehors de la maison de l'oncle Lendit, c'est la première fois, depuis son arrivée d'Europe, qu'Henri retrouve ainsi l'impression paisible d'un foyer. Les heures ont coulé, douces, depuis le matin. Il a parlé de son enfance, de sa famille, de sa mère, évoqué de chers et lointains souvenirs, tout naturellement, parce que cette évocation lui était suggérée par le milieu intime. Sylvia, fraternelle, l'écoute.

Près de la vieille dame, dont le sourire est si accueillant, entre Sylvia ingénue et Lina rassérénée, il savoure délicieusement la suavité de l'après-midi bleue. La conversation finit par tomber. La voix de la brise, disant de vagues choses, suffit à leur attention.

« Et mes orchidées, que j'ai promis de vous montrer !... »

Dans un coin d'ombre fraîche et mouillée, les plantes bizarres, en ligne dans leurs caisses de bambous remplies de mousse, s'alimentent des particules impalpables de l'air : plantes mystérieuses, poussées au hasard dans les forêts profondes, sur l'écorce des arbres géants. Des fleurs déconcertantes, aux formes d'insectes, rampantes ou ailées, s'agitent au vent. Il s'en exhale parfois un parfum suave, parfois un âcre relent. Les unes, jaunes et pointillées de sanguine, palpitent, à la brise, semblables à des papillons épinglés, qui cherchent à voler dans un dernier effort. D'autres pendent en forme de sandale, comme une mignonne pantoufle de Lilliput. Une autre grimace, inquiétante, avec des taches et des ombres

profondes, qui lui donnent l'aspect d'une tête de mort. On en voit de tisonnées, de gaufrées, de grivelées et de tigrées. Partout, les longs pétales des cataléias aux tons de gouache, onctueuses et fragiles, de neige sur les bords, pourprées au centre, et duveteuses comme du velours, triomphent sur la teinte sombre des feuilles rustiques.

« Qu'elles sont jolies, dit Sylvia !

— Qu'elles sont étranges ! répète Lina. »

Au milieu des fleurs de songe, les visages des deux femmes sourient aux parfums et aux couleurs. Les doigts légers de Sylvia courent parmi les calices. Parfois, elle relève ses cheveux lourds et indociles. Sur sa peau lisse et soyeuse, une fée tutélaire a fixé le rayon doré d'une topaze. Elle choisit une fleur pour l'offrir au jeune homme ; et dans son geste, son attitude exempte de coquetterie et de recherche, se révèle une âme de douceur et d'abandon.

***

Trois jours plus tard, Henri se rendit au rendez-vous marqué par la petite comtesse H***. Elle lui avait fait si gentiment entendre qu'elle était curieuse de lui, qu'il n'avait pas cru devoir se refuser à un désir d'ailleurs réciproque. Et il la trouva d'une part si joyeuse et si mignonne, d'autre part, si absolument insensible, qu'il en fut tout à la fois désorienté et charmé. C'était donc tout simplement par manie de collectionneuse qu'elle se montrait ainsi prodigue du rose de ses joues et du miel de ses lèvres ! Elle avait l'air d'une petite fille, quand elle dénouait ses cheveux, si fins qu'ils s'envolaient au

moindre souffle comme des fils de la Vierge. Malicieuse et bonne, elle aimait à rire et à jouer. Elle donnait tout de suite à entendre qu'avec elle, rien ne tirait à conséquence. C'était une enfant gâtée. On finissait même par trouver naturel qu'elle prodiguât ses faveurs à tous les attachés de toutes les légations. On riait de ses incartades; on s'attendrissait à l'innocence de ses regards. Son mari même, d'allures respectables, ne paraissait point ridicule auprès d'elle. M[me] d'Ormeville, très collet monté, disait d'elle : « On la calomnie. » Elle s'offrait aux fantaisies avec naïveté. Ses sensations n'étant ni complètes, ni profondes; elle se livrait à l'amour, comme un enfant à un jeu défendu. Elle en ignorait la violence et le péril. Elle devait se dire après chaque expérience : « Mon Dieu! que peut-on bien trouver de si passionnant dans tout cela? C'est amusant; ça fait passer une heure; c'est toujours ça! »

* * *

Un matin, en arrivant à la station, Henri trouva sur la place une agglomération.

« Grande nouvelle : la forteresse de Santa-Cruz s'est rebellée. Le canon gronde dans la baie. »

Des hommes d'affaires à panses cossues se consultaient.

« Descendez-vous tout de même ?

— Il le faut bien. »

Salvani déclara :

« Voici la quatrième révolution à laquelle j'assiste en différents pays. C'est une fatalité. Si cela continue, les gouvernements finiront par croire que j'ai le mauvais œil. Il y a deux ans, à Buenos-Aires, un millier d'individus se sont fait écharper dans une effroyable bagarre.

Les révolutionnaires triomphants firent une feinte soumission pour permettre au président de se démettre librement, en apparence. Il fallait bien sauvegarder le principe d'autorité, puisque les révolutionnaires du jour allaient devenir la légalité du lendemain. Quand il eut démissionné, on brûla son effigie à tous les carrefours. Puis les choses reprirent leur traintrain habituel ; il n'y eut qu'un président de plus, et quelques pauvres diables en moins.

— Je sens, dit M. Almabuena, que je ferai mieux de rester. Oh ! ce n'est point que j'aie peur. Mais si une balle m'atteignait par hasard, cela pourrait causer des complications regrettables entre mon gouvernement et celui de ce pays. Voilà ce qu'il convient d'éviter. »

Le train sifflait. Les voyageurs y prirent place. Mais sur le bateau des groupes se formèrent, et dans l'un d'eux, le polémiste Alves, la figure ravagée, les bajoues tombantes, le regard morne, déblatéra :

« La voilà qui commence, l'ère des pronunciamientos. De révolte en révolte, nous allons nous ravaler au niveau des petites républiques du Centre Amérique. »

Ses exclamations, la brusquerie de son geste, attirèrent l'attention de deux messieurs qui se promenaient de long en large, en parlant français. Ils s'arrêtèrent stupéfaits.

L'un d'eux, court et rondelet, avec de petites moustaches brunes et tombantes, écarquilla les yeux. L'autre, grand, beau garçon, aux yeux bleus, à la barbe flamboyante en éventail, essuya son lorgnon, pour mieux voir.

« Parfaitement, messieurs, parfaitement... dit Alves en les prenant à partie. Ce que j'ai dit est dit. N'empêche que nous autres Brésiliens, nous avons passé

de la monarchie à la république sans effusion de sang. Nous avons envoyé le souverain démis dans le Vieux Monde, et non dans l'autre monde. Nous ne lui avons pas coupé la tête. Nous l'avons poliment embarqué sur un bon navire, avec tout le confort désirable. Nous ne conservons sur la conscience ni la guillotine, ni les noyades de la Loire, ni...

— Ce sont des souvenirs un peu lointains, interrompit poliment le grand blond. Et puis, ils ne nous touchent pas; nous sommes *Pelges.* »

Et il reprit sa promenade avec son compagnon.

En arrivant au bureau, Henri rencontra Darnet.

« Quel événement lamentable ! s'écria celui-ci. Je devais décider aujourd'hui une de mes grandes affaires avec le ministre. Vous pensez s'il a la tête à ça, avec ce remue-ménage. Mais dans les entreprises colossales comme les miennes, il faut compter avec les atermoiements, les retards : choses passagères.

— Tu aurais mieux fait de rester là-haut, dit l'oncle en apercevant Henri. Pour le travail qu'il y a !... tout est paralysé. Allons déjeuner. »

Des patrouilles encombraient les rues. Des officiers, chamarrés d'or, passaient, échangeant des ordres. Des soldats aux pommettes saillantes, croisés de l'abori gène et du noir, attendaient, l'arme au pied.

A part ce déploiement de forces, la ville avait sa physionomie accoutumée. On s'habituait aux révolutions. L'empire était tombé sans une mort à lamenter. Le premier dictateur s'était retiré sur une simple mise en demeure de la marine insurgée. Une petite révolte, de temps à autre, fouettait la curiosité, dissipait le marasme, créait un sujet de causerie. Dans la rue d'Ouvidor, à l'angle des rues, sur le pas des portes, on gesticulait en pérorant. Flonflon même donna son avis. Elle

était alors couverte de bagues, de bracelets, de bijoux chers et voyants. Sa conversation devenait précise comme celle d'un comptable. Elle consulta Henri sur un placement de fonds.

Étendu sur une dormeuse de rotin, il s'étirait en bâillant.

« Les fonds brésiliens, c'est sérieux ?

— On le dit.

— Ils vont baisser avec ce chambard ; ça va être le moment d'en acquérir.

— Sans doute.

— Mais ne ferais-je pas mieux d'acheter une maison ?

— Peut-être.

— Voyons ! que ferais-tu à ma place ?

— Je tâcherais d'employer d'une façon plus agréable et plus frivole les instants que tu me consacrerais, si j'étais toi, et si tu étais moi. »

Elle rit :

« T'es bête ! »

Et elle s'obstinait en face de la table, à mordiller un crayon d'or avec lequel elle alignait des chiffres. Elle reprit :

« Je suis venue trop tard. J'aurais dû arriver ici il y a deux ans, au moment du grand agiotage. Les jolies femmes faisaient fortune en un instant. Il y a, paraît-il, près de la propriété de Marguerite dans le Médoc, un petit château à vendre. Si tu savais, j'en rêve. »

Elle soupira :

« Ce sera pour plus tard.

— D'ici là, il sera peut-être acheté, observa Henri ; mais il y en a d'autres.

— J'ai fait le compte que d'ici une dizaine d'années, je puis être riche, si je sais m'y prendre ; alors, qu'est-ce que je ferai ?

— Je me le demande; des bêtises, sans doute.

— Je me marierai... qui sait ?

— Que te disais-je !

— Pourquoi pas ? je pourrais par exemple épouser un comte... ruiné.

— Comtesse, c'est insuffisant. Duchesse sonne mieux.

— Ah ! dit-elle avec quelque impatience, tu vas me faire croire que les belles dames chez qui tu fréquentes n'ont pas d'amants.

— Quelques-unes doivent en avoir, sans doute.

— Eh bien, je fais avant le mariage ce qu'elles font pendant. En quoi suis-je plus immorale?

— Voici un argument spécieux, dit Henri ; car il y a un moyen terme, qui est de n'avoir d'amant, ni avant, ni après.

— Au fait, interrompit Flonflon, ton ami me fait la cour.

— Quel ami ?

— Celui qui était avec toi dans la loge, tu sais...

— Darnet !.. d'abord il n'est pas mon ami. Et puis, si c'est sur lui que tu comptes pour acheter des châteaux !... »

Il se leva, agacé, avec l'envie de partir. Peu lui importait qu'elle appartînt à celui-ci plutôt qu'à celui-là. Il se moquait d'elle considérablement. Mais elle prenait, pour parler de Darnet, cet accent naturel aux femmes quand elles veulent vous piquer au jeu. C'est d'un effet immanquable, elles le savent.

Flonflon, satisfaite de son succès, se fit cajoleuse :

« Alors, s'il n'a rien, zut ! c'est pour toi que j'ai le béguin. »

Il demeurait maussade, humilié de sa défaite. Il répondit :

« Tu sais, ma petite amie, si le cœur t'en dit... »

Sur la baie, une flottille cernait la roche abrupte de la forteresse. On entendait le crépitement sec de la fusillade, et, parfois, le bruit mat des pièces de tir rapide.

Le soir, Henri se rendit à la Légation pour donner des nouvelles. Il exagéra la situation, parla de blessés et de morts.

« Ah ! mon Dieu ! les pauvres gens ! s'écria la marquise. Mais le plus clair dans tout cela, c'est que je vais être obligée de retarder mon bal. »

Trois jours plus tard, la révolte était réprimée.

Le bal eut lieu et fut brillant. L'ondée coutumière tomba le matin. A l'après-midi un peu chaude, succéda une soirée tiède et gemmée d'étoiles. Au-dessus des pelouses trempées de lumière humide, la lune rouge pendait comme un grand fanal, dominant les lanternes vénitiennes attachées, dans le jardin, aux branches flexibles des ingas et des manacas. Les cœurs pâles des magnolias se dilataient, et de leurs pétales coulait un parfum crémeux. Les fleurs des *hibiscus mutabilis* appelées « Amour des Hommes » à cause de leurs nuances instables, balançaient leurs calices campanulaires, blancs le matin au moment de leur éclosion et rougis maintenant par les rayons du soleil. Au-dessous, de grands nénuphars penchaient dans la vasque leurs têtes couronnées et méditatives.

Des amateurs bien intentionnés prirent part au concert. On les salua d'applaudissements discrets. La voix chaude de Salvani mérita les honneurs du bis. Puis une jeune femme s'avança, élancée, souriante. Sa robe gaufrée déteignait sur sa peau brune les tons du tissu vieux rose. Ses yeux noirs brillaient des mêmes reflets que les paillettes de son corsage. Un ruban de velours, enroulé à son cou, servait de repoussoir à une rivière étincelante

sur la chair désirable. Ses paupières s'attardaient à cacher ses regards intelligents et beaux.

Elle chanta :

> Si bercé d'un rêve ineffable,
> De toi mon cœur se détourna...

« Belle voix, dit Salvani. Qui est cette dame, Palan?

— Connais pas. Je ne l'ai jamais vue aux réceptions de la marquise, et son nom n'est pas au programme. »

Des chut les firent taire. Après la prière de Tanhaüser, l'inconnue chanta le grand air de la *Reine de Saba*. Sa voix développa la mélodie large et triomphale jusqu'aux notes aiguës, qui vibrèrent dans la salle comme sur des parois de bronze ou de cristal.

Par trois fois, les applaudissements éclatèrent, enthousiastes et spontanés.

Au milieu du désordre qui suivit la fin du concert, Henri rencontra la marquise :

« Que dites-vous de mon numéro inédit?

— Tout le monde me demande le nom de la chanteuse.

— C'est Mme de Souza, la belle-fille du banquier. Elle vient d'Europe. Nous nous connaissons de Paris. »

Henri aperçut Lina et Sylvia. Il alla les saluer.

« Vous devenez bien rare, lui dit Mme Silva. »

Il fut froissé de son ton accentué de reproche, et murmura une vague excuse, tout en écrivant son nom sur le carnet de danse de Sylvia. Et comme un danseur inscrit pour la première valse offrait son bras à la jeune fille, il la quitta pour aller lui-même quérir sa danseuse.

Un moment après, il aperçut Salvani causant avec Mme de Souza, et l'enveloppant de sa grâce imprégnante. Dans la salle voisine, tout en causant distraitement avec le ministre d'Autriche, la femme à la beauté

impérieuse et magnifique, regardait l'attaché d'un œil jaloux.

« Monsieur de Palan, on vous demande ; monsieur de Palan, on vous cherche. »

La marquise se reposait sur lui pour aider à faire les honneurs de la fête, et il se prêtait de bonne grâce à ce rôle, qui l'amusait médiocrement. Entre une polka et un quadrille, il rencontrait le regard de Lina devisant avec l'un et avec l'autre, et dont les yeux ne le quittaient pas. Deux ou trois fois, il s'approcha d'elle pour lui dire une parole aimable. Elle lui répondait sèchement.

« Bah! laissons-la bouder. »

Quand il offrit son bras à Sylvia, ils sentirent tous deux que la glace était rompue entre eux. Ils étaient définitivement bons amis.

« Votre maman va bien ?

— Merci. Ce soir encore, elle parlait de vous. Venez nous voir. L'Ermitage est hospitalier. Pour s'y complaire, il faut y entrer avec le cœur simple, et laisser les cérémonies à la porte. Alors on y trouve une amitié sincère.

— Et comment s'y prend-on, à votre avis, pour avoir le cœur simple?

— Il faut aimer ses amis pour eux-mêmes, sans arrière-pensée sur leur pauvreté ou leur richesse ; prendre plaisir aux jolies choses, aux oiseaux, aux fleurs, sans se demander s'il est de bon ton d'admirer ceci ou cela ; dire ce qu'on pense, ou se taire; mettre son plaisir à être vraiment aimable, au lieu de masquer sans cesse l'ironie sous le couvert des apparences; enfin, faire exactement le contraire de ce que nous voyons autour de nous.

— Avez-vous le cœur simple, mademoiselle Sylvia ?

— Je crois que oui.

— Cela ne vous empêche pas d'être satirique à l'occasion.

— Je ne suis pas aveugle, voilà tout.

— Alors, vous n'aimez pas le monde, les fêtes?

— Mais si, à petite dose; pour le mouvement et la vie, pour le plaisir des yeux.

— Un peu aussi pour le flirt, peut-être. »

Elle secoua gracieusement la tête.

« Le flirt, non; les Brésiliennes n'aiment pas le flirt; ou plutôt, elles ne le connaissent pas. Elles l'apprennent parfois en Europe, il est vrai. Nous avons un autre mot, nous autres, « namorar »; et qui signifie une autre chose.

— M'expliquerez-vous la différence?

— Que sais-je!... l'amour, pour nous est rarement un jeu. Il s'accompagne toujours d'une arrière-pensée sérieuse. Tandis que le flirt est un passe-temps délicat et futile.

— S'il est délicat, pourquoi le condamner?

— Je ne le condamne pas. Je constate simplement que mes compatriotes y sont généralement inhabiles.

— Ce peut être un essai, le premier chapitre d'un roman d'amour.

— Si vous l'entendez de la sorte... Mais à mon avis, ce n'est plus alors le flirt. Regardez, par exemple, cette dame anglaise qui cause là, avec ce monsieur blond. Ils flirtent évidemment, d'une façon peut-être spirituelle, inoffensive à coup sûr.

Voyez maintenant cette dame brune, qui fait pourtant beaucoup moins de mimique, en causant avec votre ami, le beau Salvani. Entre ces deux groupes, il y a la différence du flirt au « *namoro* ». Aussi, chez nous, la femme mariée, si elle se laisse courtiser, est jugée sévèrement, et tout de suite compromise.

— C'est bourgeois et injuste.

— C'est comme ça. D'ailleurs, on nous laisse libre dans notre choix. Chez vous, paraît-il, on demande d'abord la main d'une jeune fille à sa famille. Ici, nous faisons le don de notre personne au fiancé de notre élection. Nous n'y entendons pas malice ; nous aimons tout à fait ou pas du tout. Ces subtilités et cet esprit superficiel des femmes d'Europe nous charment, mais surtout nous étonnent. Nous avons vite l'impression que tout cela est outré, et qu'elles se trouvent dans un continuel péril par suite de leur légèreté.

— C'est que le milieu est autre, mademoiselle. Chez vous, la femme s'occupe exclusivement de sa maison. Elle se désintéresse des affaires du dehors. C'est au chef de la famille d'y pourvoir ; chacun son rôle. Tant mieux si les relations familiales peuvent lui servir pour obtenir une place ou mener à bien une entreprise. On en profite ; on ne les fait pas naître intentionnellement. Ces relations, chez nous, la femme les crée. Elle aide son mari par le charme répandu autour d'elle, par la domination de son esprit et de sa beauté, sa façon de recevoir et son train de maison. C'est une attitude qui peut avoir ses dangers, mais qui ne manque pas de grandeur. Elle implique la conscience de la solidarité, de la force, et la sûreté de soi. Ne jugez pas la Française sur les types d'exception peints par les romanciers. Ma mère était jolie, séduisante, expansive, mondaine. Vous lui auriez trouvé cette apparence de futilité qui vous choque. Mais elle passait les nuits à mon chevet et servait de secrétaire à mon père. Bien que très personnel et très autoritaire, il ne dédaignait pas de la consulter parfois. Jamais rien d'impur ne souilla cette âme gracieuse et suave, dont la vertu intelligente pratiquait utilement et aimablement le devoir, sans ridicule pru-

derie. Je la cite de préférence; des millions d'autres lui ressemblent.

— Nous devons donc les admirer, sans prétendre à leur initiative; elle n'est pas dans notre sang. Un foyer agréable, un bon mari, de beaux bébés à qui nous nous donnerons tout entières, voilà notre idéal, à de rares exceptions près.

— C'est le vôtre?

— C'est le mien, quand viendra l'heure, car je ne suis nullement pressée de me marier.

— D'autant plus qu'il n'est pas toujours aisé de trouver le mari qui mérite ce dévouement et s'y complaise.

— Je laisserai parler mon cœur. S'il me trompe, tant pis! »

Comme elle était délicatement jolie, en prononçant ces paroles! Henri se sentit ému de tendresse et de pitié.

— Les cœurs rares et bons comme le vôtre sont les plus exposés à souffrir.

— J'ai confiance dans la vie, répondit-elle. Et cependant, je ne suis guère portée à la résignation, qui est aussi l'apanage de mes compatriotes. J'espère n'être pas inutilement jalouse. Mais je ne pardonnerais pas une trahison.

Le bal s'animait peu à peu. Les physionomies se détendaient. Les poses devenaient plus naturelles. La petite comtesse H***, toute rose, toute mignonne et rieuse, toute pudique et nimbée de sa chevelure de rêve, heureuse et palpitante de la dernière valse, cherchait un papillon pour sa collection. Salvani s'immobilisait dans son attitude d'Apollon séducteur. Les regards clairs du ministre d'Allemagne inspectaient folichonnement les poitrines décolletées. M. Mina-Moto, avec ses cheveux ras, ses yeux bridés, son teint de jaunisse, ses

gestes menus et son éternel sourire, ressemblait à quelque automate du musée Tussaud. La figure falote de M. Almabuena passait et repassait avec un air de détresse. Très impersonnellement élégant, dans son habit de la meilleure coupe, il surveillait de loin sa femme, dont la toilette faisait sensation. Deux minces rubans, frêles, si frêles... soutenaient le corsage aux épaules, prêts à céder au moindre effort. On attendait involontairement l'instant de leur chute, et l'apparition de choses fort réjouissantes, dont on avait du reste l'avant-goût, car l'échancrure du dos se prolongeait jusqu'à la taille, à seule fin d'y faire valoir un signe velouté. Les hasards de la destinée unissaient le snobisme pontifiant de M. Almabuena aux grandes désinvoltures de sa femme. Elle l'étonnait et le terrifiait. Il passait son temps à prévoir le moment où sa dignité de diplomate sombrerait dans une incartade de sa fantasque et dépensière moitié. Il l'épiait et la suivait avec la constante stupéfaction d'une poule qui a couvé des œufs de cane, et voit sa progéniture faire le plongeon dans les mares.

Dans un angle de la salle, le polémiste Alves avait saisi par un bouton de son habit le représentant de Sa Gracieuse Majesté, et depuis vingt minutes laissait tomber la cascade de ses paroles sur ce froid rocher britannique.

M. d'Ormeville se carrait dans sa belle prestance, ou prêtait une inattention souriante à la dame qu'il avait à son bras. Tout en ramenant une mèche rebelle, chargée de masquer discrètement l'exagération d'une calvitie d'ailleurs bien portée dans la carrière, il songeait à la gratitude immense que lui devaient tous ces gens d'avoir sacrifié son loyalisme aux princes, pour venir représenter la France au Brésil, et y donner une fête aussi parfaitement réussie.

Pendant le souper par petites tables, Henri se rapprocha de Sylvia et de sa cousine.

La jeune fille, plus sémillante que de coutume, mouillait ses quenottes dans le champagne. Son rire augmentait l'irritation de Lina. Sylvia, pour une fois coquette, prenait plaisir à la cour que lui faisait Henri. Bien qu'elle aimât sa cousine, elle savourait le plaisir orgueilleux et cruel de lui disputer des hommages auxquels, jusqu'alors, elle ne songeait pas.

Pendant le cotillon, qu'elle tînt le chandelier au-dessus des têtes ou effaçât des images sur un miroir, Henri, pourtant occupé à diriger la danse, ne la perdit pas de vue dans la multiplicité des figures. Puis, pour échapper à la moiteur, aux relents, à la dissipation exténuante de la fête, il lui offrit le bras, et l'emmena dans le jardin, où déjà les dernières lanternes s'éteignaient ou s'éclipsaient aux clartés naissantes du jour.

Enveloppées dans leurs sorties de bal, les femmes se retiraient, la démarche lasse, le teint fripé par la nuit blanche. Les toilettes et les pierreries s'étiolaient aux lueurs crépusculaires. Successivement, passèrent la petite comtesse H**, dont le museau de chatte rose défiait les fatigues, de quelque ordre qu'elles pussent être, et la belle brune que Salvani salua au passage, se trouvant là comme par hasard.

Henri et Sylvia sourirent en voyant leur manège, et se serrèrent un peu l'un contre l'autre, comme si la vue de l'amour les eût enhardis.

Soudain, Mme de Souza parut au bras de son mari, petit, maigre, très brun, droit comme une pointe de paratonnerre, et se haussant pour grimper après sa taille. Elle glissait dans une démarche souple, le regard distrait, les lèvres naturellement souriantes, l'air grave et doux. Elle dominait son cavalier, comme une statue de

déesse domine celle d'un faune barbu ; et sa chair de brune avait le grain et le lissage d'un beau marbre vu à travers un ambre très clair.

« Charmante ! » murmura Henri d'une voix basse.

Il demeurait béant. Sylvia se recula, quitta son bras, comme si ces simples paroles les eusssent tout à coup séparés.

Tous deux suivirent du regard la chanteuse jusqu'au moment où elle disparut dans sa voiture.

« Voulez-vous me ramener à Lina? dit alors Sylvia. Je me sens lasse. Il est temps de partir. »

Mais Henri, échappé à la fascination, protesta. « Qu'elle restât encore un instant : la matinée était si fraîche ! si superbe l'éveil des plantes resplendissantes dans leur bain de rosée. »

Et parmi d'autres couples, ils firent quelques pas dans le jardin, en silence, redevenus l'un et l'autre intimes et confiants.

Tout s'agitait. Un sabia moqueur sifflait dans la feuillée. Les sahiras multicolores se croisaient en fusées dans les branches. Les poissons rouges faisaient la chasse aux mouches dans le bassin. Un gros papillon bleu s'effaroucha du passage rapide d'un colibri. Les arecs secouaient leurs touffes de palmes effilées au-dessus de la dracaena, de la couleur d'un camail d'évêque. Sur les fleurs sanglantes d'une euphorbiacée, un coléoptère irisé semblait une pierre précieuse enchâssée dans du corail. Et les fleurs de Carême mariaient leurs teintes pénitentes à celles des cloches flamboyantes du Mimo de Vénus aux pistils d'or.

Plus fraîche et plus épanouie, plus parfumée et plus suave, semblait au jeune homme la fleur de jeunesse qui frémissait à son côté.

Ils marchaient en silence; mais en levant les yeux, ils

aperçurent Lina qui les contemplait. En voyant son visage révulsé, son masque tragique qui la rendait soudain presque belle, Henri se souvint de la statue du *Désir*, et Sylvia se serra de nouveau contre lui, comme pour s'abriter d'un péril.

IX

« Feliz a brisa que teus labios roça,
Feliz a flor que no teu collo expira :
E mais feliz quem num sorrir-te
Sorve sofrego beijo[1] ».

Sylvia jouait une de ces chansons sautillantes appelées « modinhas » au Brésil, et composées par des ménestrels inconnus. Dans tous les pays du monde, l'âme populaire se manifeste ainsi de façon anonyme et familière.

Henri aimait ces chants, d'un rythme nouveau pour lui. Des phrases d'amour ou de tristesse, d'espérance et de regrets, insignifiantes le plus souvent, parfois ingénieuses, le vocabulaire éternel et universel des aspirations simples du moi humain, s'enguirlandait de ces frondaisons mélodiques particulières au terroir. L'arauna, le sabia, tous les oiseaux multiteintés des forêts géantes y

1. Heureuse la brise qui caresse tes lèvres ;
Heureuse la fleur qui meurt sur ton sein ;
Et plus heureux celui qui, en te souriant,
Savoure un avide baiser.

voletaient tour à tour. L'*alicrim*, le palmier, la rose, les plantes toujours vertes, les calices sans cesse renaissants y embaumaient le massif des sons. Parfois, l'ironie du peuple y éclatait d'un gros rire. Mais toujours la spontanéité de la musique et des paroles, donnait à l'évocation des choses locales beaucoup d'originalité.

Sylvia chantait ces mélodies sans trop les nuancer, sans chercher à leur faire dire plus qu'elles ne signifient. D'ailleurs, sa voix petite et fraîche vibrait comme le cristal d'un harmonica.

Il venait presque journellement. Dans toute l'Amérique, il est entendu qu'une cour discrète ne compromet jamais une jeune fille, si elle-même demeure dans les limites de la bienséance. Pour choisir son mari, elle doit se décider en connaissance de cause.

Réception familiale : Mme d'Avila levait les yeux en laissant son ouvrage retomber sur ses genoux. Sous la lumière de la lampe, son beau visage encadré d'argent souriait au nouveau venu.

Sylvia, rougissante, mettait sa main dans celle du jeune homme. Quand la conversation languissait, elle s'asseyait au piano. Leurs doigts se rencontraient aux coins des pages.

Il faisait durer ces préliminaires exquis. Pendant les après-midi des dimanches, il s'isolait avec Sylvia sous l'ombre où les plantes rares développaient leurs corolles insolites. Là, surtout, il aimait à la voir, mariant son exotique beauté aux surprises des fleurs ignorées, quand sa mignonne silhouette se détachait sur les dentelures des fougères ou les branches irascibles des liliacées épineuses. Les grands éventails d'un palmier protégeaient le banc où elle s'asseyait. Sur ce fond de verdure, dans la pénombre des hauts flamboyants, son doux visage, sous la torsade des nattes sombres tordues

et relevées en casque depuis la nuque, se détachait plus chaud de teintes, et son regard d'onde dormante reflétait la nuance des arbres, comme une eau claire sous les bois.

Depuis la matinée du bal, Henri n'avait pas revu Lina. Par politesse, il s'était présenté trois fois chez elle, trois fois il avait trouvé porte close.

Il s'en félicita, cela lui épargnait des explications.

Mais ce soir-là, il tordait sa moustache, maussade, en regardant les spirales de fumée de son cigare monter dans les airs.

On venait de lui présenter le cousin Octavio, l'ami, presque le fils de la maison, le compagnon d'enfance de Sylvia. Beau garçon, brun, aux moustaches soyeuses, à la peau mate et lisse, il traitait sa cousine avec une familiarité dominatrice, comme s'il eût eu des droits sur elle. Il demeurait provisoirement chez sa tante; il venait d'Europe où il avait complété ses études d'ingénieur. Il était instruit mais suffisant : « Joue ceci, joue cela. » Ses invitations étaient plutôt des ordres que des prières. Sylvia, sérieuse, obéissait. Henri proférait un bravo. Octavio disait : « Chantes-en une autre. » Et les ritournelles des modinhas tombaient dans le silence glacé.

Au moment du départ, Sylvia accompagnait Henri, quand son cousin la rappela. Impatientée, elle répondit :

« Attends ».

Elle observait le visiteur en lui tendant la main :

« Vous êtes triste ce soir. »

Il répondit :

« On le serait à moins. »

Ils ne trouvèrent rien d'autre à se dire.

« A bientôt », prononça-t-elle enfin.

Henri, rageur, revenait à pied dans la nuit. Les événe-

ments se précisaient. « Vous êtes triste, ce soir. » Il entendait la voix chantante et consolatrice. Mais il se rappelait aussi comment Sylvia obéissait passivement à Octavio. Qu'était-elle pour lui ? cousine tout simplement, fiancée, peut-être, par une promesse échangée naguère entre eux.

Il se rappela tout à coup que le jour où il avait rencontré Sylvia chez Lina, elles avaient parlé d'Octavio.

Agacé, il murmura :

« Que m'importe ! »

Mais tout son être se rebella.

« Je m'expliquerai avec elle..... Le cousin ne bouge pas de là. — Si je recourais à Lina..Non, tout de même ce serait trop de toupet ! »

Le lendemain, sur le bateau, la première personne qu'il aperçut, fut l'ingénieur. Ils se saluèrent de loin, froidement.

Henri s'ennuya au bureau.

« Irai-je chez Flonflon? »

Sa conscience protestait.

« Quel mal fais-je, après tout ? »

Il trouva ces dames dans la salle à manger. Marguerite, avachie dans un fauteuil, gasconnait une histoire. La bonne amie, de plus en plus maigre, s'étiolait dans un coin. Trois autres femmes et Flonflon assistaient gravement aux passes magiques d'une tireuse de cartes, en train de leur dire la bonne aventure.

Généralement, il ne s'éternisait pas avec cette engeance. Mais Flonflon curieuse, le retint.

« Un moment, veux-tu ? »

Il s'assit, examinant la sibylle penchée sur ses tarots. « Bon type! » Elle vêtait une toilette surannée. On lui faisait cadeau de nippes usées, plus élégantes, mais encore luxueuses. Elle n'était point jeune, point

vieille, pas belle, pas laide non plus ; défraîchie, seulement, comme ses vêtements. Avec cela, des yeux scrutateurs dans un visage implacable.

« Un monsieur d'un certain âge, riche..... défiez-vous d'une femme blonde. — Vous recevrez une lettre... courte contrariété... une visite. Vous perdrez un objet, mais il vous sera rendu. Tiens ! un cadeau. »

Henri, sceptique, riait des ces redites. Quand la tournée fut finie, la cartomancienne s'adressa à lui.

« Voulez-vous connaître votre avenir?... c'est cinq mille reis les cartes simples ; dix mille reis le grand jeu.

— Il veut bien », dit Flonflon, répondant pour lui.

Résigné, il attendit, le sourire aux lèvres, dévisageant la bonne femme qui préludait à ses incantations.

Elle étala au hasard les rois, les reines, les valets fidèles : Charlemagne barbu, Pallas endeuillée, Lancelot imberbe.

Elle compta, recompta : cinq, six, sept : jalousie, trois, quatre, cinq : prudence.

« Vous attendez une lettre. Vous recevrez la visite d'une femme.

— Je perdrai un objet, interrompit-il, mais je le retrouverai. »

Elle le dévisagea, humiliée dans sa dignité prophétique. Un peu plus, elle brouillait les cartes. Mais elle tenait aux dix mille reis; elle se contint.

« Une grosse affaire pour vous. »

Chaque fois qu'elle prononçait une phrase, elle le dévisageait.

« Une grosse affaire. »

Il ne sourcilla pas.

« Un voyage... »

Il demeura impassible.

« Un mariage avec une jeune fille brune, et il se présente des difficultés. »

Cette fois, il tiqua.

« Un de ses parents lui fait la cour... valet, as, reine; il y a d'anciennes promesses... trèfle, carreau... »

Henri, surpris de la coïncidence, demeurait en suspens.

« ... Valet, cœur... vous l'emportez... »

Il respira.

La faiseuse d'oracles, habile à lire sur les visages les impressions fugitives, se carra dans son triomphe. Elle prit les tarots, aligna les figures hétéroclites.

Elle reprit :

« Défiez-vous d'une femme maigre, qui vous aime, et que vous n'aimez pas. »

Lentement, elle retournait les longues cartes avec respect, comme frappée de religieuse terreur devant les arrêts de l'inflexible destin.

« Vous aimerez plus tard cette femme, et puis une autre; et celle que vous aimez aujourd'hui en mourra de douleur. »

Elle prit la main du jeune homme, qui tambourinait machinalement sur la table, la palpa, considéra les influences astrales, observa les protubérances des monts fatidiques. « Bonne ligne de vie! » — Celle de fortune s'étendait, uniforme. « Pourtant, remarquez cette hachure : grosse perte d'argent! le déboire sera passager.

« D'ailleurs, l'influence de Vénus domine votre vie. »

Alors, comme pour se venger du doute injurieux, elle tint Henri sous le feu de ses regards, lisant au fond de son âme, pénétrant jusqu'aux arcanes de ses émotions et de ses désirs.

« Vous aimez trop l'amour : par curiosité, par orgueil et par sensualité. Il vous exalte, il vous obsède; il

constitue pour vous la sensation suprême et la vanité supérieure, le paiement magnifique de tous les efforts, de toutes les supériorités, de tous les triomphes. Aussi toutes celles qui éprouveront pour vous autre chose qu'un caprice, connaîtront l'agonie des grandes passions douloureuses, car vous serez pour elles incompréhensible et décevant. Elles vous sentiront sans cesse à la merci d'une séduction nouvelle, flatteuse pour votre amour-propre ou votre imagination. Leur vengeance est écrite dans cette ligne de cœur, qui coupe singulièrement celle de vie. Car vous les aimerez toutes, chacune d'une façon différente, pour l'attrait spécial de leur enchantement, sans avoir le courage de renoncer à aucune. »

Sur la main tendue, les visages curieux se penchaient. La tignasse rousse de Marguerite flambait sous les flammes légères des cheveux de Flonflon.

« Les hommes : tous les mêmes ! » rumina la vieille proxénète.

« Ce qu'ils sont rosses ! » conclut Flonflon.

Pourtant elle considérait Henri avec tendresse, aguichée par cet aspect d'homme fatal sous lequel on venait de le peindre.

« Dîne avec moi, veux-tu ? Personne ne viendra nous troubler. »

Il refusa, par pudeur, pensant à Sylvia.

Puis au contact de la main de Flonflon, de toute sa personne qui semblait naturellement imprégnée de voluptés et de parfums, il hésita.

Mais il lui sembla voir le regard de la chiromancienne tout empreint d'ironie.

« Impossible, Flonflon.

— Bête ! dit-elle en l'embrassant de force, tu ne sais pas ce que tu perds. »

*
* *

En montant sur le bateau, il pensait :

« Pourvu que je ne rencontre pas cet imbécile d'ingénieur ! »

Il s'absorba dans la lecture des journaux du soir, contre son habitude, car il aimait à savourer le spectacle jamais lassant de la baie.

« Un petit tour de promenade, monsieur de Palan. »

Le ministre d'Allemagne l'invitait d'un air avenant.

Henri goûtait ses observations un peu lourdes, comme on savoure parfois les pâtes indigestes, pour changer des pâtisseries fines. Tout en se levant, il pensait :

« Je vais être forcé de saluer le cousin. »

« A cette même place où nous sommes en ce moment, dit le ministre, j'ai vu, il y a deux ans, des individus jouer à pile ou face, des billets de cinq cent mille reis, et des bank-notes de cent livres sterling. Ils faisaient ainsi des différences de cent mille francs et plus, sous les détonations du champagne qu'on sablait dans le bar. Ce bateau présentait alors un aspect bien pittoresque : une tour de Babel flottante, si j'ose dire, monsieur de Palan. De tous les pays du monde, les aventuriers accouraient pour se jeter sur les grasses émissions de papier monnaie que le gouvernement provisoire leur donnait en pâture. Vous avez pu voir un reflet de ce spectacle, il y a trois mois, au moment des fameux reports de la Compagnie Générale des Chemins de fer Brésiliens. Ce fut le bouquet. A l'époque dont je vous parle, Petropolis ressemblait à une ville de Californie

au bon temps des placers. Ce fut une courte débauche : les vautours ont repris leur vol ; il ne reste plus que des os. »

Ils se promenèrent, sans rencontrer Octavio.

« Jamais comme alors, reprit le ministre, je n'avais senti la puissance et l'ignominie de l'or. De petits employés, des ouvriers, des manœuvres risquaient leurs infimes ressources, se lançaient dans le courtage marron, et s'enrichissaient parfois tout à coup. Tout s'humiliait alors devant ces rustres. On me présenta, un jour, un individu, qui, trois mois auparavant, me servait à table dans un restaurant. Il roulait carrosse, et entretenait une prima-dona. Il me tendit la main, comme si nous eussions lavé la vaisselle ensemble, et s'écria : « Nous sommes de vieilles connaissances ! — De restaurant, lui dis-je. » Il me tourna le dos sans répondre. Aujourd'hui, il a tout reperdu, et a repris la serviette. »

« S'il était resté à Rio, » pensait Henri.

« Combien peu, reprit le ministre, surent en effet liquider avant la débâcle. Regardez autour de vous, voyez ceux qui ont déjà tout reperdu, et ceux qui s'obstinent à maintenir encore un luxe déjà bien au-dessus de leurs ressources. Qu'attendent-ils ? tout est fini, allez ! bien fini. Les châteaux de cartes se sont effondrés. Au jeu, il y a les timorés et les emballés. Les uns ne gagnent pas, les autres reperdent tout leur gain. Quand ils seront tous retournés à leurs métiers primitifs, ces enrichis d'un jour, quelle impression garderont-ils de cette courte aurore de richesse et de félicité ? Embellira-t-elle leur vie ou conserveront-ils le remords de leur imprévoyance ? Cette fortune qui leur permit un moment d'humilier les autres, les avilira-t-elle à leur tour par contraste, à leurs propres yeux ? ou bien se souviendront-ils d'eux-mêmes comme d'un ancêtre

illustre, dont la gloire rejaillit sur la médiocrité de ses descendants ? »

Quand Henri eut quitté le ministre, il fouilla les recoins du navire, sans rencontrer l'ingénieur.

« C'est ce soir, ou jamais, pensa-t-il, que je dois m'expliquer avec Sylvia. »

Il la trouva pensive, à démêler des pelotes de laine multicolores pour une tapisserie.

Leurs regards se fouillèrent. Mme d'Avila s'enquit des dernières nouvelles de Rio. Puis la conversation tomba. Sylvia demanda :

« Voulez-vous faire un peu de musique ? »

Ils passèrent au salon, elle se mit au piano.

« Feliz a brisa que teus labios roça,
Feliz a flor que no teu collo expira;
E mais feliz quem num sorrir-te
Sorve sobrego beijo. »

De nouveau, ils se regardèrent.

« Avez-vous vu Octavio sur le bateau ? » demanda-t-elle.

« Oui », répondit-il en fronçant le sourcil, piqué de la voir en ce moment penser au rival.

« Comment le trouvez-vous, mon cousin ?

— Je le connais à peine. Pourquoi cette question ? Vous ne m'avez pas attendu sans doute, pour vous former une opinion à son égard.

— Qui sait ?... Vous n'avez guère de sympathie pour lui, c'est visible. Tant pis ! je vous consulte, et trouve en vous un juge prévenu.

— Il vous a demandée en mariage !... » dit Henri, frémissant et hostile.

« Il m'aime depuis longtemps. Avant de partir pour l'Europe, il se déclara. Je le priai d'attendre. J'étais en deuil de mon père ; et puis, je ne me sentais pas mûre pour le mariage. Enfin, je remis ma réponse à son retour. Il est revenu, et je n'ai plus de prétexte pour différer. Je dois donc me décider.

— C'est-à-dire qu'en principe, vous l'accepteriez pour mari ?

— C'est un excellent garçon, dit-elle, intelligent, sérieux et d'avenir. Ce mariage plairait à ma mère. La seule objection, c'est que je ne sens pour lui plus d'amitié que d'amour. Mais l'amitié n'offre-t-elle pas déjà des garanties sérieuses de bonheur? Donnez-moi votre avis.

— Le suivrez-vous?

— Je le suivrai.

— Alors, Sylvia, ne l'épousez pas. »

Magique puissance des intonations et des nuances : sans échanger de paroles plus précises, ils s'étaient dit tout ce que leur âme gardait secret jusqu'alors. Henri, désormais compatissant, murmura. « Pauvre garçon ! » Et il effleura des lèvres la main de la jeune fille.

Les pas de Mme d'Avila résonnèrent dans la salle voisine. Ils se levèrent ; mais Henri ne lâcha pas la main mignonne de Sylvia, en sorte que la vieille dame au visage toujours souriant, les trouva l'un près de l'autre, dans une attitude où il y avait plus d'abandon que de solennité. Sylvia, rougissante, fixait le parquet, Henri regardait tour à tour la mère surprise, la fille dont la petite main frémissait dans la sienne, et dont la mine était plus éloquente que toutes les paroles qu'ils eussent pu prononcer.

« Sylvia, accompagnez votre fiancé. »

Le jardin, plein d'ombre, s'illuminait du rayonnement intermittent des mouches lumineuses. Suspendue au bras d'Henri, Sylvia écoutait le murmure de ses tendres paroles. L'un et l'autre avaient cette curiosité des amants de savoir depuis quand ils s'aimaient.

Tout à coup, elle demanda, sérieuse :

« Je puis aviser Lina, n'est-ce pas ?

Dans un éclair, Henri revit dans l'atelier de l'artiste, la statue du *Désir* figée dans sa pose extatique et douloureuse. Ce fut une vision furtive et perverse ; il n'eut même pas besoin de la chasser.

« Certainement, ma chérie, répondit-il ; vous devez même la prévenir ; n'est-elle pas votre amie? »

A son tour, elle murmura :

« Pauvre Lina ! »

Comme ils approchaient de la grille, une énorme chauve-souris des tropiques frôla Sylvia. Craintive, elle se réfugia contre l'épaule de son compagnon, d'un geste confiant qui était déjà un don de tout son être. Lui, dans le rôle de défenseur qui lui appartenait désormais, la reçut dans ses bras, chassant d'une main le monstre hybride qui s'entêtait à sa poursuite. Et ce fut dans cette lutte enfantine et cette attitude symbolique qu'ils échangèrent leur premier baiser.

DEUXIÈME PARTIE

I

Sur le boulevard des Italiens, Sylvia, frileuse, fleur du soleil exposée aux frimas, se serrait, tout emmitouflée dans ses fourrures, contre son mari. La neige tombait, silencieuse et molle. Une buée couvrait les vitres des cafés ; les étalages flamboyaient dans la nuit; les voitures se croisaient, rapides, sur la chaussée, dans le grand mouvement de six heures ; et l'on pressentait, en contraste avec la tristesse de la rue, une vie intense et joyeuse, chaude et lumineuse, offerte partout en lettres de feu à ces passants de hasard errant dans la froidure et l'obscurité.

Henri se retrempait à l'âpre bise. Il faisait à sa femme les honneurs de Paris, trouvant délicieux de flâner ainsi sous la neige, pour mieux jouir ensuite de la tiédeur intime du dîner.

La tentation des belles choses en vitrines attirait Sylvia. Henri s'amusait de ses exclamations naïves, enchanté d'initier cette petite créole à ces raffinements.

« Ça te plaît? »

Elle se récriait, le voyant déjà prêt à un nouvel achat. Depuis un mois, les paquets s'accumulaient à l'hôtel.

Mais sans l'écouter, il tournait la poignée de la porte.

Des demoiselles compassées ou souriantes, s'enquéraient de ce que « Madame désirait ».

Les mots portugais faisaient renchérir le prix de la marchandise.

Le mannequin paradait devant elle, l'air ennuyé, la toisant des pieds à la tête, d'un regard lourd. Elle sentait qu'elle n'était pas du tout dans le mouvement, et qu'elle subissait la mode nouvelle sans en avoir l'instinct. Elle s'en effrayait, craignant de baisser dans l'estime d'Henri.

Lui, au contraire, la trouvait charmante, et riait de ses hésitations.

Le coup de fouet de l'hiver donnait du rehaut à la beauté de la jeune femme. Sa grâce très personnelle la révélait étrangère, et attirait les regards. Le froid peignait son teint mat à la gouache. Des gens bien informés, l'entendant prononcer les paroles un peu zézéyantes et nasales de la langue portugaise, disaient avec conviction : « C'est une Espagnole. »

Chez Marguery où il la conduisit ce soir-là, un maître d'hôtel corpulent s'effaça devant eux. Ils entrèrent dans le cabinet dont la tiédeur réconforta Sylvia.

Dégagée de sa pelisse, toute gracieuse dans son costume aux gros carreaux écossais, elle souriait à Henri, qui lisait gravement la carte, et la consultait du regard.

Pas gourmande, elle faisait la moue.

Voulant l'émoustiller, il déclara :

« Nous dînerons au champagne. »

Le maître d'hôtel énumérait les potages.

« Consommé aux pointes d'asperges, dit Henri. Vous nous donnerez ensuite une sole à la Marguery, et comme rôti, un caneton au sang. »

Quand le maître solennel se fut retiré, Henri expliqua à Sylvia qu'il serait aussi monstrueux de conduire chez

Marguery une petite Américaine fraîchement débarquée sans lui faire goûter la sole de l'établissement, que d'emmener quelqu'un à Naples sans lui montrer le Vésuve. Après Richelieu qui rapporta la mayonnaise de Port-Mahon, et Béchamel qu'immortalise une sauce blanche, Marguery vivra dans les annales gastronomiques, et sa mémoire sera bénie par la phalange séculaire des gourmets.

Et tandis que Sylvia dégustait le poisson imbibé du coulis crémeux, Henri proféra :

« Ça vaut mieux que ta feijoada, tout de même. »

Elle rit, tout en défendant le plat national.

Debout devant un dressoir, et flanqué de deux garçons en guise d'acolytes, le maître d'hôtel officiait. Après avoir, d'un geste pontifiant et rituel, passé le couteau à découper sur l'affiloir, il commença de tirer du dos en nef du caneton minuscule, une telle quantité de tranches effilées, que cela tenait de la prestidigitation ou du prodige. Il aligna les lèches une à une sur le plat, et ne s'arrêta qu'après en avoir couvert tout le tour, comme s'il eût été capable de renouveler avec un modeste volatile, le miracle de multiplication qui suivit le sermon sur la montagne. Alors un des assesseurs versa la carcasse de la bête dans une mignonne presse nickelée dont l'autre serra la vis. Le jus vermeil coula comme d'une fontaine au centre du plateau.

Le prestige des choses trop vantées naguère devant Sylvia disparaissait en présence de la réalité. D'autres, dont elle n'avait au contraire jamais entendu parler, excitaient son admiration.

Un soir, dans le grand foyer de l'Opéra, pendant l'entracte, elle eut la surprise de n'apercevoir que des étrangers et des étrangères, Anglaises aux dents d'ogresses, Américaines du nord en d'invraisemblables

toilettes, argentins loquaces au plastron resplendissant. L'ensemble de ces gens était plutôt hétéroclite et inélégant. Le grand foyer baissa dans son estime.

Par contre, elle ne se lassait pas de regarder, dans leurs allées et venues, les petites Parisiennes du Paris travailleur, gracieuses toujours, faisant leur élégance d'un rien bien placé, d'un ruban, d'un pompon, d'un nœud singulier, inimitables dans leur façon de marcher, de regarder, de bavarder, de sourire.

Elle était habituée aux façons des servantes de couleur, hâbleuses, lentes et familières. La femme de chambre de l'hôtel avait des allures rapides et discrètes de chatte qui se faufile, des doigts souples, une marche guillerette.

Tout était nouveau pour Sylvia : la façon de vivre, le coudoiement indifférent du Paris rangé et du Paris qui s'amuse, les attitudes des gens d'affaires et des désœuvrés, le mouvement des grandes avenues, les criailleries des camelots, l'intensité de la réclame, la fièvre de la ville agitée, et aussi le calme et l'ordre de la vie bourgeoise, entrevue par hasard dans ces hautes maisons silencieuses, où cinq, dix, quinze familles, de position et de classes différentes, habitent les unes au-dessus des autres, avec un minimum de domesticité, une entente supérieure du ménage, si différentes de la famille brésilienne, à laquelle il faut un confort qui touche à la prodigalité par le train de maison, l'abondance des plats, la cohorte des domestiques, l'absence de toute économie rationnelle.

Les extravagances de Paris, si gâté de civilisation raffinée qu'il a parfois la nostalgie de la boue, étonnaient Sylvia. Un soir, Henri l'amena dans une sorte de souterrain, où ils payèrent fort cher le plaisir d'être agonis de sottises. Ils ne trouvèrent là ni cocottes, ni gens

d'apparence suspecte, mais des femmes bien mises, et des hommes du monde savourant le délice de s'entendre traiter de cocus. Henri, vite écœuré, entraîna Sylvia. Cela passait les bornes. Il trouvait qu'une femme peut aller à peu près partout avec son mari. Mais cette fois, il regrettait de s'être fourvoyé.

« C'est idiot, déclara-t-il en sortant. Ne dis rien de notre escapade à papa. »

Le beau-père de Sylvia devait arriver le lendemain. Elle l'avait connu en passant à Lyon. Il était imposant et sévère ; l'urbanité voulue de ses paroles, qui avaient même une certaine onction, laissaient une impression âpre, comme une pommade à la rose où l'on a incorporé quelque révulsif.

Dans les salons, Sylvia faisait sensation par le charme de sa beauté exotique. Les femmes même ne la jalousaient pas trop ; elle était meublante et agrémentait une réunion. Les unes trouvaient sa simplicité charmante ; les moins indulgentes, irritées par la cour dont on l'entourait, la déclaraient insignifiante et bébête. Elle était pour tous également accueillante et aimable. Les hommes perdaient vite de vaines espérances, car elle semblait ignorer leurs adulations. Deux ou trois s'aventurèrent jusqu'à une déclaration, et n'eurent même pas l'honneur de sa résistance ; elle les accabla de sa surprise et de son mépris.

Pourtant elle aimait la camaraderie franche, les causeries gaies, les réunions brillantes, les toilettes jolies, les bijoux précieux ; mais raisonnablement, comme elle faisait toute chose. Une cour délicate avait pour elle son prix, pourvu qu'elle fût exempte de sous-entendus. Elle vivait au grand jour, dans la limpidité d'une atmosphère purifiée de brouillards et de chimères.

Sylvia, qui manquait de romanesque, avait un senti-

ment médiocre, mais juste de la beauté. Dans les musées, son admiration allait d'instinct aux œuvres sincères et de conception simple. Les tableaux complexes, aux poses conventionnelles et théâtrales, la laissaient hésitante.

Par les belles après-midi d'hiver, emportée au trot des chevaux dans la victoria berceuse, pelotonnée sur le coussin, immobile dans le couvre-pieds, pressant le manchon contre sa poitrine, Sylvia regardait s'allonger devant elle la perspective des grandes avenues qui conduisent au bois. Les arbres tendaient la maigre trame de leurs branches vers le ciel, et la jeune femme, fermant les yeux, revoyait en rêve dans le jardin maternel, les rameaux jamais dépouillés, projetant leur ombre sur la fragile splendeur des orchidées. — Au-dessus de sa tête, dans un ciel languide, le pâle soleil lançait de froids rayons. Et c'était dans la mémoire de Sylvia, l'embrasement de l'astre aux tropiques, dans un rayonnement de fournaise. Là-bas, sur l'Arc, la neige incrustée dans les hauts reliefs, accentuait la teinte sombre du monument. — Et les maisons roses, bleues, blanches, mariant leurs teintes multicolores aux innombrables nuances des régions ensoleillées, passaient, vision chaude, sur l'horizon glacé.

Dans l'avenue des Acacias, les voitures prenaient la file, au pas.

Les taillis dénudés du bois s'enchevêtraient. La neige y donnait un aspect de féerie. Les chevaux piétinaient, les voitures roulaient dans le silence de la nature, sur le sol durci par la gelée. Et les stalactites de la cascade, prise par le froid, dardaient du haut de la grotte, leurs pointes translucides de cristal. Aux oreilles de Sylvia, bourdonnaient de lointaines cigales, accompagnant, dans la forêt profonde, la roulement écumeux d'une chute d'eau.

Voyant sa femme pensive, Henri demandait :

« Qu'as-tu, chérie? »

Souriante, elle répondait, dans la langue maternelle :

« *Nada, meu querido, un pouco de saudade*[1] ».

Saudade : la parole jolie enchantait Henri. Il avait maintes fois, sans y parvenir, essayé de la traduire. Elle condensait pour lui la mentalité d'une race affectueuse, prédisposée à la nostalgie et au rêve par l'aspect des sites verdoyants et graves du Tras-os-Montes et de l'Alemtejo. C'est dans un recoin perdu des montagnes lusitaniennes, qu'un pâtre, en songeant à sa promise demeurée au village, a sans doute trouvé le mot magique qui trouble, aux accords de la guitare et aux strophes des *fados*, l'âme des fiancés et des amoureux. Il dit la tristesse et le regret parfois tempérés d'espérance, toujours empreints de résignation. Le sentiment qu'il exprime, distinct de la mélancolie, est moins artificiel et plus précis, et ne se perd pas dans cette complexité souvent apparente, qui permet aux petites âmes de magnifier leur mesquinerie.

L'amant séparé de sa maîtresse, le père éloigné de ses fils, le vieillard et l'étranger, exilés de la jeunesse et de la patrie, l'éprouvent tour à tour. « Saudade », disaient au moment de la domination espagnole, les patriotes pleurant sur l'antique liberté. « Saudade », répétaient en plantant le pavillon des Bragances sur une terre nouvelle, les navigateurs portugais, qui faisaient hommage à la métropole de quelque île mariant sa verdure aux flots ardoisés de l'Océan. « Saudade », s'écriaient en se souvenant du sol natal, les premiers colons qui défrichèrent les forêts millénaires, et transmirent de

1. « Rien, mon chéri, un peu de nostalgie. »

génération en génération, le mot ineffable, à travers des larmes, des sourires et des baisers.

« Saudade », murmurait Sylvia, en pensant à la riche nature du Brésil, sous le mièvre paysage d'hiver.

Elle avait rarement des nouvelles d'outre-mer. Parfois, un télégramme du *Figaro* ou du *Temps* écorchait les quatre ou cinq mots dont se compose le nom de tout Brésilien et de tout Portugais qui se respectent.

Mais un matin, en rentrant pour déjeuner, Henri s'écria :

« Sais-tu la nouvelle ? Rio est en révolution. L'amiral Custodio José de Mello a soulevé l'escadre, et mis le président en demeure de démissionner. »

Sylvia ne s'effraya pas outre mesure. Depuis trois ans elle avait vu se succéder une demi-douzaine de pronunciamientos anodins. Ils ne devaient retourner au Brésil que dans six mois. D'ici là, les événements suivraient leurs cours, et Rio serait pacifiée. Pour le moment, elle supportait avec résignation les petites misères que lui causait son beau-père. Farci de traditions, orgueilleux et irréductiblement gallican, il ne pouvait admettre qu'il y eut au monde une autre langue que la langue française, un autre accent que celui du centre, d'autres façons de se vêtir, de s'indigner, d'admirer et de penser que celles en usage dans la bonne bourgeoisie provinciale, car il était non seulement de la France, mais de Lyon. Il ne s'étonnait pas des manières si naïves et gracieusement originales de sa bru ; cet homme intègre, habitué depuis quarante ans à moudre des sentences, avait pour principe de ne s'étonner de rien. Mais il était horripilant à la façon d'une mouche qui bourdonnerait des conseils. Il se mit en tête de donner à sa belle-fille une intonation correcte, des attitudes de présidente et des préjugés. Il se scandalisait surtout de

l'indifférence de Sylvia pour les opinions séculaires qui divisent la France en camps si tranchés. Elle ne leur donnait pas plus d'importance qu'aux questions oiseuses ou profondes, mais essentiellement transitoires qui vont mourir aux extrémités de la France, après avoir fait vibrer un moment Paris.

« Ah! reste donc comme tu es, disait Henri à sa femme, et laisse dire papa. »

Et il baisait les beaux yeux prêts à verser des larmes, car elle s'appliquait, sans jamais obtenir l'approbation du juge routinier, dont la redingote noire et le col droit l'intimidaient autant que l'hermine et le mortier, un accusé sur la selette.

Aussi quel plaisir de s'échapper avec son mari pour courir les musées, les théâtres et les environs. Déjà le printemps pointait des bourgeons hâtifs. On ne voyait plus les moineaux en pelottes hérisser leurs plumes et s'arrondir, transis, sur les branches. Les toilettes de demi-saison souriaient dans l'après-midi encore frileuse. Les bambins, guéris de leurs engelures, gambadaient dans les squares et les avenues. Jamais Sylvia n'avait vu de lilas. Henri couronna l'aimée de leurs grappes.

Il l'aimait avec fierté, car il se sentait envié. Un jour, devant la devanture d'un magasin, une petite blonde lui glissa en sourdine :

« Viens chez moi. »

Il la regarda, jolie, bien faite ; il n'eut pas même une tentation.

Pourtant, il lui arrivait dans le monde, de flirter un peu plus qu'il n'eût convenu. Sylvia, pas jalouse, le plaisantait.

Il en concevait un léger dépit.

« Si je te trompais, pourtant ? »

— Pourquoi, mon Dieu ! » répondait-elle en ouvrant

des yeux surpris. Puisque nous nous aimons. Les femmes chez qui nous allons sont-elles plus jeunes et plus belles ? »

Un jeudi, par une après-midi radieuse, ils se rendirent au bois prosaïquement en omnibus, pour avoir le plaisir de marcher au bras l'un de l'autre et de se perdre dans les sentiers. Tout à coup Henri se récria, en voyant un monsieur très élégant venir à leur rencontre : « Salvani ! »

L'attaché souriait en serrant les mains tendues vers lui :

« Je suis arrivé hier; demain, j'allais à votre hôtel. Toujours charmant Paris. Ça fait plaisir de se retrouver, n'est-ce pas, à dix mille kilomètres de *Petrop*.

— Avez-vous vu maman ? demanda Sylvia.

— Certainement, je suis allé prendre congé d'elle. Je l'ai même trouvée légèrement souffrante.

— Souffrante ! s'écria Sylvia.

— Oh ! rien de grave. Quelques suffocations dont elle se plaignait. Elle était, du reste, souriante à son ordinaire. Elle m'a tant parlé de vous.

— Pauvre maman ! dit Sylvia.

— Quand retournerez-vous au Brésil ?

— Pas de sitôt. Après m'avoir fait griller aux tropiques, Sa Majesté m'envoie maintenant geler sous le pôle. Après les collines verdoyantes de Rio, je contemplerai la nudité hibernale des fjords. Tel que vous me voyez, je vais prendre possession de mon nouveau poste à Stockholm.

— Quel malheur ! dit Henri.

— C'est notre destin, à nous autres, diplomates, de ne créer d'attaches nulle part, dit mélancoliquement Salvani. Nous connaissons superficiellement un grand nombre de pays, sans jamais pénétrer bien à fond la mentalité d'aucun peuple. Partout, nous rencontrons le

même clan cosmopolite, la même société de diplomates impersonnelle et indifférente, aimable par métier, passablement jalouse au fond, factice vous savez comment. »

Sylvia distraite, songeait à sa mère qui, sans doute, à cette heure, étendue sous les flamboyants du jardin, pensait de son côté à l'absente.

« O Paris ! notre patrie à tous, s'écria soudain Salvani. »

Ils débouchaient sur la route de Suresnes, en face de l'avenue du Bois. Le flot des voitures montait vers eux et s'engouffrait sous la grille. Les attelages, au trot rythmé des chevaux maintenus par les cochers raides, obliquaient à droite vers l'allée de Longchamp dans un carillon de chaînettes. Parfois, dans un huit-ressorts cossu, une grosse dame et un vieux monsieur étalaient la laideur de leur richesse. Au sortir de l'hiver, le rajeunissement des êtres, la tiédeur de l'air, le rayonnement du ciel couleur de turquoise, agitaient l'âme de Sylvia, y faisaient naître un miraculeux sentiment de la beauté des choses. Jamais, sous l'éternelle frondaison tropicale, elle n'avait éprouvé cette vitalité débordante, qui la faisait participer au renouveau. Devant ces parterres et ces taillis couverts d'une verdure pâle comme une première touche d'aquarelle, l'espérance réconfortait son cœur.

« Pauvre maman, quel plaisir de la revoir !

— Votre soirée est-elle prise, Salvani ?

— Non. Je me proposais de flâner. La flânerie, c'est le grand charme des voyages. Elle est toujours riche d'imprévu. »

En rentrant à l'hôtel, Sylvia remonta dans sa chambre ; les deux hommes demeurèrent seuls.

« Votre départ a dû faire couler bien des larmes, Salvani, dit Henri en souriant.

— Dites que je suis parti du Brésil d'une façon stupide. Depuis quelques mois, les journaux de Rio ont créé une section humoristique, plutôt leste. L'un d'eux, dans les colonnes de cette section imprimée avec l'apparence d'un fac-simile de journal en réduction sous le titre de *O Filhote*[1], m'a pris à parti d'une façon tellement transparente qu'il était impossible de ne pas me reconnaître. La femme visée, ainsi que moi, appartient à la meilleure société de Pétropolis. Du reste, vous la connaissez, Palan ; mais n'attendez pas que je vous la nomme.

— J'aurai donc la discrétion de ne pas vous la nommer non plus.

— Quoi ! vous aviez remarqué... c'est surprenant : je m'observais avec tant de soin. Bref, il y eut scandale. Au Brésil, le duel n'est point passé dans les mœurs. Je n'ai donc pas eu la ressource de chercher querelle au mauvais plaisant sous un prétexte quelconque, et j'ai supporté l'affront pour ne pas compromettre davantage l'autre victime de cette facétie stupide.

— Et cette aventure a décidé de votre départ.

— Nullement. Simple coïncidence, mais fâcheuse. Du reste ces derniers mois ont été signalés par une série d'esclandres. D'abord le mari de la petite comtesse l'a surprise eu flagrant délit et rossée d'importance.

— Que me dites-vous là, Salvani ! Quoi ! cet homme débonnaire s'est porté à cet excès ! cet aveugle est devenu clairvoyant !

— Et même tragique, car il a failli tuer l'amant temporaire de sa femme à coups de revolver. Voyez ce que nous avons risqué, Palan. Le geste a paru brutal. Les frasques de la comtesse n'étonnaient plus personne ; et

1. Le petit-fils.

ce mari, médiocrement ridicule, est devenu odieux. On ne déroute pas ainsi l'opinion ; c'est de mauvais ton. Et puis, trop de gens ne lui pardonnent pas le péril qu'ils ont inconsciemment couru.

Enfin pour compléter la série, nous avons eu le scandale de ce brave Almabuena.

— Almabuena! pas possible.

— C'est comme je vous le dis : ce prudent, ce timoré, ce snob a commandité je ne sais quelle affaire louche de tripot. Sa fortune et son decorum y ont sombré. Il a dû démissionner, et sa femme, que vous connaissez, va lui faire une cruelle existence.

Tous ces gens-là sont partis, envolés, disparus.

— Avez-vous vu madame Silva ? demanda soudain Henri.

— Une ou deux fois, en compagnie d'un monsieur.

— D'un monsieur !

— Oui. Un homme grand, gros, pas beau, pas chic, l'air d'un placier.

— Alors, elle n'avait pas l'air triste ?

— Non, elle n'avait pas l'air triste. C'est un rude coup pour votre fatuité, Palan, supportez-le avec philosophie.

Sylvia revenait. Son beau-père était reparti la veille pour Lyon. Le dîner à trois fut gai. Mais au dessert, l'arrivée d'un télégramme jeta un froid.

« Des nouvelles de mon père, sans doute, dit Henri, qui voyait Sylvia pâlir. »

Après avoir lu la dépêche, il hésita.

« C'est de ton cousin. »

L'ingénieur annonçait que l'état de Mme d'Avila était précaire.

Mais il était facile de lire entre les lignes. Sylvia impatiente tendait la main.

« Donne. »

Elle reçut vaillamment le choc, voulant seulement partir tout de suite, comme si en quelques heures, elle eût pu se rendre auprès de sa mère à l'agonie.

Le lendemain, un autre télégramme annonça le dénouement.

Ils avancèrent leur départ. Le vieux monsieur de Palan, Salvani, quelques intimes, les accompagnèrent à la gare. Le vieillard s'efforçait d'être impassible. Henri le regardait, ému. Se reverraient-ils ? Le train s'ébranla. Le jeune homme demeura longtemps à la portière, en contemplant la buée lumineuse que le Paris nocturne projetait vers le ciel.

II

Appuyée aux bastingages, à côté de son mari, Sylvia rêvait dans sa robe de deuil. Son affection pour Henri était devenue non pas plus tendre, mais plus profonde et plus grave, depuis qu'elle se savait à jamais sevrée de l'amour maternel. Le bruit rond de l'hélice, le déferlement hautain des vagues annonçant l'approche de l'océan, la majesté de la grande nuit marine, impressionnaient son âme attristée, mais avide de consolations. Et le sentiment même de sa faiblesse et de sa dépendance lui était un gage de protection et de tendresse qui faisait naître en elle la quiétude et le réconfort.

Une étoile plus brillante, aux couleurs changeantes, projeta ses nuances alternantes sur les flots. En même temps, la vague se creusa davantage, le navire roula et tangua.

« Adieu, France! » dit Henri, en saluant le phare de Cordouan. Et il entraîna sa femme, que les premières embardées du golfe de Gascogne faisaient déjà défaillir.

Le golfe fut mauvais. Henri demeurait près de Sylvia souffrante dans sa cabine, ou bien montait sur le pont

pour aspirer l'espace chargé d'air sapide. Le vent avait un goût de varech et de sel. La mer était grise et terne sous l'embrun. A l'avant du navire, de hautes murailles se dressaient : « Tu n'iras pas plus loin. » La lourde quille fendait la vague d'un mouvement uniforme et têtu : Le mur humide s'écroulait, découvrant, au loin, de grands remous silencieux.

Dans la matinée du troisième jour, sentant le navire immobile sous leurs pieds, Sylvia et Henri montèrent sur le pont. Autour d'eux la rade de Marin s'étendait, calme et azurée, dans le circuit montagneux de la côte espagnole. Des bateliers, accostés au navire, offraient d'une voix rude une mesure de coquillages pour quelques pesetas, tandis qu'à l'arrière du bachot, un gamin basané maniait l'écope, en psalmodiant un chant local où coassait l'accent guttural de la jota.

Quelques heures plus tard, ils se promenèrent dans les rues de Vigo. Des pauvres, pouilleux, demandaient l'aumône au coin des ruelles. C'était un dimanche : des jeunes gens recevaient et renvoyaient la pelote avec les *cestillas*, sous les marronniers des allées. Des femmes en chapeaux, d'autres en mantilles, les regardaient jouer. Dans une *posada*, des *manolas* dansaient en secouant leurs croupes et en jouant du tambourin : « Salero ! » Les passagers par groupes, se rencontraient dans la ville. Deux petites femmes qui s'en allaient faire la noce en Argentine, passèrent en voitures, accompagnées d'un vieux monsieur.

Le lendemain, Sylvia revit les collines du Tage, la lourde tour de Belem, et les maisons multicolores de Lisbonne, qui rappellent les quartiers bariolés de Rio. Sylvia entendait parler sa langue maternelle, mais avec l'âpre intonation de l'ancienne métropole, rude aux oreilles des Brésiliens. Ils trouvèrent des télégrammes,

des lettres apportées par le Sud-Express, les derniers adieux de la France, avant le long voyage à travers l'Océan.

Puis ce furent des journées désœuvrées, mortes. Les passagers commencèrent à s'étudier et à se connaître. Il y en avait d'expansifs et de concentrés, d'orgueilleux et de liants, d'indifférents et de potiniers. Sur le pont, où les chaises de paille marquaient la place habituelle des voyageurs, quelques femmes aimables ou jolies eurent leur cour. Les deux cocottes les traitaient volontiers de chipies : « Auront-elles bientôt fini de le faire à la pose? » Mais elles-mêmes traînaient à leur suite la légion des célibataires et des commis-voyageurs. Ceux-ci les menaient à la buvette, où leurs rires noyés dans les coupes de champagne, troublaient l'attention morose des joueurs. De gros *estancieros*, déjà dépouillés par les rafles de Monaco, laissaient le fond de leurs sacoches aux mains des bluffeurs. Bah! la prochaine récolte des laines couvrirait le déficit : « Y mas diez, y mas vinte, y mas trinta libras, caramba! »[1]

Un monsieur à fortes moustaches s'asseyait au piano, ouvrait une partition au hasard, et pendant des heures, jouait tout ce qui lui passait sous les yeux. Il voyageait pour une maison de Bordeaux; et l'on se demandai comment, en plaçant ses vins, il avait pu acquérir ce mécanisme d'automate.

Parfois, un ténor en tournée de concerts, daignait chanter une romance, après s'être fait prier pendant des heures. Les gens s'arrêtaient dans leur promenade circulaire autour du pont, et collaient leurs visages aux vitres du salon, pour voir la face congestionnée du chan-

1. Encore dix, encore vingt, encore trente livres, caramba!

teur qui sombrait ses notes de poitrine dans le registre haut.

Une passagère, embarquée à Lisbonne, apparut après trois jours de mal de mer. Grande, pâle, d'une élégance théâtrale, elle montait sur le pont en chapeau de ville, sous un long voile, dans une toilette de visite à grands tra-la-la. Le ténor se déclara son chevalier servant, prit un air fatal, et monta la garde autour d'elle. Le mari, grand diable au poil roux ne quittait pas la salle de jeu. Il perdait, c'était le comble. Un vent de scandale passa parmi les groupes austères. « Ils ne se gênent point, par exemple ! et le mari : quelle bonne tête ! » Quand le ténor festonnait des roulades, la belle dame défaillait sur le sopha du boudoir.

A Dakar, le cortège habituel des pirogues entoura le navire à l'arrivée. Les nègres, luisants comme un bois noir passé à la cire, serraient leurs pagnes autour de leurs hanches ou se montraient dans leur sombre nudité. Des pièces de dix sous brillaient aux mains des voyageuses. La horde simiesque gesticulait en hurlant : « Par ici, jette, madame jolie ! » Immobiles, dans l'attitude du fauve guettant sa proie, ils suivaient la courbe de la pièce dans l'espace. Puis l'on apercevait du bord une série de cabrioles ; une douzaine de paires de jambes disparaissaient dans l'écume, et l'instant d'après, tous émergeaient, piaillant comme des corneilles, l'un d'eux tenant entre ses lèvres le disque minuscule.

Un superbe Yoloff, drapé dans une cotonnade bleue et blanche, monta sur le pont, et offrit sa felouque pour conduire les excursionnistes à terre. Il baragouinait un sabir plus intelligible que celui des autres Sénégalais, car il avait figuré, à titre de curiosité exotique, dans la section coloniale de la dernière exposition universelle. « Gentilles, les petites Parisiennes, hein ! » lui demanda-

t-on, pendant la traversée du navire à la côte. « Ah! oui, gentilles! » Et dans son enthousiasme, il lança le nom générique des maisons hospitalières à gros numéros. Stupeur dans la barque : des messieurs graves froncèrent les sourcils ; des loustics s'esclaffèrent à la poupe ; une jeune fille innocente demanda :

« Qu'est-ce que cela veut dire ? »

A terre, les feuilles des arbres brûlés par le soleil disparaissaient sous une couche de poussière. De petits ânes, portant de maigres fardeaux, soulevaient sous leurs pieds un nuage suffoquant. On rencontrait des officiers et des soldats minés par les fièvres contractées dans la brousse, ou dans l'ombre redoutable des humides palétuviers. Des négresses passaient, coiffées d'une quantité de nattes fines, qui semblaient la chevelure vivante des furies. Au marché de Thiès, d'autres offraient à la gourmandise des acheteurs, le couscous, sous ses divers aspects, dans des sébiles de bois, au milieu de fruits inconnns. Des marmots presque nus, se trémoussaient ou hurlaient dans leurs guenilles.

Et ces aspects de sauvagerie primitive offraient une grande richesse de couleurs.

Plus loin, c'était le village nègre, les cases serrées, rondes, petites, enfumées et puantes. Celle du pseudo-roi, plus spacieuse, décorée d'un mobilier rudimentaire, s'ouvrait hospitalière aux voyageurs. La famille royale, habituée à ces visites lucratives, tendait la main aux aumônes. Sa Majesté était absente ; on la rencontra au retour. C'était un grand vieux nègre, coiffé d'un turban, enveloppé d'un burnous, les traits noyés dans une barbe grisaille. Il s'appuyait sur un bâton avec l'air digne d'un roi mage portant de la myrrhe.

Après Dakar, la grande traversée du désert liquide, entre ciel et eau, de continent à continent au-dessus du

gouffre frémissant de l'Atlantique. — La mer unie, apaisée, sans un pli, sans une vague, se ridait à peine, comme du plomb en fusion. Une réverbération éblouissante enveloppait le navire; des bandes de poissons volants décrivaient une courbe aérienne, et retombaient dans leur repaire, avec le vol rasant de bécassines effarouchées. Le soir, au coucher du soleil, l'horizon se moirait. Des passagers attentifs épiaient le rayon vert; mais toujours un nuage furtif s'étendait comme une bande d'or au-dessus de la démarcation des flots : « Ce sera pour demain. »

La nuit, l'onde brasillait aux rayons de la lune. Un sillon phosphorescent marquait, aux heures obscures, le sillage lointain du transatlantique. L'hélice projetait une pluie d'étincelles au-dessus d'une boule de feu. Les constellations boréales s'attardaient à l'horizon. Déjà la croix du sud resplendissait au midi. Alors, dans le salon, dominant le bruit des accords, la voix du ténor se mariaít au susurrement de la vague déferlante, et la belle passagère, en grande toilette, alanguie sur le sopha, buvait ses paroles, et noyait ses regards dans les siens. Pendant ce temps, le mari perdait au pocker; et les deux petites qui allaient faire la noce en Argentine acceptaient le bras de l'un et de l'autre, pour parcourir le pont à grandes enjambées.

Une buée humide et chaude alourdit l'atmosphère aux approches de la ligne. Des nuages noirs, lointains, veloutés, ressortant en vigueur sur l'azur du ciel, marquent cette région équatoriale que les marins appellent le « Poteau Noir ». Souvent, l'un des nuages crevait audessus du navire, dans une averse tiède, et le soleil, en reparaissant, transformait le pont en étuve. L'ennui, l'inquiétude vague de se sentir si petit, si chétif, si loin de l'humanité, au centre du cercle immuable de

l'horizon attristait la vie uniforme du bord. Un grand voilier, silhouette frêle et grossissante, apparut dans le lointain. Il allait, toutes voiles dehors du mât d'artimon au beaupré. De part et d'autre, les signaux furent hissés ; la ligne des pavillons hiéroglyphiques flotta dans les cordages. La carène grandit, les nuances se précisèrent ; on aperçut les vigies perchées dans les hunes, parmi le réseau délicat des haubans et des étais. Quand le trois-mâts passa à moins d'une encablure, la vélocité contraire des deux navires sembla précipiter sa course. Des vivats retentirent, des bras s'agitèrent. Il s'enfuit vers l'ouest, où il disparut sous les ondes lumineuses du couchant.

L'ennui grandit : l'ennui des interminables heures, coupées par les cinq repas journaliers, la lecture des romans et l'échange des commérages. Dans la buvette, les deux petites cocottes qui allaient faire la noce en Argentine, criaient : « Champagne ! » en relevant leurs cheveux teints au henné, collés aux tempes par la sueur. La belle passagère, affalée dans ses falbalas, sommeillait sous le regard langoureux du ténor. Parfois ils disparaissaient subrepticement. Il arrivait alors que le mari les cherchât pour se plaindre de sa déveine ; ne les trouvant pas, il retournait au pocker.

Des gens charitables, pour tuer le temps, organisèrent le traditionnel concert au profit de la caisse des matelots. Il eut lieu la veille du jour où l'on devait mouiller devant Pernambouc. La belle passagère y débarquait ; le ténor continuait le voyage. L'œil blanc, la voix bêlante de larmes, il chanta une romance sentimentale avec des gestes poignants. Ce furent ses adieux lyriques.

On respira en revoyant la terre. Les flots écumaient sur le long récif de corail. Le navire reçut la corres-

pondance, prit quelques tonnes de charbon, et cingla vers le sud. Mais le lendemain, on put descendre à Bahia.

*
* *

Assises à terre ou sur de petites escabelles, une centaine de négresses Minas, emcombrant le marché, criaient avec des voix d'enfants d'insignifiantes choses. Devant elles, sur de petites tables s'étageaient des fruits odorants.

De leurs chemises immaculées, leurs têtes émergeaient, sombres et impassibles, sous le turban.

Et la poitrine débordait chez les vieilles, énorme et bestiale.

La paume de leurs mains, toute blanche, choquait au milieu de cette noirceur ; et quand elles ouvraient leurs bouches, toutes roses en dedans, cela paraissait une exhibition presque indécente. Leurs yeux et leurs lèvres s'animaient seuls dans l'immobilité des muscles.

Des colliers de verroteries entouraient leurs gorges nues, des anneaux leurs doigts, une bague de fer leurs pouces, des bracelets de métal quelconque leurs bras et leurs chevilles.

Debout, et les dominant toutes, l'une d'entre elles portait sur sa tête une corbeille de fruits.

Très jeune, très grande, très belle, d'une beauté indiscutable, au-dessus des goûts divergents et des esthétiques controversées, c'était une statue de Phidias fondue dans un bronze obscur. Le front petit et droit sous le turban, les narines minces, la bouche menue, les dents d'une seule coulée de nacre, l'ovale et le profil irréprochables, n'étaient rien en comparaison de la ma-

jesté de la pose, sous la grâce des draperies. La courbe du bras droit soutenant la corbeille sur la tête, l'attache des mains, le modelé du bras gauche au long du corps, le dessin de la gorge naissante sous les plis du châle éclatant, avaient un aspect grave d'œuvre d'art, de statue symbolique. Le regard tombait de haut sur les admirations muettes ; les lèvres s'immobilisaient dans un sourire de sphinx africain. C'était une reine de l'Ethiopie des époques bibliques, égarée dans les temps modernes et sur un autre continent.

« Fichtre ! quel superbe modèle pour un tableau ! »

Immobile, Henri fixait dans sa mémoire la sombre apparition, baignée de couleurs et de soleil. Il grava dans son souvenir les lignes souples, les reliefs vigoureux, la pose inimitable, qui faisaient de cette vivante statue de bronze, l'égale d'une Vénus de Milo.

Elle l'obséda. Pour se délivrer de l'image, il la fixa à la gouache, en revenant à bord.

*
* *

Le surlendemain, le navire entra dans la rade de Rio, dans un déchaînement de tonnerre. L'escadre révoltée bombardait les forts, et les forts répondaient à l'attaque, par-dessus les passagers terrifiés. Les obus se croisaient avec d'invisibles sifflements et allaient frapper les bastions et les carènes, ou se perdre dans l'onde, qui fusait sous le choc, comme un geyser.

III

Sur la rampe d'une rue fraîche, en pente douce, une vingtaine de personnes attendent le départ du train dans la petite station du Corcovado.

Tante Théodora, pitoyable, tient les mains de la triste Sylvia dans les siennes. L'oncle Louis donne des détails d'affaires à Henri :

« Un rude gâchis! le crédit détruit, le change à dix, et ces Brésiliens si hospitaliers, si aimables, devenus soudain féroces dans leur haine contre les étrangers... [1] »

Un coup de sifflet : Henri et Sylvia s'asseyent sur de rudes banquettes de sapin, dans le wagon ouvert à l'air libre.

« Au revoir! A bientôt! »

Le train pique d'abord droit devant lui. La locomotive placée à l'arrière, se cramponne à la crémaillère, et pousse le convoi. La pente est raide. D'un côté, un mur

1. Il faut 27 d. anglais pour parfaire mille reis brésiliens au pair. Au change de 10, le milreis perdait donc plus de 60 0/0 de sa valeur.

de granit fait écran ; de l'autre, un vallon s'élargit avec des maisons clairsemées au milieu de la verdure. On s'élève graduellement, dans la sécurité de la terre ferme, jusqu'à un abîme brusquement ouvert. Un pont d'une élégance aérienne, comme un fil d'araignée jeté d'un mur à un autre mur, unit les deux pentes du précipice. Le train, sur ce passage, plane, d'un vol lourd d'oiseau de proie luttant contre la brise, sur les toits rouges et la verdure d'en bas. Une partie de la ville et du golfe apparaît dans une échancrure, entre la muraille granitique et les collines d'alentour. Puis le train retrouve la terre solide, s'engouffre dans un étroit corridor taillé dans la roche, au sortir duquel un autre coin de la ville et de la rade surgit à vol d'oiseau.

Et la forêt commence : une forêt qui n'est plus vierge, mais à laquelle l'exubérante nature refait sans cesse une virginité. Le regard ne perce point le feuillage dense qui cache des cascatelles sonores, irisées par la lumière filtrante, et le vol soyeux des papillons.

La locomotive, comme un être vivant épuisé par l'effort, souffle et halète, projetant dans l'espace son haleine de vapeur et de feu. Et soudain, en plein bocage, l'hôtel champêtre de Paineiras apparaît à un tournant.

Sylvia en larmes, épuisée par l'émotion des premières entrevues de parents et d'amis, dont la présence avivait dans sa mémoire le souvenir de la morte, se laissa entraîner dans la chambre d'hôtel. Henri n'avait pas voulu la conduire à Petropolis dans la maison familiale, et bien que la saison fût bonne, l'oncle avait exigé qu'ils allassent demeurer quelque temps sur les montagnes avant de revenir habiter Rio. Ils avaient donc choisi, comme résidence temporaire, cet hôtel discret, isolé dans un repli agreste, vivifié par le souffle de l'Atlantique, qui halette

au bas de la montagne. Au mois d'août, pendant l'époque fraîche, l'hôtel était à peu près désert. Sylvia, dans ce calme et ce repos succédant à l'agitation des derniers temps, jouissait d'une existence plus intime avec son mari. Le tact féminin qu'il avait acquis dans son enfance au contact journalier de sa mère, lui permettait de dorloter doucement la tristesse éplorée de Sylvia. Il avait pour elle des délicatesses presque maternelles, des cajoleries silencieuses, une façon à lui d'étancher ses larmes avec des baisers : car il ressentait une voluptueuse pitié pour la faiblesse et les souffrances des femmes, et ce goût des vrais hommes d'amour de respirer, au bord des lèvres et des cœurs féminins, le parfum capiteux de leur mélancolie.

Sylvia savourait le baume qu'il distillait sur son âme endolorie. Elle se cantonnait dans son affection et sa tendresse, dans la solitude et le souvenir, qui l'enveloppaient comme une frondaison de clématites grimpantes, où s'épanouissait la fleur miraculeuse des consolations.

Les heures qu'Henri passait loin d'elle pour vaquer à ses affaires, elle les employait à revivre le passé. Elle s'étendait dans une chaise longue, près de la rampe abrupte et déboisée qui domine la mer. Les lagunes de Freitas, séparées de l'océan par une bande sablonneuse, se figeaient, immobiles et réverbérantes, comme du mercure dans un creuset. La hauteur décuplait l'éloignement de l'horizon incertain. Tout au long de la côte, une ligne neigeuse d'écume s'amincissait et se dilatait, s'élevait et s'abaissait dans un travail inutile et obstiné, un déploiement d'énergie perdue, sans avancement ni recul, avec un grondement de fureur impuissante, qui arrivait très atténué jusqu'à la rêveuse.

Son père et sa mère avaient ourdi une union amicale

et grave, exempte des manifestations et des gentillesses qu'affectionnait Henri. Elle-même n'était que médiocrement expansive, et s'effarouchait naguère des grandes démonstrations. Elle s'habituait à ces câlineries où la berçait son mari : c'était pour elle une satisfaction de cœur, et pour lui un régal voluptueux.

La métamorphose de ses habitudes, de ses sentiments, de ses préjugés de jeune fille, elle en avait conscience et ne se rebellait pas. Mais sur certains points, elle gardait l'autonomie de ses sentiments. Henri professait pour beaucoup de choses un scepticisme ironique ; pour beaucoup de faiblesses, une indulgence issue du mépris. Silvia gardait l'intransigeance des très honnêtes femmes, qui ont l'horreur native de la souillure.

Souvent Henri suivait avec Sylvia la route qui, au sortir de l'hôtel, côtoie l'aqueduc, un interminable acqueduc où court un filet d'eau gloussante. Les arcades commencent trés loin, là-bas, tout là-bas, au centre de la forêt. Basses, si basses qu'on peut boire dans le canal en s'y penchant, elles descendent de grotte en grotte, de monts en collines jusqu'au centre de Rio. Elles représentent un labeur énorme, le travail de milliers d'esclaves, l'effort patient et durable de l'époque coloniale. Aujourd'hui, quelques tuyaux enfouis sous terre produiraient le même résultat. Mais l'effet de ces arcades, à l'infini, sous la mousse, les scolopendres et les capillaires mangeuses de granit, est divin. L'eau diaphane accompagne le touriste, du côté le plus touffu du bois. De l'autre, la forêt descendante a des transparences sur l'océan. Brusquement, un précipice et la claire vue sur la mer ; d'autres transparences, d'autres précipices, et l'onde infinie, et la forêt sans borne, et le glouglou enchanteur comptant la régularité mélancolique des heures dans la clepsydre géante.

Un nuage flotte doucement sur la verdure et sur l'abîme, comme un glaçon sur la mer. Quand on y pénètre, on a la sensation d'un paysage d'hiver, où les arbres conserveraient leurs feuilles sous la neige. Cà et là, on a renversé le bois vierge ; des taillis ont poussé. La perspective des arbres médiocres donne l'idée d'un vieux parc dépendant d'un château féodal ; l'aqueduc, celle d'un antique vestige de la civilisation gallo-romaine, que le Moyen-Age respecta.

Le Pont du Diable, étroit, frêle, ajouré sur le vide, cramponné au granit. — Au-dessous, quatre cents et tant de mètres d'une roche unique, lisse, grisâtre et sinistre, glissant vers la terreur et vers la mort.

Au delà, on entre dans la forêt prîmitive que l'homme a respectée : dans la forêt pleine d'ombre et de silence, où la vie naît de la mort, où la pourriture d'un arbre nourrit un autre arbre, où les perspectives sont à la fois étroites et sans bornes, sous les volutes ombreuses, entre les arbres géants qui constituent sa force innombrable et permanente.

Dans la forêt tropicale, on a la désillusion des contes d'aventures, des voyages extraordinaires, des chasses inventées.

Les bambous serrés en muraille, les impénétrables fourrés protègent le gibier attentif. Le sentier sommaire évoque une longue procession de chasseurs, ouvrant patiemment avec leurs couteaux de chasse la voie étroite sans cesse prolongée. Quelques centaines de mètres en dehors de cette voie représentent des heures de lutte contre l'épine hargneuse et les lianes retenantes. Un

bruit d'ailes, un galop effarouché, une branche qui s'agite, révèlent le passage d'une bête dans les buissons. Il faut des miracles de patience, des appeaux, l'accoutumance à ce monde furtif, pour apercevoir un des êtres qui le composent.

A terre, les *tinamous* poussent des sifflements discrets; le *nhambou* jette un trille vibrant en arpège; la *capoera* éclate en accents de provocations et de triomphe; le *paca* promène son museau de rat, l'*agouti* sa fourrure fauve dans les randons. Le jaguar a déserté ces futaies suburbaines.

Sur les arbres, une variété d'alectors, le *jacou*, tout noir, avec une gorge rouge, semble un faisan vêtu d'un deuil de fantaisie ; l'*araponga* lance un cri strident, semblable à la résonance du marteau sur l'enclume. Des tourterelles roucoulent; les alouates barbus rugissent en un formidable concert. D'autres singes, plus petits, gémissent, plaintifs, comme un oisillon tombé du nid. Ils passent dans une gambade, et parfois l'un deux s'arrête en montrant les dents. Des légions de perruches grincent dans les hautes branches, confondues parmi la verdure. Des oiseaux irisés grappillent sur les rameaux chargés de baies; un inlassable colibri bat des ailes, darde son long bec dans un calice de fleurs sauvages et s'enfuit.

Souvent un tronc d'arbre renversé interrompt la marche. On n'en aperçoit que la partie qui barre le sentier. Tout le reste est couvert d'une végétation touffue qui vit de sa substance. Parfois une énorme mygale, velue, monstrueuse, ignoblement grasse, sort de la vermoulure. On dirait, à la voir, un ortolan dodu et mal plumé, porté par un gros crabe.

Des reptiles redoutables surgissent inopinément : le *souroucoucou* estampé comme un beau tapis ou un cachemire des Indes ; la *jararaca* paresseuse, et le

corail d'un rouge laqué. Des chenilles soyeuses ondulent, et leur contact brûle comme une braise.

Et la forêt continue, obsédante à la fin.

Le civilisé d'aujourd'hui y est plus humble, plus infîme que l'Indien qu'il en a chassé. Elle est telle qu'il y a trois siècles, qu'il y a dix siècles; telle elle restera jusqu'au jour où l'homme ne pouvant la soumettre, la jettera bas.

Et soudain, d'un point culminant, dans une éclaircie des troncs millénaires, ELLE apparaît :

ELLE apparaît, la baie fascinante, âme et gloire de Rio. Elle se montre avec ses sinuosités, ses îles, ses forts, son cirque de montagnes, ses navires à l'ancre, dans la splendeur des heures ensoleillées. Elle triomphe dans sa royauté, sous le manteau d'apparat des ondes.

Des hauts sommets couronnés de verdure, les aigles sur les cimes, les oiseaux chanteurs et la forêt songeuse, la contemplent et l'admirent.

*
* *

Chaque soir, à l'heure où Sylvia et Henri se mettaient à table, une monstrueuse clameur s'élevait de la baie. Malgré la distance et l'écran formé par les replis de la montagne, le grondement sourd des grosses pièces de fort roulait encore d'écho en écho.

Il leur arrivait alors, quand la nuit était belle, de monter jusqu'au belvéder de la « Floresta », qui domine le golfe.

Des lumières sans nombre diapraient l'ombre bleue.

Des insectes phosphorescents erraient parmi les

branches, les uns scintillants comme des étoiles, les autres fixes comme des planètes. Des aérolithes, fulgores plus gros et plus rapides, traversaient l'espace. Des milliers de lumières étincelaient dans la vallée, aux flancs des montagnes, aux mâts des navires. La lune éclairait les flots d'une électrique clarté.

Aux créneaux des forteresses, des éclairs fugitifs s'allumaient un instant, et la détonation alourdie s'attardait. Peu à peu, la canonnade se ralentissait. Un silence apaisé s'étendait sur la nature lasse. Tout ce qui révèle le travail et la lutte rentrait dans l'ombre, et les lumières allumées de main d'homme, semblaient des flambeaux joyeux de plaisir et d'hyménée, en contraste avec la clarté du satellite sans vie, qui plane au-dessus de nos têtes comme un silencieux avertissement de nos destinées.

M. de Palan contemplait les mondes sidéraux, la forêt, la baie ineffable, matière sortie de Dieu ou préexistante, soumise au mystère des forces multiples, dont l'homme cherche instinctivement et inutilement l'origine. Il se disait que pour le fidèle qui prie au pied des autels, pour le panthéiste qui divinise la matière et pour l'athée qui matérialise l'esprit, l'humaine destinée est en somme la même : une période d'agitation courte, terminée par la béatitude immobile de l'âme, ou la placidité du néant. Dans les deux cas, la personnalité primitive est annihilée, absorbée dans la contemplation séraphique, ou dans le tourbillon atomique des mondes. Devant l'immensité du spectacle nocturne, le contemplateur comprenait quel orgueil pitoyable réside dans la pensée millénaire que tout a été créé pour l'homme mortel. Hélas! il fait partie du domaine des choses animées ou agitées, au même titre que le zoophyte rudimentaire et que la particule minérale qui se désagrège du rocher. L'âme que lui prêtent les prophètes et les messies consolateurs est en

dehors de l'harmonie algébrique de l'Univers. Il naît, il meurt, il se transforme, il peut disparaître comme individu ou comme espèce, sans que la Nature prenne son deuil, sans que le bleu des ondes en soit obscurci, sans que le Golfe cesse d'étaler dans le concert du monde son énigmatique beauté.

*
* *

Un matin, Henri, au lieu de descendre jusqu'au bas de la montagne pour se rendre au bureau, s'arrêta à mi-côte, et prit le tramway de Silvestre, qui mène au centre de la ville, à travers les méandres des collines de Santa-Thereza. A moitié chemin, il entendit le bruit violent de la canonnade et fut curieux d'assister au spectacle, car, depuis minuit, le canon tonnait en tempête.

Il gravit une carrière abandonnée, où des plaques de lichen séchaient sur la pierre comme dans un herbier. Au haut de la côte, une plate-forme dominait le golfe. L'affluence y était considérable, car le lieu était bien choisi pour contempler le spectacle, sauf le risque d'y recevoir quelque mitraille égarée.

Belle matinée! tiède et embaumée d'air salin. Brise du large. Pas un nuage au ciel, calme plat sur l'onde. — De grandes rides passent à la surface des eaux. Ce sont des bandes de canards poursuivant leurs pérégrinations accoutumées. On dirait de loin une lame de mascaret courant sur les flots.

Les maisons descendent jusqu'à la plage avec le joli cachet exotique que leur donne la présence des palmiers et des papayers.

Des gens dirigent leurs lorgnettes sur l'île du « Go-

vernador » qui marie ses tons de verdure aux reflets des sables, comme un objet d'or émaillé de sinople. Elle est au pouvoir des insurgés. Peu de jours auparavant une poudrière y a sauté. Henri se rappelle le tremblement qui a secoué les fondements de Rio : les murs chancelants, des meubles fendus, des malades morts du choc en retour. Il sembla que le volcan éteint qui, suivant la théorie d'Agassiz, contient les ondes bleues du golfe, s'éveillait de son long sommeil au bruit du canon, et vomissait dans les airs mer, forteresse et vaisseaux. Des officiers anglais de passage sur un croiseur furent ensevelis dans le désastre; ils se trouvaient dans l'île en partie de plaisir. L'explosion coupa leur déjeuner champêtre. Fin violente, s'il en est : César l'eût enviée. Mort heureuse, enveloppée des vapeurs du champagne, dans un bon mot commencé sur terre et achevé dans l'éternité.

Un éclair, un nuage de fumée grise sur Villegagnon révoltée. — Un éclair, un nuage sur Santa-Cruz qui répond. Deux détonations... silence. Une... deux... trois... cinq secondes s'écoulent, et tout là-bas, bien au delà du goulet, l'obus de Villegagnon immerge dans un remous semblable à un bouquet de feu d'artifice. Sur les rochers de la citadelle insurgée, le boulet de Santa-Cruz tombe, se brise, et ricoche avec une hâte de fureur impuissante. Après chaque détonation, le sifflement des projectiles, très net, souligne leur passage dans les airs, en donnant l'inexprimable impression d'un grand arc-en-ciel invisible.

On se penche, on suit la bataille comme sur une carte en relief. D'abord, les quadrilatères des forteresses attirent les regards. Villegagnon, coquette sur son rocher, égaie la tristesse de ses lourdes casemates par la fragile gaîté de ses dépendances en briques rouges : « un déjeuner de canon ». A la barre, Santa Cruz avance par tous

ses créneaux, ses vieilles couleuvrines d'un autre âge. Sentinelle perdue, Lage est vouée aux surprises. São-João se dissimule sous le feuillage, et de temps à autre décharge une énorme pièce de vieux système : « Vovo » : « l'aïeul ».

Les navires de l'escadre rebelle, se rangent sous la protection de Villegagnon. L'*Aquidaban*, portant les couleurs de l'amiral, pointe et tire les canons d'acier de ses tours. Le *Trajano*, lugubre sous la peinture noire et ses mâts coupés en guerre, ne gouverne pas : ses chaudières sont avariées ; il évolue lentement, traîné par un remorqueur, comme un paralytique obèse qu'on charrie.

D'instant en instant, ce sont les mêmes éclairs, les mêmes sifflements, les mêmes éclats, les mêmes chutes.

Le plus souvent, la hausse est mauvaise, les projectiles sont perdus. Parfois pourtant, une poussière s'élève sur l'une des forteresses, couvrant d'un nuage de mystère la mort qui vient de frapper.

Impartiaux, les spectateurs applaudissent aux beaux coups, quelles qu'en soient les victimes. On cause, on rit. Gravement, posément, des professeurs de balistique improvisés dissertent devant les profanes.

Depuis un moment, Henri rêveur, regarde le paysage. Quel superbe tableau ! il divise les plans : au premier, cette haute terrasse ; puis la dégradation de la perspective, la colline glissant vers la baie, la note gaie des bananiers et des papayers ; en bas, la ville, le golfe, les navires évoluant, la fumée des pièces, et la bataille, narrée par l'attitude et les gestes de ces gens surpris et fixés dans leur curiosité cruelle, sous la lumière crue.

« Bah ! des bêtises... à quoi bon ! »

On se tait. L'*Aquidaban* s'avance sur Santa-Cruz, en doublant Villegagnon. Une accalmée marque l'attente

des forteresses. Il est sous leur feu ; il vire, présente le flanc, en déchargeant la bordée de bâbord.

La réponse à la provocation éclate dans une salve. Un boulet frappe la cuirasse, et rebondit sur la tôle d'acier. L'*Aquidaban* revient à toute vitesse. Sur la dunette, on aperçoit à la jumelle des points noirs et une tache claire, l'amiral, vivante cible, vêtu de blanc.

Les conversations reprennent; on s'attendait à mieux. Fatigué de la canonnade, on soupirait après quelque événement dramatique : espoir déçu. « A quoi bon ce coup d'audace ! — Il aurait bien mieux valu rester à sa place, au lieu de faire le brave pour tourner ensuite les talons. « Allons-nous déjeuner? Si les combattants n'ont pas faim, ce n'est pas une raison pour que nous mourrions d'inanition. » Et ils emportent le regret de n'avoir point vu crouler une forteresse ou sombrer un vaisseau.

Henri, à cet instant, a le sentiment très net de la cruauté des foules.

La plupart des assistants sont de bons bourgeois, d'idées conciliantes, dans leur égoïsme mitigé de sensiblerie veule. Réunis, il se révèle en eux une âme collective, où la pitié amoindrie se noie dans l'instinct et le goût du sang. Et il sent lui-même, dans le tréfonds de son être, une vibration de particules transmises de très lointains ancêtres, qui applaudissaient aux gladiateurs.

IV

« Quel cadeau vais-je offrir à Sylvia? »

Henri, méditant sur ce problème, venait d'entrer à la poste, quand il aperçut Flonflon qui sortait du bureau restant.

Toujours fraîche et avenante, elle montra les dents en un sourire, et chercha des yeux un coin discret où l'on fût à l'aise pour causer.

Henri, après un coup d'œil circulaire, s'approcha du guichet des informations, où elle se donnait une contenance, en face d'un employé qui la détaillait amoureusement, tout en se limant les ongles avec un canif.

« Bonjour Flonflon.

— Bonjour, lâcheur. Tu n'a pas trouvé une minute pour me faire une visite depuis ton retour d'Europe.

— Mais tu sais bien que je suis marié, Flonflon.

— Sans doute. Mon amant aussi est marié. Ce n'est pas un motif pour ne plus me voir. On peut rester ami, en admettant même que tu sois un mari fidèle.

— Et je le suis, Flonflon.

— Toi !... maintenant, peut-être. Nous verrons com-

bien de temps cela durera. Tu me reviendras, va! tu me reviendras. »

Elle le menaçait du doigt, ironique et provocante, en le regardant sous le nez.

Il répondit en secouant la tête :

« Non!... Non!.., Flonflon, enjôleuse! Restons amis, rien qu'amis. »

Elle haussa les épaules.

« Comme tu voudras.

— Et ce château, Flonflon?

— Patience! dit-elle. Il me suffira d'être châtelaine sur mes vieux jours. Bon! cela te gêne qu'on te rencontre avec une jolie femme, monsieur l'homme austère, ajouta-t-elle en voyant Henri se dissimuler dans la pénombre. Viens chez moi. Nous y bavarderons plus à l'aise. »

Mais lui, secouant la tête :

« Je rends justice à tes charmes. Dans le tête-à-tête, je ne répondrais pas de moi.

— Vertu chancelante! Tu me reviendras.

— Adieu, Flonflon.

— Au revoir »

Henri revint à sa pensée première : c'était l'anniversaire de sa femme.

« Que vais-je bien offrir à Sylvia? »

Il se rappela son ancien compagnon de voyage : ce Goldenberg qui importait en gros des pierreries et des bijoux.

Le négociant tenait boutique à un premier étage. En entrant, Henri aperçut Darnet qui mirait un rubis à la lumière. Il était mis avec une élégance apparemment négligée : cravate à pois, feutre gris.

« Monsieur de Palan, enchanté! quel heureux hasard!... avez-vous fait bon voyage?

— Très bon, merci.

— Mais que vois-je !.., vous êtes en deuil. Est-ce d'un proche parent ?

— De ma belle-mère.

— Condoléances !... Au fait, c'est vrai : vous vous êtes marié... Compliments. Que me dites-vous de ce rubis ?

— Jolie pierre ! » dit Henri en examinant les facettes rutilantes.

« Jolie, incontestablement ; mais chère. Voyons ! Goldenberg, est-ce votre dernier prix ? »

Goldenberg secoua la tête affirmativement, et la clarté se joua sur son front luisant et les cristaux cintrés de ses lunettes d'or.

« Et quel serait la monture ?... un encadrement de brillants... ça va encore renchérir la broche. Allons !... laissez-moi réfléchir.

Monsieur de Palan...

« Bon client !... » dit Goldenberg, quand il fut parti. Henri demanda :

« Il a donc réalisé ses grosses entreprises ? »

Goldenberg, ironique, répondit :

« Bah ! quand on est joli garçon et qu'on connaît de petites femmes dont les amis sont généreux, le courtage de bijoux n'enrichit pas, mais il fait vivre.

— Ah ! fit sèchement Henri ; voulez-vous me montrer quelque chose de simple, monsieur Goldenberg, et de bon goût.

— Bracelet, bague ?

— Voyons un bracelet. »

Les bracelets ne lui plurent pas. Il choisit un saphir monté en marquise, dans un losange de brillants.

« Etes-vous satisfait au Brésil, monsieur Goldenberg, demanda-t-il tout en payant.

— Oh! répondit le joaillier, dont les paroles tombaient, lourdes d'accent tudesque, pourvu que sur mes vieux jours je puisse me réfugier...

— Dans un château? dit Henri, songeant aux prétentions de Flonflon.

— Un château!... Oh! non, je suis plus modeste; un simple chalet, un chalet cossu, au bord du Rhin, par exemple, eh bien! je serai satisfait. Si les affaires marchent très bien, très bien, alors, monsieur de Palan, nous achèterons le château, tout de même. »

Henri, surpris, le regarda. Il fut étonné de l'énergie et de la ténacité qui se révélaient tout à coup sur ce visage indécis, ambigu et sans âge. Puis les traits se détendirent; l'expression habituelle de ruse falote et obséquieuse reparut.

« J'ai une nouvelle à t'annoncer, dit Sylvia en apercevant son mari.

— Bonne?

— Curieuse, surtout, et inattendue.

— Le Corcovado a perdu sa bosse?

— Quelle idée!

— La révolte est terminée?

— Écoute. »

Le canon grondait dans la baie.

« Alors, dit Henri, en mettant un baiser sur le front de sa femme, je donne ma langue au chat.

— Il s'agit de Lina.

— De Lina : bon! je devine, elle se marie.

— Qui te l'a dit?

— Salvani me l'avait laissé entendre, à Paris. Et tu l'as vue?

— Elle est ici avec son fiancé.

— Au fait, il est naturel qu'elle soit venue. Elle n'a

pas oublié que c'est aujourd'hui l'anniversaire de ta naissance. Moi non plus, du reste ».

Ce disant, il faisait miroiter la bague aux yeux de Sylvia.

« Que tu es bon ! » répétait-elle, ravie, en essayant le bijou.

« Et où sont-ils, ces amoureux?

— Ils se promènent le long de l'aqueduc, tandis que je me prépare pour le dîner.

— Allons à leur rencontre.

— Allons. »

De loin, ils aperçurent le couple. Lui, grand, d'ample carrure, frisait la quarantaine. La tête, énergique et enluminée, émergeait d'un large col rabattu ; les moustaches en paratonnerre pointaient vers le ciel ; les cheveux blonds, en brosse, hérissés comme des soies, grisonnaient par places.

« Bonjour, Lina

— Bonjour, Henri. »

Elle présenta :

« Monsieur de Palan, mon cousin; monsieur Mulborn, mon fiancé. »

On causa. Le fiancé de Lina, grand filateur à Mulhouse, était venu au Brésil pour connaître personnellement sa clientèle d'Amérique. Il s'exprimait dans un français médiocre, et, peu prolixe, n'ouvrait la bouche que pour répondre aux questions.

« Où diable Lina a-t-elle déniché cet ours ? dit Henri à Sylvia, en rentrant à l'hôtel. »

Ils trouvèrent des lettres et des télégrammes :

« Marquis et Marquise d'Ormeville, félicitations... comte de Souza, ministre de Portugal... »

Elle déchirait les enveloppes, jetait un coup d'œil distrait sur les cartes :

« Octavio d'Avila, à sa bonne cousine cordiales félicitations. » — C'est gentil.

— Il aurait dû venir lui-même, dit Henri. Nous l'avons aperçu deux minutes à bord, et il n'a pas reparu. Il n'est plus amoureux de toi, je suppose. Pourquoi boude-t-il, alors ? »

Assise à côté de Mulborn, Lina faisait à elle seule les frais de la conversation. Il l'écoutait gravement, et parfois s'épanouissait dans un gros rire.

A table, Henri observa Lina.

« Voilà donc, se disait-il, cette voluptueuse qui s'est représentée elle-même dans l'allégorie du Désir. A en juger par cette carrure, et bien que les apparences soient souvent trompeuses, son mari éteindra la fièvre qui la dévore, et l'abreuvera jusqu'à la satiété. Mais les heures d'amour sont brèves. Je me demande ce qu'ils feront le reste du temps. Qu'y a-t-il, voyons, sous cette épaisseur de chair ? »

En fait d'art, M. Mulborn avait des idées rudimentaires, et se limitait à trouver qu'une statue fait bien dans un vestibule, et une nature morte dans une salle à manger. Mais il aimait la musique des revues parisiennes qui accompagne si bien les gaudrioles.

« Voyez-vous le paillard ! »

Il se déridait en vidant son verre, et s'emplissait comme une outre. Par hasard la conversation tomba sur sa fabrique.

Il devint sérieux et lyrique, dépeignit les bâtiments immenses, les dépôts où s'entassent des milliers de balles de laine et de coton, le bruit assourdissant des machines, la manœuvre des cylindres sous lesquels la matière textile s'agglomère en feuillets blanchâtres sur les divers bancs d'étirage. Les nappes tamisées et transparentes s'enroulent en manchons, en rubans et en mèches,

s'amincissent progressivement en passant de bobine en bobine, et plus loin, dans un bruyant va-et-vient de navettes sur les métiers, des fils s'entrelacent, s'enchevêtrent en dessins réguliers sur les trames, obéissant à la main des robustes et blondes Alsaciennes, au teint d'églantine, aux yeux clairs.

« Il restera dans sa fabrique, et Lina dans son atelier ; la solution est simple, pensa Henri. Peut-être que dans cette existence terne et recueillie, Lina travaillera plus à l'aise. Car, au fond, la vie artiste, la vie bohème ou la vie mondaine sont peu propres à la production. Non !.. tout de même, ils feront un singulier assemblage.

« Lina, demanda-t-il, êtes-vous déjà montée au som met du Corcovado ?

— Jamais.

— Brésilienne que vous êtes !.. Vous et vos compatriotes, vous vivez au milieu de cette nature, indifférents et blasés parmi ses merveilles. Faites une chose : dormez à l'hôtel, et demain de bonne heure, nous irons voir lever l'aurore du sommet du pic. »

Ils partirent avant le jour. Sur la pente raide du bloc granitique où ils cheminaient en silence, il leur sembla gravir une tour gigantesque, une Babel abandonnée après la confusion des langues, et envahie par la végétation. Des mouches phosphorescentes, feux follets courant dans la nuit, s'allumaient par intervalle, et s'éteignaient de nouveau. A droite, un gouffre de ténèbres s'enfonçait vers des profondeurs angoissantes. La lune bicorne coupait le jais miroitant de la mer d'une large écharpe moirée.

Lentement, ils gravirent l'âpre côte, sous le vol lumineux des lucioles, vers le zénith oú les étoiles fuyaient

devant eux. Et de la terrasse étroite qui couronne la montagne, ils aperçurent les rayons irradiés du soleil, longtemps avant qu'il surgît lui-même au-dessus de l'horizon.

Sous cette lueur jaillie de bas en haut, le paysage, coupé par des nuages formant des plans superposés, offrait l'aspect étrange d'une peinture chinoise dénuée de perspective. Les monts, opposant un écran à la lumière, grandissaient démesurément au-dessus de la baie amoindrie par le voisinage de leurs masses uniformes et blafardes ; et l'océan, surélevé à l'orient, s'inclinait vers la ville, comme prêt à s'y déverser.

La clarté blanche n'apparaissait nulle part. Mille rayons, tamisés à travers un prisme invisible, éparpillaient leurs nuances, et leur ensemble formait une tonalité invraisemblable de naïve enluminure.

Peu à peu, les formes se précisèrent, le tableau s'amplifia, les couleurs mélangées formèrent le blanc synthétique ; l'astre émergea dans une incandescence, prit possession de la Nature entière, envahit les grottes ombreuses et les forêts humides, où le chœur des oiseaux matineux entonna l'allegro du réveil.

Sous ce ruissellement de flammes, le panorama resplendissait dans la splendeur épurée des choses contemplées des sommets. L'onde s'élargissait jusqu'au lointain douteux où le ciel et l'eau se rejoignent. La ville, dans l'éclat de ses maisons polychromes et le réseau de ses avenues piquées de palmiers, serpentait jusqu'à la baie.

Vue de cette hauteur, la rade tenait dans un coup d'œil, réduite aux proportions d'un grand diorama. Sa vitalité se condensait en un résumé prodigieux. Sa délicatesse d'objet d'art, de travail d'orfèvre passé à l'émail, chatoyait aux regards.

La plate-forme où se tenaient les touristes était tail-

lée à même la roche, au point culminant du pic. C'était bien une Babel monstrueuse qu'ils foulaient sous leurs pieds. Elle dominait la plaine de ses huit cents mètres d'abîmes. Ils pouvaient la frapper sans qu'elle produisît aucune résonance, car elle n'est faite ni de briques, ni de fonte, ni d'acier, mais d'une roche unique, scellée dans les entrailles du globe. Tout en bas, sous la coulée à pic du granit, ils considéraient les maisons, simples taupinières, des hommes, presque invisibles fourmis. Quelque chose d'assez semblable à une tortue se mouvait avec lenteur : c'était un tramway tiré au galop de petites mules, qui figuraient le chef branlant de la bête. Tout au long de la côte, des lagunes luisaient au milieu des sables jaunes, comme des miroirs dans leurs cadres d'or.

« Quelle impression, dit Lina, les premiers navigateurs portugais éprouvèrent-ils quand, il y a trois siècles, par une matinée bleue comme celle-ci peut-être, ils pénétrèrent pour la première fois dans le golfe ineffable. Voyez : le contraste des grappes de feu des *ipés* et du reste de la forêt offrit, à leurs regards inconscients, les couleurs de l'oriflamme que devaient adopter leurs descendants.

— Ils avaient abandonné leurs foyers pour courir les risques d'une longue et incertaine navigation, dit Henri. Tant d'autres avant eux parcoururent vainement cet océan, qui s'étend devant nos yeux, et cache sous cette nappe paisible le secret de ses colères et de ses vengeances. Mais eux triomphaient. Cette chaîne des Orgues, qu'ils baptisèrent peut-être alors de ce nom, chantait dans la nuée l'hosanna de leur gloire. Cette plage jaune, la même que nous contemplons, et qui semble couverte d'une poudre d'or, leur apparut sans doute comme le symbole des richesses qu'ils venaient

conquérir. L'énigmatique Destin, sans lequel nous pouvons bien peu en vérité, quels que soient notre valeur et notre génie, leur fut propice. — Ne sommes-nous pas tous les navigateurs de l'inconnu ? »

Il éprouva de nouveau un désir véhément de reprendre son pinceau et sa palette. Une grande voix impérative monta des profondeurs de sa conscience d'esthète, et le tourmenta comme un remords. Il sentit tout à coup la tristesse de sa destinée avortée.

Dans la communauté de leurs émotions d'artistes, Lina et M. de Palan s'étaient rapprochés l'un de l'autre.

« Que c'est beau ! Lina, que c'est beau ! dit Henri, en embrassant d'un geste l'immensité du spectacle. Devant cet océan, ces îles, ces montagnes, les méandres de cette baie, devant les profondeurs augustes de ces bois et l'aridité sereine de ces blocs, on voudrait se fondre dans cette Nature, s'anéantir en elle, ou demeurer ainsi, baigné de lumière, dans la contemplation olympienne de l'Univers. N'est-ce pas dans la vallée du Gange, dominée par les sommets extrêmes de l'Himalaya, que les Hindous ont conçu cet état d'âme indicible et décevant du Nirvana ? Grisées de couleurs, fascinées par l'inoubliable spectacle, les générations issues des premiers hommes qui vécurent sur les plateaux neigeux où naît le fleuve sacré, conservèrent le vertige héréditaire des espaces, la folie de la solitude et du songe. Figurez-vous, Lina, qu'un de ces sages de la théogonie orientale soit ici, devant nous, en extase, plus immobile que ces rochers. Une graine a germé dans sa main droite, un oiseau a niché dans sa main gauche, levée au ciel. Il participe à l'éternité de la matière, il est panthéique et divin. Lina, fille d'une race vouée à l'action féconde, vous comprendrez ainsi comment les mystérieux brames, les anachorètes du

désert et les moines enfermés dans les cloîtres, voyants d'ineffables visions intérieures, ont pu concevoir l'absolu bonheur dans la contemplation silencieuse de leurs rêves. »

Tandis qu'il parlait, la main de Lina s'était posée sur la sienne, et il sentit les ongles de la jeune femme lui meurtrir la chair.

V

L'Ermitage avait pris l'aspect triste des maisons que l'on n'habite plus. A mesure qu'Henri faisait ouvrir les fenêtres de chaque pièce, les objets apparaissaient sous une couche de poussière, dans l'inutile attente de celle qui les avait ainsi disposés. Sur le métier à broder, une tapisserie inachevée montrait la bigarrure des fils sur la blancheur de la laine. Des robes, des chapeaux, s'alignaient dans les armoires. Des lettres de Sylvia, classées par ordre de dates sur le secrétaire, disaient les dernières préoccupations maternelles de la morte.

Le vieux jardinier et sa femme accompagnaient M. de Palan. Perplexe, il ne savait par où commencer pour procéder au déménagement.

Puisqu'il devait habiter avec son oncle, il avait résolu de louer l'Ermitage, en excluant de la location une remise assez vaste, où il comptait garder le mobilier. Il était venu seul, voulant épargner les fatigues et les émotions à Sylvia, qui touchait au terme d'une première grossesse.

Aidé par la femme du jardinier, il entassait dans les

malles, de ses mains inhabiles, les vêtements et les bibelots. Dans la chambre de jeune fille de Sylvia, il s'attarda, ému, devant certains objets, albums de pensées, livres marqués d'un signet, images appendues au mur. Tout cela était chaste et gracieux. Sur le piano, traînait le recueil de *modinhas* marqué d'un signet aux romances qu'il affectionnait.

Les chaises sur lesquelles il s'asseyait de préférence à l'époque des fiançailles demeuraient aux places qu'il leur avait assignées.

Dans cette maison qu'il n'avait point habitée, il restait beaucoup de lui-même, beaucoup d'un passé très court, mais marquant dans sa vie. Un à un, les meubles prenaient le chemin de la remise. L'âme de la maison faite de souvenirs, de pensées anciennes, du goût qui présida à la disposition des choses, s'évanouissait avec elles. Les salles dénudées, changeaient d'aspect, semblaient plus vastes ou moins amples, étrangères et indifférentes aux événements dont, un instant auparavant, elles paraissaient se souvenir.

« Vous aurez soin de ces meubles, Antonio, dit Henri au vieux jardinier, en lui remettant les clefs de la remise. Je ne sais quand nous reviendrons, l'année prochaine, peut-être. Mais dona Sylvia m'a chargé de bien vous recommander tous ces objets. »

Le vieux jardinier, l'air d'un loup de mer, la face encadrée d'un poil roux et grisonnant, les lèvres rasées, les yeux sous les cils en broussailles, répondit :

« Votre Seigneurie peut être tranquille ; elle retrouvera tout en ordre à son retour.

— Rappelez-vous aussi, que j'ai exclu de la location l'enclos où se trouvent les orchidées. Je veux qu'il soit toujours entretenu. Vous veillerez avec soin sur les plantes.

— Votre Seigneurie peut être tranquille », répétait le vieux jardinier, tandis que M. de Palan, penché sur les parasites singulières, songeait à ce dimanche où Sylvia l'avait pour la première fois conduit dans ce recoin ombreux.

« Maintenant, les visites. »

Il déposa une douzaine de cartes, et se rendit à la Légation.

C'était le jour de Mme d'Ormeville ; il était certain de la rencontrer.

Dans le salon, il trouva trois femmes de diplomates, le ministre de Portugal et le successeur du beau Salvani, homme déjà mûr, voué au secrétariat à perpétuité.

On parlait des derniers événements de la révolution. En général, les étrangers se montraient peu sympathiques au gouvernement légal. Ses partisans faisaient jactance d'un patriotisme intransigeant et agressif, hostile à quiconque n'était pas brésilien. Mais cette haine s'exaltait surtout contre les sujets de l'ancienne métropole, les Portugais, devenus un objet de fureur pour les partisans du maréchal Peixoto.

Là-bas, dans les mornes plaines du Rio Grande, le sang coulait à torrent. On ne s'embarrassait pas de prisonniers, on les supprimait sur-le-champ. Les vainqueurs faisaient cercle autour d'eux ; on leur liait les mains ; les exécuteurs sommaires leur relevaient la tête en pesant sur les narines, et enfonçaient leurs baïonnettes courtes dans les gorges, de droite à gauche, à la hauteur des carotides ; puis, prenant la lame à deux mains, ils appuyaient le genou sur le ventre de la victime, et tranchaient d'un coup la trachée-artère et les muscles. L'égorgé, jaillissant et béant, faisait quelques bonds désordonnés, avant de rouler dans la poussière.

Les soldats, amusés ou indifférents, donnaient, dans le
deux camps, le nom de « Danse de la mort », à ces att
tudes grotesques et tragiques, à ces mouvemen
affolés.

« De tous temps, dit M. de Palan, les guerres civil
ont été plus cruelles que les autres. Aujourd'h
le contraste est mieux marqué. Cela tient sans dou
surtout à ce que les guerres modernes, de peuple
peuple, ont toutes un caractère bien défini, et si j'os
dire, mercantile. On se bat pour une question de tar
ou de protectorat commercial. Il n'y a pas intérêt à tue
en gros, des gens qui, après la défaite, deviendront de
consommateurs. Les guerres civiles ont, au contrair
pour motifs, les haines de partis, les griefs confessio
nels, les rancunes des évincés, l'ambition et l'orgue
sous tous les aspects. C'est peut-être à cette observatio
que nous devons les maximes de La Rochefoucaul
lequel serait sans doute fort surpris de se trouver mê
à cette affaire. Lorsque cet aimable et précieux princ
de Marsillac, qui se jeta dans la Fronde pour les beau
yeux de Mme de Longueville, eût reçu à travers
visage une arquebusade qui l'obligea à la retraite dan
ses terres de Verteuil, il eut tout le loisir de médite
sur cette époque fallacieuse et cruelle de chansonnette
et de pendaisons, d'escarmouches en dentelles et d
brutales mêlées sur le pavé des halles. Et que trouva
t-il au bout de tout cela? L'orgueil de la reine, l'orgue
des seigneurs, l'orgueil des échevins, l'orgueil d
M. de Beaufort, l'orgueil de Mme de Chevreuse,
sa propre vanité qui lui valut une volée de chevrotine
Il en conclut, peut-être avec raison, que tous les act
humains dérivent de notre amour-propre.

— Je vous accorde, dit le ministre de Portugal, qu
l'atrocité des révolutions tient en partie à ce que vo

dites ; mais il ne faut pas oublier que les guerres civiles offrent une des rares occasions où la cruauté humaine peut se donner libre cours, sous le couvert de lois de circonstance. On est alors tout étonné de voir combien le civilisé de nos jours est encore proche de l'habitant des cavernes. D'ailleurs, dans ces pampas du sud de l'Amérique, la race est naturellement sans pitié. A force de voir couler le sang, ces gauchos qui passent leur vie à lacer des bêtes et à les saigner, finissent par trouver au meurtre je ne sais quelle horrible volupté. La chronique des Santos, des Lopes et des Urquiza est abominable.

Lorsque Lopes Jordan, le « Caudillo » argentin, faisait des prisonniers, c'était parmi les soldats une fête digne des Huns d'Attila ou des hordes de Gengis-Khan. Suivant que le chef avait des idées joyeuses, ou sombres, ou vraiment chagrines, on procédait à l'une des opérations que l'on désigne en espagnol par les verbes *Decimar*, *Quintar*, *Despiernar*, dont le premier seul est traduisible en français.

Elles étaient d'une simplicité sévère :

On mettait les malheureux en ligne : dans le premier cas, on en égorgeait un sur dix ; dans le second, un sur cinq ; dans le troisième, on décimait encore, puis on recommençait, et la deuxième fois, au lieu de couper le cou, on coupait les jambes. Le résultat était le même, car on se gardait bien de lier les artères ; mais le spectacle plus long faisait passer plus vite les heures de campement.

De telles scènes se renouvelèrent. Des rancunes mortelles s'accumulèrent contre le partisan. Vaincu, traqué, il parvint pourtant à s'enfuir.

Son exil dura longtemps. Mais tout s'oublie : grands amours et grandes haines. Sous le gouvernement de

Juarez Celman, Lopes Jordan bénéficia d'une amnistie plénière.

Je passais un matin dans la rue Esmeralda, au temps où j'étais chargé d'affaires à Buenos-Aires. Auprès de moi cheminait un vieillard vénérable, avec sa longue barbe argentée et ses cheveux blancs. Il allait tête haute, dans sa redingote noire. Son visage révélait une conscience tranquille. D'aspect martial — c'était sans doute un ancien militaire — il avait l'air d'un mâle et doux ancêtre qu'on aime entendre narrer des histoires du passé.

Soudain un coup de revolver retentit. Un jeune homme gesticulant au milieu d'un groupe s'écrie : « J'ai vengé mon père ! j'ai tué Lopes Jordan ! »

Les coups de sifflets, les appels à la police se succédaient. Le meurtrier se rendit sans résistance.

Sur le trottoir, le beau vieillard à barbe de patriarche était étendu. La balle avait traversé le crâne d'une tempe à l'autre, et s'était logée dans un mur. Le sang inondait son visage et sa chemise correcte d'homme de bonne société. Malgré l'horrible bouleversement des traits, il conservait l'air calme et bon : — l'air des jours où naguère il faisait décimer... simplement. »

Au moment où le ministre de Portugal achevait son récit, la porte s'ouvrit pour donner passage à un jeune homme, rose comme une poupée, luisant de cosmétique, tiré comme un gant, et si parfaitement semblable à M. Almabuena dans sa tenue, ses gestes et ses réticences, qu'il avait dû être commandé dans la même fabrique d'automates.

Madame d'Ormeville présenta :

« Monsieur Schutteten, secrétaire de la Légation de Suède. »

Son arrivée fit diversion. Mme d'Ormeville loua sa

belle voix et le pria de chanter une de ces romances nébuleuses dont le nord a le secret.

Il s'exécuta avec les mêmes façons menues, hésitantes, complexes, solennelles et maniérées, propres à l'attaché péruvien. Il avait un timbre merveilleux et une absence absolue de sentiment. Sa voix était suave et fade comme une cuillerée d'orgeat.

« Dans cette grave question de savoir si c'est la fonction qui crée l'organe ou l'organe qui crée la fonction, pensait Henri, M. Schutteten et M. Almabuena seraient certainement des témoins décisifs pour un observateur consciencieux. Car enfin, pour se ressembler aussi parfaitement dans leurs attitudes et leurs manières, nés comme ils le sont aux antipodes, il faut qu'il y ait, dans la carrière qu'ils ont embrassée, je ne sais quelle nécessité supérieure, qui transforme une certaine catégorie d'attachés d'ambassade en mannequins.

« Je frémis en pensant que si j'étais diplomate, je pourrais devenir aussi automatique. Fort heureusement, ce type, qui date du temps où les ambassadeurs se seraient fait couper la gorge pour une question de préséance, tend à s'atténuer et à disparaître. »

Il s'en alla, diverti.

« Aurai-je le temps de faire une visite à Lina avant l'heure du train ? »

La façon dont les doigts de la jeune femme s'étaient agriffés sur sa main lui donnait à penser.

« Elle m'aime peut-être encore. Son mariage... raison, intérêt, dépit...

« Portons-lui quelques bonnes paroles. »

Il la trouva en grand tablier devant une maquette.

« Ça, c'est gentil, par exemple ! s'écria-t-elle. Le bon cousin se souvient de sa bonne cousine. Comment va Sylvia ?

— Bien, merci.

— Je ne vous serre pas la main. Les miennes sont pleines de terre. Asseyez-vous dans la partie propre de l'atelier et causons.

— Qu'est cela? dit Henri en désignant l'ébauche.

— Une idée à moi : la reproduction d'un état d'âme, d'une sensation, que sais-je! ça s'appelera repos... quiétude... quelque chose dans ce goût là. »

Henri regardait autour de lui, dans l'atelier, les peintures suspendues aux murs, et les statues posées sur des piédestaux. Tout cela était d'un art faible et imitateur : le rire de cette faunesse, du Carpeaux; les tons glauques de cette peinture, du Henner. Mais çà et là, une tête de femme, toujours la même dans les grands traits, attirait une fois de plus son attention. Figée dans la glaise ou émaillée dans la couleur, c'était le reflet de Lina idéalisée par elle-même, au hasard des émotions plus vives qu'elle avait ressenties dans sa vie. Entre toutes ces images, où elle retrouvait une originalité, la plus sincère, la plus forte, était cette statue du Désir, maintenant coulée dans le bronze, et qui se détachait sur un fond de velours, dans un des coins de l'atelier.

Henri, d'un geste, l'opposa à l'ébauche.

« Un pendant?

— Peut-être.

— L'assouvissement après le Désir. Pardonnez à ma franchise, Lina; je ne vous vois pas du tout mariée avec ce propriétaire de filature.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce qu'il n'a rien de ce qu'il faut pour vous comprendre, ni l'amour de l'art, ni le simple sentiment de l'esthétique. Voyons! l'autre jour, en face de cette merveilleuse vision, est-ce avec lui que vous avez partagé votre émotion et votre enthousiasme?

— Cousin, répondit-elle ironiquement, j'ai peut-être rencontré dans ma vie l'homme que vous avez l'obligeance de me souhaiter comme époux. Il s'est marié ailleurs; j'en ai pris mon parti. Rassurez-vous, la vie me sera douce en compagnie de M. Mulborn. Je suis au fond plus bourgeoise que vous ne l'imaginez. D'ailleurs, vous autres hommes, vous êtes aussi mauvais juges des qualités viriles qui nous séduisent, que nous, des attraits féminins qui vous enchantent. M. Mulborn m'agrée, et avant tout, je veux vivre ma vie. Quant à l'art, mon mari ne me donnera pas de conseils, mais il m'admirera de confiance; je tâcherai que cela me suffise. Avant d'être artiste, je suis femme, je sacritiera[1] volontiers une gloire douteuse à un bonheur certain.

— Ainsi soit-il, Lina. »

Elle se tenait devant lui, droite, l'ébauchoir en main, pas belle, mais si séduisante avec son visage irrégulier, ses traits un peu lourds, qu'illuminait la flamme du regard. Il s'en alla, mécontent de sentir renaître en lui l'ancienne ardeur. Depuis son mariage, c'était la première tentation dangereuse; il s'en voulait de l'avoir recherchée. Elle troublait sa quiétude qu'il croyait définitive dans l'affection de Sylvia.

Et brusquement, il sentit, comme une rafale, la nostalgie des anciens désirs passer sur ses sens inassouvis.

*
* *

L'escadre révoltée interrompait les communications à travers la baie ; Henri revint jusqu'à Rio par le train. Au sortir de la gare, il aperçut les uniformes chamarrés des officiers qui entraient au quartier général ou en sortaient.

Dans un groupe, pérorait le polémiste Alves, en grand uniforme d'officier de la Garde Nationale. Son cou apoplectique s'arrondissait en boudins au-dessus du col étroit du dolman où tombaient ses bajoues flasques. Toujours virulent et prolixe, il déblatérait, dans une improvisation interminable, avec de grands gestes, en montrant le poing.

M. de Palan continua son chemin sur la place où, quatre ans auparavant, la république avait été pacifiquement proclamée dans un coup de surprise, au milieu des acclamations de la troupe. Et comme il passait devant le palais présidentiel d'Itamaraty, il aperçut le maréchal Peixoto, dans l'embrasure d'une croisée.

La face pâle du dictateur penchait sur sa poitrine ; ses joues amaigries saillaient. Ses moustaches tombaient négligemment au coin des lèvres ; une mèche de ses cheveux plats coupait napoléoniquement son front. Et il demeurait immobile, dans une pose de lassitude et d'épuisement. Autour de son nom, l'enthousiasme et l'exécration, la confiance et la terreur, scindaient tout un peuple en deux camps. Pour et contre lui, les fils entraient en lutte avec leurs pères, les amis les plus chers rompaient une vieille amitié. Sa personnalité mystérieuse, son incurable fond de défiance, l'énergie apparente de ses décisions et de sa résistance, le recueillement où il vivait, invisible à la multitude, dans le fond de son palais, permettaient aux imaginations de créer une légende. Sur une scène plus vaste, et dans un milieu antique, sa physionomie singulière n'eût pas été indigne de la plume de Tacite, car il offrait cette complexité de caractère, qui, à toutes les époques, séduisit les grands historiens. Il était en cet instant, aux yeux de M. de Palan, un intéressant produit du milieu, la représentation synthétique de ces despotes de transition, auxquels,

dans la jeune Amérique, turbulente et en perpétuelle évolution, semble échu le rôle providentiel de rétablir l'ordre, dans les périodes de plus dissolvante anarchie. Nul ne sait d'où leur vient cette force de cohésion : ils agglomèrent les éléments les plus disparates pour servir à leur domination. Leur tâche remplie, ils disparaissent ou s'effondrent, sans qu'il soit possible de porter un jugement impartial sur leur compte, ni de leur imputer la juste part des actes odieux commis en leur nom. Malgré les abus, les crimes, les exactions qui souillent leur pouvoir, leur passage est utile, parce qu'ils affirment le principe d'autorité sans lequel une société humaine ne saurait subsister. Leurs figures se dressent isolées dans les âges. Les multitudes vulgaires, la jeunesse impulsive, la soldatesque brutale mettent, autour de leurs fronts, une auréole héroïque. Le philosophe, le penseur, considère leur avènement comme une contingence nécessaire, mais heureusement rare dans les méandres tortueux de l'Histoire.

VI

L'activité des affaires séduisit d'abord le débutant. Ce fut pour lui comme une initiation hermétique dont il se sentit glorieux. Le culte avec lequel les aides comptables traitaient le journal et le grand livre, comme des missels, lui inspira le respect du rite auguste et mystérieux des écritures auquel présidait l'honnête Pianotier. Les calculs de change et de prix de revient, la multiplicité des catalogues, le vocabulaire sibyllin des codes télégraphiques l'intéressèrent tour à tour. Il s'en lassa ; puis l'imprévu des opérations et des bénéfices le passionna.

Dès sept heures du matin, il accompagnait l'oncle qui allait, tous les jours, à la bourse des cafés, si l'on peut donner ce nom à une réunion en plein air, et à une course d'entrepôt en entrepôt. Les employés des commissionnaires, en vêtements défraîchis et tout couverts de la poussière des dépôts et de la rue, parcouraient les groupes où l'on commentait les nouvelles. On introduisait les chalands dans les salles d'échantillons. L'acheteur de la veille conservait la préférence et la priorité. Certaines traditions s'imposaient ainsi avec une force

sacramentelle, et personne n'y dérogeait. Quand on s'avisait de faire l'article devant l'oncle, il clignait de l'œil, agitait les mains pour demander le silence, et calculait mentalement en flairant les échantillons et en les agitant pour juger de l'aspect des grains. Après quoi, il déclarait : « Ça vaut tant ». Jamais il ne revenait sur le prix ; il se considérait comme arbitre dans la matière.

Vers neuf heures, la rue se vidait. En arrivant au bureau, il fallait dépouiller la correspondance, et fixer le cours du change après la lecture des télégrammes. A dix heures, les courtiers affluaient ; les chefs de section montaient prendre des ordres ; un va-et-vient s'établissait, de gens qui venaient chacun traiter d'une affaire différente. L'oncle répondait à tous, maugréant, maussade, mais au fond, enchanté de ce mouvement. Pendant le déjeuner, long et copieux, il ne cessait de donner des ordres aux employés qu'on lui dépêchait, et aux courtiers qui se relayaient. Dehors, la rue fourmillait. A deux heures, Henri faisait acheter ou vendre des monnaies et des titres, au milieu des hurlements de la corbeille ; et jusqu'à cinq heures, il aidait son oncle, qui donnait des signatures, et lui dictait à toute vitesse les élements de la correspondance. Il rédigeait bien, avec précision et netteté. Parfois, l'oncle lui demandait : « Cette affaire est-elle faisable ? Faut-il acheter, faut-il vendre ? » Il demeurait bouche bée. Alors, en haussant les épaules, l'oncle déclarait. « Tu n'as pas de flair. Tu ne seras jamais qu'un secrétaire. » Quand il s'agissait de quelque entreprise sur laquelle Henri avait pu méditer· il opinait pour ou contre, et donnait ses raisons. L'oncle l'approuvait sans ironie et concluait « Tu as du bon sens, mais les affaires n'en ont pas. Aussi ferai-je le contraire de ce que tu me conseilles. Le résultat lui donnait rai-

son; il s'écriait : « Que te disais-je; les affaires n'ont pas le sens commun. »

Quand l'oncle avait donné la dernière signature, il murmurait immanquablement : « Journée bien remplie! » Puis il appelait Pianotier, qu'il avait plus ou moins rudoyé pendant tout le jour, lui demandait des nouvelles de sa femme et de sa fille, et trouvait pour lui une phrase aimable et inédite. Ensuite, on remontait la rue d'Ouvidor, en échangeant des poignées de main, des exclamations et des saluts. Puis, au trot des petites mules alertes, la victoria emportait l'oncle et le neveu au long des quais, jusqu'à la maison où les attendaient tante Theodora et Sylvia. La petite vieille, brune et ridée, l'air enfantin pourtant, se blottissait un instant avec un sourire sur la poitrine de l'oncle Louis, qui, du même geste tendre et paternel, lissait les cheveux de sa femme en lui donnant le baiser du retour. Le temps n'altérait pas leur tendresse; il s'apercevait à peine qu'elle avait vieilli. Les années passaient pour lui égales et pleines, seulement marquées par une augmentation de sa fortune. Et il vivait bourgeoisement et confortablement, sans ostentation, couché tôt pour se remettre de bonne heure au travail, trouvant son plaisir dans l'activité et la lutte.

Sylvia entraînait Henri vers la nourrice. Elle présentait la petite Flora, dont les fossettes en trous de vrille se creusaient aux coins des lèvres et au menton. L'enfant crispait ses poings menus, sursautait, alerte et sémillante, les yeux ronds et surpris, ouvrant sa bouche où des quenottes affleuraient aux gencives. Sylvia disait : « C'est une poupée, une vraie poupée?

— Vous êtes jolie, ma fille, ajoutait Henri. »

Cette constatation enorgueillissait Sylvia.

La maison trop vaste, d'une ampleur attristée, donnait

sur un parc plein de roucoulements et de nids. De leurs fenêtres, les jeunes époux épiaient les ébats des *sahiras* émaillés d'azur et de poupre. Sur les vignes folles poussées au long des murs, passait le vol lent et bleuâtre de grands papillons nacrés. Des colibris fourrageaient dans le calice des roses et la pulpe des *jambos* qui ont la teinte voluptueuse d'une jeune chair. À l'automne, les grives rousses nommées *sabias* emplissaient de leurs sifflements ironiques les orangers alourdis. Lorsqu'elles pointaient parmi le feuillage, on eût dit qu'une fée cachée dans la ramée prenait plaisir à transformer les sphères rougeâtres en oiseaux de même couleur.

La vie monotone et douce d'Henri coulait en reflétant les mêmes paysages, les mêmes figures, les mêmes impressions, en un cours toujours identique à lui-même. Cependant le grand-père écrivait d'Europe pour demander quand il pourrait enfin embrasser sa petite-fille. Et le voyage fut résolu.

Bien qu'ils eussent choisi l'époque du printemps pour aller en Europe, Flora tomba malade d'une bronchite en arrivant. Ce fut un grave événement. Sylvia, peureuse, se défiait des soins mercenaires. Elle ne se séparait pas de sa fille. Henri s'émancipa. Son amitié, confiante et rassise pour sa femme, ne le protégeait plus contre la curiosité de sensations nouvelles. Il folâtra de l'une à l'autre, en des liaisons courtes et sans conséquences. La Parisienne nerveuse fouettait ses désirs, amortis auprès de la trop paisible Sylvia.

Au retour, son existence lui sembla fastidieuse. Le contact des hommes d'affaires, avides et ressasseurs, la promiscuité de gens sortis de peu et d'éducation rudimentaire, à la fois fourbes dans leurs amabilités et brutaux dans la défense de leurs intérêts, l'attristait de toute la laideur de leurs caractères. Le travail, toujours

le même, que n'illuminait pas l'orgueil et le triomphe d'une initiative personnelle, l'ennuya. Et, pendant quelque temps, il mena une vie inutile et désenchantée.

*
* *

« Je te le disais bien... je te le disais bien que tu me reviendrais ! »

M. de Palan souriait aux paroles de Flonflon, jolie comme autrefois, différemment pourtant, engraissée, savoureuse et mûrie. Ces cheveux transparents, ce teint d'aquarelle, présentaient un aspect dont il était désaccoutumé. Il trouvait aux brunes plus de saveur et de piment ; mais le régal de cette fine blonde lui était toutefois délectable.

Il l'avait rencontrée la veille, par hasard. Elle passait dans sa victoria, alanguie sur les coussins, la face moirée par le reflet bleu de l'ombrelle. Le mouvement spontané de la jolie fille avait réveillé en lui les souvenirs de leur ancienne liaison, comme la vibration d'une note réveille les résonances sommeillantes d'une table d'harmonie.

Mais, en l'observant de sang-froid, il pensait :

« Tu te formes, évidemment. »

Car son regard de grisette sentimentale et gaie ne jaillissait plus de ses yeux limpides, ouverts maintenant sur un fond d'égoïsme, comme une eau claire sur un rocher.

Elle répétait :

« Je te le disais bien... tu es revenu ; je saurai te garder maintenant. »

Elle portait un peignoir ample comme un peplum. Au sortir du bain, ses cheveux noués sur la nuque suintaient

avec une odeur tiède sur les draperies de son négligé, et la faisaient ressembler à quelque statue de la période athénienne.

« Tu connais l'art des philtres, ô Circé! murmura-t-il, ironique, vaincu pourtant par l'arome de ce corps et la douceur de ses caresses. »

Et vraiment, elle exerça sur lui un enchantement. Elle connaissait les attitudes qui réveillent les désirs assoupis, les mots flatteurs pour la vanité des amants, les coquetteries savantes qui triomphent des volontés inasservies. Elle pressentait toutes les faiblesses de l'homme, pour triompher de ses résistances et le plier à sa domination. Et quand elle rejetait ses vêtements d'une élégance à la fois sobre et somptueuse, les lignes pures de son corps auraient affolé tout un aréopage devant sa nudité.

Henri connut la jalousie charnelle, brutale et sans merci. Il voulut la posséder, lui seul, et commit pour elle des folies. Adroite dans ses exigences et apparemment reconnaissante, elle lui laissait entendre de mille façons, habiles et incidentes, que d'autres auraient fait pour elle plus encore.

Du reste, l'ivresse coulait de ses lèvres comme une ambroisie. De complexion amoureuse, prompte aux voluptés partagées, elle mettait sa gloire dans la servitude des sens où elle réduisait ses amants, tandis qu'elle demeurait lucide et impérative, sans que son âme s'amollît aux délices passagères.

Henri lui échappa pourtant. Elle ne lui en voulut pas. Dans un de ces replis du cœur ignorés de nous-mêmes, elle conservait un peu de l'insouciante tendresse de leur première liaison. Ils se revirent par intervalle. Pour qu'il ne l'oubliât pas tout à fait, elle lui envoyait un billet de reproches ou une note à payer. Il s'exécutait galamment,

heureux parfois de revenir au pétillement de sa conversation, aux fusées de son esprit, à ses gouailleries, à ses blagues. Ou bien il lui disait : « Tais-toi! tu es trop belle! » Et il ajoutait en lui-même : « Ton âme est insignifiante pour l'extase mystique : il faut t'aimer d'amour païenne, ô Melyta! »

« Tu te déranges, mon fils, lui dit un jour l'oncle Louis. Tu te déranges et tu as tort. Je ne te pardonnerais pas de faire souffrir Sylvia. »

Henri protesta :

« Ne suis-je donc pas bon mari?

— Non, si tu trompes ta femme. »

Henri, du coin de l'œil, épiait l'oncle et pensait :

« Tu me la bâilles belle. Tu ne me feras pas croire qu'avec cette carrure, tu sois toujours resté fidèle à ma bonne tante Theodora. Sans compter, qu'à en juger par tes portraits, tu as dû être un superbe mâle, dans le temps. »

Màis l'oncle, comme répondant à cette injurieuse argumentation, reprit :

« Jeune homme, et courant le monde, j'ai fait comme les autres, j'ai connu des femmes de toutes les couleurs. Ça ne tirait guère à conséquences, je ne me souviens du nom d'aucune d'elles. Mais depuis mon mariage, il n'y a pas entre moi et ta tante, l'ombre d'une trahison. Notre affection s'est transformée sans doute, mais elle est demeurée aussi forte, immaculée de secrets et de mensonges. C'est quelque chose, vois-tu, quand on arrive à la vieillesse, de pouvoir se dire : « Voici trente ans que je suis en ménage et dans les affaires, et je n'ai encore trompé personne. Aussi quand chaque soir, je me penche sur le front de ta tante, c'est toute mon âme qui passe dans ce baiser. »

Henri, moitié ému, moitié railleur, regardait, en

approuvant de la tête, ce Philémon fidèle à sa Baucis.

Auprès de sa femme, M. de Palan prenait excuse du cercle. Le jeu le mettait de méchante humeur ou lui brisait les nerfs, suivant les alternatives de gain et de perte. Quand il rentrait dans la chambre de Sylvia, elle feignait de dormir ; mais souvent il la surprenait à fixer sur lui des regards profonds. Alors il se troublait ; car la souffrance d'autrui répugnait à son égoïsme. Sylvia se plaignit ; il subit quelques scènes, et sa colère demeura froide et polie. Sylvia pleurait. Il tombait dans ses bras ; et à sentir sa chair frémissante et le goût délicieux de ses larmes, il se reprenait pour elle de la passion des premiers jours. « Je serais ton esclave, pensait-il, si tu savais exercer sur moi ta puissance ; mais tu manques d'imprévu. J'ai pénétré jusqu'au fond de ton âme ; j'y ai découvert un beau lac qui ne reflète que mon image, et dont le lit est d'un sable très pur. Cet aspect, toujours le même, est délicieux mais lassant. Je voudrais me pencher sur toi comme sur un gouffre. Je prends pied tout de suite et n'ai plus ni terreur ni frisson. » Bientôt il se lançait dans une nouvelle intrigue et ne la menait même pas toujours jusqu'au bout, tant elle lui apparaissait soudain banale, et tant le résultat probable lui semblait disproportionné à la patience et à l'effort nécessaires. Pour se calmer, il recourait à quelque forte débauche, d'où il sortait écœuré. De nouveau, il revenait à sa femme, heureux de respirer le délicat arome de son honnêteté. Ces alternatives de froideur et de tendresse inquiétaient l'aimable Sylvia, comme si, dans chaque renouveau d'expansion, elle eût entrevu les profondeurs ténébreuses de son mari. D'un mot, il calmait ses soupçons.

Alors, une efflorescence des convoitises ancestrales, contenues, peut-être, pendant des générations successives, s'épanouit dans cette âme de voluptueux. L'âpre concu-

piscence, l'insatiable appétit du sexe innombrable de délices, d'attraits et de forme, dans la simplicité de son essence, la curiosité de la femme, de toutes les femmes, de toutes les bouches, de tous les baisers, de toutes les étreintes, de tous les frissons, de toutes les extases, de toutes les modalités de l'amour, le dévorèrent comme la tunique du centaure attachée aux flancs du héros. Il défaillait à sentir courir sur lui la caresse des regards alanguis. Un désir nouveau renaissait en lui, comme le phénix antique, des cendres du désir éteint. Il incarna, dans l'un de ses avatars, le don Juan séculaire, en proie à l'éternel désenchantement et à l'éternelle anxiété de la chair. Et devant l'impossibilité de multiplier à l'infini ses conquêtes, d'épuiser toutes les fantaisies, d'exprimer la quintessence de toutes les tendresses, il soupirait après une passion à la fois si délectable et si sublime, si mystique et si charnelle, si violente et si douce, si consciente et si folle, si chimérique et pourtant si réelle, qu'elle éclipserait les autres comme un soleil unique éclipse la profusion des astres. Et il attendait, dans le crépuscule des banalités journalières, que cette aurore éblouissante se levât sur sa vie.

TROISIÈME PARTIE

I

De nouveau, M. de Palan et Sylvia revinrent habiter sur les hauteurs. Flora souffrait à Rio des rigueurs de l'été.

Henri, lassé des affaires, descendait en ville deux ou trois fois par semaine, et passait le reste du temps à chasser, à lire ou à parcourir à cheval les gorges de la *Serra do Mar*.

La maison de l'oncle prospérait. Au lieu de se lancer follement dans le mouvement de spéculation qui signala au Brésil la période de 1890 à 1893, il l'accompagna prudemment, et se contenta de bénéfices limités et immédiats. Au moment du krach, il avait liquidé sa position et doublé sa fortune. L'argent devenait rare; il employa le sien dans des placements à courts termes, qui rendaient à sa banque de gros intérêts. La transformation des traditions commerciales, si évidente depuis la chute de l'Empire, ne le surprenait pas. Il l'avait prévue, et s'y était préparé. On citait sa maison comme l'une des plus solides et des plus sérieuses de la place.

Il ne s'indignait pas de l'indifférence de son neveu pour les affaires. Elle l'étonnait plutôt. L'amour de la lutte et du travail étaient à tel point invétérés en lui et lui don-

naient des satisfactions si intenses, qu'il ne pouvait comprendre qu'on s'en désintéressât. Du reste, son amitié pour Henri, l'affection que sa femme vouait à Sylvia, et l'adoration de tous deux pour la petite Flora, le portaient à toutes les indulgences. Tante Theodora faisait la navette entre Petropolis et Rio. Parfois l'oncle Louis venait passer huit jours à l'Ermitage ; mais le voyage quotidien le fatiguait, et il se lamentait, au surplus, de manquer pendant une semaine la bourse matinale des cafés.

Il s'écriait lorsque Henri apparaissait au bureau :

« Voici le Prince ! » ou « Son Excellence ! » et il lui passait un paquet de dépêches et de lettres. Henri expédiait la besogne, et l'oncle disait :

« De quel secrétaire je suis privé ! Si j'augmentais tes appointements, consentirais-tu à venir ici tous les jours ? »

Henri souriait :

« N'y comptez pas : je suis sans ambition. »

Il avait crédit ouvert à la banque, mais n'en abusait pas, sauf en de rares circonstances, où un caprice lui coûtait cher. Généreux par nature, la vénalité de l'amour le glaçait.

A Petropolis, les mouvements périodiques des chancelleries avaient amené de nouveaux titulaires. M. d'Ormeville était parti pour une autre résidence. Le nouveau ministre, entré dans la carrière par le journalisme et la politique, y apportait l'ambition d'un *Self made Man*, une méthode et des qualités autrement sérieuses que celles de ses prédécesseurs. Démocrate et jacobin, il s'assouplissait par nécessité de métier, sans que son visage, durci par la chute perpendiculaire des moustaches et le regard intense au travers du pince-nez, perdît le quelque chose d'agressif et de violent qui était le fond de son éloquence parlementaire, au temps où il

était député. Jeune, très protégé au quai d'Orsay, il avait devant lui toutes les probabilités d'un bel avenir. Mais sait-on jamais, dans ces méandres de la vie diplomatique livrée aux faveurs et aux passe-droits! Il visait haut, et comptait sur sa bonne étoile, son énergie et sa valeur, pour s'élever là où ses collègues n'atteindraient jamais avec leurs courbettes et leurs salamalecs.

Naguère, quand la lenteur de la correspondance isolait une nation, même de ses plus proches voisines, le rôle du diplomate ne se limitait pas à une vaine figuration. Il incarnait vraiment alors le pays qu'il représentait. Non seulement, avec la petite cour qui formait le personnel de la Légation, il idéalisait les qualités, le charme et la puissance de son pays, à une époque où la difficulté des voyages conservait une physionomie plus originale à chaque peuple, mais encore, aux heures difficiles et dans les circonstances graves, la responsabilité de ses actes, la nécessité d'une initiative, le rendaient vraiment partie intégrante de la souveraineté de sa nation. Mais aujourd'hui, avec la vapeur et l'électricité, le diplomate n'est plus en général que le mandataire immédiat et passif des ordres d'un grand chancelier, sauf dans les rares et insignes résidences, où il conserve un reste d'autonomie. A mesure que les relations commerciales des peuples en sont venues à primer tout le reste, les consulats ont pris une importance croissante, et la représentation diplomatique proprement dite, a été restreinte à un rôle archaïque. Un decorum factice, un isolement de caste, de rares apparitions quelque peu théâtrales, font du titulaire d'une légation un être à part au milieu de la Colonie; et les déplacements successifs lui enlèvent toute possibilité de se rendre utile, et de connaître sinon superficiellement le pays où il réside. Pour bonnes que soient ses inten-

tions, il finit par prendre son parti d'un état de choses auquel il ne peut rien. Dans la société spéciale et cosmopolite où il vit, indifférente, égoïste et polie, sans attaches puissantes ni amitiés profondes, parce que les départs continuels ne laissent pas aux liaisons le temps de se consolider; sans convictions bien assises parce que le frottement constant aux opinions les plus contraires, l'existence sous les latitudes les plus diverses finissent par user les consciences dans une perpétuelle relativité; sans la foi même dans la nécessité de sa mission, parce qu'il sait que ses rapports les mieux étudiés iront moisir en compagnie d'autres dans le silence et la poussière des archives du département, le diplomate de carrière finit par devenir un monsieur semblable à tous les diplomates et qui n'est semblable qu'à eux. La plupart se livrent par résignation ou par goût à cette vie de relations factices, de réceptions, de dîners, de bals, de dissipation élégante et mièvre, à laquelle ils sont appelés par état. D'aucuns trouvent dans les patientes recherches du collectionneur, dans le culte d'un art d'agrément, dans une érudition littéraire ou historique souvent profonde, un but à cette existence superficielle et vide. D'autres, se livrent à la poésie et aux belles lettres, et aspirent à voir quelques-unes de leurs strophes figurer dans le sanctuaire discret des anthologies.

A Petropolis, la vie d'un diplomate se confine plus que partout ailleurs dans les limites étroites d'une coterie. Cette cité de plaisance n'est en effet fréquentée que par le personnel des légations qui y réside à demeure, et les gens riches qui viennent y passer l'été. Encore faut-il aux hommes d'affaires un certain courage pour se résigner journellement à un voyage de quatre heures aller et retour. Pour ce motif, M. de Palan n'en-

tretenait guère de rapports d'intimité qu'avec quelques Français privilégiés, que la crainte du climat de Rio décidaient à fixer leur résidence sur les montagnes. Mais il connaissait par les relations de banque le reste de la Colonie.

La Colonie : — elle se composait en majeure partie d'honnêtes négociants pour la plupart, venus du midi de la France, de la Provence, des pays basques, où leur enfance passée dans une région ensoleillée, les avait préparés aux chaleurs persistantes des tropiques. Presque tous avaient commencé modestement, apportant dans leurs négoces ces qualités d'économie, de probité, de constance qui font la fortune des départements. Pendant de longues années, ils monopolisèrent le commerce de détail dans la rue d'Ouvidor, étroite et ombreuse, centre de l'activité mondaine aux heures de promenades et d'achats. Peu à peu, ils perdaient du terrain. Les quelques comptoirs d'importation et d'exportation, fondés sous des raisons sociales françaises, croulaient aussi tour à tour. C'était une calamité. Cependant, au moment où la République succédait à l'Empire, le prestige de la France était si grand au Brésil, que tous les regards s'y tournaient de son côté. On attendait d'elle tout d'abord la consécration du fait accompli. La chancellerie, indifférente, occupée ailleurs par la politique coloniale d'Extrême-Orient, répondit tardivement à cet appel. Les difficultés de crédit, l'absence d'une banque française solide et autonome, laissaient les grosses maisons abandonnées à leurs seules ressources. La routine des fabricants français, leur manque d'initiative permit d'autre part aux Allemands d'envahir le marché, patiemment, lentement, à grands renforts de capitaux, de longs crédits et de voyageurs obséquieux, offrant en concurrence aux articles fran-

çais, solides mais chers, leur pacotille de quatre sous.

Une fois par an, le 14 juillet, le Ministre réunissait au consulat les membres de la Colonie. Aux souhaits des présidents de sociétés, il répondait en quelques phrases courtes, marquées de l'élégance et de la concision acquises à la tribune du Palais-Bourbon.

M. de Palan sans enthousiasme politique, assistait par convenance à la cérémonie. La date historique choisie pour être celle de la fête nationale choquait à la fois sa logique et son esthétique. Sa logique, parce que la Bastille, prison aristocratique, ne recevait guère le menu fretin. Grands seigneurs intrigants, jansénistes intransigeants, fermiers généraux concussionnaires, fils de famille prodigues, poètes de salons disgraciés pour une chanson moqueuse détonnant parmi leurs plats dithyrambes, somptueux gentilshommes comme Bassompierre aimant à rosser leurs gens et à rouer les vilains sous leurs carrosses, jeunes libertins trousseurs de jupes comme Fronsac, en furent les principaux commensaux. — Son esthétique : en considérant même le symbole d'odieuse oppression représenté par la vieille prison d'État, et les souffrances de quelques justes qui y furent enfermés, ni la mémoire de Dubourg, ni celle de Pellisson et de Voltaire, qui d'ailleurs n'avait pas volé son sort, ni même le martyre de la Bourdonnais et le supplice de Lally Tollendal ne justifient la boucherie qui accompagna sa chute. La victoire fut trop facile, et la vengeance trop ignoble. Ce défilé hurlant d'énergumènes, cette procession de têtes au bout des piques... pouah ! » Le héros du jour, ce ne fut pas Desmoulins avec ses feuilles vertes, marchant à la tête de quinze mille hommes contre une poignée d'invalides, mais bien de Launay se précipitant vers la Sainte-Barbe pour s'enterrer sous les débris de la citadelle avec toute sa garnison, quand on

lui arracha la mèche des mains. — Pourquoi n'avoir point choisi l'anniversaire du 4 Août, où sous l'empire de la nécessité sans doute, mais en tous cas dans un beau geste d'acceptation, les ordres privilégiés renoncèrent à leurs prérogatives? ou la date de la réunion des États Généraux? ou celle du Serment du Jeu-de-Paume? ou celle de la Déclaration des Droits de l'Homme, un peu rococo et poncive, mais tout au moins pure de sang français.

Du reste, les pacifiques bourgeois, qui offraient au ministre un banquet patriotique après la réception, n'étaient rien moins que des démolisseurs de forteresses. Loin de la terre natale, le 14 juillet perdait pour eux son aspect symbolique et révolutionnaire. Ils célébraient simplement la fête de « Douce France », de la patrie aimable, où tendaient leurs souvenirs et leurs regrets. Le mélange de toutes les classes sociales, la compagnie de voyageurs de commerce, gens allègres et bonnes fourchettes, quelquefois la présence d'une étoile en tournée, donnaient au déjeuner une animation démocratique qui changeaient M. le Ministre du chuchotement des grands dîners d'étiquette.

Le soir, représentation d'apparat. — Dans la loge officielle, M. le Ministre, dans son habit baleiné, au col raide, chamarré de broderies en relief, promenait un regard distrait sur la salle, trouvant tout de même la journée un peu longue, par manque d'habitude sans doute, car il avait tout le reste de l'année pour se reposer.

Enfin, dans un tintamarre de cuivres et un grincement de violons, une femme en toilette de bal déployait l'étendard tricolore et entonnait la *Marseillaise*. Pour chanter la dernière strophe, elle mettait un genou en terre, et s'enveloppait un moment des plis du drapeau.

« Amour sacré de la Patrie... »

Et c'était de nouveau l'impression de « Douce France » qui passait sur la multitude recueillie, de « Douce France » chantée jadis par les trouvères, dans la mélancolie archaïque des virelais et des rotrouenges. L'hymne guerrier prenait soudain une saveur d'idylle, et réveillait, dans les âmes, la tendresse émue que respirent les chants d'exilés.

*
* *

La vie monotone de Petropolis ne lassait pas M. de Palan. Il avait de tous temps aimé la nature en artiste. Il fréquentait peu le monde, se limitant à entretenir les relations anciennes, regardant à en former de nouvelles, peu assidu aux réunions et aux bals. Une intrigue, un flirt, l'obligeaient parfois à redevenir temporairement mondain. Ces périodes avaient du charme. Il plaisait par son élégance et son esprit. Il savait, mieux que personne, faire hommage de jolis mots, de phrases délicates à la femme qu'il courtisait. Il dirigeait la conversation avec art, vers quelque sujet de psychologie un peu vague, où, sous le couvert des aphorismes, il peignait leur état d'âme, et leurs aspirations secrètes d'une manière très claire pour lui et pour elle, incompréhensible pour tout autre. Pour peu que sa partenaire eût de l'esprit et l'excitât par une réplique savoureuse, sa conversation devenait un enchantement. Il disait qu'en amour comme en musique, ce qu'il y a souvent de plus délicieux, c'est le prélude. Du reste, une femme n'existait pour lui que du jour où elle lui montrait quelque intérêt. Comme tous les vrais hommes d'amour, il avait l'horreur du temps perdu et du ridicule, et la terreur de rester seul prisonnier dans les filets tendus. Il savait

combien une telle situation est cruelle pour le cœur et la vanité.

Cet été de 1896 marquait un répit dans l'existence agitée de M. de Palan. Le calme de l'Ermitage influait sur lui. Il arrivait à la trentaine. Il éprouvait cette impression banale et mélancolique que dans la vie tout se répète, moins les illusions et les joies. Déjà il regardait dans le passé. « Qu'ai-je fait jusqu'à ce jour », se demandait-il au moment de parcourir une nouvelle étape. L'inutilité de sa vie l'humiliait.

*
* *

« Doucement !... Flâneuse... Doucement ! »

La jolie bête, fine et nerveuse, piaffait dans le sentier étroit où les branches basses menaçaient le cavalier. Elle dressait la tête ; ses naseaux fumaient dans le brouillard. Henri lissait la belle crinière plus dorée que le reste de la robe. Elle mâchait le frein sous sa main flexible.

Ce matin-là, il dirigea sa promenade au hasard, loin des routes battues. Il avait plu. Des brumes s'envolaient en flocons, comme ces boules duveteuses qui croissent dans les champs et qu'éparpille le souffle des enfants. D'autres plus denses, se déplaçaient, sans se déformer, à mi-côte des montagnes, semblables aux nuées d'un décor de théâtre. Sur le chemin, des tourterelles trottinaient enveloppées de leurs ailes, comme de petites vieilles dans leurs châles. Elles s'effarouchaient des pas de Flâneuse, se groupaient sur une branche, tendant le cou de droite et de gauche. Toute la campagne roucoulait doucement. Parfois un ramier passait, avec un grand battement. Des vaches paisibles s'écartaient du sentier.

Il en remarqua deux, dont la robe demi-deuil tranchait sur l'ocre rougeâtre. Les mottes luisaient, vernies par la pluie. Les *cambaras* au feuillage diaphane pomponaient le versant des collines où des rochers crevaient par place la somptueuse verdure, y mettaient le relief d'une teinte violacée.

Soudain, Henri arrêta son cheval et demeura figé d'admiration.

Il dominait un cirque immense et boisé, coupé par une muraille de granit, vers laquelle la forêt se précipitait comme une armée de titans vers un olympe perdu dans la nuée. La horde belliqueuse, hérissée, innombrable, s'entassait dans la vallée, où des arbres brodés de fleurs flamboyaient comme des étendards. A cette impression rapide d'assaut et de carnage. succédait celle d'une fixité définitive, comme si déjà les agresseurs eussent été cloués et raidis par la foudre. Un vautour qui planait dans l'air attendait Prométhée.

Sur la lisière du bois, deux arbres immenses dressés comme des colonnes triomphales, s'épanouissaient en gerbes de corail, en bouquets d'anémones. A leur pied, un gave étroit bruyait entre des roches diaprées par la blancheur des lis penchés. La volupté d'être suintait des rochers, émanait des bois profonds, chantait dans le torrent, fleurait dans les calices neigeux; et sur le paysage, le soleil distillait, à travers la brume, une clarté diffuse, laiteuse, spectrale, une lueur immobile et silencieuse.

« Oh ! fixer cela !... »

D'un coup d'œil, l'évocateur séparait les plans, groupait les détails, élaguait les minuties inutiles, notait les effets en relief·

« Une toile !.. un chevalet !.. des couleurs !.. »

Il éprouva le besoin de créer des mots dans son extase.

Un grand papillon bleu le frôla de son aile et passa entre les lis comme un coin d'azur entre des nuages fuyants. Il remarqua le tronc d'un cèdre couché en travers du torrent, un roc en forme de dolmen, un enlacement de lianes, une transparence glauque de l'onde sur les galets. Puis tout se fondit, s'unifia; et il demeura béant d'enthousiasme éperdu.

« Fixer cela ! Allumer sur tout cela cette clarté de légende et de rêve! »

D'ordinaire, au retour, il laissait la jument se balancer au pas redoublé, á nne allure guillerette qui lui avait valu son nom de Flâneuse. Mais ce matin-là, quand il mit pied à terre, l'écume moussait sous les rênes. Au-dessus de la remise, se trouvait une vaste salle á claire-voie, très propre à devenir un atelier de peintre. Deux jours plus tard il y était installé et se mettait à l'ouvrage.

Ce qu'il avait appris naguère s'était assimilé de telle sorte qu'il ne se sentait plus asservi par les règles ; son inspiration se trouvait naturellement d'accord avec elles. Il éprouva la jouissance divine de fixer la vie sur la toile et d'animer la couleur. Il peignit ce premier tableau de mémoire, craignant qu'un aspect différent des nuages, une clarté nouvelle n'altérât la vision primitive. Quand il l'eut terminé, il ne trouva aucune retouche à y faire. Ce fut peut-être l'unique fois de sa vie où, du premier jet, il atteignit à cette perfection relative à laquelle peut raisonnablement aspirer un artiste. Il sentit qu'en s'attardant, aux détails, il détruirait la belle harmonie de son œuvre. Il comprit pourqnoi les maîtres d'autrefois employaient humblement à la suite de leurs noms, au bas de leurs ouvrages, le signe de la durée imprécise et douteuse :

« *Faciebat.* »

Il aurait pu marquer ces journées de fière inspiration d'une pierre blanche cueillie au pied des lis dans le torrent. Une fraîcheur caressante montait par les fenêtres de l'atelier ouvertes sur l'allée des orchidées. Flora jouait avec sa bonne dans le jardin. Henri se distrayait de l'entendre rire, et s'arrêtait de peindre pour prendre un baiser sur les lèvres de Sylvia, installée près de lui avec un ouvrage ou un livre.

Quand il eût terminé le tableau, elle s'extasia.

« Fais-le encadrer, chéri ! Nous le mettrons dans le salon. »

Mais dès que la fièvre de la production se fut apaisée, il se découragea.

« J'ai manqué ma destinée, pensait-il ; j'aurais pu être illustre, car j'ai maintenant conscience de ma valeur. »

« Vendons l'Ermitage ; allons en France, lui dit Sylvia.

— Tu ne sais pas, répondit-il, quelle longue patience est nécessaire pour se faire connaître dans ce Paris si encombré. Je suis sorti de la filière. Il me faudrait reprendre la triste place de dernier venu. Des années seront nécessaires pour que mon nom soit connu et mes œuvres cotées. On dira : « Un tel.. oui, de l'originalité.. une sensation de terroir qu'il a rapportée de ses voyages... » Des spéculateurs à l'affût m'offriront de mes toiles une bagatelle que je serai forcé d'accepter. Dans l'attente douteuse du succès, je m'userai, pour vivre, à des travaux médiocres et hâtifs. Car enfin, de quel front veux-tu que j'aille dire à l'oncle Louis : « Vous savez, je me suis réveillé grand peintre ; et je m'en retourne en France à vos frais .

— Cependant, répliqua Sylvia, si tes œuvres sont belles : si tu as du talent... »

Déjà en proie au doute, il répondit :

« Du talent.. du talent.. combien d'imbéciles prennent leur sotte présomption pour du génie. Dans six mois, dans un an, je jetterai peut-être au feu comme négligeable, ce paysage dont j'étais si fier, et dont je ne sais plus maintenant que penser. Du talent... j'ai connu de pauvres diables d'hallucinés qui peignaient des visages au cinabre et á l'outre-mer, et se jugeaient chefs d'école.

« D'ailleurs, on réussit souvent moins par la valeur réelle de son œuvre que par l'intérêt qu'elle offre à une époque ou à une coterie: intérêt d'opinion défendue, de théorie réalisée, intérêt d'école, intérêt de mode, qu'il s'agisse d'un imitateur qui défend une tradition ou d'un novateur autour duquel se groupe un cénacle. Cela t'explique comment tant de peintres de génie ne furent illustres qu'après leur mort. Et cela est vrai pour tous les arts. Les livres de Stendhal parurent trente ans trop tôt ; les vers d'Agrippa d'Aubigné soixante ans trop tard. Le dix-huitième siècle ignora Chardin. Le grand Frédéric lui acheta pour une bagatelle *la Pourvoyeuse*, *la Ratisseuse de navets* et *le Dessinateur*. André del'Sarto ne laissa même pas l'argent nécessaire aux frais de son enterrement. Des marguilliers stupides firent retirer l'humble monument que Dominique Conti, son élève, lui éleva dans l'église de Servi à Florence. Caravage, le grand réaliste, le peintre des ombres fortes, mena une vie errante et mourut méconnu. La signora Briseis Colla donna quarante-sept ducats au Corrège pour son saint Jérôme, que l'infant don Philippe paya en 1749 quatre cent soixante mille francs. Il est vrai que pour se montrer généreuse, elle ajouta quelques mesures de froment et un cochon gras. Hier encore, le peintre le plus poétiquement vrai de l'école Barbizon vécut dans la médio-

crité, du prix modique de *L'Angélus*, des *Glaneuses* et d'autres chefs-d'œuvre couverts depuis de l'or des Philistins. A côté de ces maîtres, des faiseurs habiles s'enrichirent. Ils suivaient la mode; ils savaient plaire.

— Fais comme eux, dit Sylvia pratique. Ou alors, pourquoi perdre ton temps à un travail inutile ? »

Il éprouva comme un brisement dans son âme, à se sentir incompris. Il ne répliqua pas. Il cacha soigneusement la fêlure, par où s'échappaient goutte à goutte cette confiance et cette tendresse de l'esprit sans lesquelles la tendresse du cœur ne dure guère chez certains hommes de pensée.

II

Il retourna le tableau contre le mur ; il ferma l'atelier. Pendant deux mois il descendit journellement à Rio, assidu au bureau, cherchant à deviner par quelle méthode on devient un gagneur d'argent. Des individus apparemment pleins de mérite consacrent leur vie au négoce, sans jamais devenir hommes d'affaires. Ils gagnent tant bien que mal leur vie, accumulent un pécule dans un commerce terre à terre. Le jour où ils cessent d'être routiniers, ils se ruinent. Une entreprise, après trois faillites successives, enrichit le quatrième audacieux qui prend la suite : pourquoi ?... question de chance ?... peut-être, mais l'oncle avait beau dire : « Les affaires n'ont pas le sens commun, » il ne se lançait pourtant jamais à l'aventure. Où résidait le logique de ses procédés ? — Henri ne parvenait pas à le deviner. Parfois, il s'enthousiasmait sur un projet. L'oncle faisait : « Peuh ! peuh ! essayons tout de même » Résultat : préjudice. D'autres fois, au contraire, Henri s'effrayait des risques ou des difficultés d'une spéculation, ou la jugeait de médiocre profit. Mais l'oncle déclarait :

« Eh ! eh ! faudrait voir. Il y a peut-être gros à gagner ». Il ajoutait, dédaigneux : « Tu ne vois jamais le joint, toi ». Et l'effet lui donnait raison.

Henri se découragea. Il continuait à venir journellement à Rio, mais s'évadait vite du bureau. « Pour la bonne besogne que j'y fais !... » Du reste, il éprouvait chaque fois la surprise de voir comme les heures passaient vite, encombrées par mille riens : le déjeuner, quelques discussions sur le change et la politique, la lecture des journaux l'occupaient de dix heures à quatre. Il débarquait à peine, qu'il lui fallait songer au retour.

« Emporte ces bonbons pour Flora, lui disait l'oncle Louis, qui se frottait les mains et abandonnait son air rogue en murmurant : « Journée bien remplie ! journée bien remplie ! » — Je ne saurais en dire autant, pensait Henri. Quelle vie stupide !.. »

De temps à autre, il rencontrait Darnet, besogneux, à jeun malgré l'heure tardive.

« C'est l'instant du lunch, disait Henri, allons manger un sandwich. » Darnet l'amusait. Il l'avait couché huit ou dix fois sur son album avec des épigraphes différentes « Darnet conquérant ; — Darnet, Macaire ; — Darnet convaincu que c'est arrivé ; — Darnet chez l'oncle Louis — » Darnet bête noire du banquier, apparaissait de temps à autre au bureau avec un projet gigantesque. L'oncle le rabrouait. Henri intervenait en riant. Et le banquier offrait poliment à l'importun de payer son rapatriement, « pour qu'il allât se faire pendre ailleurs ».

Or Darnet éprouvait pour l'oncle Louis, la plus expansive admiration.

« C'est dommage qu'il ne me comprenne pas. Nous ferions ensemble de grandes choses. »

Quand Henri se levait, il lui disait négligemment :

« Prêtez-moi donc cinq mille reis. Vous les porterez en compte avec le reste. Je vous rembourserai tout d'une fois, quand mon affaire aura réussi. »

Son affaire... Quelle affaire?...

« Il est énorme! disait Henri réconforté par cette outrecuidance. Moi au moins, je suis modeste. »

Par contre, il se sentait humilié en présence de Flonflon.

« Tu sais, lui disait-elle, je me suis mise en or.

— Jolie teinte, mais voyante !

— Bête ! tu comprends bien ce que je veux dire : j'ai tiré sur mes banquiers de Paris.

— Pauvres gens! heureusement qu'ils sont loin.

— Tu ferais mieux d'acheter des livres sterling, au lieu de plaisanter. Nous allons avoir une dégringolade du change... Je ne te dis que ça ! »

Quinze jours après, elle s'écriait :

« Demain, je vais me mettre en papier.

— Toilette économique et légère, dans les pays chauds.

— Plaisante mon petit... plaisante ! N'empêche que j'ai gagné à la hausse comme je vais gagner à la baisse. »

Et elle gagnait.

« A quand le château ? » lui demandait Henri.

Elle répondait évasivement :

« Ça viendra. »

*
* *

Un soir, Sylvia montra tristement une lettre de deuil à M. de Palan en disant :

« Lina est veuve une fois encore, la pauvre ! — Je

reçois d'elle une longue lettre, si triste... si désespérée. Nous allons du reste la revoir. Elle m'écrit qu'elle veut mettre l'Océan entre elle et sa douleur.

— Bah ! dit Henri, elle se consolera vite, si elle commence déjà à faire des phrases.

— Tu deviens désagréablement ironique depuis quelque temps, fit observer Sylvia. »

Toujours, il avait aimé la raillerie ; mais il la maniait comme un jongleur ses couteaux et ses fers de lances, sans se blesser ni blesser personne. Depuis quelque temps, ses antiphrases tournaient au sarcasme. Il était mécontent de lui-même.

Souvent, il observait l'oncle Louis à la dérobée en pensant :

« Celui-là est un homme. Je ne suis qu'un pauvre diable auprès de lui. Quelle belle unité dans sa vie ; quelle sotte dissipation dans la mienne ! Il connaît les pleines satisfactions de la volonté triomphante, de l'initiative victorieuse. Il a reçu de l'amour tout ce qu'il en a exigé. Je me lasse à courir après des chimères. »

Il cherchait alors à s'enthousiasmer pour Sylvia :

« N'est-elle point belle, jeune, digne de mon désir ? »

Mais Sylvia, femme aimable n'était pas une maîtresse ; intelligente, elle n'était pas une artiste, Elle ne suffisait ni à son esprit ni à ses sens.

Lina se réinstalla dans la maison qu'elle occupait naguère. Elle y passait les jours, étendue sur un divan, ayant à portée de sa main sur une console, une seringue de Pravaz, une solution de morphine et des cigarettes de haschich. Elle ne recevait guère que Sylvia et Henri. Le plus souvent silencieuse, elle passait soudain aux expansions dramatiques, invoquait le néant définitif, ou

souhaitait qu'une lueur d'en haut fît descendre dans son cœur un rayon d'espérance et de foi.

« Lina croyante ! qui l'eût dit ? s'écriait Sylvia.

— Les femmes sont toujours pieusement amoureuses. J'aime à croire que le Ciel leur sait gré de cette religion. »

M. de Palan prit l'habitude de passer tous les jours chez Lina, en revenant de Rio. Elle le remerciait. Nul mieux que lui ne connaissait l'art précieux d'écouter et de plaindre sans recourir aux banales et irritantes consolations. Elle nota les jours, où par hasard il ne venait pas. Le lendemain, elle lui adressait un reproche amical, presque tendre.

Ainsi leur amitié s'éclaira d'un reflet des jours lointains.

Pourtant, à la voir si endeuillée, il ne songeait guère à la courtiser. Ses câlineries et ses prévenances, il les jugeait toutes fraternelles. Lina de son côté ne s'effarouchait pas des attentions de M. de Palan. Inconsciemment, ils glissaient vers l'amour.

Un dimanche, Henri trouvant l'après-midi longue, se rendit chez Lina. Elle s'était réfugiée dans l'ancien atelier, livide et tout étourdie de migraine.

« Trop de narcotiques ! chère amie ! vous vous tuez.

— J'oublie. — Vous êtes heureux, Henri, avec votre charmante femme, votre mignonne Flora. Vous me voyez seule, vouée à la tristesse, au veuvage.

— Je devrais être heureux, en effet, répondit-il ; et pourtant je ne le suis pas. Mon existence banale, active en apparence, oiseuse en réalité, me pèse et m'avilit. Que suis-je? le neveu d'un oncle riche. Dans les affaires, je pourrais devenir un honnête artisan, jamais un triomphateur. Et je vis dans l'humiliation de me sentir éternellement inférieur à moi-même.

— Oui, dit-elle, vous vous êtes trompé de chemin. Je l'ai compris le jour où je vous vis faire le portrait de Sylvia. Je voulais vous le dire. Depuis, nous avons suivi chacun notre destinée. Mais pourquoi renoncer complètement à votre art ? Peignez pour vous-même, pour ceux qui vous connaissent et vous admireront, pour vos amis, pour votre femme. Ah ! si j'étais mariée à un homme de talent, comme je l'encouragerais ! comme je le pousserais vers la gloire, de toute mon affection, de tout mon enthousiasme? »

Il se leva très agité, se promena de long en large, sans répondre. Quand il revint s'asseoir, elle s'était assoupie. Il demeura près d'elle, et de nouveau la désira pour la splendeur d'une âme passionnée qui rayonnait sur ses traits sans beauté.

« Bien qu'elle soit libre, et sans doute, comme moi-même, au-dessus des préjugés, je suis le seul homme au monde dont elle n'ait pas le droit d'être la maîtresse. »

La main de Lina glissa le long du divan. Il s'en saisit pour la ramener sur la poitrine de la jeune femme. Puis au lieu de retirer la sienne, il la conserva posée sur celle de Lina. Il lui sembla que les paupières de la dormeuse s'agitaient, et qu'elle répondait à la pression de ses doigts. Dormait-elle? Il se rappela cette matinée où elle l'avait meurtri dans l'extase de leur vision aérienne, au sommet de la montagne évocatrice. Déjà, il se penchait vers elle, quand l'image de Sylvia passa entre eux, telle qu'il l'avait fixée naguère sur la toile dans ce même atelier.

Il se redressa en silence, et sortit à pas lents.

III

« Je veux composer quelque chose de beau et de rare qui la séduise et l'éblouisse. »

Physiquement, il renonçait à posséder Lina. Mais il voulait conquérir cet esprit d'élite, et le subjuguer sous l'admiration.

Il songea d'abord à quelque allégorie. Les images se succédèrent ; aucune ne s'imposa.

D'ailleurs un symbole facilement déchiffrable plairait peut-être à Lina pour l'idée plus que pour la valeur de l'œuvre elle-même.

Il y renonça.

Les sujets les plus divers surgissaient dans sa pensée. Il les caressait quelque temps et passait outre. Les uns lui parurent vieillis, les autres trop généraux, ou trop terre à terre, ou en dehors de ses facultés évocatrices.

Et il passa des journées à feuilleter son imagination, comme un enfant tourne et contemple des estampes, qui se mêlent et se brouillent dans ses souvenirs.

Mais un soir, en fouillant dans un carton où parfois il jetait un croquis ou une esquisse, il tomba sur une

gouache, lavée à bord, le lendemain du jour où, à son premier retour d'Europe. il était descendu à Bahia.

Et soudain il revit, courbée sous la corbeille d'abondance, la noire Mina, jeune et flexible, comme par cette journée flamboyante, où il l'avait rencontrée au sortir du marché encombré par les négresses bestiales.

« Une statue de Phidias fondue en un bronze obscur. »

En contemplant l'aquarelle, il se rappela tous les détails : la nuance du turban, la couleur du châle, la qualité des fruits.

Il remémora la courbe du bras, soutenant le ciste sur la tête ;

Le regard tombant de haut parmi les admirations muettes ;

Et, à la commissure des lèvres, le sourire de Sphinx africain.

Elle est de tous les temps, pensa-t-íl. Les Hébreux la rencontrèrent sur les confins de l'Éthiopie, et encoururent à cause d'elle, le courroux de Jéhovah. Au milieu d'une race ignoble et déchue, elle représente un type rare de splendeur et de domination. Je veux qu'elle inspire à ceux qui la regarderont, l'admiration exempte de désir.

Un crayon à la main, il la dessinait de nouveau, accentuant l'expressíon, fouillant le costume.

Mais le milieu, le cadre où elle devrait se mouvoir lui échappait.

Les tons de la nature alpine de Petropolis sont trop atténués, pensa-t-il.

A Rio, les jours qui suivirent furent nébuleux. Pendant une semaine, il attendit une de ces après-midi chauffées à blanc, où les teintes les plus violentes se marient et se fondent. Alors, grisé de couleurs, il parcourut à l'aventure la cité lumineuse, L'ombre des rues

diminuait l'intensité des reflets dans les quartiers du centre, et leur aspect de civilisation ne convenait pas plus à son sujet que le paysage artificiel des villas encastrées dans la verdure et parmi les fleurs.

Il chercha, sur la plage, la réverbération des sables, qui rappellent le désert africain, puis s'engagea dans ces venelles populaires qui rampent au long des collines de *la Saüde*, et aboutissent à des terrains vagues où toute une population hétéroclite habite des masures et des taudis.

Le soleil s'y acharne sur une terre safranée, l'imprègne de clarté, comme si l'aridité du sol buvait ses rayons. M. de Palan gravit la côte tortueuse et bossuée, s'arrêtant pour observer sur les peaux négresses les jeux de la lumière sur le vernis de la sueur. Et tout à coup, à l'arête du morne, il trouva le site propice, le décor attendu. La ruelle tournait brusquement et s'enfonçait au versant de la montagne. Mais par-dessus les toits chétifs, il voyait la baie ardre dans une buée enflammée. L'ombre des pierres et des dalles noircissait la terre çà et là, comme si la chaleur l'eût en partie calcinée. Les rares passants s'allumaient comme les martyrs des jardins de Néron; les couleurs vibraient comme dans une fournaise : le rouge semblait une barre d'acier dans la forge, le bleu, la frange légère de gaz qui brûle au sommet des tisons.

Il prit un carton sur place et s'attarda, ouvrant et fermant les paupières, pour graver dans sa mémoire l'impression de cette clarté. Il arrêta une jeune négresse pour étudier sur elle le mouvement des ombres, et, pendant trois jours, il revint à la même place, sans se lasser.

*
* *

Il s'enferma dans l'atelier, composa des esquisses, chercha la mise au point. Peu à peu, l'image surgit de la toile, la poitrine modelée comme à l'ébauchoir, le bras droit recourbé, soutenant l'éventaire sur le turban, le bras gauche tombant au long du corps. Elle descendait vers la ville ardente, ses dents éclairaient son noir sourire, ses yeux reflétaient de la lumière et de la vie.

C'était alors Lina qui, chaque jour, apparaissait dans l'atelier. Elle demeurait immobile, allongée sur des coussins, contemplant alternativement le peintre et le tableau.

Parfois, un détail échappait à M. de Palan. Alors il s'arrêtait de peindre jusqu'à ce qu'il rencontrât dans la réalité une image qui lui permît la transposition artistique.

Lina s'étonnait de sa mémoire.

« Il y en a de privilégiées. Certains individus exécutent les yeux fermés des multiplications de quinze chiffres, lisent un chapitre et le récitent, entendent une sonate, et la jouent de mémoire. Mozart nota ainsi une messe, dont on cachait jalousement la partition dans je ne sais plus quelle église d'Italie. C'est un phénomène étrange que cette localisation du souvenir dans la vue ou dans l'ouïe. Telle je vous contemple, Lina, dans cette attitude d'attention, telle vous m'apparaîtrez dans dix ans, s'il me plaît de vous évoquer dans cette même pose, ce même vêtement, cette même coiffure, avec vos doigts effilés dont la beauté résiste à l'empâtement de la glaise, et vos yeux semblables à des escarboucles qui refléteraient non de la lumière, mais de la pensée. Je vous

reverrai mieux encore, dégagée dans mes souvenirs des lignes quelconques, poussées jusqu'au symbole, comme je pousse d'autres visages jusqu'à la caricature.

— Mon Dieu! dit-elle, comme je suis curieuse de savoir ce que je pourrai bien alors symboliser à vos yeux.

— Vous-même vous êtes représentée sous l'emblème du Désir : Désir inassouvi, Désir inassouvissable, qui sait?

— Inassouvissable... pourquoi? J'ai été mariée, et heureuse.

— Je pense, dit-il, à ceux auxquels vous l'avez peut-être inspiré. »

Elle rougit, croyant à une déclaration détournée, et il se tut, car, dans sa phrase à double entente, il cachait cette sensation compliquée qu'il éprouvait toujours en présence de la femme dont il aimait voluptueusement les formes de la pensée dans une enveloppe imparfaite.

Sylvia survint. Elle voulait être aimable. Ses compliments tombaient souvent à faux. D'un mot, Lina formulait l'éloge qui remuait l'orgueil créateur de l'artiste.

« Henri a rencontré tant de jolies femmes dans sa vie, dit Sylvia. N'est-il pas étrange qu'il éprouve justement le besoin de représenter cette négresse ? »

Henri, sans colère, s'éloigna de la toile, et dit en souriant :

« Je te demande pardon, ô sombre Ethiopienne, de l'injure adressée à ta beauté. Mais tu montres assez par ton attitude que tu dédaignes ce préjugé de race et l'insulte faite par une profane dont le soleil a doré la peau des teintes du santal, au lieu de l'assombrir jusqu'à la ternissure de l'ébène. Si, en quelques coups de pinceau, je changeais ta nuance en pâleur rosée de fille des frimas, tes attaches n'en seraient pas plus fines, tes lignes plus

harmonieuses, tes mouvements plus souples, ton port plus naturellement majestueux. Tu es belle, parce que tu es saine, forte, superbement adaptée au milieu où tes ancêtres se sont lentement transformés. Ta tribu asservissait les autres, trafiquait des esclaves et n'en produisait pas. Les négriers qui la dévastèrent et les maîtres que tu trouvas sur un autre continent, respectèrent eux-mêmes tes traditions et tes coutumes, et ne te confondirent jamais avec le reste du bétail humain. Je me ferais, il est vrai, un scrupule de corrompre ta race et la mienne dans une promiscuité dont la possibilité même m'échappe ; mais je t'admire comme j'admire les lions et les gazelles, dont tes pères ont écouté les rugissements ou suivi la course agile.

— Il y a un poète dans ce peintre, dit Lina. »

Tous les matins, elle sortait en voiture sur la route de la cascade, où M. de Palan la rejoignait au grand trot de *Flâneuse*. C'était là que pour la première fois il l'avait entrevue. Peut-être un vague instinct l'avertissait-elle que ce lieu lui était propice ; propice à cette passion latente, silencieuse et inavouée qui renaissait en elle dans son lâche abandon. Elle avait aimé Henri ; elle se disait consolée de cet amour sur lequel une autre affection avait passé. Ainsi dans un champ où s'épanouissaient des plantes fragiles, s'étend une végétation plus durable qui les étouffe et pourtant meurt à son tour. Alors, dans les sillons en friche, on voit renaître les primitives fleurs.

Chaque fois qu'Henri atteignait la victoria, Lina poussait un cri de surprise, comme si leur rencontre eût été fortuite. De temps à autre, elle disait négligemment à Sylvia :

« J'ai rencontré ton mari à la cascade, ce matin. »

En réalité, elle le guettait depuis le moment où sa voiture s'engageait sur la route, et le remerciait d'un sourire, quand elle entendait le trot de *Flâneuse* à côté du marchepied. Grisés de la matinée voluptueuse, ils mariaient leurs sensations et leurs pensées dans leurs regards et dans leur silence. Devant eux, les prés d'*angola*, d'un vert de porphyre, succédaient aux terres fatiguées où les agaves tendent leurs lances aiguës comme des vedettes en reconnaissance. La Piabanha ronflait entre les pierres, et blanchissait en remous semblables au passage de chèvres blanches galopant entre des rochers. Au versant des montagnes, des bœufs affaissés ruminaient, la queue fouettant les mouches. Une fraîcheur humide et parfumée tombait d'un bois enchevêtré de lianes ; plus loin, sur un mamelon dénudé, un arbre unique, dont la coupole s'arrondissait depuis le sol jusqu'aux plus hautes branches, oscillait à la brise comme un aérostat prêt à prendre son vol. La rumeur et le moutonnement du gave accompagnaient les promeneurs. L'onde lassée mollissait sous la feuillée. Un tronc penché sur l'eau étendait ses branches, pareil à un plongeur qui va s'élancer. Sur les rives, des roches identiques à celles qui encombrent le lit de la rivière gisaient sur le flanc des collines, comme charriées par un débordement prodigieux. La victoria s'arrêtait devant la fabrique ; et, tout en contemplant l'avalanche neigeuse engloutie dans le trou béant, Henri et Lina échangeaient des phrases, pour le plaisir d'entendre le son de leurs voix.

Haut perchée dans un repli des montagnes, une bicoque entourée de papayers et de tamariniers dominait le chemin.

« Il ferait bon d'aimer dans ce recoin, dit un jour Henri, en montrant la masure. »

Lina repartit :

« Un cœur et une chaumière, comme vous dites en France. Voici la chaumière, trouvez le cœur. »

Le tableau avançait. Parfois Henri se décourageait.

« A quoi bon tant d'efforts ?

— A quoi bon ? »

Dans cette exlamation, qui était aussi une demande, Lina mettait tout le poids de sa tendresse et de son admiration.

Alors, Henri saisissait un livre en disant :

« Je suis las ; il faut que je me remonte. »

Sur les rayons de la bibliothèque, il prit une après-midi l'*Amour* de Michelet.

« Il y a pas mal de banalités et de déclamations dans ce livre, dit-il, mais, en revanche, que de beautés ! »

Cette prose trop honnête et d'une sensiblerie un peu larmoyante les lassa. Ils parcoururent *Volupté*, les *Liaisons*, enfin la *Physiologie de l'Amour moderne*, où les aphorismes les plus moraux incitent à la luxure, comme la lecture du Décalogue fait naître l'idée du péché.

Ils lurent quelques pages, et s'extasièrent au langage que revêtait leur propre désir. Ils pouvaient impunément et sans contrainte se faire les plus audacieuses confidences ; il leur suffisait de souligner une phrase, d'appuyer sur un mot.

Parfois, Lina demandait à relire une tirade.

« Depuis quel endroit ? »

Elle indiquait le paragraphe ; leurs doigts se frôlaient. Alors elle fermait à demi les paupières, et demeurait un moment pâmée.

D'autres fois, ils dissertaient en bons camarades.

Il jugeait que la peinture est un art inférieur, si elle

se limite à la représentation objective par les lignes et les couleurs. Il n'était pas de l'avis de ce Paolo Ucceli qui composa uniquement des tableaux pour montrer sa science du raccourci, et s'écriait en songe que l'étude de la perspective est une bien douce chose. Par la peinture symbolique, le peintre peut s'élever jusqu'aux idées générales, et faire œuvre de philosophe. Dans la reproduction d'un paysage, c'est la force et la beauté immanente des choses qui doit animer son pinceau. S'agit-il d'un portrait, il va jusqu'a l'âme, à travers le regard. Titien met une conscience à nu. L'Aretin, c'est le cynisme ; Philippe II, la cruauté et l'astuce ; François I[er], la légèreté française et chevaleresque. Un volume dirait moins que la page d'Holbein, sur le caractère d'Erasme.

« Aussi je ne puis comprendre une certaine catégorie de réalistes, qui peignent des spectacles d'une insignifiance voulue, jetés comme un défi à la Nature complexe où nous puisons à pleine âme des émotions et des idées. »

Par contre, il détestait, en art, tout ce qui détruit l'illusion du possible.

« La fantaisie me choque moins que l'artificiel. Je prends mon parti du singulier apparat des *Noces de Cana* ; mais devant la *Cène* de Léonard, je ne puis m'empêcher de penser que ces gens-là se sont tous mis d'un côté de la table pour qu'on les voie. Alors, pour moi, ils n'agissent plus : ils posent. Quant au *Possédé* il me fait penser à ces mansions du théâtre médiéval, où simultanément une partie du spectacle se passe à Rome, et une autre à Jérusalem.

— C'est un peu vrai, dit-elle. Mais Raphaël a voulu s'élever jusqu'à cette philosophie de la peinture dont vous parliez tout à l'heure.

Il avait assez de génie pour trouver une allégorie qui ne choquât point le bon sens. Il est d'autant plus inexcu-

sable que la scène du premier plan est tout à fait réaliste. La Nature et l'art sont les deux termes d'un rapport. On peut les agrandir ou les restreindre. Tout autre artifice détruit la relation immuable qui les unit. La forme, c'est-à-dire la conservation constante des proportions suivant ce nombre, est le tourment et la satisfaction suprême de l'artiste. Un tableau faible de dessin, prolixe de détails, lâche et touffu d'ensemble, est tout comme un livre où les phrases sont heurtées ou clichées, les répétitions encombrantes, et les périodes mal coupées. Dans tout art, la concision et la netteté caractérisent les maîtres. Ils élaguent pour mettre en relief ce qui est le signe de la vie. Ils partent de la réalité terre à terre et s'élèvent lentement au-dessus d'elle. C'est une rude ascension qui meurtrit et déchire. Vingt fois, on tombe exténué sur l'âpre côte; mais on n'est vraiment artiste qu'au prix de ce labeur.

— Et l'inspiration, qu'en faites-vous?

— L'inspiration, c'est la discipline et la méthode au service d'une riche imagination. Le travail comme une meule broie le minerai, et sépare l'or de sa gangue.

— Et les conceptions de génie, exécutées sur le champ d'enthousiasme?

— Résultats de longues méditations, Lina, condensées autour d'une idée heureuse que le hasard fournit.

« De tout temps, l'effort artistique s'est divisé entre la réalisation du réel et la poursuite de l'idéal. La poussée progressive vers la perfection de la forme est pour ainsi dire impersonnelle et collective. Pendant des siècles, on peignit sur les obélisques des figures de profil avec des yeux de face, et des générations ignorèrent les procédés du raccourci. Le premier à qui l'observation donna des idées plus vraies de la perspective, et qui les appliqua, pouvait n'être qu'un assez piètre peintre. La connaissance

parfaite d'un art forme tout au plus un bon artisan, tandis qu'une technique rudimentaire donne parfois une profonde impression de beauté, comme certaines toiles chinoises ou japonaises, qui très parfaites à certains points de vue ont une perspective enfantine. Quiconque a suffisamment vécu l'histoire politique et sociale du Moyen Age, ne peut demeurer indifférent aux œuvres naïves des enlumineurs du XIII[e] siècle. Leur sincérité, la richesse des couleurs, dont la magie enchantait les âmes jeunes, supplée au métier, ou plutôt ce métier incomplet suffit encore pour que l'on ait conscience du laborieux travail de synthèse où l'émotion de ces primitifs s'épura. Car leur effort, croyez-le bien, n'était pas moindre que celui d'un peintre moderne qui profite de l'expérience du passé. En général, l'inspiration se développe dans une école ou chez une nation parallèlement à la science matérielle, et diminue ou disparaît avec les moyens de la traduire, quand les moules sont vieillis ou brisés. Chez les Egyptiens dont je parlais tout à l'heure, la technique de la peinture était bien moins avancée que celle de la sculpture, d'un contrôle plus facile. Or, tandis que les meilleures figures murales, égyptiennes, celles du British Museum, par exemple, révèlent la curiosité des lignes et l'indifférence de l'expression, les statuettes funéraires, et ce curieux *Scribe accroupi*, façonné peut-être par les mêmes mains qui maniaient le pinceau, respirent une intensité de sentiment bien supérieure.

Ce qui est vrai pour les collectivités l'est aussi dans ce cas pour les individus. Et les œuvres les plus savantes d'un maître sont aussi généralement les mieux inspirées.

Si donc on est en droit d'exiger une technique impeccable chez l'artiste, c'est moins parce que cette acquisition, somme toute aujourd'hui banale, affranchit de toute

gêne et brise les entraves de l'imagination, mais encore et surtout parce que la difficulté volontairement suscitée, en retardant la production trop facile, augmente l'intensité de la vision, féconde l'inspiration, et transforme en chaleur et en clarté les fumées qui l'obscurcissaient. »

*
* *

« Ne venez pas pendant deux ou trois jours ; j'ai besoin de recueillement, de solitude pour les dernières retouches. Je vous écrirai quand j'aurai terminé ».

Lina passa ces instants dans une anxiété qui lui révéla l'état de son âme, conquise et prosternée. Jamais, dans son existence, elle n'avait aimé avec cet enthousiasme et ce renoncement. Dans cette passion qui s'allumait en elle, son propre orgueil d'artiste se fondait comme la cire des cierges au feu de l'adoration dont on entoure les tabernacles.

Pendant deux jours, elle attendit vainement Henri sur le chemin de la cascade. Le troisième elle l'aperçut de loin, qui galopait pour la rejoindre.

« Eh bien !... lui cria-t-elle.

— J'ai fini. Venez déjeuner avec nous. Vous aurez la primeur de mon œuvre ».

Devant l'échafaudage, Lina s'assit pour contempler le tableau plus à l'aise.

Malgré la journée pluvieuse, il semblait qu'une grande clarté illuminât l'image, et que son reflet éclairât l'atelier. La ville et la baie s'élargissaient en un panorama très vaste, dont les lointains flambaient. La Vénus d'ébène, à fleur de toile, fixait les spectateurs ; et telle était l'intensité de ses regards, que Lina n'en pouvait détacher

les siens. Mais ce qui captivait surtout, c'était la souplesse féline et sauvage de ce corps en équilibre sous la corbeille de fruits. Aucune autre pose ne pouvait être plus rythmique et plus vraie.

« Voyez comme elle vous regarde, Lina ; elle va parler. Le moindre souffle d'air tordrait son écharpe. Sentez-vous les effluves de chaleur qui la pénètrent? Comme elle est à l'aise dans cette torpeur !

— Que prétendez-vous faire de cette toile, Henri?

— Quand vous l'aurez bien regardée, je la retournerai contre le mur.

— C'est fou, dit-elle. Quand je vous donnais le conseil de peindre pour vous et vos amis, je ne vous connaissais pas ce talent. »

Il ne répondit pas. Il se jugea payé de son effort par ces paroles. Il prit un livre qui traînait sur la table, l'ouvrit au hasard et lut ces vers des *Nuits* :

> O Muse, que m'importe ou la mort ou la vie !
> J'aime et je veux pâlir, j'aime et je veux souffrir ;
> J'aime et pour un baiser je donne mon génie...

Il sentit sur son visage le souffle ardent de Lina. Leurs mains s'unirent, leurs lèvres se touchèrent.

« Ce jour-là, ils ne lurent pas plus avant. »

IV

« Chère, lui disait-il le lendemain, à l'heure de la promenade matinale, pourquoi nous mentir à nous-mêmes, puisque déjà depuis si longtemps nous nous aimons ? »

Elle le regardait avec une tendresse qui s'exhalait des profondeurs de son âme, et mouillait ses paupières comme une rosée.

« Je ne vous mentirai pas, Henri, dit-elle : je vous aime, non pas depuis hier, mais depuis longtemps, depuis toujours. En votre présence, tout en moi s'efface et s'abolit. J'ai bien souffert, par vous. J'ai pu me consoler de vous perdre, non cesser de vous chérir. Hélas ! je pourrais aujourd'hui être votre femme. Vous-même avez dressé entre nous un obstacle, faible pour vous, peut-être, mais infranchissable pour moi. L'infidélité d'un mari... peu de chose ! Mais que dire de la trahison que je commettrais envers Sylvia ? Depuis notre enfance, je suis sa grande amie. En pension, nous nous trouvions, moi parmi les grandes, elle entre les petites, et je la prenais sous ma protection. C'est moi qui vous ai présentés l'un à l'autre. Elle m'est chère au point que je lui ai pardonné

de vous avoir plu. Comment la tromperions-nous ensemble! »

Il l'écoutait, résigné. Tout ce qu'il y avait en lui de noble et de généreux s'inclinait devant cette sentence.

« Mon renoncement est plus grand que le vôtre, continua Lina. Vous vous consolerez dans les bras de la rivale que je défends contre moi-même, et qui jamais ne soupçonnera mon sacrifice. J'accepterai de vous une amitié tendre et apitoyée. Le jour viendra ou s'éteindra en vous cette flamme, à laquelle j'aurai refusé l'indispensable aliment. Je ne me plaindrai pas. Je continuerai de vous aimer dans le silence et l'abnégation. Je serai votre amie, votre sœur : voulez-vous? »

Il mit un baiser sur la main qu'elle lui tendait et la reconduisit à sa voiture. Puis il remonta sur *Flâneuse*, et revint mélancoliquement à l'Ermitage.

Sylvia l'attendait.

« As-tu rencontré Lina? lui demanda-t-elle.

— Oui. Pourquoi?

— Il ne te suffit donc pas de la voir toute l'après-midi dans ton atelier, sans lui courir après sous prétexte de promenade? Ne me rends pas jalouse, Henri. Je ne suis pas stupide et ne veux pas devenir ridicule.

— Tu devrais en ce cas t'abstenir de semblables scènes. Je ne cours ni après Lina, ni après qui que ce soit. Mais je ne puis empêcher les gens de se promener où bon leur semble.

— Tu peux choisir une autre route.

— J'ignorais que nos rencontres te déplaisaient.

— Tu le sais maintenant. »

Ils déjeunèrent en tête à tête : Flora était à l'école. Sylvia essaya de causer. Mais M. de Palan ne répondait que par monosyllabes et demeurait ensuite silencieux. Alors, elle bouda.

Henri lui en voulait. Il trouvait odieux et injuste les soupçons de Sylvia, après l'attitude et les paroles de Lina. Cependant, il résolut d'éviter celle-ci pendant quelque temps, et d'aller tous les jours à Rio. Son oncle lui dirait, une fois encore : « Tu es l'homme des intermittences, mon garçon ; avec ce système, on ne va pas loin. »

Il haussa les épaules, dédaigneux, ennuyé, trouvant l'existence fastidieuse. Son tableau était terminé, son aventure sombrait dans un océan de scrupules, et sa femme le querellait.

Il s'enferma dans l'atelier, fuma, feuilleta quelques livres, des poésies que Lina et lui avaient parcourues ensemble. Plusieurs lui parurent fausses et ampoulées. Cependant elles lui plaisaient quand il les lisait à haute voix devant elle. C'était même aux ritournelles les plus usées que leurs mains, leurs souffles et leurs regards s'étaient mêlés.

« Au fond, pensa-t-il, il y a cent formes d'amour, et un seul but au désir. On peut tourner et retourner ; comme il n'y a qu'une manière de le satisfaire, il faut qu'il meure ou qu'il soit assouvi, toujours exactement de la même manière.

« Il faut qu'il soit assouvi », répéta-t-il machinalement. Et il demeura surpris du son de sa voix qui s'éleva inconsciemment comme un oracle.

Ne sachant que faire, il sortit.

Une petite chèvre blanche passa près de lui, suivie d'un gros bouc à longue barbe de Samaritain. Ses yeux bêtes et sensuels luisaient sous une touffe de poils, et il reniflait des émanations vagues dans le vent.

« Où aller ? »

Il était de trop bonne heure encore pour attendre Flora au sortir de l'école. M. de Palan après maints détours se trouva devant la maison de Lina.

Personne aux fenêtres. Il regarda dans le jardin. Elle lisait en lui tournant le dos. A son appel, elle se retourna.

« Vous ici !

— Je m'ennuyais ferme, dit-il ; aujourd'hui, je ne suis bon à rien. Alors j'ai pensé à Flora. Mais la classe ne finira que dans deux heures. Je faisais les cent pas, et le hasard.... disons le hasard, m'a conduit ici. »

Appuyé à la grille, elle hésitait.

« Voulez-vous entrer dans le jardin ? »

Elle répéta en insistant :

« Dans le jardin. »

Une de ces nuées, communes dans les régions montagneuses, passa sur eux. Des gouttes tombèrent.

« Il pleut », dit-elle.

Il s'assit ; elle demanda :

« Avez-vous quelques projets en tête, quelque nouveau travail ? »

Il répondit :

« Rien. Du reste, je ne cherche pas. Pendant quelque temps, je vais me montrer assidu au bureau. Depuis trois mois, j'y fais acte de présence une fois par semaine. C'est vraiment insuffisant.

— Il pleut, répéta-t-elle angoissée. Qu'allons-nous, faire. Vous êtes sorti avec votre canne, imprudent. La pluie va vous tremper. Partez... en marchant vite, vous aurez le temps d'atteindre l'école avant l'ondée. Vous prendrez une voiture au retour. »

Il se leva, serra la main de Lina qui tremblait dans la sienne, et se dirigea vers le portail.

« Arrêtez, Henri, arrêtez », cria-t-elle, en le voyant criblé par l'averse.

Il courut la rejoindre, et il s'abritèrent sous la véranda.

Mais les gouttes, chassées par le vent, rebondissaien en douches autour d'eux.

« Passons dans mon atelier », dit-elle, la voix changée.

Elle hésita encore, puis l'attira nerveusement comme pour le guider en murmurant :

« C'est une fatalité ! »

Et Henri, sentant ce corps frémir contre le sien, entendit dans les profondeurs de sa conscience, la voix fatidique répéter.

« Il faut qu'il soit assouvi !... »

*
* *

Étendu sur le divan où il aimait à se blottir dans la tristesse et pour le rêve, M. de Palan se rappelait la scène de l'après-midi, l'étreinte dont la fatalité toujours imminente, depuis qu'il connaissait Lina, les avait enfin pour un instant noués l'un à l'autre.

Il se revit, face à face avec elle dans l'atelier. Ils demeuraient muets, anxieux, la gorge âpre, moins comme deux amoureux que comme deux lutteurs avant le premier élan. Par une porte entre-bâillée, il apercevait la chambre et les contours indécis du lit sous la moustiquaire comme à travers un brouillard.

Il avait entraîné Lina sans qu'elle résistât davantage, et ils s'étaient mêlés l'un à l'autre furieusement.

Mais, tandis qu'il reprenait possession de lui-même, elle persistait dans le délire, bacchante insatiable, en qui la frénésie touchait à l'horreur tragique du mal sacré.

Il se rappela les gestes éperdus de la femme, les contractions de son visage, les sons rauques de sa voix, la

pâleur violâtre envahissant comme un crépuscule de mort ce visage sans beauté, et l'impression de satiété qu'il avait ressentie, devant la laideur de ce spasme.

Nul homme ne sait si la maîtresse la plus désirée ne produira pas en lui au moment de l'épreuve de chair, cet irrémédiable désenchantement. Il aurait dû se contenter de l'amitié tendre offerte par Lina. Quand naguère elle l'avait mis en présence de la statue allégorique, la tentation violente ressentie tout d'abord s'était apaisée en lui pour renaître plus tard sous une forme nouvelle. Après la métamorphose de ses désirs, transformés en une haute amitié intellectuelle, il attendait de Lina des sensations fortes, mais non celles que procure, avec une virtuosité bien supérieure, une fille de joie un peu ardente et soucieuse de son art, et avec laquelle, il importe peu du reste, que la volupté sombre dans le dégoût.

Elle devina l'impression produite, mais sans en comprendre les motifs. « Qu'as-tu ? des remords? »

Poliment, il protesta. Mais elle ne pouvait prononcer une phrase plus malheureuse, en obligeant Henri à établir un parallèle qui n'était pas à son avantage.

Et il l'avait quittée sous cette morne lassitude, qui est la rançon des aspirations outrées.

Pour comble, au sortir de chez elle, il avait rencontré Flora reconduite par sa bonne. Ne pouvant cacher sa visite, il avait supporté avec impassibilité une scène violente de Sylvia.

Tout en mordillant son cigare, M. de Palan pensait à ces choses. La pluie de l'après-midi s'évaporait du sol avec l'essence des plantes amollies. Il apercevait la lune à son plein, comme un grand miroir taché par l'usure des siècles. Et il se disait qu'en art

comme en amour. l'impression définitive est celle de l'inutile effort.

* *
*

Dès le lendemain, il reprit son service au bureau, descendit à Rio chaque jour, et pendant une semaine n'entendit plus parler de Lina. Il se contenta de lui envoyer deux superbes bouquets, sans doute parce qu'il lui aurait plu d'enterrer sa méprise sous des fleurs. Elle ne répondit pas. Mais un matin, il la trouva dans le train, où elle lui fit signe qu'elle lui gardait sa place.

« Est-ce une gageure ? lui demanda-t-elle, quand il se fut assis à son côté. »

Henri, compatissant aux larmes, demeurait implacable à l'indignation.

Elle se tut, craignant le scandale. Des gens les saluèrent au passage.

Elle dit à haute voix, comme pour se justifier :

« J'ai des achats à faire à Rio. »

Le train roula, s'enfonça dans les gorges et les frondaisons. Mais sur le bateau, elle entraîna Henri à l'écart et il dut se justifier. Il prétexta, d'une part, des affaires urgentes, et un rappel en ordre de son oncle; d'autre part, la jalousie de Sylvia.

« Sylvia... Sylvia... il est bien temps de penser à elle.

— Malheureuse !.. »

Elle se pencha sur les bastingages, pour qu'on ne vit pas son visage, et la brise, en passant, séchait ses pleurs.

Alors, elle prit l'habitude de descendre à Rio deux ou

trois fois par semaine, Henri se complut à ces rencontres ; elles les ramenaient à leur intimité chaste.

En partant de chez lui le matin, il se demandait :

« Rencontrerai-je Lina ? »

La cloche du départ tintait dans la petite gare aux sonorités de chapelle. D'un coup d'œil, il parcourait les fenêtres de wagons : elle était là.

Pendant le voyage, ils parlaient peu, gênés par la présence de voisins. Ils observaient à deux le paysage, échangeaient quelques remarques sur les pierres greffées dans le sol comme d'antiques menhirs, et l'eau floconneuse tombant d'une cascade en avalanche de neige. Puis en arrivant à la côte, ils se hâtaient de prendre leurs places sur le bateau.

Alors, ils en revenaient au thème de l'amour, soleil immobile autour duquel ils gravitaient inconsciemment. Chose singulière, la femme ardente jusqu'à la fureur, dominait par orgueil ou force d'âme le désir voluptueux. Elle était capable de fidélité platonique, quitte à se tordre sur sa couche aux heures d'insomnie. Elle redevenait scrupuleuse quand elle parlait de Sylvia. Son affection pour Henri s'était trempée d'une façon vigoureuse par la possession, mais elle ne se montrait plus désireuse de se donner à nouveau ; ou plutôt, elle se révoltait à l'idée du partage et à la nécessité du mensonge. Cette complexité, la puissance d'expression dont elle dépeignait la dualité de son âme imposaient à Henri. Il comprenait qu'un autre homme pourrait la faire crier de plaisir ; mais nul autre ne provoquerait cet hosanna où elle le glorifiait. Il se complut à développer en lui ce sentiment faux et cruel de l'amour par vanité. Il comparait Lina à un instrument rare et précieux, bien que de forme grossière, et dont n'importe qui pouvait tirer des sons violents. Mais lui seul y faisait vibrer des

notes d'une douceur et d'une sonorité magnifiques.

Le soir, elle remontait à bord la première. Les journées lui semblaient longues, et se résumaient pour elle au voyage. Ses regards erraient sur les navires à l'ancrage, où des matelots se mouvaient au milieu du réseau des câbles, comme des mouches empêtrées dans une toile d'araignée.

Souvent, le bateau fuyait sous un ciel où roulaient des fumées de forge et où zigzaguaient des éclairs. D'autres fois, après une journée étouffante et claire, un nuage obscur accourait vers la ville avec des prolongements de nuées, semblable à un oiseau gigantesque aux serres menaçantes. Le cadre d'azur formé sur la mer, dans l'interstice des montagnes se rétrécissait peu à peu : — tout disparaissait dans la brume.

Aux jours de beau temps, les îles, sur l'onde immobile, semblaient des oasis à fleur du désert bleu ; et le sillon lointain du navire, le chemin tracé par quelque caravane.

Pour être plus seuls, ils descendaient dans l'entrepont. Les leviers des machines s'élevaient et s'abaissaient, luisants comme des hommes en sueur; et sous leurs pieds, à travers un grillage, l'eau se précipitait sous les palettes en écume savonneuse.

Et toujours, toujours, à chaque ascension, le spectacle se renouvelait, les teintes se modifiaient, la forêt changeait d'aspect, apaisée dans un grand silence, ou hurlant dans le vent comme une foule ameutée sur une place publique.

Henri ne redoutait plus que les rares apparitions de Lina chez lui. Avec une étrange inconscience, elle se figurait que le sacrifice dont elle se glorifiait à chaque instant devant Henri devait lui mériter la gratitude de

Sylvia, et une abstention, en sa présence de toute manifestation tendre de celle-ci envers son mari. Elle s'indignait des moindres familiarités d'Henri avec sa femme.

La gêne qu'il éprouvait alors n'échappait pas à Sylvia.

Pauvre Sylvia ! elle vivait dans une jalousie contenue, qui parfois s'échappait en bouffées de colère. Et cependant, elle accueillait affectueusement Lina. Leur amitié persistante était pour elle le gage d'une fidélité dont elle se leurrait.

Sur ces entrefaites, Flora s'alita. La gravité du mal, la menace d'une méningite qui pouvait tuer l'enfant ou la rendre stupide, affolèrent ses parents. Lina s'installa au chevet de la malade et ne la quitta plus. Elle prodigua ses soins avec toute la tendresse qu'elle ressentait pour le père et un besoin de se laver envers Sylvia du crime de lèse-amitié. Pendant toute la crise, elle put savourer auprès d'Henri une intimité que Sylvia, toute aux soins de Flora, ne songeait plus à troubler. Mais la convalescence de la petite eut comme effet de ramener Sylvia à son rôle de femme, et Henri à un regain de tendresse conjugale causée par la joie de voir sa fille hors de danger. Il résulta de ce rapprochement une recrudescence de jalousie chez Lina. Elle devint obsédante ; son attitude réveilla les soupçons de Sylvia. Cette situation était d'autant plus intolérable pour M. de Palan qu'il n'y trouvait aucune compensation. Il avait bonne envie d'en finir, mais s'immobilisait en des atermoiements issus moins d'un attendrissement du cœur que d'un égoiste orgueil. Les femmes en cessant d'aimer, tranchent souvent dans le vif, avec indifférence et promptitude. Dans le langage des chirurgiens, elles ouvrent une belle plaie. Peu leur importe qu'une autre maîtresse y applique le baume d'une tendresse nouvelle. Les bles-

sures des amants à l'occasion des ruptures s'enveniment lentement sous la meurtrissure de leurs dilations et de leur fausse pitié. M. de Palan n'aurait pas considéré de sang froid Lina se jetant aux bras d'un autre et cessant de souffrir pour lui. Les hommes, en créant les dieux à leur ressemblance, ont imaginé comme attribut de leur puissance, la soif d'une dévotion douloureuse et cruelle. Il ne déplaisait pas à M. de Palan que Lina confessât son amour dans le martyre.

Une après-midi, en expédiant son courrier, il remarqua, poste-restante, la toilette hétéroclite et tapageuse d'une inconnue.

En attendant ses lettres, elle le toisait insolemment.

« Tête d'album ! » murmura-t-il en penchant le visage pour la mieux détailler, tout en esquissant dans l'espace quelques courbes et en la croquant dans sa mémoire. Puis, tout à coup :

« Mais c'est la tireuse de cartes de Flonflon ! »

Il se rappela le jour où il l'avait rencontrée chez la vieille entremetteuse,

« Un bon type !... pour sûr !... »

Il revint sur ses pas pour la regarder de plus près, et la coucher le soir même sur une page blanche.

« Elle est caricaturale... mais quels yeux !... quand elle vous regarde, elle fait le plongeon dans votre âme. Que m'a-t-elle donc prédit ?

Dans un effort de mémoire, il revit la table longue encombrée de tarots, la tignasse rouge de Marguerite et le peignoir flottant de Flonflon.

« Ah ! oui : le mariage,.. le rival... des blagues !... Quand on épouse une jolie fille, on a toujours des rivaux. Quoi encore !... une femme maigre... et puis une autre femme... J'en ai tant connu.

Elle m'a fait un discours, une sorte de sermon.., »

Il s'en remémora la substance.

« Tout de même, elle a touché juste ! »

Des bribes de phrases lui revinrent :

« ... Et celle que vous aimez aujourd'hui en mourra de douleur. »

Un petit frisson le cingla.

La sibylle reçut les lettres, et vint à la rencontre de M. de Palan. Elle le regarda sous le nez, et dit simplement :

« On y songe ?... »

Henri frémit. Il lui sembla que cette interrogation incohérente confirmait les anciennes prédictions.

La femme tira une carte de visite d'un petit portefeuille et l'offrit :

Madame SALONIQUE

Voyante

« Quand il vous plaira. »

Ses regards le gênaient. Il la salua et détourna la tête. Elle s'en alla, en traînant dans une démarche auguste, une robe de soie mauve sous une blouse de linon jaune, dont le tuyautage grimaçait.

Henri conserva l'adresse. Quand il voulut la garder dans son tiroir aux paperasses, il chercha ses clefs, ne les trouva pas. Il glissa la carte par une fente du tiroir et n'y pensa plus.

*
* *

Le même soir, Sylvia lui tendit une lettre décachetée.

« De Lina ».

— Pour toi ?

— Non. Pour toi.

— Comment est-elle ouverte?

— Parce que j'ai voulu en connaître le contenu.

— Parfait !... Sais-tu que j'en ai assez de ta jalousie?.. »

Il lut en hâte :

« Mon cher ami... Pour un conseil..... Les femmes n'entendent rien aux affaires. J'embrasse Sylvia et Flora. »

Il respira :

« Tu en as été pour tes frais.

— Il est clair qu'une lettre qui devait passer par mes mains ne pouvait rien contenir de suspect.

— Alors pourquoi l'ouvrir ?

— Ça m'a plu.

— Ma chère, dit-il, vous impatienteriez un fakir. Dînons ; ensuite mettez votre chapeau et venez avec moi.

— A quoi bon ?

— Libre à vous. »

Ils dînèrent en silence. Henri, outré, pensait :

» Toi, ma petite, si tu as des soupçons, tout à l'heure, ils seront fondés. Lina a bien fait de m'écrire. Ce soir, elle me chante. »

Il la trouva au milieu d'un fouillis de malles.

« Pourquoi ce déménagement ?

— Assieds-toi, dit-elle en s'étendant sur le même sopha où elle s'était assoupie qnelques mois auparavant. Je craignais que tu n'amènes Sylvia. Je te sais gré d'être venu seul.

— Que lui dirai-je au retour?

— Tout simplement que je t'ai demandé la formule d'une procuration pour mon fondé de pouvoir.

— Tu pars?

— Je pars. Voici mon passage. »

Elle lui tendit une feuille grise. « Frau Mulborn — Hambourg. »

« En vérité!.. » dit-il, stupéfait.

« Je suis allé à Rio ce matin, mais j'ai pris un autre train que le tien pour éviter des explications en public. »

Il se taisait. La résolution de Lina le remuait. Elle observait en silence l'effet produit.

« Tu pars, dit-il enfin, comme cela... brusquement... As-tu de mauvaises nouvelles? Tu as mis ta fabrique en commandite ; ta fortune est-elle compromise ? Non. — Alors, pourquoi pars-tu? — Pourquoi ?... pourquoi?... »

Elle s'approcha de lui, visage à visage pendant un instant il sentit son haleine, et perçut le rythme tumultueux de son cœur.

« Tu oses me demander pourquoi? N'ai-je point encore assez souffert ? point assez expié une heure de faiblesse, point servi suffisamment de jouet à tes caprices? Quand mon amour fléchit, tu le relèves et tu l'incites. Quand il s'exalte, tu te dérobes et le dédaigne. Je ne suis plus ton amie ; je ne suis pas ta maîtresse, mais il te plairait que je me tinsse prosternée devant toi, à me meurtrir et à t'adorer.

— Calme-toi! »

Il balbutia ;

« Pouvais-je abandonner ma femme, ma fille?

— Qui parle de cela !... L'ai-je exigé! T'ai-je demandé autre chose que ton amour? Pourquoi es-tu venu, cette après-midi où j'ai faibli.

— Je partais sous l'averse. Ne m'as-tu pas rappelé? »

Il comprit sa maladresse. Ironique, elle s'écria :

« Je t'ai fait violence!

— Et tes scrupules, Lina... plus tard?

— Comment n'en aurais-je pas d'avoir sacrifié Sylvia

à ta fantaisie à ta curiosité qui nous a humiliées et déchirées l'une et l'autre ? »

Elle élevait la voix.

» On va entendre ; on va venir ; écoute... raisonne un peu... »

— Non, je n'écoute rien. Ma passion pour toi n'est plus que poussières et que cendres. C'est moi qui me reprends... moi qui te quitte... »

Elle poussa un grand cri, puis un second, et roula dans une attaque.

Henri, lucide, la regardait, écumante, violacée, telle qu'elle s'était métamorphosée naguère dans les fureurs de sa chair.

QUATRIÈME PARTIE

I

Deux ans passèrent, Henri reprit ses pinceaux. Parfois, la vie de bureau l'absorbait, d'autres fois, l'existence mondaine. Et il paraissait ne plus songer à la peinture. Mais une image le frappait, prenait corps, aimantait les idées accessoires qui se groupaient alentour. Peu à peu, il vivait son œuvre, et il finissait par lui en coûter d'élaguer les moindres détails, tant ils s'imposaient à sa mémoire. La lueur hésitante du début grandissait... grandissait comme une flamme d'incendie. Ce qu'il voyait dans cette clarté lui paraissait réalisable et merveilleux. Il se mettait au travail, tout s'éteignait. Il lui fallait souffler sur des tisons presque éteints, pour rallumer une lumière débile. Suivant sa propre expression, il concevait dans la joie, et enfantait dans la tristesse. Il exécutait vingt études pour trouver une forme meilleure, s'avisait qu'une légère retouche rendait parfait le dessin primitif. D'abord, l'inspiration le fuyait pendant des mois. Il l'attendait, lassé, sans énergie pour lui courir sus. Il se désespérait : « Je suis vidé ». Une lecture, le moindre événement réveillait son enthousiasme ; puis il retombait dans un marasme de la pensée.

A la longue, il vérifia que le travail à froid, sous l'impulsion d'une énergie dirigeante, est souvent le meilleur. Il saisissait le crayon ou le pinceau, et demeurait inerte devant la toile ou la planche. Pourtant il risquait un trait. Peu à peu, sa touche devenait lucide, nette, vigoureuse ; il trouvait l'effet juste, la teinte chaude, et sortait de son atelier dans la plénitude d'âme que donne l'accomplissement d'une tâche.

Chaque jour, c'était le même recommencement.

A mesure que la toile s'animait, il éprouvait cependant la gratitude de l'effort. Il devait même se contenir : il s'enfièvrait. Après le dernier coup de brosse, à la joie courte mais intense de la réalisation définitive, succédait le doute de l'œuvre achevée, et l'angoisse de celle à venir. Malgré sa puissance évocatrice et sa maîtrise, le tourment d'une perfection jamais atteinte ne lui laissait guère que des satisfactions de la volonté. Il se consolait en pensant que les grands artistes ne vivent pas différemment.

Le travail de bureau, loin de lui nuire, le reposait pendant les périodes de lassitude et d'incubation. Du reste, s'il eût vécu du métier de peintre, il aurait dû s'occuper de questions subsidiaires et commerciales auxquelles nul n'échappe aujourd'hui. Le conflit moderne oblige l'artiste à descendre des sommets solitaires pour se jeter dans la mêlée. Tant mieux ! la vie est la source des inspirations fécondes qui se développent dans le recueillement.

Il lui plaisait de tenter dans l'Amérique tropicale, ce que Benjamin Constant à réalisé pour l'Orient : de révéler la beauté des sites, l'intensité des couleurs, l'originalité des types dn Nouveau-Monde, à l'Europe qui les ignore. Aucun grand peintre étranger ne s'est assez inspiré de l'Amérique méridionale pour prendre l'initiative

de l'américanisme en peinture. C'est une nouvelle sensation d'art à créer. M. de Palan s'y efforçait. Il s'était assez assimilé au milieu brésilien pour éviter la fantaisie et le chic, mais son émotion et sa critique conservaient sa nationalité. Ses tableaux pouvaient émigrer sans devenir incompréhensibles. Il consacra aux impénétrables bois vierges une série de grandes toiles où il reproduisait leurs divers aspects, sous le soleil, à travers la brume matinale, dans la clarté détrempée de la saison des pluies, aux lisières bordées de céréales, autour des clairières paludéennes, où dorment des nénuphars et frémissent des joncs, dans les randons où s'infiltre une lumière glauque, rafraîchie de sève et de rosée. Ici, des frondaisons s'étageaient sur les collines; là, des ruisseaux dégringolaient entre des capillaires et des scolopendres. Il escalada des troncs rongés par la mousse et sucés par les lianes, pour suivre un sentier furtif de chasseurs. Il surprit des tinamous dans les broussailles, des alectors dans les futaies, des perroquets gourmands de baies sauvages, et dans le fond d'un fourré, l'hallali d'un jaguar cerné par les chiens.

Il fit revivre la légende des hespérides, sur les branches d'un ipé aux grappes d'or.

Il persistait à cacher ses toiles dans son atelier qu'elles encombraient. Dans la plénitude de son talent, il préférait demeurer inconnu que de passer pour simple amateur. Mais il se flattait d'apparaître et de s'imposer sans conteste avec la totalité de son œuvre.

Du reste, il savait qu'un artiste s'impressionne souvent davantage devant des spectacles sur lesquels il ne s'est point blasé depuis l'enfance. Ce furent des Milanais, Solario et Fioravanti qui dégagèrent l'architecture

russe de l'imitation byzantine, en fixèrent les maîtresses lignes et édifièrent la Kremlin.

Sylvia obtint avec peine deux tableaux pour leur salon.

« Il faudrait les signer.

— C'est vrai. »

Il se ravisa :

« Je vais prendre un pseudonyme. »

Sylvia se récria. Il tint bon.

« L'anagramme de mon nom : Palan, Lanap... du grec Lendit.. Palendit : c'est trouvé... Je supprime le t. Les philistins diront tout de suite : « C'est de la peinture italienne. »

Sylvia protesta :

« Tu es absurde ! »

A quelque temps de là, le médecin qui avait soigné Flora remarqua les deux toiles.

« Diable !.. Voilà de belle peinture. Palendi... connais pas. Où avez-vous acheté cela ?

Sylvia intervint :

« Ces tableaux sont de mon mari. Mais il s'entête à les signer d'un nom d'emprunt.

— Fichtre !.. ce sont des morceaux de maître » ! s'écria le docteur.

Il revint huit jours plus tard.

« Mon cher, dit-il à M. de Palan, je vous mets à contribution. Vous savez que tous les ans, je fais une tombola au bénéfice de mon dispensaire. Vous ne me refuserez pas un de vos tableaux pour une bonne œuvre. Du reste, signez comme il vous plaira.

— Soit, dit Henri. Je vous enverrai celui que je termine en ce moment. Venez le voir. »

C'était une toile de deux mètres, prête à vernir. Au premier plan, un filet d'eau emplissait une vasque formée

par des rochers auquels aboutissait un sentier tracé parmi les tiges empanachées des maïs. Une jeune fille, à genoux lavait du linge qui s'égouttait ensuite sur la pierre. Quelqu'un venait. Elle levait dans la direction du personnage invisible, une face encadrée de cheveux raides, un visage de la nuance des cèdres dont ses ancêtres indiens édifiaient les huttes où ils s'abritaient. Mais depuis les temps reculés où les femmes de la tribu disparue connurent l'étreinte des hommes blancs, les traits rudes de sa race s'étaient affinés jusqu'à l'éclosion d'une de ces belles métisses avec qui les fils des planteurs essaient leur virilité. Le toit de sa cabane fumait au-dessus des palmes jaunissantes, et les feuilles déjà sèches blondissaient la colline sous les reflets du soleil.

Un dimanche, Henri achevait de déjeuner quand on lui remit une carte de visite.

— Commandeur Frederico de Souza.

« Faites entrer. »

Un homme maigre, petit, brun, très serré dans sa redingote se présenta.

« Monsieur de Palan ?..

— C'est moi.

— Vous m'excuserez de vous importuner. Je sais que vous ne vendez pas vos tableaux. Mais j'ai acheté celui qui figurait à la tombola du Dispensaire, et je voudrais posséder un pendant.

— Je suis vraiment désolé, répondit Henri. Si j'accède à votre désir, quel prétexte donnerai-je à mes amis pour refuser de leur céder d'autres toiles ? Et pour le moment, je désire ne pas m'en défaire.

— C'est de l'égoïsme ; vous privez les gens du plaisir de les admirer.

« En tous cas, si vous changiez d'idée, je vous prierais

de me faire aviser à la banque, chez MM. Adolpho de Souza et Cie. Nous sommes sans cesse en relations d'affaires car vous êtes associé de votre oncle, n'est-ce pas?

— Ah! dit Henri, vous êtes fils de M. de Souza.

— Oui, mais j'habite généralement Paris et Lisbonne où nous avons des succursales. C'est pourquoi nous ne nous connaissions pas.

— Nous nous sommes cependant déjà rencontrés au moins une fois, dit Henri, ici même, à Petropolis, chez le ministre de France, M. d'Ormeville. Du reste, on ne nous a pas présentés l'un à l'autre.

— Je me rappelle en effet... vaguement. L'hiver dernier, j'ai rencontré d'Ormeville à Paris. Il arrivait du Japon.

— Vous souvenez-vous du concert qui précéda le bal. Mme de Souza a une bien belle voix. Elle chante toujours, je suppose?

— Toujours, dit M. de Souza. Demain, je repars pour Rio, mais nous projetons de passer l'été ici, nous nous reverrons alors, je l'espère. »

Quand il eut reconduit le visiteur, Henri se rappela cette soirée de Mme d'Ormeville, l'apparition de la chanteuse, et son passage rapide au matin, dans la sortie de bal. Il ne tenait qu'á lui de la revoir.

« Si je vendais un tableau à Souza!.. »

Cette idée l'occupa. Puis les jours passèrent; il oublia.

II

Tous les ans, quand venait l'hiver, Henri descendait à Rio avec sa femme, et passait deux ou trois mois chez son oncle.

Ils retrouvaient leur chambre silencieuse, le parc ombreux, les orangers alourdis sous les fruits, et les oiseaux babillards et gourmands.

Ceux qui ont vécu dans les régions tropicales, sous la caresse des alizés, connaissent le charme de la saison fraîche, lorsque les rayons amortis du soleil ont la douceur et la gaîté d'un foyer d'hiver. Dans la transparence de l'atmosphère, combien les paysages différaient de ceux de la montagne pendant les journées brumeuses de la saison des pluies. Dès les premières lueurs de l'aube, M. de Palan montait Flâneuse et gagnait la plage pour s'y griser de fortes couleurs. La mer changeante secouait sur la plage blondissante les franges argentées de son manteau mouvant. Et les soirs de pleine lune, une raie de lumière miroitante accompagnait obstinément le promeneur sur l'onde, jusqu'à la ligne humide du rivage,

qui craquait comme une soie rèche sous les pas de l'animal.

Il ordonnait ces visions multiples en compositions audacieuses et fuyantes. Ce dilettantisme éparpillait son énergie, et le confinait dans la paresse. Il se complaisait dans la solitude de ses pensées, s'y promenait comme en un beau parc dont lui seul aurait eu la clef. Naguère, il y avait convié Sylvia. Mais elle y tournait sans plaisir comme en un labyrinthe. Son intelligence, étrangère aux symboles, ne dépassait pas les limites des vérités contingentes. Il éprouvait pour elle à cet égard une grande indulgence, et un peu de mépris.

Mais elle lui plaisait dans son rôle de jeune mère, tendre et jolie, surtout quand elle se penchait le soir sous la véranda reposante, pour embrasser Flora qui s'endormait. Tante Théodora contait une histoire. Quand elle s'interrompait en pensant que l'enfant sommeillait, Flora ouvrait les yeux et disait : « encore ». Sylvia lançait à son mari un regard souriant. Il en était agréablement surpris ; ses effusions de père étaient espacées et discrètes. Le sentiment de la paternité se maintenait paisible chez cet égoïste amoureux.

« Qu'avez-vous fait aujourd'hui? » demandait-il après le départ de la petite dans les bras de la bonne.

Un peu de couture, le nettoyage méticuleux de ses bibelots, une promenade avec sa fille suffisaient à l'activité de Sylvia. Cette année-là, elle se transformait en garde-malade, auprès de la vieille tante qui s'affaiblissait visiblement. L'oncle se désespérait ; les médecins hochaient la tête, parlaient d'une lésion de l'aorte, qui évoluait. La malade pouvait vivre quelques années encore, ou bien mourir tout à coup.

L'oncle Lendit se tordait les mains en silence, et M. de Palan s'apitoyait en voyant sa figure énergique baignée de larmes.

Les contrastes de cette physionomie avaient depuis longtemps attiré son attention. Elle lui apparaissait sous deux aspects : dans la tension des affaires, et le laisser aller de la vie familiale. Cette dualité l'inspira. Il se disait souvent que le portrait serait à l'âge de la pleine expérience de la vie, une des formes de son activité artistique. Il y était préparé par l'acuité de sa vision, l'habitude prise, avec le goût des voluptés, de surprendre sur les visages féminins la muette éloquence des sentiments, et aussi par le contact des hommes d'affaires et la recherche ironique de la ride où coule, comme en une rigole, l'ignominie des basses convoitises. Seuls, quelques grands peintres prédestinés ont su faire le portrait. C'est un don indépendant des tendances d'école. Qu'ils soient violents comme Rembrandt, populaires comme Goya, aristocratiques comme Van Dyck ou Gainsborough, concis comme Antonello de Messine ou exubérant comme Velasquez et Bonnat, ce qui caractérise les vrais portraitistes, c'est une curiosité instinctive de psychologues. Quand Velasquez fut écœuré de la décadence somptueuse et des tares physiques de la cour d'Espagne, il alla vers le peuple, contempler des âmes neuves à travers des visages sains. Jamais peintre ne poussa plus loin que Raphaël cette curiosité du moi humain. Dès qu'il s'agit d'un portrait, il rejette ce qu'il met de conventionnel et de voulu dans ses autres compositions. Son Jules II, sourcilleux et cave, aux lévres serties, son Léon X, replet et vermillonné de bonnes victuailles, l'un politique violent, l'autre viveur aimable et dilettante, montrent la transposition de l'être invisible, consciemment faite par l'artiste sur les traits du visage qu'il peint : transposition hasardeuse, mais forte ; surprise des tendances dominantes ou d'un simple moment de l'âme; vie subjective d'un être dans la

conscience et l'imagination d'un autre être; création surgie du conflit de la réalité et de l'hypothèse, dans le labyrinthe de nos inductions.

Il peignit l'oncle à son bureau, dans le fouillis de ses paperasses, en train d'écouter un client qui lui proposait une affaire. On n'apercevait qu'un profil perdu de cet interlocuteur. Mais les traits tendus de l'oncle, ses lèvres bridées, son front sillonné, son regard fixe comme celui des bêtes à l'affût, exprimaient cette plénitude de la pensée et cette maîtrise de la volonté qui mettent sur n'importe quel visage un reflet de force et de beauté.

En pendant, Henri le représenta, le matin, sur la pelouse, coiffé d'un panama, appuyé sur sa grosse canne, souriant à Flora qui lui tendait des fleurs.

L'énergie que le vieil oncle mettait dans tous ses actes, qu'il s'agît de ses affaires, de ses affections ou de ses plaisirs, formait le trait d'union des deux tableaux. La confiance en soi, la tranquillité d'une conscience honnête mais non pas timorée, la satisfaction d'être tel quel, de se sentir fort et redoutable, lui donnaient un air de bonhommie, à la fois bourgeoise et hautaine, comme on l'observe sur les portraits des négociants patriciens de l'ancienne Venise.

M. de Palan était content de son œuvre. L'oncle s'y reconnaissait.

« Il est temps de te produire, dit-il à son neveu. Va en France, pour quelque temps. Cela ne t'empêche pas de rester associé de la maison. »

Il ajouta en souriant :

« Ta présence n'est pas indispensable. »

Sous l'ironie de cette observation, perçait l'affection du vieil oncle, la crainte d'une désertion.

« Si le succès te grise!... si tu allais ne plus revenir... »

« Bon oncle. ! » Henri, un peu agité, sortit après le dîner et se promena sur les quais en face du golfe. La baie s'apaisait dans la mélancolie du soir. Le vent apportait l'odeur du large, âcre et voluptueuse comme celle d'une femme en sueur. Le Pain de Sucre se dressait dans une hallucination de cauchemar; la cloche du couvent de Botafogo tinta.

M. de Palan savoura la minute suave, l'instant doux et triste du crépuscule alangui : doux, parce que la journée finissante a été une conquête nouvelle sur le temps; triste par le mystère du lendemain et la conscience d'avoir si peu... si peu profité des heures fragiles.

Lassitude du labeur quotidien, fatigue de la création, incertitude du résultat, inconstance de l'inspiration, tout cela plongeait le promeneur dans cette tristesse déprimante dont il était coutumier.

« Oh ! l'effort de vivre ! »

Le distique du poète lui revint à la mémoire :

Borné dans sa puissance, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu déchu qui se souvient des cieux.

Ils renferment toute la destinée de l'artiste : son âpre acharnement à modeler la forme rebelle, à créer des situations et des images, à ensoleiller la couleur.

Élargir... élargir les bornes, doubler l'intensité de la vie, puisqu'on ne peut en prolonger la durée; multiplier les sensations; sortir du cercle étroit des relations et des conventions actuelles; vivre dans l'histoire et dans le rêve, dans la réalité de toutes les époques, dans la fantaisie de tous les âges... être créateur!... être dieu !...

N'est-ce pas cette nécessité du dédoublement, cette

profusion du désir, qui, de tout temps, fit des grands artistes de grands amoureux.

Ah ! s'il avait en ce moment tenu dans ses bras une femme semblable à ces amantes qui déversérent sur l'âme des adeptes, l'océan des voluptés et des tendresses.

Mais la femme comprend-elle le génie ?..

Il se rappela Laure, indifférente aux sonnets de Pétrarque, et le courroux enfantin de Béatrix dans la *Vita Nuova.*

De pauvres petites femmes orgueilleuses de leurs corps et transies de préjugés, le lyrisme des créateurs fait des types immortels de l'abnégation et de l'amour.

« Tu ne t'abusais pas, ô Dante. Ta Béatrix fuyante qui s'élève de cercle en cercle pour se perdre dans l'empyrée, combien elle est décevante et lointaine.— Que n'as-tu rencontré la Françoise immobilisée dans la passion, nouée dans une attitude unique, et qui pourtant ne lasse pas son amant. »

« Mais celle-là surtout est irréelle, ô poète !.. »

Ainsi songeait Henri dans la nuit.

* * *

Quelques jours plus tard, comme il assistait à une représentation au théâtre Lyrique, il aperçut M. et Mme de Souza dans la loge qui faisait face à la sienne.

A l'entr'acte, elle se leva pour recevoir une amie, et M. de Palan observa, à travers la jumelle, son charme de souplesse, sa grâce simple, sa personnelle élégance.

« Que faut-il penser d'elle ? » se demanda-t-il en cherchant à la deviner, à travers l'expression de son visage

et les ondulations de ses gestes. Il la trouvait déconcertante et désirable.

« J'aurais dû vendre un tableau à Souza, pensa-t-il. Maintenant, il est trop tard. »

Puis ce serait sans doute une conquête difficile... ou banale.

L'acteur, sur la scène, chantait l'air de Lohengrin au dernier acte. Henri ferma les yeux pour écouter le poème de la curiosité douloureuse et châtiée.

*
* *

Le lendemain, au tournant d'une rue, il rencontra Darnet, miséreux, minable et vieilli.

« Alors, ça ne va pas, les affaires ? »

Darnet jura :

« Sale pays ! »

Au-dessus de la rue étroite, dans l'intervalle des maisons, le ciel apparaissait dans la splendide après-midi de mai.

« Ne dites donc pas de choses faibles, Darnet. En cette saison, Rio est paradisiaque. »

Dans un entrepôt voisin, un patron rabrouait et talochait un commis.

« Vous voyez ce gosse, dit Darnet, je parie qu'il sera millionnaire comme le goujat qui le calotte en ce moment.

— C'est une forte école que la sienne, dit M. de Palan. On y apprend le mépris de soi-même, puis, par une réaction salutaire, celui des autres, le jour où l'on peut à son tour continuer la tradition des épithètes grasses et des coups de pieds bien placés. Surtout, on y

acquiert un procédé simple et méthodique d'obtenir les moyens de s'enrichir. »

Darnet répéta :

« Sale pays ! quand je pense qu'un homme intelligent et actif comme moi est menacé d'y crever de faim.

— L'intelligence est si peu de chose en matière d'argent, répondit Henri. Comme dit mon oncle, et comme disait avant lui Richelieu, il faut l'esprit de suite. Vous vous agitez, mon bon ami, vous vous efforcez en pure perte, vous faites du donquichotisme dans les affaires. Regardez autour de vous : les gens tenaces vont de l'avant. Malheureusement, vous représentez toute une classe de nos compatriotes qui s'imaginent que l'Amérique est encore un pays d'aventures. La bonne farce !.. Si, au lieu de rêver d'affaires colossales, vous vous étiez tenu en arrivant ici à quelque commerce bien terre à terre ou si vous aviez suivi la filière, vous auriez réussi tout aussi bien qu'un autre. Vos idées préconçues se sont modifiées mais restent fausses, On croirait à votre bagout que vous connaissez le pays. Pratiquement, que savez-vous faire ? Pas même l'ouvrage du plus infime commis.

— Vous me la bâillez belle, s'écria Darnet. Je voudrais vous voir à ma place, vous dont l'unique préoccupation est de vous laisser vivre. Vous avez eu de la chance, voilà tout.

— Qui vous dit le contraire? Ne raisonnez pas avec une exception. D'ailleurs, qu'est-ce que la chance ? la plupart du temps, une disposition naturelle à se servir des événements et des hommes. Je suis un médiocre négociant. J'ai conscience de cette médiocrité ; elle m'eût sans doute éloigné des affaires. Je suis venu au Brésil dans des conditions toutes spéciales et non à l'aventure. Mais vous, mon bon Darnet, vos prétentions vous

abusent et vous perdent. Et ces prétentions sont communes à tous ceux de nos compatriotes qui s'exilent dans vos conditions. Le Français qui arrive ici, en connaissant un métier ou une profession, applique à l'étranger des qualités très françaises de bon sens et d'économie. S'il ne s'enrichit pas, au moins il fait son affaire. Mais le bachelier ou le primaire, le demi-savant qui se croit un intellectuel parce qu'il a parcouru la table des matières de toutes les sciences, l'aventureux par imagination et non par volonté n'apportent que leurs défauts, aussi très français : la suffisance et l'amour de la noce. D'aventureux, ils deviennent vite aventuriers. Je ne dis pas cela pour vous, Darnet. Mais enfin, il faut vivre. Voulez-vous recommencer !... petitement. Je pourrais demander pour vous une place à mon oncle : une place modeste ; si vous êtes doué, il vous distinguera vite, allez ! Non, çà vous humilierait. Allons ! tant pis, je vous vois venir ! Tenez, je porterai en compte avec le reste. »

*
* *

Cette même nuit, Henri s'entendit appeler. On battait à sa porte. Sylvia se leva en sursaut, et ils se précipitèrent vers la chambre de Tante Théodora. La petite vieille haletait. Dans l'après-midi, en montant l'escalier, elle avait eu une première crise. Elle suffoquait, livide et glacée. Après l'accès, elle s'endormit. Dans la matinée, elle se sentit mieux et descendit au jardin. Elle racontait une histoire à Flora, quand elle renversa la tête et passa. Le lendemain, on l'enterra dans un cercueil qui disparaissait sous les fleurs.

L'habitude du travail était si forte chez l'oncle Lendit qu'il ne cessa pas d'aller tous les jours au bureau. Il répondait d'un ton rogue aux condoléances, et demeurait hébété sur ses papiers. Après le dîner, il montait dans sa chambre, et on ne le voyait plus. Mais une semaine après la catastrophe, Henri entendit, un soir, derrière lui, le pas lourd du vieillard dans une allée du jardin. L'oncle le rejoignit, s'appuya sur son bras ; ils marchèrent un moment en silence. Parfois une plainte faible sortait des lèvres de l'abandonné. Il parla, par phrases courtes, incertaines, disant la grande solitude de sa douleur. Puis il s'épancha, revécut les jours de jeunesse, la première entrevue si lointaine :

« Elle portait une robe blanche, une grande écharpe, et mon âme fut tout de suite à ses pieds, sous la lourde caresse de ses yeux. Je me sentais heureux de la voir, petite et gracile ; sa beauté m'apparaissait ainsi plus accessible et moins rebelle. Mon arrogance de beau gars accoutumé aux conquêtes faciles s'effondra. Mais elle m'encourageait de son franc sourire, de ce sourire qui n'était qu'à elle et la transfigurait. Elle ne souriait pas comme nous tous, dans un plissement des lèvres, c'était sa face tout entière qui s'ensoleillait. Je repris près d'elle la naïveté d'un enfant.

Plus tard, quand elle fut ma femme, je mis des mois à m'accoutumer à ce bonheur. Il me semblait qu'elle allait disparaître, se dissiper comme un rêve.

Un fils naquit. Notre tendresse, sans s'affaiblir, devint plus paisible et plus confiante. Une seule fois, elle manifesta quelque jalousie, et j'en souffris, tant il me semblait impossible de la trahir. et tant je trouvai ses soupçons injustes. Elle demeurait immuable à mes yeux, telle qu'elle m'apparut lors de notre première rencontre. Chaque soir, lorsque je la revoyais, elle déversait sur

moi la douceur d'un enchantement. Je n'avais besoin que de sa seule présence ; la parole même était superflue. Pendant des années, toute la vie, nous avons savouré la charme de cette communauté souvent silencieuse. Et, bien qu'elle ne comprît pas toujours les complications de certaines affaires, les motifs de mes craintes et de mes ennuis, la délicate solidarité de son amitié compatissante suffisait à me consoler. Que de douces heures passées ici-même, dans ce jardin ! Comme ce soir, les fleurs embaumaient, les étoiles diapraient le ciel, les lucioles allumaient dans la nuit des étincelles aériennes. Un mot de moi faisait naître sur ses lèvres la réponse désirée. Elle était l'écho fidèle de mes pensées. Pas une fois je ne ressentis l'ingrate lassitude de son affection. A mesure que nous vieillissions, les souvenirs s'accumulaient, grossissaient le trésor de notre tendresse. Sur son cher visage, plus tard ravagé par les larmes, dans ses regards où se reflétait constamment l'image de notre pauvre mort, je retrouvais les expressions anciennes, identiques mais endeuillées. Elle était l'histoire vivante de ma vie, ou plutôt une part de moi-même ; et je sens comme une grande plaie béante par où coulent mes larmes et mon sang. »

L'oncle lâcha le bras d'Henri. Rapetissé, voûté, il regagna la maison à pas lents, dans la nuit amoureuse et parfumée, indifférente aux douleurs. Une valse jouée sur un piano du voisinage bruissait avec le vent dans les bambous. M. de Palan rentra. Dans le salon, sous les lumières, l'image de la radieuse Théodora s'animait. Il demeura longtemps à contempler le portrait. Une amertume monta des profondeurs de son âme jusqu'à ses lèvres inassouvies de baisers. Lui aussi aurait pu, aux heures des premières illusions, façonner l'âme de sa femme comme une glaise molle, l'allumer de son souffle,

et vivre ainsi dans le repos et la simplicité magnifique d'un unique amour. Il s'était inutilement lassé dans sa recherche de sensations, en quête d'un idéal qu'il croyait sans cesse atteindre, et que la réalité de la possession détruisait en un moment. Il était trop tard pour s'en dédire. Le spectre du mensonge et des trahisons se dresserait toujours entre Sylvia et lui. Et il portait sur sa chair la tunique des curiosités et des concupiscences, plus âcres et plus dévorantes que le venin de l'hydre et le sang corrompu du centaure.

III

« J'espère que vous ne me donnerez plus de sujets de jalousie et de tristesse, » disait Sylvia, en doublant les pages teintées de bleu de la lettre quí annonçait le retour de Lina. Du reste, elle ne revient que pour quelques mois. Quel charme lui trouves-tu ? Je suis plus jolie qu'elle : beaucoup plus jolie, même, quoique les soucis de mon amour pour toi se soient déjà gravés sur mon front. »

Henri, sans répondre, se rapprocha de la chaise où Sylvia se tenait assise devant sa table d'ouvrage, et d'un geste lent et distrait, mania les cheveux souples où se jouait un rayon.

« Ah ! elle revient Lina... » Bon Dieu ! combien cela lui importait peu. Il passait par une crise dont il se relevait tout meurtri. Il avait cru trouver enfin le repos de son cœur et de ses sens : — une femme plus toute jeune, la trentaine ; point belle, mais toute gracieuse ; oh ! combien elle l'avait séduit ! Il l'avait connue pendant son dernier séjour à Rio, et l'avait aimée tout de suite, d'une façon impulsive, et qui aurait pu être définitive. Mais il s'était

heurté à une honnêteté irréductible, à des préjugés d'éducation et de conscience, contre lesquels tout son charme n'avait pu prévaloir. L'aimait-elle? Il pouvait le croire; du moins, il était certain de lui plaire. Mais il comprenait que jamais elle ne transigerait avec son orgueil ou son honneur, que jamais elle ne céderait à l'amour. M. de Palan n'était pas homme à se contenter des misérables miettes d'une amitié pitoyable. Il s'efforçait d'oublier.

Le retour de Lina fit diversion. Ils se serrèrent la main en bons camarades, sans une allusion au passé. Il lui montra ses dernières toiles et se glorifia de son admiration.

Sans une imprudence de sa femme, il se serait sans doute contenté de cette satisfaction d'amour-propre. Mais Sylvia s'effraya de leur intimité recommençante et en montra de la jalousie.

Était-elle motivée?

Dès les premiers mots qui les ramenait vers le passé. Lina coupa court. « Pourquoi parler de cela? C'est loin... et c'est fini, du reste. »

Il ne s'attendait pas à cette rebuffade.

Eh quoi! il n'existait plus dans l'âme de Lina une petite chapelle douloureuse où elle se macérait dans le jeûne, en face de son image!

D'ordinaire, quand il cessait d'aimer, il ne s'occupait plus de ses victimes. Il leur gardait seulement un peu de rancune de la désillusion qu'elles lui causaient. Bon prince, il leur pardonnait vite, et leur conservait ensuite le culte pieux qu'on a pour les morts. La réalité de leur vie présente ne l'intéressait plus.

Mais il s'était flatté que la passion de Lina pour lui serait éternelle et gémissante. Ce n'était pas cruauté de sa part; tout au plus égoïsme esthétique. Il jugeait cette douleur seyante, nécessaire, impérative.

Il voulut reconquérir Lina, ou tout au moins la replonger dans cette anxiété permanente, dont il était naïvement stupéfait qu'elle eût pu sortir.

Point n'était besoin de grands efforts. Mais lui-même se piqua au jeu.

Une fois encore, il désira Lina, ou plutôt le fantôme que reflétait son imagination comme un miroir déformant et embellissant. Sa première expérience se perdait dans un souvenir confus; peut-être serait-il plus heureux dans une seconde.

Sous cette impression, il adressa les vers suivants à Lina; car il rimait assez joliment à ses heures :

A toi ma révoltée, âme rebelle et mienne,
Et qui, bien que parfois ton orgueil n'en convienne,
M'appartient par un don si puissant, si fatal,
Que lorsque ta prunelle est sur mes yeux fixée,
Je puis à tout instant deviner ta pensée,
Comme on peut lire un livre à travers un cristal;

A toi qu'un mot irrite et qu'un sourire apaise,
Toi que meurtrit la vie, et sur qui toujours pèse
L'ineffable désir d'un ineffable amour;
Cœur où les voluptés se mêlent aux tendresses,
Robuste volonté qui toujours te redresses
Ainsi que le Titan sous l'ongle du vautour,

A toi va mon désir, ma chaude convoitise,
Flamme de passion que ta présence attise,
Quand, promenant sur toi mes regards indiscrets,
Tu m'apparais soudain troublante et singulière,
Et que je crois sentir, enlaçant comme un lierre,
L'imbrisable réseau de tes charmes secrets.

A toi, Muse songeuse, à toi vont mes pensées,
Quand ton âme s'épand en phrases cadencées,
Quand nous cherchons tous deux l'idéal éternel;
Car ton esprit viril, d'allures décidées,
Est fait pour contempler le monde des idées,
Comme ton corps est fait pour le plaisir charnel.

C'est ainsi que jadis la reine de Navarre,
Entre des noms fameux rayonnait comme un phare,
Par de brillants écrits illustrait son loisir;
Mais elle distillait de sa bouche éloquente
Les humides baisers, telle que la bacchante
Qui meurt de volupté sur l'autel du plaisir.

Lina reçut les vers; elle s'attendrit et céda, par curiosité, caprice, besoin d'une revanche sur le passé.

Cette fois, M. de Palan ne sentit ni désillusion ni surprise, mais une satiété sans tendresse. L'épreuve lui parut évidente et décisive. Il ne s'attardait guère aux remords; tout de même, pour si peu, ce n'était pas la peine de commettre à l'égard de Sylvia l'impardonnable forfait. Le nom de sa femme lui vint aux lèvres; il prenait bien son temps; Lina le lui fit observer. De nouveau, il n'éprouva plus que le désir d'éviter la rechute; mais il y mit des formes, et les circonstances le servirent. Lina demeurait à l'hôtel; il prétexta la crainte de la compromettre.

Leur attitude devint compassée en présence de Sylvia. Elle s'épeurait de la trahison invisible, comme les oiseaux de mer de la tempête pressentie. Elle souffrait depuis quelque temps de palpitations et de vertiges. Le médecin lui conseillait d'aller aux eaux. Dans les premiers jours de l'arrivée de Lina, elle l'avait invitée à

l'accompagner. Lina avait accepté. Elle se repentait, mais trop tard. Elle ne pouvait se dédire sans éveiller des soupçons. La saison propice commençait. Quel motif alléguer pour rester. Henri, au contraire ne pouvait s'absenter : depuis la mort de la vieille tante, l'oncle baissait visiblement.

Après le départ des deux femmes, M. de Palan demeura qnelques jours à Rio. Il voulait arracher l'oncle aux lieux évocateurs et l'emmener à Petropolis. Mais le vieil homme se cramponnait à ses habitudes et à ses souvenirs. Henri, abattu par les rigueurs du climat, eut une menace du foie. Il lui fallut remonter chaque soir dans la cité alpine. Il partait de bonne heure et revenait tard. Mais un matin, en se mettant à sa fenêtre, il aperçut dans la villa de droite, contiguë à l'Ermitage, Mme de Souza qui cueillait des fleurs dans le jardin.

*
* *

La maison voisine était inhabitée depuis des mois. Quant à Souza, M. de Palan le rencontrait quelquefois par hasard. Ils échangeaient des politesses banales, et jamais n'avaient reparlé peinture. Souza, toujours à la veille de partir, avait laissé passer plus de la moitié de la bonne saison de Petropolis sans y monter. Puis tout à coup, sa femme en blanc peignoir apparaissait cueillant des fleurs sous l'ombrage, et semblable à la prêtresse d'un bois sacré.

« Je rencontrerai Souza sur le bateau », pensa M. de Palan.

Il le chercha en vain à l'aller puis au retour. Le lendemain, il aperçut encore la jeune femme, parcourut de nouveau le bateau en tous sens, et dépité, se rendit à la

banque sous prétexte d'affaires. M. de Souza était parti pour São Paulo, et ne reviendrait que le samedi.

Les jours suivants, Henri ne vit plus sa voisine. Il la guetta, la maison demeura close. Seulement, le soir, il entendait les sons du piano. La lumière diffusait à travers les stores jaunes du salon. L'instrument s'arrêtait de vibrer; une ombre humaine courait sur la soie, et il demeurait dans la nuit humide à écouter un nouveau prélude. La joueuse invisible déroulait avec la fileuse de Raff un écheveau de fils multicolores; au rythme d'une valse lente, les branches agiles, les plantes flexibles comme des corps de femmes ondulaient.

Elle plaquait quelques accords et chantait. Henri revoyait alors le salon de Mme d'Ormeville, l'agitation du bal, la fête vénitienne, les parterres illuminés et fleuris, et Mme de Souza sortant au bras de son mari. C'était si loin, déjà. Les lumières s'éteignaient; il demeurait encore à méditer et à se souvenir en face des ténèbres.

Le samedi soir, il rencontra enfin M. de Souza sur le vapeur.

« Il paraît que nous sommes voisins.

Souza tendit sa main sèche. Il était comme toujours serré dans sa redingote noire, sous le chapeau haut de forme qui allongeait sa petite taille. Sa face impassible de joueur était coupée de deux rides qui le balafraient comme des coups de sabre, de la commissure des lèvres à l'aile du nez.

« Oui, dit-il. Après avoir décidé de passer l'été à *Petrop*, j'avais changé d'avis. Mais me voilà forcé de retarder de trois mois mon voyage pour l'Europe. La maison voisine de la vôtre se trouvait libre et me plaît. Je l'habiterai jusqu'à mon départ.

— Resterez-vous longtemps absent?

— C'est probable : un an, deux ans... Je crois vous voir dit que j'habite plus souvent Paris et le Portugal ue le Brésil. Mon père, qui est de la même génération t de la même trempe que votre oncle, n'aime pas à quitter son poste. Ces vieilles gens se sont faits à ce nilieu et à leurs routines. Si l'on substituait à son antique secrétaire d'acajou un autre bureau neuf, ou si seuement on le changeait de place, mon père en aurait la a unisse.

On entassait dans l'entrepont des caisses et des bouriches portant en gros caractères : *Legação Argentina*.

« Irez-vous demain à la réception du ministre ? denanda M. de Souza.

— Peut-être, et vous ?

— Cela dépendra de ma femme, mais c'est probable. 'ai promis aujourd'hui au ministre de n'y pas manquer.

— J'irai donc, dit Henri ; car nous aurons sans doute e plaisir d'eutendre Mme de Souza. »

* * *

Le lendemain de bonne heure, il monta Flâneuse, fit ıne longue course, et revint en ville juste à temps pour encontrer les Souza qui revenaient de la messe dans eur victoria. Il les salua. Souza se pencha vers sa femme t lui dit quelques mots. M de Palan, qui trottait la hauteur de la voiture, vit qu'elle fixait sur lui ses egards. Il ralentit son cheval, l'attelage le devança. Elle se balançait au roulis du véhicule, et le vent du main soufflait dans les frisons de sa nuque.

« Avec Mme de Souza, rien à faire. C'est une femme aimable, mais sans tempérament. »

Il avait entendu cette phrase l'avant-veille, car, depuis une huitaine, il se documentait. Du reste, on citait les Souza comme un ménage irréprochable. Ils vivaient en bons termes, sans querelles et sans enthousiasme.

Les enfants, deux fils, étudiaient à Paris chez les pères. Mme de Souza recevait, allait dans le monde, impeccable. M. de Souza abusait du cercle, et dissimulait ses fredaines.

Henri pensait à ces choses, en rassemblant élégamment sa jument sur le mors pour franchir le portail de l'Ermitage. Mme de Souza, debout sur le perron, regarda l'animal docile à la pression du frein.

* * *

Elle est souple, élégante et harmonieuse, pensait M. de Palan, qui se préparait à enfiler son habit. Elle n'a pas cette beauté insolente qui éloigne et humilie. Les désenchantements des âmes compatissantes et le travail de la pensée mettent sur un jeune visage le charme d'une ride incertaine. Mme de Souza est jolie, mais elle n'est pas que jolie ; et l'on sent qu'elle pourrait l'être davantage. Des roses meurent sans s'épanouir tout à fait. Il leur a manqué dans leur massif opulent un peu de rosée ou un rayon de soleil. Ce serait délicieux d'être pour elle ce rayon vivifiant.

Il examinait des cravates, une à une, avec un souci d'élégance.

« Elle est, pensa-t-il encore, du petit nombre des femmes à qui je puis aspirer à plaire. Pourquoi ?... sait-on ! un instinct vous avertit et vous pousse. Le reste est question d'occasion, de patience, de tact. »

Devant sa glace, il attachait à sa chemise les boutons

de perles liés par une chaînette d'or. A trentre-trois ans, il restait svelte. Il se sentait dans la plénitude de la jeunesse et de la santé, plus que jamais capable de séduire.

« Je lui serai présenté. Nous échangerons des idées. Physiquement, à la regarder, intellectuellement, à l'écouter, elle me semblera, qui sait... toute autre que je me la figure. Demain, je ferai peut-être une croix sur ce paragraphe de ma vie amoureuse. Ou bien... ou bien... il arrive tant de choses. Elle partira dans quelques mois. Je pourrais profiter de son séjour à Paris pour y aller moi-même... c'est bien compliqué, tout cela ; il faudrait nous en tenir à un caprice court et charmant. Et si elle vaut mieux qu'un caprice ?... ce seront les déchirements de la séparation, ce passage du désespoir à l'oubli pendant lequel on s'accroche au souvenir qui torture et qui fuit, ce passage agité, lourd et cruel comme le délire, où jettent les premières vapeurs du chloroforme. — Je ferais peut-être mieux de ne pas aller à cette fête.

Il s'approcha de la fenêtre. Au bas du perron, Mme de Souza, enveloppée d'une mantille, montait dans la voiture qui l'emportait à la Légation.

*
* *

M. de Palan s'inclina devant la femme du ministre, et serra la main de celui-ci. C'était un bel homme, grand, brun, découplé, rebelle à la nuance, trop aimable ou irritant de morgue, suivant l'occasion. On se demandait pourquoi sa femme, à la fois insignifiante et superbe, plâtrait son visage dont le teint devait être naturellement éclatant. Elle souriait à tout propos, inutilement. Sa voix était grêle, affectée, nasale. Elle débordait de la va-

nité d'être belle ; et cette vanité lui tenait lieu d'intelligence et de sentiments.

Les réceptions du ministre étaient brillantes et insipides entre toutes. La maison reluisait d'un luxe criard et sans style. Les fêtes se ressentaient d'une recherche maladroite et désordonnée de l'effet.

La première personne que M. de Palan aperçut dans le salon fut le polémiste Alves, revenu d'Europe depuis quelque temps. On l'y avait envoyé en mission pour le récompenser de son zèle pendant la révolte. Son chauvinisme s'était évaporé. Il ne parlait plus que du confort des grandes villes européennes, du luxe de Paris et de ses boulevards.

« Un Néron ! un Néron ! vous dis-je, pour brûler tous ces vieux quartiers, tout le transtévère de Rio, purifier par le feu toutes ces ruelles infectes ; sans quoi l'on n'aura jamais le courage d'y mettre la pioche du démolisseur. Ah ! s'il nous naissait un Haussmann ! »

Il affectait de ne plus parler que le français ; ses bajoues tombaient sur sa figure vicieuse.

« Quelle noce il a dû faire ! » pensa Henri.

Il chercha du regard Mme de Souza, et l'aperçut au bout du salon. Où était son mari ? Il jouait déjà sans doute.

Très entouré, le ministre des Affaires étrangères, grand, chauve et corpulent, écoutait une histoire avec bonhomie. Auprès de lui, le nonce caressait sa croix pastorale, en allongeant sur le camail ses doigts longs et soignés comme des doigts de femme. Le chargé d'affaires de Russie, impassible et gourmé, frisait sa barbe d'ambre d'un air ennuyé. Plus loin, le ministre du Japon s'exprimait lentement dans un anglais guttural, et chaque fois qu'il ouvrait la bouche on apercevait ses canines acérées comme des dents de chien. Il ressemblait alors à un bouledogue paisible, avec ses membres mastocs et

son corps trapu. Sa femme se tenait dans un fauteuil comme une petite fille bien sage, et promenait sur l'assistance ses regards curieux sous les paupières fendues au rasoir. Ses pieds ne touchaient pas le sol ; elle était bizarre et menue, sans poitrine, sans hanches, mousmée drôlichonne au sautillement d'oiseau, et que l'on cherchait à se figurer sous le kimono éclatant, les sourcils passés au kohl, et la chevelure haute piquée de longues épingles.

Il ne restait plus personne du corps diplomatique qu'Henri avait connu sept ans auparavant. Gens de passage, ces diplomates, bohémiens sans roulotte, en continuelles tournées, comparses des comédies internationales, jongleurs de mots aimables et creux.

Une jeune fille passa au bras du ministre, tira ses gants, arrangea sa robe, s'assit, et tout d'un trait, sans expression, sans pédale, joua un long morceau avec hâte d'en finir.

Puis ce fut le tour d'un attaché, qui risquait des chansonnettes dans ce grave milieu.

Quand Mme de Souza se leva pour chanter à son tour, M. de Palan sentit son cœur battre comme s'il eut été en cause.

« Suis-je bête ! »

Il s'efforça de la regarder comme une proie, de la même manière qu'un aigle guette l'oiseau sur lequel il va fondre. Depuis quelque temps, sa sensibilité s'émoussait et s'exacerbait par accès. A certains moments de férocité lucide, la conquête de la femme ne lui apparaissait plus que comme un sport. Il se dit :

« Si je m'emballe après celle-ci, ce sera comme avec tant d'autres qui m'ont déçu. Pourquoi si peu de femmes sont-elles capables d'un caprice sincère et immédiat ? On se donne un mal inouï pour leur plaire ; le temps

employé, les difficultés vaincues font seulement ressortir l'insignifiance et l'identité du résultat. L'échange du désir subit serait sans doute la forme la plus délicieuse de l'amour, puisqu'elle laisserait la durée de la liaison à la discrétion des amants. Au lieu que la femme met à se donner tant de difficultés et d'atermoiements que, de part et d'autre, on se croit obligé de prolonger une expérience souvent désastreuse, à cause des sacrifices que l'on a faits. Il en est comme d'un mauvais vin que l'on boit jusqu'à la dernière goutte parce qu'il a coûté cher. D'ailleurs, les motifs de résistance chez la femme qui s'expose, et, en fin de compte, succombera, sont en général égoïstes et mesquins. Ce n'est point par respect d'elle-même, mais par crainte des conséquences et de l'opinion qu'elle se défend. Elle cède toujours au moment où on s'y attend le moins, où l'on est près de renoncer à elle, de sorte qu'elle perd par inopportunité le bénéfice de sa résistance. Quelle est celle capable de dire : « Méritez-moi. » Elles s'indignent, s'affolent, se refusent une fois pour toutes, puis un beau jour se donnent avec la plus prodigieuse des inconséquences ; un homme de sang-froid peut marquer d'avance les péripéties du drame. Tout dépend d'une circonstance propice, d'un moment de solitude où les scrupules et les attitudes disparaîtront avec la présomption du secret. Comme elles prendraient mieux possession de notre âme par un beau geste d'abandon, de confiance et de franchise. »

Les notes vibrèrent sur le clavier ; il écouta.

« Pourquoi désiré-je cette femme ! pensa-t-il, justement celle-ci qui est en dehors de ma vie, qui partira bientôt, qui est sotte peut-être, ou prétentieuse, ou qui se moquera de moi. Que chante-t-elle ? *Samson et Dalila :* éternelle histoire de l'homme imbécile et de la femme

traîtresse. Je pourrais fuir, rentrer tout simplement chez moi, et je reste ici à attendre le destin, heureux si demain j'en finis avec cette aventure dans un éclat de rire. Du reste, rendons-lui cette justice : elle chante bien, elle s'habille à ravir, elle plaît. »

De nouveau, elle passa près de lui pour retourner à sa place. Les conversations reprirent. Puís tout à coup, au milieu des chut, le ministre annonça qu'un des attachés japonais allait avoir la gentillesse de réciter une poésie épique de son pays.

Ce furent des « Ah ! », des « Oh ! ». Le cercle des auditeurs se rétrécit. L'aède clignait des yeux avec un sourire, et il dépeignit la scène où se mouvaient les personnages : « là-bas, le camp des ennemis ; de l'autre côté, celui des Japonais ; la sentinelle monte la garde au bord d'un fleuve, et la lune se lève à l'horizon ».

Les spectateurs hochaient la tête, curieux de ce qui allait se passer.

Le jeune Nippon leva un bras, puis l'autre, et se mit à ronronner une mélopée bizarre, en oscillant de temps à autre comme un homme saoûl,

Les dames étouffèrent leurs rires derrière leurs éventails ; le nonce approuvait avec condescendance, les invités non diplomates regardaient ahuris. Quelqu'un pouffa. L'attaché s'arrêta sans se fâcher, rit lui-même : tout le monde mis à l'aise se désopila ; et le narrateur continua, gesticulant, se contorsionnant, se baissant, se levant, tournant sur lui-même. Dans la salle, la petite mousmée drôlichonne avançait la tête, bouche bée, les mains sur les genoux, dans une attitude d'extase.

« Je vous cherchais, mon cher, dit M. de Souza à Henri, tandis que des applaudissements hilares saluaient la

retraite de l'attaché japonais. Venez : que j'aie le plaisir de vous présenter à ma femme. »

Elle accueillit M. de Palan avec un sourire. Une place était vide auprès d'elle, il s'y assit.

« Croyez-vous que ces gens-là sont loin de nous.

— J'ai failli mourir de rire, répondit-elle; et c'est ridicule à y bien penser. Car les Japonais sont de grands poètes et de grands artistes. Ils perpétuent d'admirables égendes, et ce que ce monsieur nous racontait était sans doute fort pathétique. Mais je ne pouvais me contenir devant sa mimique. Vous savez que les Japonais sont les gens les plus polis du monde. Que doit penser de nous celui-ci? que doit penser cette toute mignonne Japonaise dans son coin? que nous sommes des barbares, sans doute.

— En regardant ces petits hommes rabougris et cette poupée jaune, répondit M. de Palan, on est assez surpris, il est vrai, que ces Japonais aient pu être les héros d'aventures plus fastueuses que celles de nos romans de chevalerie. Braves, courtois, généreux, fidèles, quand l'un d'eux, pour un oui, pour un non, croyait devoir s'ouvrir le ventre, il n'était pas rare qu'une cinquantaine d'amis l'imitassent pour lui tenir compagnie. Ils écrivent des poèmes de dix syllabes, et leur art truculent et maniéré, parfois puissamment réaliste, paraît à la fois grotesque et sublime. Depuis qu'ils ont abandonné l'usage des arcs et des flèches, ils sont devenus aussi habiles que nous à manier des fusils et des canons ; peut-être, un de ces jours, infligeront-ils une raclée à ceux qui leur ont vendu des armes, et ce sera bien fait. Mais, quand je les regarde, je crois voir des bonhommes descendus d'une potiche de cheminée. Je les trouve irréels et chimériques. Comment m'y prendrais-je pour faire par exemple la cour à cette gentille

mousmée, qui, sans doute, comme toutes ses compatriotes, doit avoir horreur du baiser. »

Commencée sur ce ton, la conversation pétilla. Mme de Souza donnait vivement la réplique. M. de Palan effleurait un sujet, insistait ou passait outre, avec le tact et la souplesse d'un violoniste qui essaie un nouvel instrument, et cherche à en connaître les limites de résonance et de sonorité.

« J'aime votre talent de peintre, dit-elle, autant que j'ai pu juger par l'œuvre unique que je connais. Mon mari est un collectionneur éclairé ; sa galerie de Paris est renommée. Quand il a vu votre tableau, il s'est enthousiasmé tout de suite. Vous ne sauriez vous figurer combien il a été contrarié de ne pouvoir posséder au moins un pendant. Serais-je indiscrète de vous demander pourquoi vous refusez si obstinément de vendre vos toiles ?

— D'abord, dit M. de Palan, j'avais résolu de ne plus peindre qu'en amateur. Cela m'irritait, car je sentais pouvoir aspirer à mieux. Alors, je mettais mes toiles de côté, les unes après les autres ; car, tout au fond de moi, je conservais, avec le remords de ma désertion, l'espoir de redevenir artiste militant. Mon stage à l'étranger me fournissait des sujets nouveaux. Il m'isolait des coteries où l'on devient l'esclave du convenu. Un jour, je réclamerais ma petite part d'admiration et de louanges. Pour cela, je devais ne pas éparpiller mes toiles, mais les conserver pour apparaître tout à coup dans l'intégrité de mes œuvres. Je n'ai heureusement pas besoin de les vendre pour vivre, et vous savez combien on paie mal ici les productions d'art, surtout aux artistes vivant dans le pays. Des peintres de réel talent végètent : Pedro Americo, Victor Meyrelles, Almeida Junior, Bernardelli, Amoedo, Pareiras, et ce Facchi-

netti qui dessine mal, mais qui, de tous les peintres brésiliens, est peut-être celui qui a le plus vivement senti et le mieux traduit les beautés de la nature brésilienne. Parfois l'un ou l'autre vend pour un bon prix quelqu'une de ses toiles au gouvernement ; le reste du temps, leurs efforts sont bien mal rétribués. Et puis, c'est à Paris que je veux tenter l'épreuve. Intellectuellement, je demeure très français ; ce qui ne m'empêche pas d'aimer beaucoup ce pays, où j'ai passé mes belles années de jeunesse. N'est-ce pas lui rendre hommage que de faire connaître ce qu'il a d'original et de beau ?

— Vous vous êtes imprégné de son essence et de son âme, repartit Mme de Souza. Quand je regarde votre tableau, je crois sentir l'odeur vivifiante de la forêt. Cette hutte enfoncée dans le vallon, ces bois vierges entamés par la hache pour faire place au maïs jaunissant, ces teintes de l'atmosphère alourdie de brumes matinales et cette fille surprise dans sa beauté agreste, forment un spectacle que reconnaîtront tous ceux qui ont parcouru les régions paisibles et fertiles où les indigènes se sont unis aux envahisseurs.

— Nul éloge ne pouvait me satisfaire davantage, répondit-il. Ma volonté créatrice s'est révélée à vous à travers la couleur. Oui, j'aime ces sites montagneux où les nuances et les transitions des pays tempérés adoucissent l'exubérance tropicale ; ces matinées laiteuses où les vapeurs aériennes baignent d'abord les vallées, puis s'envolent et s'effrangent le long des futaies comme un tissu léger que déchireraient les branches. J'aime ces après-midi miraculeuses de clarté qu'aucun nuage ne fait vaciller, et ces soirs attristés par l'ombre énorme des montagnes. Un jour, je vous montrerai comment j'ai fixé tous ces aspects, et comment aussi j'ai surpris la fatigue et la résignation peintes sur les visages des

créatures de labeur qui habitent ces régions superbes, sans avoir reçu la grâce divine d'en comprendre la splendeur. Penchés sur la terre où germera la graine, sur la terre rouge et comme ensanglantée par les blessures de la pioche, ils ne lèvent jamais la tête pour contempler la magnificence des arbres et du ciel, et vivent dans l'attente attristée de l'épi. Seul, l'artiste entend l'harmonie silencieuse des plantes qui poussent inutilement pour l'homme, la lutte des êtres qui se mêlent, s'étreignent, s'étouffent pour la conquête de la vie, parce que ces puissances incohérentes qui forment la fertilité du sol sont un aspect de la force universelle qui donne au cerveau le pouvoir de comprendre et d'admirer. »

Des couples enlacés glissèrent en une valse lente autour d'eux ; il reprit :

« Les définitions qu'on m'a données de la beauté ne me satisfont guère. J'ai toujours lié son idée à celle de la force : de la force apaisée ou déchaînée, mais débordante et en partie inutile. C'est l'excès qui se transforme en beauté. La laideur n'est peut-être que l'impression de la débilité des êtres, dans leur inaptitude aux fins pour lesquelles nous les jugeons faits. Des choses laides, la pourriture et la mort mettent en relief la beauté, et peuvent même redevenir belles si nous les considérons comme les origines de forces nouvelles, et un recommencement de la vie. Dans l'art, l'enthousiasme et le sentiment de l'artiste représentent l'effort de la création individuelle, magnifient la sèche représentation des choses et donnent à l'œuvre toute sa splendeur. Aussi l'amour est-il un admirable élément de beauté. Il représente un déploiement d'énergies morales, antagonistes et contradictoires, profitables mais bien supérieures à sa fin toute physique, Créateur dans son essence, il est aussi l'ori-

gine de toutes les tendances conservatrices ou destructives. La contemplation de ces contrastes violents procure à l'âme les satisfactions les plus esthétiques. Il a fait de la femme esclave la reine de l'Univers. Il fomente la guerre, et sacrifie des milliers d'existences à l'union passagère de deux amants. Il anime tous les arts de sa chaleur et de ses effusions. »

Il parlait d'une voix basse, et qui, dans sa lenteur, suivait tous les méandres de sa pensée. Les regards de son interlocutrice, silencieuse et souriante, réveillaient en lui cette flamme évocatrice dont il allumait les couleurs.

« Tous les arts, dit-il, si distincts quant aux procédés, se confondent dans une émotion contagieuse, de sorte que l'inspiration d'un peintre se communiquera au compositeur, et que le thème d'un musicien fera surgir dans l'imagination d'un peintre des attitudes et des nuances. La description d'une scène sous la plume d'un poète est déjà presque de la peinture. Voyez Baudelaire évoquer don Juan. Attitudes, gestes, draperies, pose du batelier farouche, traînée pantelante des victimes, pitoyable constance d'Elvire, geste indigné de don Louis, silhouette vengeresse du Commandeur, rire moqueur de Sganarelle, impassibilité dédaigneuse du héros, le vers peint tout cela comme à la brosse. Mais le contour indécis d'une phrase musicale peut être aussi riche d'images plastiques. Un certain thème de Beethoven me donne l'impression très nette d'un paysage nocturne où passe. dans une chevauchée prodigieuse, toute l'épopée de la Nuit : je vois les amants anxieux de l'heure fugitive, les joueurs trépidants ; le champagne blondit dans les coupes, des voleurs guettent le passant attardé ; je vois rouler des voitures, des femmes emmitouflées traversent des rues obscures ; j'aperçois dans une avant-

scène des poitrines décolletées où plongent des regards. Tout cela sort de la phrase musicale, comme, sur les anciennes estampes, un spectre sort de la fumée d'un alambic devant un vieil alchimiste. Les sons deviennent des lignes, le rythme, de la couleur. Les plaisirs de l'art et ceux de l'amour, indépendamment de l'instinct, ne sont peut-être qu'une même affirmation supérieure de notre personnalité créatrice, qui refait l'Univers à sa fantaisie. »

Il sut gré à Mme de Souza de ne proférer aucune réponse banale, et lui offrit le bras pour danser, désireux de la presser un moment contre lui dans la langueur de la valse.

Ils tournèrent lentement. Elle s'appuyait sur la main du danseur, les yeux demi-clos, avec un sourire vague et tombant. Et mentalement il lui disait :

« Si cet attrait fatal des sens et de l'esprit dont je viens de t'entretenir doit lier nos deux chairs et nos deux âmes, je te prie de ne pas troubler, par une résistance mesquine et d'ailleurs inutile, la satisfaction hautaine et le parfait accord de nos désirs. Le sacrifice momentané, fait aux conventions humaines, peut glorifier la maîtresse auprès des amants médiocres qui s'exagèrent alors le mérite de leur victoire et une garantie trompeuse de fidélité. Mais, dans la symphonie de l'amour, un prélude traînant détruit l'agrément de l'ensemble. Je ne t'en estimerai ni plus ni moins de te donner tôt ou tard, si tu te donnes. Tu n'auras fait qu'obéir comme moi à cette attraction primordiale qui, en dépit des lois humaines, préside à l'amour et à la beauté, puisque notre union, condamnée par la rigueur draconienne des lois et des usages, se trouve déjà magnifiée de mille manières, depuis que le monde existe, dans les vers et le marbre, sur la toile et l'émail. Il dépend de toi que

nous savourions cette sensation rare d'un enlacement sans résistance, conforme à l'instinct et au goût ; car, du premier jour où je t'ai vue, j'ai senti cette impulsion qui hérisse le poil des lions sauvages à l'aspect d'une certaine lionne, ce vertige de la conquête, moins brutal mais non moins tyrannique chez le civilisé que je suis que chez le jaune habitant du désert. Depuis que je te parle, et maintenant encore que je t'observe silencieusement, je sens que mon génie se dilatera dans la chaleur de ton enthousiasme et de ta tendresse, si tu es vraiment celle que depuis ma jeunesse j'ai vainement cherchée, et que j'attends. »

IV

Du jardin trempé de l'averse matinale, montait une senteur humide et molle de terre, de feuilles et de fleurs, qui s'épandait dans l'atelier ouvert aux rayons mouillés du soleil.

Après le déjeuner babillard, M. de Souza se recueillait dans la muette volupté du cigare, en contemplant un à un les tableaux qui défilaient devant lui.

« Mettez cette toile ici ; plus haut... plus bas... plus à droite. »

Le domestique et le jardinier prenaient les tableaux avec componction, obéissaient maladroitement, n'arrivant pas à les placer dans leur jour.

Henri, agacé, ferma la fenêtre ; la nappe de lumière qui tombait du châssis de la mansarde s'étendit uniformément dans la pièce.

Mme de Souza, sérieuse et lasse, demeurait renversée dans une chaise à bascule et regardait alternativement les peintures et M. de Palan qui les commentait. Parfois leurs regards se rencontraient. Elle en ressentait une langueur de tout son être.

Depuis qu'Henri connaissait Mme de Souza, et en

prévision de sa visite, il avait fait encadrer un certain nombre de toiles et transformé en salon cette pièce, qui, jusqu'alors, était demeurée nue, abandonnée ou rouverte suivant les caprices et la tyrannie de l'inspiration.

Au long des murailles, pendaient les œuvres préférées, les mieux venues, celles où l'effort avait triomphé, celles aussi où le hasard, le souffle heureux et inattendu avait créé des beautés plutôt révélées que trouvées.

La Mina, tournée vers la ville embrasée. courbait son bras comme l'anse d'un beau vase de bronze. Et plus loin, se trouvait cette autre toile où M. de Palan avait peint la chevauchée farouche de la forêt vers les sommets.

Sur le chevalet, ou au long du mur, suivant les dimensions des tableaux, les deux domestiques continuaient à exposer successivement les toiles.

Un travailleur, bêche en main, gravissait pas à pas une côte; les touffes d'herbes sarclées roulaient à ses pieds, et formaient derrière lui comme une mer moutonnante et ardoisée. Sur un plan lointain, un ruisseau coulait resserré dans la vallée... L'homme se détachait, persévérant et las, continuant avec le sol sa lutte éternellement recommençante.

« Un autre ! »

Une fine poussière s'envolait au frémissement du châssis.

Dans la fraîcheur matinale, s'étageait une caféière, sous la lumière amortie propre aux montagnes tropicales lorsque la clarté du ciel filtre à travers les brumes du matin. C'était comme un pays merveilleux où les arbres produiraient des pierres fines : topazes, émeraudes et rubis. Des femmes court vêtues élevaient les mains vers les branches, dans une attitude d'évocation. Une d'elles, penchée vers de basses branches, montrait, sous la

chemise de toile rude, sa gorge naissante, ferme et duvetée, tandis que la pluie multicolore tombait dans son panier.

« Un autre. »

Un lac, où l'eau dormait sous un tapis flottant de feuilles de lotus et de nénuphars. — De légères poules d'eau s'y promenaient, sans les submerger sous leur poids. Les grands calices, roses ou éburnéens, magnifiaient la solitude troublante de l'onde, qui baignait la lisière d'une forêt. Et des lianes tombaient des hautes branches, comme de gigantesques boas qui se seraient déroulés pour boire l'eau paisible où dormait le parfum des fleurs.

Le défilé continua. Coins de rivières, cascades, vallons, prairies au long des berges où, dans le calme du soir, les bestiaux alourdis par l'herbe grasse reviennent vers l'étable, pics rocailleux, abîmes angoissants, plages dont le sol aride nourrit cependant des *pitangueiras* aux fruits acides et de maigres cocotiers, étaient tour à tour évoqués.

Mme de Souza parlait peu. Son mari la consultait parfois :

« Joli tableau pour mon cabinet de travail; comme cela réchaufferait le regard aux jours d'hiver, quand on a la neige devant soi. Qu'en dîtes-vous Maria-Leonor? »

Elle s'inclina en signe d'assentiment. M. de Palan admira la cadence de son geste, accompagné d'un regard où elle lui offrait le don de son admiration et de ses pensées.

Le soleil, délivré des brumes, illumina l'atelier. Les tableaux se succédaient; la sueur ruissela au front des manœuvres.

Des scènes de genre : — Certaines poses, certaines attitudes sont si profondément humaines qu'elles ne

deviennent jamais banales quoique reproduites à l'excès. Telle la rêverie d'une femme devant l'immensité de la mer ou sous la frondaison jaunissante de l'automne : la mer, moins vaste que les désirs inassouvis du cœur, l'automne, moins triste que la beauté qui s'éteint. Mais le peintre s'était surtout inspiré des aspects locaux : nef d'église, par une après-midi de semaine sainte, à l'heure où le prêtre s'arrête avec une feinte douleur aux stations de la marche vers le Calvaire. La population complexe, fusionnée de races diverses sur la terre d'aventures et de conquêtes, y était représentée par des types crayonnés au hasard des rencontres, et développés jusqu'à la généralisation. D'autres toiles célébraient la richesse des jardins, le culte des fleurs. Sous les lueurs de torches, une population bigarrée dansait dans la nuit au son du tambour, suivant le vieux rite africain.

« Voyons, dit enfin M. de Souza, vous pouvez bien me céder quelques-unes de vos toiles. Votre gloire vous précédera en France où je les emporte. »

Mme de Souza s'était rapprochée de la fenêtre rouverte. Au dehors, les abeilles butinaient les fleurs. Elles se posaient sur le rebord de la croisée. Mme de Souza regardait distraitement leurs ailes vernies et dentelées, la poussée de leurs dards, les palpitations de leurs corps jaunes et pantelants. Elle songait aux jours d'hiver loin du Brésil.

« Pourvu qu'il accepte ! » pensa-t-elle.

M. de Palan devina sa pensée. Il montra les tableaux alignés ou pendus au long des murs.

« Choisissez. »

Et pour laisser toute liberté au collectionneur, il prit ses cartons d'étude, s'assit à côté de Mme de Souza et feuilleta les dessins. Elle acquiesçait d'un hochement de

tête à ses commentaires. Mais devant un fusain qui représentait Sylvia, elle étendit la main, prit l'image, la regarda longuement et la reposa en soupirant.

« Maria-Leonor. »

Elle se leva et vint à l'appel de son mari. M. de Palan accompagna la succession de ses mouvements, harmonieux comme le déroulement d'une phrase musicale.

M. de Souza montrait un tableau, un autre ; elle donnait son avis.

« Tout est joli. Pourtant je préfère la profondeur de ce bois, l'ampleur de ce paysage, le *parfum* de ces fleurs. »

Devant un coin d'étang encombré de lys des vallées, elle s'approcha de la toile comme pour respirer l'odeur des longues corolles. Et Henri tressaillit de fierté à la délicatesse de cet hommage.

« Je vais abuser » dit, M. de Souza.

Il désigna une, deux, trois, dix toiles des plus belles : la *Mina*, le premier paysage.

« Faites votre prix. »

Henri hésitait; Mme de Souza se tourna vers lui.

« Demandez cher : ce sont des toiles de maître. »

Il dit au hasard :

« Vingt mille francs.

— Envoyez demain à la banque. Voulez-vous un chèque sur Paris, ou de l'or?

— Comme il vous plaira. »

*
* *

Depuis la soirée de la Légation, Henri voyait journellement Mme de Souza.

Le banquier venait deux fois par semaine à Petropolis, et demeurait à Rio le reste du temps.

Chaque soir, au retour, M. de Palan apercevait la jeune femme assise à l'entrée du jardin.

Une simple haie de bambous nains séparait les deux propriétés. Par-dessus les tiges grêles, leurs mains s'unissaient. Il gardait un moment celle de Maria-Leonor dans la sienne.

« Si vous n'avez rien de mieux à faire, venez un instant après le dîner, en voisin. »

D'abord, ils ressentirent cette gêne des gens qui ont entre eux un secret et tremblent de se le révéler, qui s'aiment et n'en sont pas encore à la période des aveux.

Pour y échapper, elle se mit au piano et ouvrit un cahier de Grieg. La musique voluptueuse et complice les enhardit et les rapprocha.

« Qui l'emporte, comme intensité d'expression, demanda-t-elle quand elle eut terminé : de la peinture où l'artiste précise sa pensée par lui-même jusqu'aux plus fines nuances, ou de la musique, qui dépend en partie de l'exécutant? Le peintre, à la vérité, ne peut être trahi ; il a fixé d'avance les limites de son œuvre. Mais jamais il n'y aura, entre lui et le spectateur, la communion qui s'établit entre le musicien et son interprète, obligé d'accompagner une à une les pensées du maître.

— Croyez-vous, répondit Henri, que les disciples des académies de Bologne et de Florence ne s'identifiaient pas avec leurs guides, autant qu'il est possible à une âme de s'identifier avec une autre âme ? Ils vivaient dans une parfaite adaptation d'idées et de vie. Solario, qui couvrit de fresques la chapelle du château de Gaillon, Cesare da Cesto, Marco d'Oggione, et ce Bernardino Luini, auteur de l'*Hérodiade* du Louvre, s'approprièrent si

bien la manière de Leonard, dont ils suivirent les leçons, qu'on a souvent peine à ne pas les confondre. N'arrivait-il pas à un maître de signer la toile d'un de ses élèves ? et ne savons-nous pas que Jaccopo Carruci travailla aux admirables peintures murales de l'Annunziata de Florence à côté d'André del Sarto, sans qu'on puisse distinguer le travail de l'un du travail de l'autre. De tout temps, enfin, les grands peintres ne rencontrèrent-ils pas des copistes et des imitateurs si habiles qu'ils défient l'argutie des experts? Trouverez-vous une concordance plus complète, quoique peu désirable en vérité.

— Question de facture, peut-être. En musique aussi, l'on peut appliquer les procédés de Beethoven ou ceux de Chopin et simuler leur inspiration. Mais, tandis que par la peinture vous connaissez seulement les formes, les expressions dont s'est revêtue la pensée, la musique initie à cette pensée même, dépouillée de tout voile.

— Illusion ! erreur ! dit Monsieur de Palan, qui sentit de nouveau dans son âme la tristesse de l'artiste en perpétuelle lutte avec la forme, le linceul des sons est aussi opaque que celui des couleurs. Les idées positives qui agissent le plus sur l'intelligence sont justement celles qui parlent le moins à l'imagination. Vouloir traduire exactement une émotion, c'est la limiter et l'affaiblir. Il semble au contraire qu'il y ait dans l'harmonie et le nombre des lignes, des notes et des phrases, quelque chose de préexistant, qui agit sur l'humanité tout entière, en vertu d'un rapport inexplicable mais réel avec les mouvements de notre sensibilité. Les œuvres d'art les plus parfaites sont celles qui possèdent à la fois les qualités relatives de clarté qui satisfont l'intelligence et ce nombre mystérieux qui agite le cœur. Telle est la plus forte page du Dominicain, ce « Ravissement de Saint-Paul » où l'on vogue

en plein ciel. L'art précis du dessinateur s'efface devant la prodigieuse énigme de l'extase. Musique, peinture ou poésie vont également du créé à l'incréé, du réel au possible ou à l'irréalisable. C'est au delà du créé que commencent les jouissances esthétiques, comme c'est au delà de la chair que commencent les vraies délices des voluptueux. L'admiration comme la critique sont un recommencement. Si nous aimons les grands peintres, les grands musiciens et les grands poètes, c'est qu'ils nous laissent notre part dans leur œuvre de création. Après tout, il est consolant, pour nous tous qui devons mourir, de penser que nous sommes un moment de l'éternelle intelligence humaine, qui fut, sous des modalités diverses, l'âme d'un Phidias et celle d'un Copernic. »

Comme elle le fixait d'un regard insondable, il se souvint d'avoir développé des idées semblables lors de sa première visite à Lina. Il était curieux de Mme de Souza comme il l'avait été de l'autre.

Ils se revirent chaque soir. D'abord, elle variait son répertoire ; puis elle le restreignit à certaine musique où résidait en quelque sorte le rythme de leurs désirs, et où l'émotion se condensait chaque jour davantage.

« Rejouez ce morceau, pas un autre. »

Certaines phrases s'imposaient à leur souvenir jusqu'à en devenir douloureuses et obsédantes.

Il furetait dans les cahiers, trouvait le morceau cherché :

« Chantez, je vous en prie. »

Elle obéissait, se tournant vers lui aux mélodies significatives, pour rencontrer son regard.

Indifférents à leur vie passée, le présent seul les occupait. M. de Palan se demandait :

« A-t-elle entendu mon adjuration silencieuse ? est-ce de là que lui vient cet air résigné ? »

Il évitait aussi de mêler à leur rêve les réalités de leur existence. Ils se parlaient, souvent moins pour se transmettre des idées que pour savourer la douceur de leurs voix. Chaque phrase avait pour eux un sens positif, insignifiant et négligeable, et un autre symbolique et caché, timide aveu de leur amour.

« Bonsoir. »

Ils hésitaient. Touchaient-ils à l'instant décisif? Mais non... il est trop tôt... pas encore... demain peut-être.

Le matin, de bonne heure, il l'apercevait au moment du départ. Elle arrosait, comme par hasard, les fleurs du jardin. Maladroite au mensonge, elle feignait la surprise, rose de plaisir et de fraîcheur matinale.

« Vous partez ?... »

Elle écartait les brindilles de bambous. Son grand peignoir flottait autour d'elle, et ses cheveux réunis en torsade fleuraient encore la tiède odeur de la nuit.

« A ce soir !

— A ce soir. »

« Quand nos cœurs seront trop pleins de désirs, pensait Henri, les paroles déborderont aussi de nos lèvres. »

*
* *

Il venait de dîner ; il descendit au jardin. — Après la pluie de la veille, succédant à quelques journées de sécheresse, les fleurs s'ouvraient de toute part. Certaines, humbles et frêles, dépassaient à peine le gazon. D'autres,

orgueilleuses comme des reines, couronnaient les tiges épineuses, ou se perdaient dans le feuillage des arbres. Au-dessus de sa tête, le ciel s'empourprait à travers la résille des menues feuilles des flamboyants.

Le matin, M. de Palan avait été ébloui par cette pâque des fleurs, habillées de robes plus somptueuses ou plus légères, tulle ou batiste, frais linon, brocard, velours pesant, soie d'une seule teinte moirée ou miroitante, parées de pourpre impériale, de violet ardent comme une flamme, de beige discret, rouges comme du sang, jaunes comme les topazes, comme l'or récemment poli, comme une chair brune, comme un cercle d'iris, duvetées ou lisses comme de jeunes lèvres fraîches aux baisers. A l'extrémité des broutilles, de grosses gouttes de rosée arrondies luisaient comme des diamants sertis à jour. Des touffes de roses avaient la couleur de rubis opaques. Les feuilles irisées de *tinhorons* resplendissaient au soleil couchant comme si un arc-en-ciel se fût joué sur elles. Les chrysanthèmes, marguerites intelligentes et dociles qui, sous la main du jardinier, multiplient à l'infini leurs pétales, moussaient comme l'onde d'une cataracte ou le remous d'une vague parmi des algues. Des violettes semblaient menacées comme une proie par la gueule duvetée des bétoines. Et d'autres fleurs, dont il ignorait le nom, pendaient, clochettes roses ou purpurines comme le corail. Quelques-unes, chastes, attendaient la nuit pour s'ouvrir et pour aimer. Avec le soir, les nuances s'éclipsaient. Seuls, les camélias conservaient la blanche intensité d'une porcelaine fragile. De toute part, montaient et tombaient des odeurs onctueuses et miellées : parfum ténu de la rose, insinuant de la violette, obsédant des lys, imperceptible des belles-de-nuit, virginal des orangers, sucré des boutons d'or, voluptueux et nuptial des jasmins étoilés.

« Oh ! ces fleurs ! » dit Henri, grisé par la variété des couleurs et des formes.

L'harmonie des odeurs, dont il n'avait eu jusqu'alors que l'impression fugitive et incomplète, se révélait à lui comme une nouvelle sensation esthétique, que l'odorat, vite émoussé, ne lui avait point procuré jusqu'alors. Le réseau des aromes formait autour de lui un invisible décor de voluptés. Il percevait une gamme de vibrations odorantes, comme on perçoit la gamme des sons. C'était un chant d'amour, une symphonie silencieuse et pourtant éclatante. Les senteurs des œillets, des jasmins, des tubéreuses, des géraniums, des lys bulbifères, des violettes et des muguets formaient l'orchestre, soutenu par l'effluence nocturne des arbres. Et l'exhalaison d'un magnolia solitaire dominait comme un chant.

« Oh ! ces fleurs ! »

Il descendit du perron, et aperçut Mme de Souza, sur le banc, de l'autre côté de la haie.

Il s'empressa de franchir la grille, et s'assit à son côté.

« Nuit divine ! sentez-vous ces fleurs ? »

Leur arome devenait plus intense, pénétrait les sens, vivant et séducteur, comme une haleine, comme une voix, comme un relent d'amour, comme la saveur d'un baiser. C'était, dans la nuit, l'odeur du sexe et de la chair amoureuse des fleurs livrées au plaisir. Le pollen allait de l'une à l'autre, dans le frisson de la jouissance, comme un cri de gratitude jeté dans le frémissement des calices enivrés.

La voix non moins odorante se mêla aux harmonieux dictames. La grande attraction des fleurs les affola. Leurs mains se cherchèrent : elle s'inclina vers lui comme un grand lys, et s'offrit à l'amour.

Jardins d'Armide, palais enchanté de Cléomadès, grotte ombreuse de Galatée où les nymphes d'Isoure portèrent le corps de Céladon, délices de l'Aminta, philtre d'Iseult dont les gouttes brûlèrent le cœur de Tristan, mythes éternels où se condensèrent les illusions des poètes, il réalisa vos fantasmagories et vos mirages, et son triomphe fut égal à son rêve.

V

« ... Je suis vraiment étonnée de ton silence ; tes lettres sont courtes, froides, indifférentes, et voici huit jours que tu me laisses sans nouvelles. Flora, dès le matin, s'écrie : « Aujourd'hui, nous aurons une lettre de papa. » Et puis le courrier arrive, il n'y a rien pour nous. Il pleut, il pleut, avec cette persistance que la pluie met à tomber pendant l'été à Minas. Quand je me lève, j'aperçois le ciel qui fait sa provision de brumes pour la journée. Elles montent lourdement au flanc des montagnes, comme elles font à Petropolis, du reste, le long des pics de l'Estrella. Alors je pense à toi, à notre jolie chambre de l'Ermitage, si différente de mon peu confortable appartement d'hôtel. Lina et Flora affrontent bravement la boue. Je reste le plus souvent à lire et à rêver.

« Octavio est arrivé ici avant-hier, venant de São Paulo. Il t'envoie ses amitiés.

« Je compte revenir dans le courant de la semaine prochaine... »

Henri froissa la lettre, ouvrit la fenêtre et médita.

C'était la première fois que Sylvia le gênait. Il avait toujours mené ses intrigues parallèlement à sa vie d'intérieur. Mais, cette fois, le mariage et la paternité l'entravaient.

« Libre, comment me comporterais-je à l'égard de Maria-Leonor ? — Si elle était libre elle-même, je l'épouserais ; mais à quoi servent les suppositions ? » Cependant il ne lui paraissait pas dépourvu d'intérêt de s'interroger sur les vrais sentiments qu'il éprouvait à son égard.

« Si elle était ma femme, ne la tromperais-je pas ? suffirait-elle à mon imagination comme à mon cœur ?

— Certes !.. »

Car il aimait vraiment Mme de Souza, comme jamais il n'avait aimé jusqu'alors. Puis un doute importunait son cœur trop expérimenté. Tant d'essais l'éclairaient contre sa volonté même. Il savait bien que les sentiments violents s'émoussent tôt ou tard.

« Je ne connais presque rien d'elle : nous vivons dans une extase, évitant de nous interroger et de nous pénétrer, puisque cela est inutile et que nous devons nous quitter. — Peut-être est-ce mieux ainsi : elle aura incarné mon rêve, et restera dans mon souvenir, non pas telle qu'elle est sans doute, mais telle que j'ai voulu qu'elle soit. — Grâce à elle j'aurai vibré des sensations les plus fortes qu'une créature humaine puisse éprouver par l'orgueil de conquérir et les délices de posséder, sans connaître l'humiliation de rencontrer des limites à ma folle chevauchée dans l'irréalisable ; et nous nous séparerons, emportant l'un de l'autre une image magnifiée par nos désirs inassouvis. — Mais quel déchirement ! »

Il regardait la maison voisine ; une lumière brillait dans la chambre occupée par l'époux. Jaloux, Henri

ferma la fenêtre et se jeta sur son lit. — Et il sentit peser sur son cœur le limon de tristesse que charrie le grand fleuve des voluptés.

Alors il se rappela la soirée divine, la pâque des fleurs complices qui les avaient incités à l'amour. Il revit Maria-Léonor défaillante sur le banc, la voix changée, les yeux cerclés du bistre amoureux des paupières, écoutant la voix des fleurs qui lui criaient d'aimer.

« Il faudra, pensa-t-il, que je fixe cela sur la toile ; mais comment, par des formes et des couleurs, donner l'impression lascive des parfums ? »

Il eut l'idée d'une femme frêle, enlacée dans un massif, prisonnière des fleurs. Les unes immobilisaient ses bras de leurs tiges, d'autres grimpaient au long de son corps, d'autres retournaient leurs corolles, pour verser sur elle le philtre fluidique. Elle ne résistait pas ; elle ne cherchait pas à rompre les nœuds fragiles, et l'on ne savait pas si la langueur de son visage révélait le sommeil de l'extase, ou la défaillance de la mort.

Ainsi les tristesses de son âme se transformaient en sensations d'art.

« J'ai reçu une lettre de ma femme », dit-il le lendemain à Mme de Souza, par-dessus la haie.

Elle le regarda, silencieuse, car ils évitaient, par un contrat tacite, de parler de Sylvia.

Comme il se taisait lui-même, elle demanda :

« Vous avez de bonnes nouvelles de votre fille ?

— Merci, dit-il ; du reste, je ne tarderai pas à la revoir, car Sylvia m'annonce son prochain retour. »

Elle soupira ; et comme il lui tendait la main :

« A ce soir, n'est-ce pas ? dit-elle.

— A ce soir, répondit-il. »

Et dans leur pression de mains, ils mirent toute l'énergie du désir et du volontaire oubli.

*
* *

Je voudrais savoir... je voudrais savoir ce qui se passe dans ton cœur, disait Lina, en fixant Henri au plus profond du regard.

Ils étaient assis côte à côte sur le bateau ; dans le va-et-vient des gens sur le pont, elle l'avait entraîné sur l'avant, à la place où naguère ils avaient ébauché leur roman. Elle répétait :

« Comme je voudrais savoir !.. »

Il se détourna sans répondre, mesurant la baie d'un coup d'œil. Du golfe bleu, montait le bruit sec du ressac. Le vent humide et saumâtre agitait, sur les plages des îles rembrunies sous les nuages, les franges des feuilles de cocotiers. Au loin, une ondée qui tombait à l'entrée de la baie, formait des stries grisâtres comme on en voit sur les estampes.

« Je pars après-demain pour l'Europe, dit-elle. Peut-être n'aurons-nous plus l'occasion de nous retrouver seuls jusqu'à l'instant de mon départ. Ah ! comme je voudrais savoir !... voilà des années que nous nous connaissons. Nous nous sommes aimés. Tu m'as désirée, je t'ai cédé et combien j'ai souffert par toi !.. Puis le temps a passé ; nous nous sommes séparés, nous nous sommes revus ; et encore une fois j'ai faibli devant ton désir renaissant. A peine as-tu obtenu de moi l'asservissement de ma volonté et de mon corps, tu deviens à mon égard indifférent on hostile. — Que se passe-t-il dans ton cœur ? »

Elle parlait d'une voix douce et résignée, et Henri la

regardait avec sympathie, comme si elle lui eût fait confidence de tristesses de cœur auxquelles il n'aurait eu aucune part. Elle lui était personnellement indifférente et lointaine, mais il éprouvait près d'elle une grande pitié de lui-même.

Il prit la main de Lina, la caressa doucement.

« Comme je voudrais savoir !.. »

Elle se penchait pour que ses yeux demeurassent en face de ceux d'Henri. Il se retourna de son côté pour satisfaire son désir. Il se laissait observer, flattant toujours la main amollie dans la sienne.

Il dit enfin, compatissant, avec un peu d'ironie qu'elle ne devina pas :

« C'est bien inutile, va ! Lina tu ne verras rien que ta propre image et ta propre pensée. »

Il se montrait fraternel à son égard, depuis le retour de Sylvia. Le hasard leur avait offert des occasions dont il avait manifesté clairement sa volonté de ne pas profiter. Elle devinait que des émotions fortes le détournaient d'elle une fois de plus.

« Comme tu es décevant, dit-elle, énigmatique et fuyant. Que s'est-il passé pendant mon absence et celle de Sylvia ? J'ai fait trois suppositions.

— Lesquelles ? demanda-t-il, intrigué.

— Non ! non ! je ne te dirai point. L'une t'exalte, l'autre t'avilit, la troisième te laisse à la banalité des mobiles vulgaires. Je préfère ignorer si tu es digne de mon admiration ou de ma haine. »

Il eut envie d'insister ; mais que lui importait après tout ? Plus tard, il éprouva, différentes fois, le désir de savoir, sans jamais deviner les conceptions fantaisistes dont Lina avait irrité ou flatté son amour et sa vanité blessés.

Il dit :

« Tu vas repartir, tu te consoleras de nouveau. Plus tard, tu te souviendras de cette heure grave et mélancolique, où nous nous parlons sans amertume, et où je serre amicalement ta main. Pourquoi me justifierais-je? le doute où tu persistes a son charme, car il finit toujours par revêtir plus ou moins la forme même de nos illusions. »

Elle répondit :

« Tu as mis sur moi ton empreinte ; tu m'as prise pour jamais. J'aurais des motifs de rancune et de haine, et parfois, il me semble vraiment que je t'execre. Mais c'est encore là une forme de la passion. Et toi, m'as-tu jamais aimée ? comment le don de mon être, à deux reprises différentes, ne t'a-t-il pas conquis ?

Elle se leva, s'approcha du bastingage, et demeura un moment penchée sur l'onde. Au loin, des chalets dissimulaient leurs toits rouges, dans une île, sous l'ombre de manguiers.

« Paqueta ! »

Elle désigna des rochers au fond d'une crique, sur une plage pâle.

« Les roches de la *Moreninha*, dit-elle ; connaissez-vous la légende?

— Non, dit Henri. »

A son tour, il vint s'accouder à la rampe.

« *ELLE* habitait, non pas sous ces feuillages, mais sous la grande ombre de la forêt primitive. Alors, cette île, comme toutes celles que nous apercevons, était peuplée d'Indiens pêcheurs, qui allaient au large jeter, de leurs pirogues, leurs filets de lianes et leurs nasses de bambous.

LUI, venait tous les jours à la même heure. Il pagayait dans son canot, et le retournait sur le sable.

Puis il s'abritait dans la grotte que forment ces roches, et y prenait quelques heures de repos.

De la case paternelle, elle l'apercevait au passage. Il était beau; elle l'aima. Mais comment aurait-elle, farouche, révélé un amour que les plus braves sous-entendent devant celui qui en est l'objet?

Seulement, tandis que l'Indien reposait, aux heures chaudes, elle épiait son visage par une fente supérieure des rochers.

Comme elle désespérait de lui plaire, et se lamentait doucement, une larme coula de ses yeux dans l'oreille du dormeur. Il tressaillit, entendit le murmure sans voir la visiteuse, et s'écria : « Quelle voix suave ! » Honteuse, elle s'enfuit. Elle revint pourtant, osa passer son visage entre les pierres ; une seconde larme tomba sur l'œil du dormeur. Il s'éveilla : « Que tu es belle », s'écria-t-il devant l'apparition soudaine. A ce moment une troisième larme atteignit son cœur, et il s'écria : « Je sens que je t'aime! »

— Hélas! comme la sauvage Indienne, mais moins heureuse qu'elle, j'ai pleuré devant toi. Tu es demeuré insensible à mes sanglots et à mes plaintes. Ton amour a été l'aimant qui attire et qui repousse, et tu as conservé à mon égard la dureté de l'acier. »

*
* *

Le même jour, vers trois heures, Sylvia, assise dans le jardin, faisait réciter sa leçon à Flora. Deux fois distraite par l'apparition de Mme de Souza à la fenêtre de la maison voisine, elle reprenait patiemment la petite qui bredouillait. Henri lui avait dit négligemment comment il avait fait la connaissance des Souza

et leur avait rendu visite. Les deux femmes se saluaient, et Sylvia demeurait frappée du regard enveloppant de Maria Leonor, chaque fois qu'elles s'apercevaient.

« Puis-je entrer? »

Elle se retourna et aperçut Octavio qui ouvrait le portail. Elle lui sourit en lui tendant la main. Aux Eaux, elle lui faisait part de la tristesse que lui causait le silence d'Henri. Il évitait toute critique, mais il entourait Sylvia de ses prévenances. Une fois seulement, il lui avait dit : « Si tu m'avais choisi pour mari, tu n'aurais pas à me faire de semblables reproches. »

Elle lui avait répondu :

« Tu trouveras une femme meilleure et plus jolie que moi, Octavio.

— Si je me marie. »

Dès lors, elle s'était tue.

« Quel miracle ! toi ici?..

— Rio est insupportable par cette chaleur. J'ai peu à faire en ce moment. Je me repose.

— A quand le voyage?

— Quel voyage?

— Ne devais-tu pas aller diriger la construction d'une ligne de chemin de fer dans le Sud?

— J'ai rompu les négociations. Je reste. »

Il caressait les cheveux de Flora qui avait sauté sur ses genoux, et regardait obstinément Sylvia.

« Tu avais de si bonnes couleurs, il y a huit jours à peine; je te trouve pâlie. »

Elle haussa les épaules sans répondre.

Elle aussi s'étonnait de l'attitude d'Henri. Deux fois, il avait prétexté des affaires à Rio pour y passer la nuit, revenant pour pénétrer chez Maria-Léonor aux heures obscures. Le hasard d'une rencontre, une indiscrétion maladroite pouvaient éveiller les doutes de

Sylvia. Elle ne sut rien. Devant elle, il saluait Mme de Souza avec indifférence.

Ce soir-là, après le dîner, elle prit son ouvrage, et vint s'asseoir à côté d'Henri plus absorbé que de coutume.

« Qu'as-tu ? dit-elle ; tu me caches quelque chose. Sont-ce des ennuis d'affaires ? »

Il secoua la tête :

« Je n'ai rien.

— Qu'as-tu fait, aujourd'hui ? Qui as-tu rencontré ?

— J'ai trouvé Lina sur le bateau. Nous avons causé.

— De quoi ?

— Que sais-je ? »

Elle dit :

« Est-ce son départ qui te chagrine ?

— Oh ! mon Dieu non ! »

De même que le matin il avait pri la main de Lina dans la sienne, il saisit celle de sa femme, la caressa, désireux d'éviter ses soupçons et une querelle.

« Alors qu'as-tu ?

— Mais rien, te dis-je. »

Il ouvrit un livre et feignit de lire. Vers dix heures, Sylvia se leva, s'approcha de lui, mit un baiser sur son front.

« Viens dormir.

— Je n'ai pas sommeil. Et puis je dois écrire quelques lettres. »

Elle soupira et sortit.

Le surlendemain, Henri accompagna Lina jusqu'au transatlantique. Il la tenait enlacée, à bord de la chaloupe, gêné comme il l'était d'habitude devant les larmes d'une femme. Cette impression toute physique se compliquait en ce moment. Naguère, il renonçait facilement à ses conquêtes, après en avoir savouré les émotions jusqu'à la lie. Pour la première fois, il souffrait

vraiment par l'amour. Il allait bientôt lui falloir se détacher d'une femme aimée, en pleine illusion, en pleine possession d'âme et de chair. L'angoisse de Lina, de même nature que la sienne, le trouvait égoïstement pitoyable.

Dans la cabine où ils s'enfermèrent, il la tint longtemps dans ses bras, calmant ses sanglots. Elle confondait en lui l'ami consolateur et l'amant qui la faisait gémir. Il s'attendrissait et s'enorgueillissait de conserver sur elle ce prestige. Plus que jamais, il sentait qu'il n'avait manqué à cette femme, pour qu'il l'aimât éperdûment, que cet attrait tout personnel et animal, qui agit individuellement sur chaque mâle, pour civilisé qu'il puisse être, indépendamment des qualités supérieures de l'intelligence et du cœur, qui y sont complètement étrangères.

« Puissé-je bientôt mourir ! » dit-elle.

Il ne protesta pas, la mort lui paraissant à lui-même chose indifférente en ce moment.

Ils montèrent sur le pont qu'ils arpentèrent longtemps, au bras l'un de l'autre. Chaque fois qu'ils passaient près du bar, ils entendaient le bruit des tasses de champagne, heurtées par des gens qui se séparaient gaîment. Et ce furent pour eux des instants cruels et doux.

« Toujours, toujours à toi ! répétait-elle. »

Et tandis qu'il regagnait le quai de toute la vitesse de la chaloupe, il apercevait encore le mouchoir de Lina, et sa haute silhouette, au-dessus de la ligne des bastingages.

A la même heure, Octavio, assis dans le jardin, près de Sylvia, disait :

« Je veux que tu me traites en ami, Sylvia, que tu me racontes tes tristesses. Je donnerais la moitié de ma vie pour rendre la tienne heureuse. »

Flora jouait sur ses genoux, et il la couvrait de baisers.

Sylvia rompit les chiens. Il la laissa, sans lui répondre, parler de choses banales. Puis elle se tut, et ils écoutèrent leur silence. — Sylvia eut peur.

« Flora ! »

L'enfant échappée, courait dans le jardin.

« Flora! »

Mais elle envoyait des baisers à sa mère, dans un gentil refus d'obéir.

« Laisse-la donc jouer, dit Octavio. L'occasion est si rare de causer ainsi sans témoin. »

Il lui parlait de cette façon un peu rude et autoritaire dont il usait avec elle quand elle était jeune fille.

Il reprit nerveusement :

« Je désirais d'ailleurs justement être un instant seul avec toi, Sylvia. Les amis qui ont constitué le syndicat de chemin de fer dont je t'ai parlé insistent pour que je prenne la direction technique de l'entreprise. J'ai demandé jusqu'à demain pour répondre. — Dois-je partir ?

— Est-ce à moi d'en décider ? dit-elle.

— Il me semble que tu n'es guère heureuse. Je pensais que ma présence t'était peut-être agreable, dans la solitude de ta vie. Dernièrement, nous avons repris un peu de notre intimité d'autrefois ; combien il m'en coûte de me séparer de toi ! Je t'ai tant aimée, je t'aime tant ! »

Elle répondit :

« C'est d'un bon cousin. Je te sais gré de ton affection, toute fraternelle, j'espère. Mais tu ne peux, pour ce motif, perdre une situation.

— Quel sacrifice ne ferais-je pas si je pensais pouvoir être un jour aimé de toi comme je t'aime ! Voyons, Sylvia, es-tu satisfaite d'avoir épousé ton mari ? »

Elle répondit dans un élan de toute son âme :

« Certes !

— Tu l'aimes toujours ?

— En doutes-tu ?

— Malgré l'indifférence qu'il te témoigne ?

— Qu'en sais-tu ?

— Malgré... »

Il s'arrêta, sentant que sa jalousie allait lui faire commettre une bassesse.

Sylvia, anxieuse, attendait.

« Malgré ?...

— Rien.

— Va donc jusqu'au bout de tes accusations, puisque tu as commencé.

— Comme tu l'aimes ! dit-il en se levant. Je partirai, Sylvia, je n'ai plus rien à faire ici. »

Il la vit debout devant lui, frémissante et indignée. Il répéta :

« Comme tu l'aimes ! »

Mais elle lui cria :

« C'est lâche ! sais-tu, d'accuser ainsi à demi-mot, sans preuves ; ne vois-tu pas que tu me martyrises ? »

Il eut pitié d'elle et conclut :

« Malgré son incompréhension de ton grand amour. »

Seule, elle pleura. D'insignifiantes choses, inaperçues jusqu'alors, surgissaient du passé, et s'imposaient à son attention. Elle se repentait de ne pas avoir retenu Octavio, pour l'obliger à parler. A qui faisait-il allusion ? à Lina ou à quelque autre. Cependant, l'idée d'une trahison positive d'Henri ne lui venait pas à l'esprit. On est souvent aveugle devant l'évidence, quand la vanité intervient où elle n'a que faire. Elle se jugeait avec raison jolie et désirable, plus que Lina et que beaucoup d'autres. Mais elle avait tort de voir dans

cette supériorité une garantie de la fidélité d'Henri.

Dans les mutations de l'amour, on ne sait qu'après, à qui la comparaison est favorable. Henri lui semblait assez vain de ce pouvoir de séduction dont elle-même connaissait la puissance. Il l'était réellement; mais dans leur vie commune, elle n'avait jamais observé, tant ce que nous connaissons le mieux nous échappe, son goût friand des sensations nouvelles. La pensée d'un flirt, d'une attention, d'une préférence toute platonique d'Henri la préoccupait donc seulement, et jusqu'à la souffrance aigüe, parce qu'en matière de jalousie, on atteint tout de suite aux paroxysmes. La certitude qu'on la jugeait malheureuse et qu'on la plaignait la tourmentait particulièrement; elle en était humiliée comme d'une aumône qu'on n'a point demandée, et en était surtout surprise, car, par une heureuse suggestion, commune à presque toutes les femmes, elle vivait persuadée que, malgré ses défauts, Henri était le meilleur des maris.

Mais il ne diminuait pas dans son affection. Elle réservait sa haine à Octavio. Monsieur de Palan grandissait au contraire, dans son cœur, du prestige cruel des hommes qui font souffrir.

VI

Elle se prit à l'observer, d'une façon discrète et têtue, en femme. Était-il distrait et rêveur : à qui pensait-il? S'il se montrait au contraire expansif et gai : « de qui, se disait-elle, lui vient cette joie ? » Lui, répondait par pitié à ses caresses, et haussait les épaules à ses colères. Il était las. Seul, il ressentait parfois une impétuosité de bête fauve enfermée dans sa cage. Et il se buttait de toutes parts à l'irréalisable. Par de justes représailles de ce qu'il avait fait souffrir à d'autres, il connut à son tour les affres de l'inassouvi. Il se plaignait auparavant d'une satiété trop rapide ; il regretta le facile apaisement des passions brutales. En présence de sa femme, il se sentait maté par l'habitude et le milieu. Elle éprouvait l'angoisse du doute et du péril devant la nappe bleue des regards étendus sur l'âme insondable.

« Qu'as-tu ? mais réponds donc ; qu'as-tu ? »

Il s'étonnait de cette tyrannie subite ; elle ne l'y avait point habitué.

« Des ennuis d'affaires.

— Tu mens !

— A quoi bon m'interroger si tu ne me crois pas?...

— Tu aimes une autre femme; je le sens... pourquoi m'avoir épousée, si tu ne m'aimais pas? »

Mais sa colère battait contre lui comme sur un rocher.

« Tu me trompes, cela date de loin; on le sait; on me l'a donné à entendre.

— Qui ça? « on » :...

— Peu importe, on s'est même autorisé de ta froideur pour me faire la cour. »

Il s'irrita; elle crut l'avoir reconquis.

Mais il la connaissait trop bien pour douter d'elle.

M. de Souza, deux ou trois soirs de suite, emmena Henri au cercle. Il joua, par besoin d'une sensation forte.

Puis il profita des soirs où le banquier restait à Rio pour pénétrer chez Maria Leonor, au retour du Club. De son propre jardin, il sautait par-dessus la haie de bambous et poussait la porte entr'ouverte, derrière laquelle sa maîtresse l'attendait. La proximité de Sylvia, la préoccupation de l'heure, la nécessité d'abréger une entrevue trop courte, empoisonnaient leur plaisir. Quand il parlait de partir, elle s'assombrissait, le repoussait, jalouse, pensant à l'autre.

« Veux-tu que je reste encore?... mais c'est de la folie!... Sylvia peut s'étonner de mon retard, se mettre à la fenêtre et me surprendre.

— C'est vrai. »

Elle gardait une rancune.

Deux fois, ce fut elle qui franchit la barrière et le rejoignit dans l'atelier.

« Si ta femme arrivait!... »

Il lui montra un cabinet contigu, où il lui serait facile de se réfugier, le cas échéant. Près de lui, en peignoir, dans ce lieu de méditation et de travail, elle savoura la courte impression d'une vie commune.

« Ah ! s'il était possible !... »

Mais, raisonnable, elle évitait de former des projets chimériques. Il ne leur vint pas à l'esprit de rompre avec le monde, de tout quitter, de fuir, de courir le risque de la désillusion prochaine, dans une de ces aventures où l'amour ne résiste guère à la réalité, peut-être aussi aux remords. Ils s'estimèrent mutuellement d'accepter l'inévitable.

Ce fut un soir, chez une amie commune, que Sylvia et Maria Leonor furent présentées l'une à l'autre. Tout de suite, Mme de Palan éprouva la répulsion instinctive et le frisson avertisseur. Voisines, les deux femmes s'apercevaient à peine. Maria Leonor se montrait peu, et ne donnait pas à Sylvia de motifs de soupçons. Mais il suffit à celle-ci d'étudier l'attitude contrainte des amants, pour avoir jusqu'à l'évidence, la révélation de leur amour. Ce fut immédiat et décisif. Bien qu'Henri et sa maîtresse se parlassent à peine, leurs regards les trahissaient. Sylvia dissimula pour obtenir une certitude. Mais elle ne put se contenir au point de ne pas éveiller les craintes de M. de Palan. Ce fut à son tour de s'enquérir.

« Tu boudes? »

Elle haussa les épaules.

« Tu me crois trop sotte. »

Il joua l'étonnement, se justifia d'abord, puis dédaigna de nier, et se tut.

Les soirs où Henri sortait avec M. de Souza, Maria Leonor se tenait à la porte du jardin. Ils s'arrêtaient pour causer avec elle ; Sylvia épiait de la véranda. Elle descendait et s'approchait de la haie. Maria Leonor venait à sa rencontre ; elles échangeaient des mots aimables où ne transparaissait par leur haine. Mais au retour d'Henri, quelles scènes avec Sylvia ! Elle se révol-

tait contre toute caresse. « Je ne veux pas que tu parles à cette femme ; elle te plaît, je devine qu'elle t'aime. Heureusement que je veille ! »

« Sainte ingénuité ! » pensait Henri.

*
* *

On venait de dîner, M. de Palan offrit le bras à Maria Leonor pour passer au salon.

Sylvia avait accepté cette invitation pour dissiper ses doutes.

« Je me trompe, peut-être ; je n'ai que des présomptions vagues. Mais si je les vois quelques heures ensemble, je lirai sur leurs visages, ils ne pourront me tromper.

Dès leur arrivée, le regard de Mme de Souza s'était posé comme une caresse sur M. de Palan. Elle touchait à son départ ; la veille, ils avaient passé quelques heures ensemble. Leurs mains jointes s'attardèrent dans une molle pression. Sylvia se contint pour ne pas crier. Pendant le repas, elle regarda M. de Souza. « Il est donc aveugle ! » Mais non, les autres invités ne paraissaient pas plus clairvoyants que lui. Et cependant, pour elle, le moindre geste, le moindre regard, le moindre frôlement de Maria Leonor était aussi révélateur que si elle eût confessé son amour. Quelles heures ! elle éprouvait dans son cœur cette constriction que devaient ressentir sur leurs fronts les suppliciés de Byzance, sous la corde mouillée ou le nerf de bœuf qu'on y tordait. Comme il faut que les conventions mondaines soient puissantes sur les civilisés que nous sommes, pour qu'on se contienne à de semblables instants ! Elle

ne se trahissait que par sa respiration haletante, et de rares éclairs de ses yeux. M. de Palan se rapprochait d'elle ; mais alors, c'était au tour de Maria Leonor de s'assombrir. Jamais ils n'avaient eu moins besoin de la parole pour se comprendre. Sylvia pensait : « Je vais lui dire de me quitter, de la suivre ; je me refuse au partage. » Cependant le professeur Mendes, le même que M. de Palan avait rencontré le jour de son débarquement s'était assis à côté de Sylvia. Elle l'avait eu comme voisin de table, et l'avait laissé pérorer tout à loisir.

« L'ovale du visage de Mme de Souza, dit-il, me rappelle un très joli portrait de la marquise de Santos, cette gracieuse Domitilla, qu'on baptisa du nom de Nymphe de Maracana, et pour qui l'empereur Pedro Ier conçut une si vive passion. »

« Que peuvent-ils bien se dire ?... » pensait Sylvia en voyant son mari causer avec Maria Leonor dans l'embrasure d'une croisée.

« On raconte cet épisode de leurs amours, continuait le professeur; Elle avait donné rendez-vous à l'empereur, et ne venait pas.... »

« Nous nous verrons demain soir, disait en ce moment Mme de Souza, puis samedi, pour nos adieux. »

«... Lassé d'attendre, l'empereur...»

On les interrompit; le professeur, découragé de l'inattention de Sylvia, se leva, puis revint. Il tenait à placer son histoire, et à réciter le madrigal que Dom Pedro écrivit sur le mur.

« N'est-ce pas charmant ?

— Tout à fait, dit Sylvia, rageuse ; et l'impératrice, que pensa-t-elle de tout cela ?

— Peut-être l'ignora-t-elle ; peut-être non. L'Empereur, qui prononça les paroles célèbres: « L'Indépendance

ou la mort », ne devait guère se soumettre à la tutelle de sa femme. Elle feignit de ne rien savoir, sans doute; n'importe quelle autre eût agi de même, à sa place.

— En êtes-vous bien sûr ? » dit Sylvia.

* * *

Quant elle se retrouva dans sa chambre, seule avec M. de Palan, elle se délaça à la hâte, et se jeta sur le lit dans un long sanglot. Henri se promena d'abord de long en large, puis s'approcha d'elle, en cherchant à lui prendre la main. Elle se dégagea, et relevant ses cheveux plaqués par les larmes, elle lui dit :

« Il est donc vrai que tu aimes cette femme, puisque tu n'as pas un mot de justification et de réconfort. Laisse-moi... pars ! Je vivrai seule avec ma fille. Qu'ai-je donc fait, mon Dieu !.. pour mériter un tel sort? »

Il haussait doucement les épaules, avec le geste navré des gens innocents qui dédaignent l'excuse, et des gens coupables qui ne peuvent y recourir. Il se disait mentalement :

« Comme il faut que je l'aime, en effet, pour rester impassible devant cette scène. Pauvre Sylvia!... »

« Mais nie donc, au moins, s'écria-t-elle; ou bien avoue... et que tout soit fini entre nous!... »

Il dit :

« Tu es trop agitée, trop nerveuse pour que je discute avec toi en ce moment. Quel fait précis peux-tu alléguer, sinon de vaines apparences que ton imagination interprête à tort et à travers? Ne suis-je pas aimable avec toutes les femmes?

— Oui. Mais avec celle-là, tu l'es trop ou pas assez.

— Bah !... des bêtises ! couche-toi, et fais dodo tout de suite. »

Lui-même la déboutonna, la dégrafa, la dorlota comme une petite fille.

Elle se rappela le récit du professeur, et pensa :

« Il a raison, nous sommes lâches. »

Elle saisit son mari, le serrant contre elle avec effusion.

« Jure-moi que tu ne l'aimes pas ; que je me trompe !... »

Il jura, mais lui en voulut de son propre mensonge.

*
* *

Une fois de plus, pour la dernière entrevue, il s'exposa aux risques d'une rencontre et d'une indiscrétion. Il envoya de Rio un télégramme à Sylvia pour qu'elle ne l'attendît pas, et vers onze heures, se glissa chez Maria Leonor !

Elle s'était vêtue comme le soir inoubliable de la Pâque des fleurs. Elle avait tordu ses cheveux de la même manière ; elle s'était imprégnée des mêmes parfums, pour que leurs amours expirantes eussent la saveur du premier soir.

Longtemps... longtemps, ils demeurèrent aux bras l'un de l'autre, à respirer leurs désirs et leurs regrets. La fenêtre demeurait entr'ouverte, l'odeur enivrante montait du jardin. Les rideaux tamisaient la même clarté des astres ; rien n'était changé depuis la nuit première.

Elle dit :

« Ce sont nos dernières étreintes ; après quoi, tout sera fini... »

Il protesta :

« Fini!... pourquoi?... Ne m'aimes-tu plus?

— Si... si... mais c'est fini tout de même; je le sais... je le sens. Nous nous sommes trop aimés ; l'excès de notre passion nous interdit la possibilité d'une affection calme, à distance. Chez des amants comme nous, la résignation est déjà l'agonie de l'amour. Il nous faudrait fuir ensemble, et nous n'en avons ni la volonté ni le droit. Nous conserverons la mémoire des jours trop courts : mais le souvenir n'est que la survie des morts.

— Ne parle pas de ces choses, dit-il ; aimons-nous. »

Il lui savait gré de ses paroles, préférant cette séparation déchirante à la déchéance progressive de leurs sentiments. Leur amour, comme un jeune héros, s'éteignait dans sa gloire.

« Une chose me console, reprit-elle, c'est de penser que jamais plus tu n'aimeras comme tu m'as aimée. Moi-même, je suis à l'abri des curiosités futures : nous avons connu l'ineffable. Tu as dépensé trop de joyeuse et de virile énergie pour me conduire à un sommet dont on ne peut plus que descendre : tu n'atteindras plus d'autres cimes. »

*
* *

Dans l'après-midi, Maria Leonor vint faire à Sylvia sa visite d'adieu. Elle devait partir pour Rio le soir même, et s'embarquer le surlendemain. C'était un dimanche; M. de Palan, avisé par elle, l'attendait.

Il avait achevé le tableau dont il avait conçu l'idée allégorique, un soir qu'il rêvait à sa maîtresse dans l'atelier silencieux. Et il allait l'offrir à M. de Souza,

pour que Maria Leonor, se reconnaissant dans la femme passionnée des fleurs et des parfums, conservât toujours présente l'image de la douce servitude d'amour. Maria Leonor, moulée dans sa robe de voyage, semblait une Diane chasseresse habillée d'un moderne vêtement. Son petit homme de mari, sec et bistré, serré dans sa redingote, baisa la main de Sylvia, qui, du coin de l'œil, surveillait M. de Palan.

« Voulez-vous passer un instant dans mon atelier? dit Henri à M. de Souza; je désire vous montrer quelque chose. »

Les deux femmes demeurèrent en présence; Sylvia prit une rose dans un vase, et en respira distraitement l'odeur.

— Vous devez être bien heureuse de revoir d'ici peu vos enfants. Quel âge a l'aîné?

— Treize ans. Cela me vieillit, n'est-ce pas?

— Non, dit Sylvia. Et puis qu'importe! N'est-il pas doux de penser que notre âge mûr et notre vieillesse sont faits de l'enfance et de la jeunesse de nos enfants?

— Jolie formule! dit Maria Leonor.

— Vous devez emporter d'ici bien peu de regrets.

— Mais si. J'y ai des parents, des amis; vous-même, chère madame, et votre aimable mari, si plein d'attentions pour nous. »

Elle dit cela crânement, et pour bien préciser la situation, Sylvia, moins rompue aux escarmouches de la conversation, sentit un instant son infériorité.

« Comme vous devez être fière, continua Maria Leonor, d'avoir épousé cet homme de talent?

— Je suis surtout heureuse de son amour, dit Sylvia: nul homme ne pourrait étre plus attentionné ni se montrer plus fidèle ami. »

Maria Leonor, souriante, approuva d'un geste.

« Maintes fois, des femmes, trompées par son amabilité, ont pu se croire aimées de lui. Une d'elles, que vous connaissez sans doute et que je ne vous nommerai pas, a atteint, ces derniers temps, au comble du ridicule. Je m'en suis aperçue ; j'ai souri. Si vous saviez comme Henri, d'ailleurs plein de prévenances à son égard, fait des gorges chaudes en parlant d'elle !... »

Cette fois, Maria Leonor pâlit; Sylvia l'observait, souriante et cruelle.

Au même moment, les deux hommes entrèrent.

« Ah ! chère amie, s'écria M. de Souza, en parlant à sa femme, quel agréable souvenir vient de m'offrir M. de Palan ; un tableau qui est un régal de couleurs. Dans un massif, des fleurs innombrables, qui grimpent, se haussent pour enlacer une femme prisonnière de leurs parfums. C'est fantaisiste et charmant. Et pour comble de gentillesse, il a donné à l'image votre ressemblance. »

Sylvia, vaincue, se détourna pour cacher les larmes qui montaient à ses paupières. Elle offrait le thé, la tasse trembla dans ses doigts.

« Quel observateur vous faîtes, continua M. de Souza, comment sans pose, et voyant si peu ma femme, avez-vous surpris cette expression de rêve et d'extase qu'elle a depuis quelque temps, et que vous avez si bien reproduite ?

— Imbécile ! » murmura Sylvia, assez fort pour que Maria Leonor put entendre ou lire le mot sur ses lèvres.

Elles se mesurèrent du regard. Maria Leonor se leva en disant :

« Il est temps de partir, mon ami ; nous avons à faire d'autres visites. »

Les deux femmes s'embrassèrent de leurs bouches haineuses, qui connaissaient, l'une et l'autre, le goût d'un

autre baiser. Puis Maria Leonor, tendant la main à M. de Palan, lui dit simplement :

« Deux fois merci. »

Quand la voiture eût disparu, et que les amants eurent échangé le dernier regard, Sylvia dit :

« Allons voir ton tableau. »

Elle l'examina, et demanda :

« Que signifie ?... »

Henri répondit :

« C'est un portrait fantaisiste, comme dit M. de Souza. Il m'a acheté pour vingt mille francs de tableaux ; j'ai voulu faire ce cadeau à sa femme : simple bouquet d'adieux.

— En ce cas, dit Sylvia, tu peux l'envoyer, j'y ai mis quelques épines. »

VII

Au commencement de 1901, l'état de santé de l'oncle Lendit empira. Il déclinait depuis la mort de sa femme, mais demeurait vaillant à l'ouvrage. A cette époque, son initiative habituelle se ralentit. Il dit, un jour, à Henri :

« Tu es assez riche; quand je serai mort, liquide, mon bonhomme; tu n'as pas l'étoffe d'un banquier. Je ferais peut-être mieux, dans ton intérêt, de liquider moi-même ; mais je n'en ai pas le courage. C'est dur, tout de même, de penser que rien ne subsistera de moi, pas même mon nom dans une raison sociale. Tu retourneras en France. Avec du talent tout sec, on a peine à se faire connaître ; avec du talent et de la fortune, on s'impose. Tu rattraperas vite le temps perdu. Mais tu reviendras de temps à autre dans ce Brésil ami, où reposera ma dépouille.

— Taisez-vous, mon oncle, vous êtes encore solide, Dieu merci !

— Non... non... ! j'ai du plomb dans l'aile. Et puis la vie ne m'intéresse plus. Je m'y raccroche encore par

affection pour toi, pour Sylvia et ma petite nièce. Mais comme j'ai fait pour vous tout ce que je pouvais faire, je mourrai sans regrets. »

Cependant, lors de cette saute de change qu'on qualifia plus tard de folie Thompson, et qui bouleversa pendant quelques jours les conditions du marché de Rio par un inutile coup d'audace d'un banquier anglais, l'oncle retrouva tout à coup son activité, sa sûreté de coup d'œil des anciens jours. Il prit franchement position, et, du matin au soir, se tint sur la brèche, accompagnant la bataille.

De nouveau, la rue d'Alfandega s'agita comme au beau temps de l'agiotage. Les courtiers marrons reparurent et reprirent leur mine et leur ton arrogant. Les banques achetaient les promesses de traites, de n'importe qui, sans compter, avec les plus minces couvertures. Un immigrant italien, marchand des halles, vendit son fond, et pendant huit jours, regarda sa fortune monter proportionnellement à la cote du change jusqu'au demi-million. Darnet, que M. de Palan n'apercevait pas depuis longtemps, reparut, remis à neuf, plus bruyant et plus hâbleur que jamais. Il entrait dans la banque, en ressortait, rapide, affairé, en complet clair, rasé de près, moustache au vent.

« Hein ! Palan, vous le disais-je que j'aurais mon tour? Huit jours encore de ce train là, et je me retire. Ce que je vais prendre mon billet, et plus vite que ça ! Savez-vous combien je gagne ?... deux cent cinquante mille balles, mon bon !...

— Ça ne vous suffit pas?

— Je veux le double. »

Le même jour, M. de Palan reçut un billet de Flonflon et se rendit chez elle, pour la première fois, depuis sa liaison avec Maria Leonor. Elle le reçut, sérieuse :

« Causons, pas de bêtises. Ton oncle est-il encore vendeur ?

— Toujours.

— Écoute : tu vas être gentil pour ta petite amie. Dès que ton oncle changera sa position, tu enverras ou tu porteras toi-même cet ordre de liquidation à mon agent de change. — C'est promis ?

— C'est promis. Vois-tu, cette fois, c'est trop compliqué ou trop simple, trop naturel ou trop fou. Je n'y vois plus clair; j'ai la berlue. »

Le lendemain, le change monta, l'oncle vendit encore, Rio donnant sur Londres le certain sur l'incertain. Puis le marché faiblit vers le soir. Henri était d'avis de liquider. L'oncle haussa les épaules : « Pourquoi faire ? pour précipiterla baisse, moiqui suis un des spéculateurs les plus engagés ? Ça va reprendre, va... ça n'est pas fini. »

Pourtant Henri tremblait, et fut sur le point d'envoyer à destination l'ordre de Flonflon.

Cette nuit-là l'oncle dormit sur un découvert, en promesses de traites, de cinq cent mille livres sterling.

Mais le lendemain le marché reprit de plus belle, et en pleine hausse, contre toute expectative, en trois achats successifs, l'oncle liquida.

Cette fois, M. de Palan n'hésita plus. Il alla porter lui-même l'ordre de Flonflon à l'agent de change qui maugréa :

— Je n'obéis pas; c'est trop bête.

— Alors, c'est moi qui vais prendre les couvertures, dit Henri.

Il ne se retira qu'après liquidation faite, et télégraphia à Flonflon.

« Elle gagne assez, que diable! il est clair que tout cela aura une fin. »

Il rencontra Darnet et le prit à part :

« Un avis...

— Voyons.

— Mon oncle a liquidé.

— En voilà une sottise! ne voyez-vous pas que nous montons ferme et que le taux actuel est acquis? Hier, les baissiers ont dû céder tout de suite. Moi, vous savez, je ne compte déjà plus en reis ; je gagne quatre cent cinquante mille francs; à cinq cent mille, je m'arrête.

— Bonne chance », dit M. de Palan.

Il partait, mais Darnet le retint pour lui montrer l'ancien marchand de la halle, qui parlait tout seul, planté devant la pancarte des cotes.

« Croyez-vous... ce marchand d'oignons!... ce que c'est que la veine!. Que fera-t-il de ses trois ou quatre cent mille lires. Il ne sait plus s'il dort ou s'il veille : voyez! il est hypnotisé. »

Le lendemain, la banque réafficha les taux de fermeture, baissa d'un quart, d'un demi, d'un penny et retira l'écriteau. Elle accepta quelques transactions par différences, puis exigea la livraison des traites, et le marché s'effondra.

Au fort de la panique, dans le va-et-vient des joueurs ruinés, M. de Palan aperçut l'ancien vendeur des halles, debout sur les marches de la banque. Il arrêtait des inconnus pour leur conter ses déboires. Son cas devenait légendaire ; des reporters et des curieux lui adressaient des consolations ironiques. Abasourdi, exécuté d'office, il ne comprenait pas comment son gain et son capital avaient pu s'évanouir comme un des sous qui roulaient naguère dans les fentes de son comptoir. Darnet, à découvert d'une grosse différence avait disparu.

Quatre jours après, l'oncle s'alita. Sylvia et Flora,

appelées par télégramme, accoururent en hâte. Le mal de Bright se déclara. Pendant les trois mois de sa maladie, l'oncle prodigua ses avis à Henri, lui conseillant de liquider posément, sans secousses, et surtout de ne pas négliger les négociations entamées avec le Gouvernement, à propos d'un certain contrat de colonisation et de bourgs agricoles, dont la résiliation devait être le motif d'une très forte indemnisation.

L'oncle fit mettre dans sa chambre, en face de son lit, le portrait de sa femme. Quand il mourut, ses yeux vitreux semblaient encore contempler l'image.

*
* *

Dès que les écritures de succession furent à jour, Pianotier vint trouver M. de Palan, pour le prier de liquider son compte.

« Vous me quittez?

— Oui, monsieur, je vous quitte.

— Par exemple, moi qui comptais sur vous pour m'aider, me conseiller au besoin.

— Non, monsieur, je n'ai servi qu'un maître, je n'en servirai pas deux.

— Qui vous parle de cela ? vous êtes indépendant, riche de plus de trois cents contos de reis. C'est à l'ami que je parle ; vous dirigeriez avec moi le maison.

— Je ne sais pas diriger, monsieur, je ne sais qu'obéir. Votre oncle m'inspirait la foi qu'on a en Dieu. Vous êtes son neveu, je vous aime beaucoup ; mais je n'ai pas confiance en vous comme homme d'affaires.

— C'est parler net, et vous avez peut-être raison. Veuillez donc balancer votre compte, monsieur Pianotier. »

Henri dut donc, contre son gré, prendre tout seul la direction de la maison. Lui, si personnel en matière d'art, tergiversait dès qu'il s'agissait de commerce. Il se jugeait plus sévèrement qu'il ne méritait peut-être, ou plutôt, le dégoût qu'il ressentait pour tout trafic affaiblissait son énergie et ses moyens. Les derniers conseils de l'oncle Louis étaient bons, mais d'une exécution difficile. Une liquidation est comme une retraite : même victorieux, on court des risques, et l'ennemi vous harcèle. Outre les opérations courantes de tirages et d'escomptes, la maison se trouvait engagée dans différentes entreprises de commandite. Après la débâcle et la dégringolade du change, le moment paraissait mal choisi pour vendre le portefeuille à quelque syndicat. Administrées sans enthousiasme, avec la volonté d'en finir, diverses sections périclitèrent. M. de Palan faisait la part du feu, et thésaurisait dans les banques l'argent provenant de ses règlements.

La prédiction de Maria-Leonor s'accomplissait ; après avoir touché au point culminant de sa vie amoureuse, et comme lassé d'une ascension si haute, il aspirait au repos. Sylvia, revenue de sa jalousie, désormais sans motifs apparents, s'occupait de sa fille, et se berçait dans une affection paisible à l'égard de son mari. De temps à autre, quand le travail se prolongeait au bureau, celui-ci, obligé de passer la nuit en ville, retournait à Flonflon. C'était une longue habitude, où les sens prenaient peu de part. Elle avait déjà fait deux voyages en Europe, et réalisé son rêve ambitieux d'être châtelaine, en achetant le domaine historique d'une des plus aristocratiques familles de France, dont les femmes ne se prostituèrent jamais qu'à des princes ou à des rois. Mais, comme l'oncle Louis, elle aimait les affaires. Elle faisait concurrence à Marguerite, et tenait à son tour un

casino mixte, où les blasés d'amour recouraient au jeu, tout en restant dans l'ambiance des filles. Elle-même, écœurée des hommes, versait dans le vice cher à la doyenne des hétaïres de Rio. Ayant ainsi inauguré son bazar, elle n'admettait pas que ses anciens clients cessassent d'achalander sa boutique, surtout ceux à qui elle daignait encore vendre personnellement du plaisir. M. de Palan demeurait-il quelque temps sans y fréquenter, il recevait, à titre de sommation péremptoire, quelque note à payer. Au commencement du mois de septembre de 1900, il avait déjà accumulé des sommes considérables, sans que les responsabilités et les dépenses de la maison parussent diminuer. Le 9, ayant en portefeuille un certain nombre de traites, il les fit présenter à la banque de la République; mais elle en refusa l'escompte.

« Elle est forte! celle-là, s'écria-t-il en recevant la réponse de la bouche du courtier; des traites de trois signatures!... Jamais semblable chose ne nous est arrivée... l'oncle ne l'aurait pas tolérée. »

Le fait était d'autant plus inexplicable que la maison avait un dépôt considérable à la banque.

M. de Palan fit appeler le comptable, et s'enquit du solde.

« Cinq cent quarante-quatre contos de reis, monsieur. »

Henri, qui répartissait sagement ses fonds entre différents établissements de crédit, transféra, pendant les deux jours suivants, de la banque de la République à la banque Rurale et Hypothécaire, tout l'argent consigné dans la première. Le surlendemain, en arrivant de Petropolis, il fut surpris de l'attitude morne des groupes qui stationnaient rue d'Alfandega.

« Que se passe-t-il?

— Le bruit court que la Banque de la République n'ouvrira pas aujourd'hui ses guichets.

— Et pourquoi ?

— La débâcle !...

— Pas possible!... dit Henri : une quasi-banque d'État... Quel est le ministre qui la laisserait ainsi crouler, sans chercher à l'étayer. Combien de fois, déjà a-t-elle passé par des crises ? Et puis, peu m'importe : je n'y ai pas un centime.

— Ni dans d'autres ?... croyez-vous qu'elles résistent, si celle-ci croule ? »

M. de Palan frissonna. A dix heures, la nouvelle se confirma.

Il signa des chèques ; une seule banque paya. Les autres visèrent simplement les effets. Le Gouvernement prit des mesures pour sauvegarder, en partie, et à une échéance lointaine, les intérêts des créanciers de la banque officielle, et se désintéressa des autres, qui s'écroulèrent comme un édifice fragile de dominos ou de cartes.

Une des premières à sombrer fut la banque Souza, malgré la résistance acharnée de son fondateur. Pendant une semaine, Henri vit le vieillard, qui d'ordinaire, ne sortait jamais aux heures de travail, aller de porte en porte, de banque en banque, d'un pas lent et menu, l'œil fixe, la lèvre mince et nue, au-dessus de la barbe taillée en fer à cheval, à la portugaise. Une syncope miséricordieuse l'anéantit à son poste de combat, la veille du jour où, à bout de ressources et d'expédients, il allait déposer son bilan. Et au milieu de ses angoisses, M. de Palan éprouva un surcroît de tristesse, en pensant au sort de Maria-Leonor, pour qui cette débâcle était la ruine.

Quand M. de Palan fit la balance de ses comptes, il

ne vit d'abord d'autres ressources que la faillite. Comment se relever de ses pertes ou obtenir du crédit ? La maison lentement élevée par l'oncle, allait être emportée dans un de ces cyclones qui se déchaînent périodiquement sur toutes les places commerciales du monde. Les plus hauts édifices sont souvent alors les plus facilement rasés. Il n'y avait pas de sa faute. Pour éviter le désastre, il fallait la prévision des oiseaux fuyant devant la tempête, et qui semble aussi, chez certaines gens d'affaires, une forme de l'instinct ou du génie.

Cependant, lui, l'homme des compromissions faciles et des ironies accommodantes, indifférent à tout ce qui n'était pas de la jouissance ou de la beauté, sentit alors. pour la première fois de sa vie peut-être, la tyrannie d'un devoir. Il n'avait pas le droit de laisser tomber à l'ignominie d'une banqueroute, l'œuvre et le nom de son bienfaiteur. Il devait se montrer aussi trempé, aussi habile que l'oncle Lendit lui-même. Et comme il fouettait son énergie et son orgueil, on lui présenta une enveloppe parfumée qu'il rompit distraitement.

« De Flonflon... »

Elle le remerciait d'un bijou envoyé la veille, et l'invitait à dîner pour le soir.

« Elle prend bien son temps ! »

Machinalement, il voulut ouvrir la partie du secrétaire où gisaient ses souvenirs amoureux. Mais le tiroir était fermé ; et par l'entaille, plus large à un angle, il glissa le billet et continua ses calculs.

VIII

Il vendit sa propriété de Rio, il hypothéqua l'Ermitage ; Sylvia donna ses bijoux, spontanément, d'un geste simple, entre deux baisers ; et ce fut leur premier rapprochement dans le malheur. Il put parer aux responsabilités immédiates. Il ne tarda pas, du reste, à comprendre que personne n'avait intérêt à augmenter le désarroi de la place en se montrant trop exigeant. Il aurait même pu s'arranger à l'amiable, et obtenir des réductions. Mais il s'était fait un point d'honneur de tout payer intégralement, et aussi de n'être dupe de personne. La nécessité de la lutte lui donna presque du goût pour les affaires, en même temps que l'initiative et le coup d'œil qui lui manquaient. Vers le milieu de l'année 1901, sa situation était nette. Il se trouvait ruiné, mais ne devait rien. Le nom de Lendit sortait sauf du désastre.

Restait l'Ermitage, mais grevé d'hypothèques, et une mine de cuivre longtemps disputée, après l'achat du terrain, à des héritiers surgis de partout. La terre sans valeur était d'abord demeurée indivise. Nul ne s'en préoccupait. Puis, après la découverte des filons, les

ayants droit étaient devenus légion. L'oncle avait payé les uns et plaidé contre les autres. Le litige ayant été résolu peu de temps avant sa mort, il s'agissait de négocier la vente avec quelque syndicat européen.

M. de Palan s'intéressait surtout à cette concession périmée de bourgs agricoles que lui avait recommandée le défunt. C'était une de ces affaires troubles, qui montrent la distance de la probité commerciale à la probité tout court. L'unique visée de l'oncle avait été d'obtenir une grosse indemnité, après l'annulation du contrat, rendue fatale par l'impossibilité où le Gouvernement devait se trouver d'exécuter une des clauses. Dans ces sortes de tripotages, on ne sait jamais qui est responsable, ni si, dans les hautes régions administratives, on doit s'en prendre à la bêtise ou à la concussion. Le ministre était sans doute de bonne foi, car il refusa d'entrer en accord, bien que l'issue du conflit n'offrît aucun doute. Le procès durait depuis cinq ans. L'oncle avait gagné en première instance ; ce n'était plus qu'une question de temps. Mais M. de Palan vivait alors chichement, d'une modeste pension que lui faisait son père, en attendant des jours meilleurs, et il ne possédait pas l'argent nécessaire aux frais du procès. Son avocat consentit heureusement à se charger de toutes les dépenses, moyennant une part importante dans l'indemnisation future. M de Palan, pour cette unique affaire, jugea inutile de supporter plus longtemps des frais d'employés et de bureau. Il licencia le reste de son personnel, et fit transporter à Petropolis les documents et la comptabilité. On les entassa au-dessus de l'atelier transformé en archives. Il vendit les vieux meubles, témoins de la naissance, de la grandeur et de la chute de la maison, et ne réserva que son secrétaire, exécuté en très beau palissandre, sur un dessin de lui.

Ce fut par une après-midi mélancolique et pluvieuse qu'il tria et brûla tous les papiers compromettants du tiroir aux secrets. Toute sa vie d'homme à bonne fortune s'y éparpillait en désordre, et il s'en exhalait cette odeur particulière, faite du mélange de tous les parfums, odeur triste comme l'arome d'une chambre mortuaire encombrée de fleurs. Des lettres rappelaient une vague aventure, une curiosité vite satisfaite ; parfois même ayant oublié jusqu'au nom, il s'efforçait pour se souvenir. « Ah! oui! »... Il souriait, froissait le vélin et le jetait au panier. Les missives de Flonflon formaient une vaste correspondance, insignifiante et bébête : invitations, simagrées de jalousie, demandes d'argent. Et il s'en accumulait d'autres, incolores, aimables et correctes, insignifiants billets de femmes du monde à peine désirées, et entre les lignes desquels il avait cherché à lire la possibilité d'une intrigue. Puis quelques pages de Lina, de la bonne cousine au bon cousin, sans une allusion amoureuse. Il ouvrit en tremblant deux enveloppes, où penchait l'anglaise élégante et les longues liaisons de Maria Leonor. L'une, envoyée avant de perdre de vue la côte américaine, portait le timbre de Pernambouc ; et la seconde, datée de Paris, renfermait le définitif adieu : « Je ne t'écrirai plus : à quoi bon !... et cependant, je ne t'ai jamais aimé davantage... *Que tristeza, meu Deus... Que dôr !...* » L'encre violette s'était estompée sous les larmes. Il pencha son front dans sa main, se rappela, les heures de tendresse, la nuit de volupté, le parfum des fleurs tentatrices. Ses yeux se mouillèrent. Fini !.. c'était fini !... quand même ils se retrouveraient, quand même ils se donneraient encore l'un à l'autre, jamais plus ils n'éprouveraient des sensations trop fortes pour se répéter. Leurs âmes s'étaient émoussées, la sienne, du moins. Il prit les lettres, les respira, défaillit à la grisante effluence,

puis, pour ne pas les jeter à la fosse commune, il les brûla.
« Drôle !...tout de même : mes passions les plus profondes sont représentées par une demi-douzaine de pages. Encore l'écriture de Flonflon !... — Au fait, je n'ai pas retrouvé son dernier billet auquel je n'ai jamais répondu. » Il remua le reste des inutiles paperasses, et ne trouva rien.

« Je l'aurai déchiré sans m'en apercevoir. »

Dans la pièce voisine, les camionneurs entassaient les objets dans les mannes. Quand le dernier meuble fut attaché sur la voiture de déménagement, M. de Palan, devant les murailles nues, éprouva un serrement de cœur : « Pauvre oncle !... s'il voyait cela !... » Il alla de salle en salle. Dans la dernière, qui servait aux débarras et faisait suite à celle des échantillons, il aperçut une araignée qui filait paisiblement sa toile. On balayait rarement cette pièce. M. de Palan s'avisa que la liquidation de la maison Lendit allait causer la mort de cette bestiole, comme le cataclysme de la banque de la République avait entraîné sa ruine à lui. Ses amis n'avaient guère été plus préoccupés de son désastre qu'il ne l'était du sort de l'insecte fileur sur lequel allait passer le plumeau.

Dans la rue, un individu titubant se raidit en l'apercevant : c'était Darnet.

« Enchanté !... bonne rencontre !... »

L'ivrogne souriait béatement, tout en s'appliquant à son équilibre et à la dignité de ses gestes. Il puait le mâle et l'alcool. Ses vêtements l'humiliaient de cette incompréhensible déchéance qui est le reflet visible de notre misère cachée. Dans ses regards, passaient les lueurs d'orgueil et de mélancolie de l'ivresse. Il frôlait M. de Palan, faisait le geste qui attire, en le voyant se reculer sous l'écœurante bouffée d'un hoquet.

« On dit que vous liquidez le magot de l'oncle. Vous êtes assez riche. Le veinard!... prête-moi cinq milreis... pas ! ... Je l'ai toujours dit que tu es un frère !... quand je pense que j'ai eu quatre cent cinquante mille balles de *bénef* à la banque !... que je n'avais qu'à tendre la main au guichet pour palper, et que j'ai été assez sot... Tonnerre!... »

Le mauvais regard de la bête en folie passa dans ses yeux troubles. « Allons!... adieu », dit M. de Palan.

L'anniversaire de Sylvia approchait, Henri consulta ses maigres ressources :

« Pauvre Sylvia !... je ne pourrai pas lui faire un beau cadeau. »

Il éprouva un attendrissement humilié, une résignation mélancolique :

« Elle sera contente de l'intention ; elle se récriera même un peu, la mignonne ».

Il se rendit chez Goldenberg. Le juif bedonnait ; ses paupières formaient deux petits goîtres ; ses cheveux s'effilochaient aux tempes ; il tendait une lippe comme une trompe de tapir, vers les bijoux qu'il examinait à la loupe.

« Il est tout en lard », pensa Henri avec dégoût.

« La santé ?... monsieur de Palan. Je sais que vous venez chercher un bijou pour Madame. Que lui offrirons-nous ?... cet épi de saphirs et de brillants : deux contos c'est donné. Non... alors cette bague en mosaïques d'émeraudes et de saphirs : quatre cent cinquante milreis, une bagatelle. »

Goldenberg n'était plus humble, comme par le passé, mais très satisfait de lui-même et très digne. M. de Palan maniait une parure de forme byzantine, suspendue à une chaînette, dans un entrelacement de filigranes soutenant de frêles clochetons, des pierres de

teintes défaillantes, des pierres à peine vertes ou rosées, miroitant comme des gouttes d'aiguail à travers lesquelles on aperçoit un pétale d'églantine, ou une feuille pâle de verveine.

« Ce sont de vulgaires tourmalines, mais la monture en est exquise.

— Très joli, en effet...combien ?

— Trois cents milreis, pour vous.

— Oh ! des tourmalines... monsieur Goldenberg.

— Et le travail d'orfèvrerie ?...

Henri, ne sachant que choisir, s'abandonnait de nouveau à son humiliation attristée.

« Que suis-je venu faire ici ? » pensa-t-il.

« Vous n'avez rien dans mes prix, monsieur Goldenberg.

— Oh ! par exemple, monsieur de Palan. »

Et devinant la situation, il alla jusqu'à un tiroir, et en rapporta des objets plus modestes.

« Madame a de si beaux bijoux ; cette année, il lui faut quelque chose d'imprévu. Le prix de l'objet, ce n'est rien, n'est-ce pas, monsieur de Palan? Ce qui en fait le charme, c'est le goût, c'est le chic. Tenez, puisque les tourmalines en breloques vous ont plu, regardez-moi cela. Est-ce fin ? un rêve, un souffle, de l'air condensé !... Monsieur de Palan, c'est cent milreis ; tenez ! quatre-vingt-dix pour vous. »

C'était encore beaucoup. Il se décida tout de même, un peu par amour-propre.

« Un écrin, Otto !... Quand vous reviendrez l'année prochaine vous trouverez mon neveu, qui va me substituer. Otto, rappelez-vous les traits de M. de Palan pour le bien servir. C'est une vieille connaissance. — Vous souvenez-vous de notre arrivée ?

— Si je m'en souviens... Vous partez donc, monsieur Goldenberg ? Fortune faite, j'espère.

— Oh ! fortune faite !... quelques milliers de marcs ; de quoi acheter une villa à Manheim, avec un enclos de vignes qui donnent un petit vin !... »

Il fit claquer la langue.

« Monsieur de Palan, merci. Voici la monnaie : quatre-vingt-dix et dix... Otto, cette note est déchirée ; donnez-en une autre plus neuve. »

Quand Henri offrit le présent à sa femme, elle le gronda doucement. « Quelle folie !... »

Il la prit dans ses bras, et la contempla longuement. Quelques rides diapraient le front de Sylvia. Sa peau de brune, naguère si fine, s'épaississait un peu, mais elle conservait le charme divin du regard.

« Te souviens-tu de ce premier anniversaire, quand nous habitions Paineiras? »

Elle fit signe que oui, et se suspendit à son cou.

« M'aimes-tu autant qu'alors ? »

Il répondit dans la sincérité de son cœur :

« Je t'aime mieux, maintenant.

— Sera-ce définitif, cette fois ?

— Crois-tu donc vraiment que je t'aie trompée, Sylvia ? »

Il l'épiait ; elle répondit :

« Je ne sais pas. En dépit des apparences, j'espère que non. Si j'étais certaine du contraire, tout serait fini entre nous.

— Ne dis pas cela : tu me pardonnerais.

— Non, je te jure !

— Des choses passées.

— Elles redeviendraient présentes. Si j'ai tant souffert de ce qui n'était, je le veux croire, que légèreté de ta part, que serait-ce, si j'avais la certitude d'une traîtrise, si je devais contempler en moi-même l'horrible vision :

te retrouver, en pensée, dans les bras d'une autre, alors que je me mourais de jalousie et d'amour pour toi. »

Pour faire diversion, il appela Flora; elle vint s'asseoir sur ses genoux. Elle ressemblait à sa mère, comme un bouton ressemble à une rose épanouie sur un même rosier ; et il la regardait avec mélancolie, en pensant à ce qu'elle-même souffrirait peut-être plus tard par l'amour.

Alors commença pour eux une vie nouvelle. Il trouvait, dans la beauté défaillante de Sylvia, le charme d'un adorable crépuscule de fin d'eté. Une amitié tendre s'éleva sur ce qui restait d'une passion meurtrie par la jalousie. Les amis de naguère se tenaient à l'écart, depuis qu'il avait perdu sa fortune. Il vivait retiré du monde. Souvent il appelait Sylvia dans l'atelier, pour prendre d'elle une esquisse. Il la magnifiait dans l'auguste splendeur de sa maturité, ou la rajeunissait sous son pinceau. C'est ainsi qu'il la peignit de mémoire, telle qu'il l'avait admirée naguère, dans le bocage silencieux des orchidées énigmatiques. Comme Romney, qui laissa une centaine de portraits de la même femme, il multiplia les images de Sylvia. Elle n'avait certes rien de commun avec cette émouvante et dramatique lady Hamilton, qui vécut dans une continuelle pantomime; mais elle diversifiait pourtant aux yeux d'Henri les aspects de la femme, parce que l'imagination toujours créatrice du peintre réunissait alors ces modalités dans une eurythmique synthèse, et ornait, de toutes les splendeurs de sa palette, celle qu'il avait tant de fois dédaignée.

Il trouvait enfin le calme et le repos du cœur. L'amour ne lui apparaissait plus comme une cathédrale pleine de mystère et perdue daus les nuées, mais comme un beau temple grec, de proportions bien définies, sous un ciel limpide. Les souvenirs épurés de ses anciennes aven-

tures, devenus, pour ainsi dire, de la matière d'art, se dépouillaient de leurs scories, or et gemmes précieuses ensevelis dans une grotte profonde, où le torrent de sa vie avait passé.

Il se disait :

« Au temps de ma première jeunesse, Flonflon a représenté pour moi le sexe innombrable, l'attrait de la chair, et la variété de ses plaisirs. En elle, se réunissent les souvenirs de toutes les femmes que j'ai désirées et possédées un moment, pour le plaisir du contraste et la nouveauté des caresses. Lina, au contraire, remémore ma curiosité de leurs âmes diverses, le goût de leurs pensées et de leurs secrets. Si je l'ai tant fait souffrir, si j'ai tant souffert moi-même par elle, c'est que je n'ai pu réussir à isoler mon inclination du farouche désir du mâle. Grâce à Maria Leonor, j'ai réalisé un instant l'harmonie parfaite des désirs charnels et des voluptés de l'esprit. Je me suis baigné en elle comme dans une onde tiède, et j'y ai fondu mes désirs enfin assouvis. Chacune d'elles marque un moment de mon être, dans la suite rapide de ma vie.

Mais aujourd'hui, Sylvia rassemble mon existence virile tout entière, les joies communes, les tristesses partagées, les faiblesses pardonnées, les espérances réalisées ou déçues. Elle est vraiment ma femme : je l'ai épanouie à l'amour. Elle a été le moule où j'ai créé la vie. Elle m'appartient par la confiance et la jalousie, la tristesse et le plaisir, le rire et les larmes, par les morts que nous pleurons ensemble, par l'enfant qui nous survivra. En elle, j'ai connu l'attrait de la virginité, l'orgueil de l'initiation, les grâces de la maturité, et la pitié tendre devant la chair qui vieillit. »

La vie de M. de Palan était une vie d'attente ; chaque fois qu'il croyait toucher au but, des difficultés sur-

gissaient. Il avait gagné son procès en dernière instance, mais le paiement dépendait encore d'ouvertures de crédits, et du bon vouloir du ministre, qui, par une singulière compréhension de l'honnêteté administrative ne voulait céder que moyennant rabais. Quant à la mine de cuivre, les capitalistes étrangers hésitaient à placer des fonds au Brésil, redoutant l'instabilité du change, et reculaient devant les frais d'étude, dont M. de Palan ne pouvait supporter la charge.

Il dut recourir à ses anciennes relations, faire antichambre dans les ministères. Une omission dans la correspondance, une phrase incomprise, causaient de longs retards.

Son atelier devenait un musée.

« Vends quelques tableaux », lui disait Sylvia.

Mais il se révoltait à l'idée de les céder pour une bagatelle.

Il ressentait à cette époque, l'anxiété du passé. Vainement, il cherchait autour de lui des monuments d'où s'exhalât le parfum troublant d'une autre époque. Il éprouvait la nostalgie d'une terre historique où la pensée et l'inspiration se subliment dans la communion mélancolique des morts.

« Après avoir traduit mon émotion devant des spectacles naguère nouveaux pour moi, se disait-il, je veux maintenant rafraîchir ma palette aux couleurs et aux visions du pays de mes pères. »

Aux heures de paresse et de doute, il se demandait devant son œuvre :

« Que deviendra tout cela? »

Et il se rappelait l'aphorisme résigné de l'obscur Tarentianus Maurus : « Habent sua fata libelli ». Les tableaux aussi ont leur destin. Ils sortent des mansardes et des vieux cloîtres pour reparaître à la gloire; ils s'obs-

curcissent sous la patine du temps comme un beau paysage dans le crépuscule du soir; et la pensée qui les conçut s'évanouit avec eux comme un mirage. Des artistes travaillent pour l'immortalité et s'aveulissent dans l'art pompier. Une toile passe d'âge en âge, parce qu'elle traduit un sentiment éternel, sans que cela ait dépendu de la volonté ni de la conscience de l'artiste.

Il rêva de toiles symboliques, où la peinture serait serve de l'idée, et fit un tryptique de la vie de don Juan, peut-être en songeant à la sienne. Le premier des trois panneaux évoquait le héros dans l'inconscience et la curiosité cruelle de la jeunesse, tenant à la fin d'un souper, devant les coupes blondissantes, sa dague, rouge du sang d'un rival gisant sur le tapis. Des femmes entouraient le séducteur; l'une se suspendait à ses lèvres; d'autres, éperdues, se roulaient de douleur à ses pieds. Puis, en pleine maturité, caressant une de ses victimes devant un miroir, il regardait, avec quelle lamentable tristesse, ses rides commençantes, le sillon de ses tempes, sa bouche détendue, au-dessus de la chair jeune, et des baisers déjà plus parcimonieux. Enfin, dans la silencieuse solitude de sa vieillesse sans amour, il errait, décharné, au milieu d'un paysage d'hiver, où ricanait la statue du Commandeur.

M. de Palan commençait à sentir le poids de la vie; ses cheveux grisaillaient par places. Le matin il se promenait longuement avec Flora. Ce petit être lui semblait un dédoublement harmonieux de lui-même et de Sylvia. Elle était aussi le bourgeon frêle près du fruit savoureux, le frais matin à côté de l'après-midi tiède, mai donnant la main à l'automne.

Quand il était au collège, pendant son année de rhétorique, le chef de la première division, jésuite au beau et fouillant regard derrière les lunettes de myope, aux

lèvres volontaires parmi les poils de la barbe mal faite pointant avec l'exubérance d'une herbe fraîchement fauchée, venait parfois présider la classe, pour la méditation du matin. De tous ses discours, rien n'était demeuré dans la mémoire de M. de Palan, sinon quelques paroles, qui se présentaient, si nettes, à son souvenir.

« Vous voici des jeunes gens, et vous devez être surpris et glorieux, car l'enfance semble interminable aux enfants. Nous avançons dans la vie par gradations insensibles ; un mot, une circonstance fortuite, nous avertissent que nous franchissons une étape. Encore un peu, et les responsabilités s'imposeront à vous. Vous les accepterez vaillamment, persuadés d'être jeunes, pour longtemps, pour toujours. Et cela durera jusqu'à ce qu'un camarade d'enfance, plus tôt désillusionné, s'écrie : « Te souviens-tu de cette aventure, de cette folie ? Étions-nous jeunes ! comme c'est loin ! » — De futiles paroles, celles-là ou d'autres, vous aviseront du déclin de votre jeunesse et de votre entrée dans l'âge mûr. Puis un jour, quelqu'un d'ironique ou de trop bienveillant dira d'une manière aimable : « Mais vous êtes jeune, encore ! » — Et cet « Encore » sera l'annonce de l'automne. Vous vous accrocherez à cette vaine illusion d'un prolongement indéfini de jeunesse, comme à un arbre chargé de rameaux cassants, malgré les signes de décadence, les cheveux blancs, les rides et la fatigue d'un cœur défaillant. Mais vous aurez beau vous raidir, vous n'empêcherez pas ceux qui vous environnent de vous faire enfin comprendre, par leur excès de respect ou le dédain dissimulé sous les formes, que vous êtes devenu un vieillard. Et cela aura duré soixante ans ?... non !... une semaine, un jour. »

— Hélas !...

Et comme M. de Palan se trouvait sur la terrasse de l'Ermitage, dans la pose d'un homme absorbé, il se rappela son premier tableau : Salomon rêvant sous le portique, « conscient de l'inutile désir. »

X

Quelques jours plus tard, M. de Palan se trouva dans de sérieuses difficultés, ne sachant comment payer, cette année-là, les intérêts et l'amortissement de l'hypothèque donnée sur l'Ermitage.

En serait-il réduit à vendre le chalet ?... c'était le dernier coup.

Étendu sur une chaise longue, il lisait un matin le journal, tout en caressant les cheveux de Flora, quand il appela soudain :

« Sylvia.

— Qu'y a-t-il ?

— Salvani nous revient.

— Vraiment !...

— Ministre plénipotentiaire. Il a fait son chemin ».

A la gare, où il était allé l'attendre. M. de Palan fut surpris on apercevant le diplomate.

« Fichtre !... Il se déplume. »

Salvani, dans son élégance terne, n'avait plus son beau nonchaloir de naguère. Il ramenait. Ses cheveux, qui s'élevaient d'une raie basse, formaient une fine

résille, plaquée au cosmétique, sur le crâne poli. Son nez s'allongeait, suivant cette courbe caractéristique d'un certain type italien, qu'on retrouve dans les portraits de cardinaux et de condottieri, et qui prend un si puissant relief sur la figure équestre du Colleone.

Onctueux comme un nonce, et prodigue d'eau bénite de cour, il poussa pourtant une exclamation sincère en apercevant Henri.

« Che!... Palan!... toujours ici... Comme on se retrouve. »

Pendant longtemps, ils s'étaient écrit une ou deux fois l'an ; puis ils avaient échangé de simples cartes, et enfin plus rien.

« *Longe delle occhi*...

— Mais non... Palan, je vous assure... Je pensais toujours à vous. C'est une preuve d'amitié encore, et pas des moindres, de préférer le silence aux banalités, lorsque l'on est trop loin et séparé depuis trop longtemps pour avoir des pensées communes. »

Derrière Salvani, une jeune femme mince attendait, sérieuse, pincée dans son vêtement de voyage, une valise à la main. Sa petite tête romaine, où les cheveux, séparés au milieu, serpentaient comme sur le front des bustes d'Agrippine, avait un galbe de statue.

« Au moins, il a su faire une fin digne de lui », pensa Henri.

« Monsieur de Palan, ma chère, une vieille connaissance de *Petrop*. — Comment va Mme de Palan ?

— Bien, merci.

— Charmante relation pour vous, dit Salvani en se tournant vers sa femme. Du reste, il y a ici... »

Il cita quelques noms de diplomates rencontrés, l'un à Yokohama, l'autre à Madrid, l'autre à Paris.

« Au bout de quinze ans de carrière, on retrouve,

dans n'importe quel pays du monde, des gens de connaissance. Et vous demeurez toujours dans ce joli chalet? Comment, déjà... Retraite... Thébaïde...

— Ermitage.

— C'est cela : l'Ermitage?... Eh bien ! nous sommes de revue... »

Le surlendemain, de bon matin, Henri rencontra le ministre, qui humait les senteurs alpestres.

Ils se promenèrent le long de l'avenue.

« Rien n'est changé ici, dit Salvani, excepté nous et les personnes que nous rencontrons. Ça ne vous est pas désagréable de voir les gens vieillir?... désagréable, non pas pour eux, mais pour vous?

— Il est certain qu'il y a de leur part quelque désobligeance à nous faire ainsi comprendre que nous vieillissons nous-mêmes. Il faut en prendre son parti, ou laisser les autres vieillir tout seuls, comme fait cette dame qui vient à nous, et que vous allez saluer, j'espère.

La femme, toujours impérieusement belle, répondit au salut d'Henri.

« Elle ne m'a pas reconnu. Voilà qui est cruel, Palan. Tout de même, je lui sais gré d'être restée superbe; comme les statues divines, elle brave le temps. »

Cette rencontre les fit penser aux connaissances d'autrefois.

« Vous avez revu d'Ormeville?

— Oui, à bord d'un transatlantique. Il allait à New-York.

— Sa femme?...

— Conserve le rigorisme et la splendeur de Mme de Maintenon sur le retour. On s'ennuie toujours élégamment dans son cercle.

— Et von Teutel?

— Il a pris sa retraite. Au fait, Palan, vous rappelez-vous la petite comtesse?

— Oui, Salvani, nous nous rappelons...

— Nous, et d'autres. Figurez-vous qu'elle est devenue veuve, et un grand-duc l'a épousée. Vous n'avez pas eu connaissance des tiraillements et des intrigues de cour qui se produisirent à ce sujet ?

— Non. De petite comtesse, elle est devenue grande-duchesse, ô Gerolstein!... est-elle toujours flirteuse, même un peu « gasgadeuse », comme disait le baron ?

— On la dit assagie. Quand nous nous sommes revus, elle m'a regardé avec son air innocent, son air d'après... Vous vous rappelez, Palan, son air de vierge, à qui le Saint-Esprit vient de faire annoncer sa présence. Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Un gros homme, absolument obèse, passa dans une victoria. Il s'étalait, s'avachissait sur les coussins. Ses paupières péniblement soulevées retombaient sous le poids de la graisse. Ses doigts ne pouvaient se recourber sur ses mains.

« Le baron Coelho... Vous n'avez pas oublié, Salvani... Un cochon de concours agricole, qui a remporté un prix, et qu'on promène avant de l'abattre. Nous nous sommes rencontrés en affaires. Il m'appelait monsieur le vicomte à cause de ma particule ; je lui servais du monsieur le baron, devant sa table de travail toute chargée d'échantillons de fer en œuvre. Voyez-le ; il est énorme et symbolique. Jamais je n'ai mieux vu représenter le néant des grandeurs et la puissance des mots.

— Vous souvenez-vous du gros Alves, le polémiste?

— Si je me souviens !...

— Vous savez peut-être qu'il est correspondant, en France, d'un grand journal de Rio. C'est une ruine ! mais quelle faconde... Pendant tout le temps que j'étais secrétaire à Paris, j'ai eu l'occasion de le rencontrer. Il s'est amouraché d'une petite femme, jolie comme les

premières fleurs d'avril. Je ne vous affirmerai pas qu'elle lui soit fidèle ; mais il l'a hypnotisée par son verbiage. Mon cher, virulent ou dithyrambique, il est admirable. A la fin d'un souper que nous fîmes ensemble avant mon mariage, il se mit à célébrer les beautés de sa maîtresse...

— Silène chantant les nymphes.

— Je vous affirme que cette puissance d'expression, même extravagante et sans contrôle, domine et confond.

— Ce peuple, dit Henri, a l'exubérance de ses bois touffus et jamais émondés. On y trouve des papillons éblouissants, des fleurs rares et beaucoup de lianes et de feuillage. Il y fait un peu obscur. Mais quand le vent souffle en tempête, il produit vraiment une harmonie étrange dans la forêt des mots. »

Une voiture passait, il demanda :

« Avez-vous revu la cascade ?

— Non.

Allons... Voulez-vous ? »

Ils causèrent de leur première rencontre.

« Ce jour-là, dit M. de Palan, je m'ennuyais ferme à l'hôtel. Aujourd'hui je paierais cher pour revivre cette après-midi lointaine. Il est singulier que nous trouvions au passé un charme que n'avait pas le présent. »

Salvani répartit :

« Nous passons notre temps à regretter ou à désirer.

— Tout ici-bas, continua M. de Palan, est inconsistant et chimérique : l'insaisissable présent où nous croyons vivre, devance un avenir qui n'est pas et prolonge un passé qui n'est plus. Aux heures de jeunesse, nous tablons sur le lendemain. Puis dans l'âge mûr et la vieillesse, nous essayons de substituer à notre personnalité décadente, une autre qui était naguère riche de force, d'espérance et de volonté. Nous vivons ainsi

dans l'irréel. Consolons-nous de mourir, en pensant que nous ne perdons, après tout, que des réminiscences, des aspirations et des possibilités douteuses. »

Ils passèrent sous de grands palmiers, dont les feuilles trop hautes ne projetaient pas d'ombre. Des centaines de mouches volaient dans la lumière, auprès du tronc lisse et cendré. M. de Palan se souvint d'avoir jadis observé ce même aspect.

Salvani lui demanda :

« Avez-vous des nouvelles de Mme Silva?

— Mme Mulborn, voulez-vous dire. Vous la trouviez laide, Salvani ; mais elle a su plaire à un autre ; elle est veuve une seconde fois.

— Nous n'aimons plus la beauté physique pour elle-même, dit le ministre, mais comme signe de l'âme que nous supposons en harmonie avec elle. Aussi l'esthétique des modernes diffère-t-il de celui des anciens.

— Il y a de la beauté sur tous les visages, Salvani; mais il faut dégager la ligne éternelle des traits d'occasion. Les amoureux ont passagèrement ce don. Comme les artistes, ils sont des créateurs, et c'est sans doute le suprême orgueil pour une femme de se sentir ainsi magnifiée dans l'imagination et les énergies du mâle. Si les hommes d'un certain âge ne sont plus heureux en amour, c'est beaucoup parce qu'ils ne savent plus vouloir jusqu'à l'obsession, et désirer jusqu'à la souffrance.

— Croyez-vous?... on voit cependant des vieillards malchanceux et ridicules parce qu'ils se survivent à eux-mêmes. Heureux l'homme en qui les passions meurent jeunes.

— On finit, tôt ou tard, par s'apercevoir que, partout et toujours, d'identiques étreintes produisent le même spasme, court et décevant, répondit Henri ; mais le séducteur n'en arrive à cette constatation banale, que

lorsque les forces combatives se sont détendues en lui. Il renonce à la lutte ou se restreint à une affection unique comme un conquérant qui, après avoir fondé un empire, se lasse soudain de la guerre, et ne s'occupe plus que d'embellir, quelquefois, la moindre de ses provinces. L'attrait de la conquête, de la domination, de la gloire, c'est le partage des grands séducteurs comme celui des potentats. Le point de vue seul diffère ; ils gravissent un nouvel amour, comme un triomphateur montait au Capitole. Car enfin, mon cher, si tant d'hommes de pensée, tant d'artistes supérieurs déploient leurs énergies dans les variétés de leurs amours, ce n'est pas simplement pour le plaisir d'un rapprochement, à tout prendre, assez peu esthétique, et commun à toute l'espèce. Une femme, la femme moderne surtout, est le résumé prodigieux d'une civilisation tout entière, de toutes ses aspirations de luxe, de tous ses préjugés, de toutes les difficultés opposées à nos instincts. Triompher d'elle, c'est avoir le monde à ses pieds. Ce n'est évidemment là qu'une des faces de la question, mais elle domine toutes les autres. Plus la femme s'affinera, plus elle aura conscience de sa force, et plus la victoire sera difficile et brillante.

— Et quand on aime sans vanité, Palan?...

— Alors, mon cher, on ne complique pas inutilement sa vie. On s'amuse au petit bonheur, ou l'on prolifie chez soi, suivant qu'on est marié ou garçon. Mais tout amour sincère a passé par l'orgueil. La femme que nous aimons doit avoir été notre conquête. »

*
* *

« Salvani veut te présenter ses hommages, dit M. de

Palan, en entrant dans la chambre de Sylvia au retour de la promenade.

— Va le retrouver, répondit-elle, je vous rejoindrai tout à l'heure. »

Il trouva le diplomate en extase devant une des toiles du salon.

« Vous avez des Palendi !... Moi qui meurs d'envie de posséder une des œuvres de ce peintre mystérieux. Vous l'avez connu ?

— Si je l'ai connu !... fit M. de Palan, ahuri.

— Vous ne sauriez vous imaginer, reprit Salvani, l'impression que j'éprouvai devant l'admirable collection de tableaux que Souza possédait de lui. Et dire que je suis arrivé trop tard pour en acheter un seul. Ah ! si je possédais seulement l'une de ces deux toiles.

— Laquelle ?

— Oh ! l'une ou l'autre.

— Je vous la céderais volontiers, dit Henri.

« Combien en voulez-vous ? »

M. de Palan se rappela son échéance.

« Quatre contos », dit-il.

Salvani hésita.

« J'accepte », dit-il enfin, à titre d'ami; car je ne veux pas vous tromper, Palan. La *Mina*, je ne sais si vous connaissez cette toile, a été vendue quinze mille francs, et un paysage, une envolée de bois vers la nue, trente-deux mille. Il est encore temps de vous dédire.

— Non. Ce qui est fait est fait. Mais je vous en prie, Salvani, racontez-moi ce que Souza vous disait de Palendi. Cela m'intéresse au plus haut point.

— Mon Dieu ! il m'a appris que Palendi, malgré son nom italien, était un artiste d'origine russe, mort très jeune, au cours d'un voyage au Brésil. Il nous affirmait avoir acheté toute la collection de ses tableaux brési-

liens, et c'est pourquoi je m'étonnais tout à l'heure, de trouver ces deux-ci chez vous. J'ai écrit à Pétersbourg, sans pouvoir obtenir de renseignements. Pour comble de malheur, je voyageais en Italie, au moment où, après sa ruine, Souza vendit sa galerie en hâte, avant qu'elle ne devint la proie de ses créanciers. A mon retour, les tableaux achetés en bloc par Sargé, avaient tous été repassés par ce formidable brocanteur, avec un bénéfice usuraire.

— Fort bien, dit Henri. Et Mme de Souza, que disait-elle, pendant que son mari racontait cette histoire ?

— Vous m'en demandez trop Palan, Je crois cependant me souvenir que le jour où je visitai la collection de Souza, et tandis qu'il me donnait ces détails, sa femme n'était pas présente.

—N'y avait-il pas un portrait d'elle dans cette collection ?

— Oui, la dernière œuvre du peintre... Je crois que Souza l'a gardée quand il a vendu la galerie. »

Henri respira.

« Mais, au fait, dit Salvani, vous n'avez pas répondu à ma question. Avez-vous connu Palendi ? »

— Parbleu !... comme un autre moi-même. Il y a quelque cruauté de la part de Souza, à tuer ainsi mon sosie, car nous nous ressemblons au point qu'en voyant l'un, vous voyez l'autre.

— Comment !... il vit ?

— Il se porte comme vous et moi. Désirez-vous faire sa connaissance ? »

Dans l'atelier de M. de Palan, le dernier des trois panneaux du tryptique de Don Juan séchait sur le chevalet. Toute l'œuvre du peintre, dans sa magnificence et dans sa variété accueillait le visiteur. Comme aucune toile n'avait été peinte dans un but mercantile, chacune était nouvelle et représentait une inspiration diverse. Mais

toutes conservaient l'admirable unité de dessin et de style, la touche maîtresse et sereine, le faste des groupements, la puissance et la douceur des tons. Sur les plus vieilles, mûries déjà par le temps, s'étendait avec la patine, la majesté des choses éternelles.

« Vous !... c'était vous !... s'écria Salvani. Au fait, Palendi, c'est votre nom à peine altéré. Mais alors, mon ami, que faites-vous ici ? Retournez en France, demain vous serez célèbre. Et vous avez perdu, loin de votre patrie, les jours de jeunesse où l'on a le bénéfice de sa gloire.

— En revanche, dit M. de Palan, j'ai développé ma personnalité artistique en dehors de toute influence pernicieuse du dehors. Personne n'en a troublé l'évolution harmonieuse. Et quant à la gloire, je l'ai goûtée chaque fois que pendant un temps trop court, j'ai eu conscience d'une réalisation parfaite de ma pensée. Maintenant que j'ai épuisé les sensations que j'étais capable d'éprouver en face de la nature tropicale, je me renouvelle ; et je sens déborder en moi, comme d'un lac plein d'une eau fertilisante, toutes les émotions de ma vie, qui vont devenir de la couleur. Il y a peut-être à cette heure, dans des recoins ignorés du Monde, ici-même, qui sait!... des artistes de race, écrivains, poètes, musiciens inconnus et qui mourront inconnus, quoiqu'ils soient grands entre les plus grands. Ne les plaignez pas, Salvani. L'artiste qui s'affranchit de l'opinion et la dédaigne, celui qui travaille pour lui-même, ne le fait que parce qu'il éprouve les vrais jouissances des créateurs.

— Tout de même, vous devez en vouloir à Souza, hein ! Palan.

— Oh ! répondit Henri, nous sommes en comptes. »

Le lendemain, Salvani fit tenir à M. de Palan le prix du tableau, juste l'argent nécessaire au paiement de l'hypothèque.

X

Brusquement, en quelques mois, les affaires de M. de Palan prirent une autre tournure. Un nouveau ministre, moins ou plus scrupuleux que son prédécesseur (question de point de vue), donna l'ordre d'exécuter la sentence, et la somme que reçut Henri, tous frais payés, lui constitua déjà une fortune. Il put traiter de haut avec les syndicats miniers, car rien n'impose davantage aux hommes d'argent que la fortune d'autrui. Sur ces entrefaites, son père mourut ; il hérita.

Il reçut dans le même temps une lettre de Sargé, le marchand de tableaux, à qui il avait écrit sur le conseil de Salvani. Sargé donnait à entendre à M. de Palan que sa résurrection abaisserait sensiblement la valeur de ses toiles, et qu'il eût été plus habile de faire le mort. Il ne lui cachait pas que les collectionneurs qui avaient acheté ses tableaux considéraient sa présence sur cette terre comme un attentat à leurs droits. Mais, comme il avait tout vendu, il se félicitait, quant à lui, d'entrer en relations avec le peintre, et lui conseillait de lui consigner une quinzaine de toiles sur lesquelles il était prêt

à faire une avance de cinquante mille francs. Ainsi, après les jours d'amertume, le bonheur rentrait dans la vie de M. de Palan.

Une chose cependant l'inquiétait : l'état de santé de Sylvia. Elle éprouvait des malaises, des oppressions, des vertiges ; elle se réveillait la nuit, en sursauts, sans souffle, avec de la terreur dans ses yeux d'émeraude. Il se flattait que leur prochain voyage en Europe la guérirait. Et il se hâtait de liquider ses interminables affaires.

Quand il descendait et débarquait sur le quai de la Saude, il apercevait devant lui des décombres. On ouvrait de larges avenues ; une partie de la vieille ville coloniale tombait sous la pioche. Une poussière fine comme les cendres d'un volcan s'élevait sous le choc des pans de murs, dans les quartiers dévastés comme par l'horreur d'un tremblement de terre.

Avec les travaux d'assainissements, d'anciennes maladies endémiques disparaissaient. La fièvre jaune ne se manifestait plus que sporadiquement. En même temps, la vie devenait plus intense, la concurrence plus âpre, l'hospitalité moins large. Les caractères se bronzaient. Rio ressemblait chaque jour davantage à n'importe quelle ville affairée du vieux monde.

Ce fut à cette époque qu'un conseiller municipal de la ville de Paris redécouvrit le Brésil. Il y aborda non au sortir d'une caravelle, mais d'un confortable transatlantique. Il ne croisa pas dans le randon de la forêt vierge des Indiens court-vêtus, mais parcourut en automobile des rues encombrées de gens en vestons et en redingotes. On ne lui en paya pas moins cher son voyage, et le gros volume qu'il rédigea sur des notes hâtives, et l'article sensationnel où il annonça sa découverte comme Vasco de Gama fit jadis part de la sienne au grand Conseil.

L'exemple porta ses fruits : le Brésil redevint un coin de la terre de promission où la cupidité des anciens « conquistadores » répandit la terreur et le sang. Les explorateurs affluèrent non plus en quête de provinces, mais de concessions faciles et de grasses subventions.

*
* *

« De qui cette intéressante missive ?... dit un soir, au retour, M. de Palan à Sylvia qui souriait en tournant les pages d'une lettre.

— De Lina : crois-tu qu'elle songe une fois de plus au mariage !

— Mme Barbe-Bleue, dit Henri.

— Il est venu une lettre pour toi. Je l'ai glissée dans ton tiroir, parce que Flora, farfouilleuse... »

M. de Palan tendit ses clefs à Sylvia, tout en lisant l'épître de Lina.

— C'est drôle, dit Sylvia, la lettre a disparu.

Elle se pencha.

« Ah ! la voici, dans l'angle du tiroir... Bon ! elle est tombée contre la cloison. »

M. de Palan continuait sa lecture, quand soudain, il s'arrêta et pâlit. Il se souvint que lui aussi avait glissé naguère une lettre de Flonflon dans ce même tiroir, et qu'il ne l'avait pas retrouvée. Elle était là. Sylvia allait la découvrir et la lire. La fatalité antique, qui tôt ou tard châtiait la faute et déroulait successivement ses catastrophes comme les anneaux d'une hydre, pesa sur lui. Il éprouva l'angoisse de l'irréparable.

Sylvia tournait et retournait une carte de visite aux caractères inélégants :

Madame SALONIQUE

Voyante

« Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Elle regarda Henri et fut frappée de sa pâleur.

« Qu'as-tu ? »

— Mais rien. »

Elle vit le geste de M. de Palan, qui allait se précipiter sur le secrétaire pour s'emparer d'un billet teinté de bleu. Elle le devança, ses regards tombèrent sur la première ligne :

« Mon chéri...

— Ne lis pas, arrête ! s'écria M. de Palan. Je t'expliquerai... »

Mais elle se détourna violemment, en continuant de lire :

« Tu devais venir dîner hier. Tu m'as fais faux bond, c'est mufle ! Je t'attends ce soir, et pas d'excuses. Merci pour le joli colifichet. En remuant tout à l'heure de vieux papiers, j'ai retrouvé la lettre que tu m'écrivis de Petropolis, il y a près de quatorze ans. Ce n'est pas d'hier qu'on se connaît. Dame ! une vieille liaison comme la nôtre, ça tient à cœur... pas... ? — Un becquot.

Flonflon. »

Sylvia toute droite, livide, glacée, dut s'appuyer au secrétaire pour ne pas tomber. Ses regards errèrent un moment dans le monstrueux passé. De grosses larmes roulèrent de ses paupières.

M. de Palan s'approcha d'elle.

« Je te parais bien coupable, Sylvia, dit-il. Si tu

savais pourtant le peu d'importance que cette femme a eue dans ma vie... Je l'ai connue à Paris quand j'étais jeune homme. Ç'a été une maîtresse de passage. Elle est venue au Brésil... — oh! pas à mes frais, je te jure!... — et je l'ai revue. Puis je t'ai épousée ; je ne pensais plus à elle. Le hasard d'une rencontre m'a ramené chez elle, en ami.

— En ami!... c'est pour cela qu'elle écrit : « Une vieille liaison comme la nôtre. »

— Oh ! mon Dieu ! si une fois ou l'autre j'ai cédé, cela peut-il entrer en parallèle avec notre bonne, notre longue tendresse, Sylvia ?

— « Septembre 1898! dit Sylvia en regardant la date du billet ; la semaine du krach. Au moment où je te consolais, où je me montrais forte pour te donner du courage, où je t'offrais mes bijoux pour les vendre, tu pensais à *Elle*, et tu lui envoyais des cadeaux.

— Mais non, Sylvia, j'ai jeté cette lettre dans ce tiroir, sans y répondre, et depuis je n'ai plus revu cette femme.

— Comme tu te défends mal, dit Sylvia. Je préférerais t'entendre confesser cyniquement ta trahison. Ah! Henri, mes yeux se dessillent. Tu sais ce que je t'ai dit naguère... tout est fini entre nous. J'accepte de continuer à vivre avec toi d'une vie commune, en apparence du moins, nous avons une fille. Mais tu es mort à mon affection. »

Il la regarda bien en face pour lire la vérité dans son regard, tandis qu'elle-même plongeait vertigineusement à travers le sien. Et à la voir à la fois, tellement irritée, sanglotante et pitoyable, il tendit vers elle ses mains jointes, éperdu.

« Ne dis pas cela, Sylvia. . Après treize ans d'affection et de vie commune...

— Treize ans de duperie et de mensonges ! Je te vois tel que tu es vraiment, et tu me fais horreur.

— Ne prononce pas de paroles irréparables. Est-ce qu'une ou deux faiblesses méritent une si dure réprobation ?...

— Une ou deux !... mais l'une a duré des années, et dure encore, peut-être ; et les autres... ah ! elles m'apparaissent maintenant : Lina, Mme de Souza !...

— Mais tu es folle !... »

Il cherchait à s'emparer d'elle pour l'amollir sous ses baisers.

Violemment elle le repoussa.

« Jamais !... jamais !... entends-tu !... Porte à d'autres des caresses dont je ne veux plus. Mais quelle idée te fais-tu donc de moi, pour supposer que je puisse encore t'appartenir, t'aimer ou feindre de t'aimer d'amour, me résigner, enfin ? Ah ! quel dégoût !... quelle honte !... »

Il s'assit sur une chaise, pensant à l'ironie de sa destinée. C'était à l'heure tardive où il aimait vraiment sa femme d'une haute et grave tendresse, qu'une lettre de celle de ses maîtresses qui comptait le moins dans sa vie ressuscitait tout à coup son passé, aux regards indignés de Sylvia. Un certain jour, ayant oublié ses clefs, il avait introduit une lettre dans l'échancrure d'un tiroir. Au lieu d'y tomber, elle s'était fourvoyée contre la cloison. Il avait fallu qu'une autre lettre, lancée par la main de Sylvia, glissât de même, pour que ce passé mort revécut comme un fantôme. Les pires fatalités de la vie proviennent, le plus souvent, d'insignifiantes causes. La lettre de Flonflon traînait sur la table. Il la prit, la déchira, en éparpilla les morceaux. Sylvia demeura immobile ; elle conservait le texte gravé dans sa mémoire et dans son cœur.

Elle pleurait, accoudée à la table, avec un regard

distant. Parfois un rire court, un hoquet d'amertume montait de son âme avec la rancune du passé.

M. de Palan regardait autour de lui les objets familiers, qui semblaient tout à coup lui être devenus étrangers. Il se sentit abandonné, seul. Il contempla Sylvia, voulut de nouveau s'approcher d'elle. Mais elle s'enfuit dans sa chambre et s'y enferma.

Étendue sur son lit, relevant de temps à autre ses cheveux mouillés de larmes, qui collaient à ses tempes bourdonnantes et endolories, elle pleura de rage pour la longue injure, de tristesse pour l'illusion et le bonheur perdus. Elle répétait : « Pourquoi ?.. pourquoi, mon Dieu !... j'étais jolie, douce, tendre, qu'ai-je donc fait pour mériter qu'il se conduise ainsi. » Le souvenir, cette survie du passé était chez elle empoisonné et flétri. Elle ne pourrait plus rien se rappeler de ses treize années de mariage, aucun de ces menus faits sans plus d'importance apparente que les autres, et qui pourtant marquent davantage et sont comme des bornes kilométriques au détour de la vie, sans penser : « A cette même heure il me trompait ; le jour où il prononça telle douce parole, il mentait ; cet autre, où il me pressa sans raison dans ses bras, il était poussé par le remords ou la pitié. Ce bijou que je porte est un cadeau de lui ; une autre en possède peut-être un semblable dont il lui aura fait présent. Partout et toujours, la duplicité, le mensonge. »

Quelques heures plus tard, elle fit appeler M. de Palan et lui dit : « J'ai fait préparer une autre chambre pour vous. J'espère que vous n'userez pas de violence, que vous ne m'infligerez pas le supplice et le dégoût de votre contact. D'ailleurs, Flora dormira dorénavant près de moi. — Vous consentez, n'est-ce pas ? »

Il s'inclina douloureusement, espérant, qu'à la longue,

elle céderait à sa tendresse, à la vie commune et recommençante, à l'oubli, à la résignation... au temps.

*
* *

Elle ne céda pas; mais sa santé, déjà précaire empira. Elle manifesta tant de répulsion à l'idée de quitter le Brésil, que M. de Palan, bien contre son gré, retarda indéfiniment son voyage. « Partez seul, lui disait Sylvia. Demeurez loin de nous le temps qu'il sera nécessaire; moi, je resterai ici avec Flora. »

Il ne voulait pas se séparer d'elles. Ses toiles se vendaient en France à des prix raisonnables, mais il avait de sérieux motifs pour croire que Sargé abusait de la situation. Il continuait d'ailleurs à peindre... sans élan. Il se sentait vieillir. Quelques sillons profonds se creusaient autour de ses paupières; son sourire avait des rides. Où étaient-ils les jours d'espérance et de conquête, où dans la force et la beauté de sa jeunesse, il ressemblait à son génie.

Avec un entêtement inexplicable, Sylvia refusa tout d'abord de se soigner. Puis tout à coup elle eut peur, et manda le médecin de la famille, le même qui avait soigné Flora, et auquel M. de Palan avait donné un tableau pour une tombola. Il examina la malade avec ce sourire aimable et trompeur du praticien.

Mais elle voulait savoir. Quand le docteur et Henri se furent enfermés dans le bureau de celui-ci, elle se faufila dans le corridor et se cacha dans la bibliothèque, isolée par une simple portière de la salle où se tenaient les deux hommes.

Anxieuse, elle écouta.

« Mon cher ami, disait le médecin, contre une lésion confirmée d'une artère profonde, la science est sans ressource, ou à peu près. Votre femme a un anévrisme très développé de l'aorte abdominale, et de plus, son état général est mauvais. Le rein filtre mal : symptôme alarmant. Enfin elle peut vivre encore quelque temps, comme elle peut aussi mourir tout à coup. »

Sylvia se sentit d'abord défaillir ; puis elle éprouva une résignation anesthésiée, celle de la gazelle renversée sous la griffe du lion, et qui ne fait plus un seul mouvement pour fuir. Elle passa la main sur son front. Elle regarda Henri par l'entre-bâillement du rideau. Il avait écouté l'arrêt, comme jadis l'oncle Lendit une sentence identique prononcée contre tante Théodora. Il tenait sa tête dans ses mains, et quand il les écarta, sa figure était baignée de larmes.

Sylvia se retira doucement, s'enferma dans sa chambre et le soir, s'y fit servir le repas. Depuis la scène de la rupture, jamais M. de Palan n'entrait chez sa femme. Il dîna seul avec Flora. Celle-ci s'était aperçue de la froideur du ménage ; mais elle ne faisait en elle-même aucun commentaire ; elle pratiquait encore l'indifférence des enfants. Elle se montrait surtout affectueuse envers son père, qui la gâtait, tandis que Sylvia vivait dans un silence habituel.

Après le dîner, M. de Palan se retira dans son atelier, et y demeura très tard. Sylvia, après avoir pleuré pendant tout le jour, éprouva soudain une horreur de la solitude, une terreur violente de la mort. Elle regretta sa curiosité. Désormais, il lui faudrait vivre comme un condamné qui a signé un recours en grâce, pour prolonger son existence de quelques jours, mais sans espoir de pardon. Elle se rappela l'émotion, la douleur évidente de son mari. Elle éprouva le besoin de son étreinte

protectrice, de ses baisers consolateurs. Elle descendit au jardin, et sous la buée des parfums nocturnes, alla jusqu'à l'atelier, monta doucement les marches et épia. M. de Palan était assis dans un fauteuil, les mains jointes, les yeux rougis. Il regardait un portrait de Sylvia, l'évocation de sa jeune beauté de femme, parmi les fleurs d'énigme et de mystère.

Alors sur sa rancune apaisée, sur son orgueil amorti par l'approche de l'heure du grand crépuscule, une tendresse, à la fois miséricordieuse et reconnaissante, passa comme un zéphir rafraîchissant. Elle se souvint qu'Henri avait été bon pour elle, qu'il l'avait aimée, pas uniquement, hélas !... mais quelle femme peut se vanter d'avoir inspiré, pendant des années de vie commune, un exclusif amour ? L'égoïsme à deux dans les intérêts du ménage, la commune affection pour leur fille, l'épreuve des mauvais jours, et plus encore, la douceur des anciennes caresses, la chaude lassitude des nuits, tout cela les avait liés d'un lien plus fort que son indignation et sa juste colère. Elle sentait bien, depuis qu'elle ne l'avait plus auprès d'elle, qu'il lui manquait une partie d'elle-même, et qu'ils avaient fini par se fondre, au long enlacement créateur de leur chair.

M. de Palan se retourna, poussa un cri. Leurs regards entrèrent jusqu'au fond de leurs âmes meurtries. Il ouvrit les bras ; elle s'y élança, et dans un baiser où elle mit toute son angoisse, tout son désir de se raccrocher à la vie fuyante, elle pardonna.

XI

Dans sa chambre de l'hôtel des Étrangers, M. de Palan venait d'achever sa toilette, et, accoudé à la fenêtre il cherchait à l'ancrage le navire des Messageries qui devait le rapatrier. Il regarda sa montre : ses minutes étaient comptées. Il attendait la voiture qui devait le conduire au cimetière, où il allait faire une dernière visite à la tombe de Sylvia.

Il sonna. Le domestique entra.

« L'automobile est-elle arrivée ?

— A l'instant, monsieur. »

Et il lui remit quelques lettres.

M. de Palan parcourut sa correspondance. Il déchira en dernier lieu une enveloppe de faire part, timbrée de France, et qui lui revenait de Petropolis.

M. et Mme de Palan.

Il ouvrit la lettre :

« Monsieur et Madame du Breuil de la Châtaigneraie ont l'honneur de vous faire part du mariage de leur fils, Monsieur Enguerand du Breuil de la Châtaigneraie, avec Madame Célina Mulborn.

Qui a été célébré... »

Il haussa les épaules : « Mme Barbe-Bleue, décidément !.. »

Il se rappela les vaines protestations d'amour, leurs adieux à bord, leur liaison sèche et cruelle.

« Elle aime la vie !... »

Il ne ressentait ni jalousie ni tristesse. Son amour paradoxal pour cette femme lui demeurait incompréhensible à lui-même.

Et il alla frapper à la porte de Flora pour descendre avec elle.

Dans la ville blanche, les tombes s'alignent, tout en marbre blanc, polies, éblouissantes dans la superbe matinée fraîche et ensoleillée. Sur des fosses nouvellement ouvertes, des couronnes et des fleurs. Ils s'arrêtent devant une simple tombe, surmontée d'une croix.



SYLVIA D'AVILA DE PALAN

1870-1907

Eterna Saudade.

A pleines brassées, Henri jette les fleurs qu'il tient, et celles qu'un employé du cimetière porte derrière lui. Dévotement, Flora se signe et prie. Son jeune regard cherche dans l'espace la place où l'ombre chère se trouve peut-être et l'entend. M. de Palan, les mains jointes, contemple le sépulcre, douloureusement. Ses dernières croyances religieuses se sont dissipées. Il se dit que l'âme douce de Sylvia s'est dissociée, et ne vit plus que dans son souvenir. Il ferme les yeux, il contemple la chère image, silencieuse et souriante dans les profon-

deurs de sa mémoire. Pauvre Sylvia !... Pauvre jolie petite Sylvia !... Oh !... les deux dernières années de tendresse émue, pitoyable, expiatoire de sa part à lui, si vivante et si chaude de sa part à elle, comme si elle eût voulu le conquérir enfin tout entier ! Et sa fin, si calme, un soir, dans la tiédeur embaumée de la ville alpestre, sans un cri, sans une angoisse, dans l'assoupissement rapide de la syncope. Elle souriait en l'écoutant raconter une histoire, et doucement, elle était retombée en arrière sur le divan... toute pâle et si sereinement belle dans la mort...

« Sylvia !... Sylvia !... à quoi bon ?... elle ne m'entend plus... Elle va rester seule, plus seule encore désormais, puisque ma pensée ne flottera plus sur cette tombe. Elle n'a plus de proche parent, et ma vie continuera si loin d'elle. »

Il se tourna vers le garde, renouvela des ordres, énumérant les dates où il faudrait apporter des fleurs. »

« Pour l'argent, adressez-vous à mon fondé de pouvoirs. »

Flora, ayant achevé sa prière, lisait sur d'autres tombes, le nom des funèbres voisins.

Ils s'en retournèrent jusqu'à la porte du cimetière et remontèrent dans la voiture. De la plage grasse du Caju, l'émanation nauséeuse de la vase empuantissait l'air d'une odeur de décomposition et de mort ; mais au loin, le paysage de la baie, les ondes immobiles où sifflaient des bateaux, la ville où tintaient des cloches, les hautes montagnes où flottait une buée comme une gaze de pourpre, vivaient et s'animaient dans la magnificence du matin.

M. de Palan se rappela que naguère, quand il avait perdu sa mère, il avait eu une crise de larmes, un matin, dans la solitude des allées de cyprès du cimetière, où

s'était épanchée sa douleur. Mais quelques heures plus tard, c'était, il s'en souvenait, une journée azurée de mai, le charme du renouveau agissant sur son âme, il avait éprouvé, avec une incompréhensible consolation, la joie de se sentir jeune et riche d'espérances et d'avenir. Beaux jours de jeunesse où les désespoirs sont bruyants et passagers! L'identité des matinées sereines rendait plus vif le contraste des deux périodes de sa vie. C'était vers le passé qu'il se retournait invinciblement, vers le passé, rempli de souvenirs et de tombes, et l'avenir n'agitait plus devant lui que la perspective de tristesses grandissantes et d'insondable ennui.

La petite main de Flora se posa sur la sienne. Elle était jolie, Flora : elle avait les traits et la grâce de sa mère, et la douceur de son regard. A quinze ans, ses formes se dessinaient, ses façons autrefois garçonnières s'affinaient. Depuis trois mois que sa mère était morte, elle entourait M. de Palan de son affection prévenante et discrète. Il l'avait toujours gâtée ; il l'aimait en père et en artiste. Elle était aussi une œuvre de beauté sortie de lui.

Elle dit :

« Tu as les clefs des malles de cabine ? »

Il les chercha dans sa poche, et les lui remit.

Elle dit encore :

« Il faudra passer rue d'Ouvidor, pour payer la facture de fleurs.

— Vous nous arrêterez au coin de la rue Gonçalves Dias, dit M. de Palan au chauffeur. »

Quand ils furent descendus de voiture, Flora prit le bras de son père, et ils suivirent la rue dans la direction des quais. Que de souvenirs!

« C'est ici, pensait Henri que, le jour de mon arrivée, le polémiste Alves et le professeur Mendes nous

retinrent, mon oncle et moi. Tous trois sont morts. Sylvia achetait ses toilettes chez ce couturier. L'oncle Lendit venait tous les jours prendre sa tasse dans ce café. Et voici l'hôtel où nous déjeunâmes ensemble si souvent. »

Arrivés à la hauteur de la nouvelle avenue, ils s'arrêtèrent un instant pour regarder une dernière fois la perspective. Les maisons, blanches ou peintes, de tous les styles, reluisantes et neuves, y donnaient l'air d'une rue d'exposition, construite à la hâte, et sans souci de l'unité. Elle était agréable pourtant et pittoresque et gaie, sous le flamboyant soleil des tropiques, et l'intensité du ciel bleu. Rio évoluait, perdant, peu à peu, ses dernières traditions de ville coloniale, conservées si longtemps. Mais par un contraste singulier, sur la pente abrupte de la colline du Castel, qui domine l'Avenue, des maisons centenaires, petites et enluminées en arc-en-ciel, perchées comme des nids d'aigles dans les anfractuosités de la roche, rappelaient une époque à jamais révolue.

Une automobile ronfla le long du trottoir, puis, dans une voiture dont les Mecklembourgeois stoppaient en cadence, M. de Palan reconnut Flonflon. Elle regardait de l'autre côté; il vit seulement son profil poupin. Elle était riche... solidement. Deux ans auparavant, elle avait achevé de réaliser son rêve, en épousant, en France, un vieux noble ruiné et à demi gâteux, qu'elle s'était empressée de tuer sous ses caresses. Et depuis, elle allait et venait, fière de sa personne et de son titre, descendant orgueilleusement de sa voiture, dont les portières portaient un écusson vénérable et une couronne de comtesse.

« Tu connais cette dame, papa », dit Flora.

Il secoua la tête en signe de dénégation, et ils

continuèrent leur chemin jusque chez le fleuriste.

M. de Palan paya la note, et comme il franchissait le seuil de la boutique, il se trouva en face d'une femme vêtue de noir, et qui donnait le bras à un jeune homme également en deuil.

« Monsieur de Palan !

— Dona Maria Leonor !... »

Ils se contemplèrent un instant ; puis Mme de Souza regardant Flora s'écria :

« C'est votre fille !... comme elle a grandi ! »

Henri demanda :

« Tu reconnais madame ?

— Non, dit Flora en se laissant embrasser sur la joue. »

« Que je vous présente mon fils, dit Maria Leonor. Son frere est resté à Paris. Voyez-vous ce grand garçon. Je suis une vieille femme, monsieur de Palan. »

Dans sa toilette noire qui la moulait, le visage encadré du liseré blanc, elle demeurait séduisante et belle ; pourtant quelque chose d'inexprimable, un pli de tristesse aux coins des lèvres, une lassitude du regard, la marque indélébile des jours vécus, la rendaient différente d'elle-même.

« Vous êtes en deuil ? dit M. de Palan.

— Je suis veuve, ne le saviez-vous pas ? »

Il secoua négativement la tête.

« Mais vous-même », dit-elle en regardant ses vêtements noirs.

« Moi aussi, je suis veuf. »

Ils se regardèrent au fond de l'âme, et leurs yeux se mouillèrent.

« Que je vous plains ! » dit-elle.

Il fit un geste vague, elle reprit :

« Il est une heure, dans notre existence, où nous com-

prenons ce qu'elle aurait pu être, ce qu'elle aurait dû être, et nous conservons à jamais la tristesse du rêve déçu. Mais nous ne désespérons pas pour cela. Nous continuons de vivre la vie des réalités journalières, sans enthousiasme, mais en nous y accrochant tout de même, petit à petit, à notre insu. Et quand elle est tout à coup bouleversée par la mort, nous pleurons le bonheur médiocre que nous venons de perdre. »

Il agita tristement la tête. Dans ce mouvement, les fils argentés de ses tempes brillèrent au soleil, et tous les deux se regardèrent encore, surpris en contemplant leurs visages, dont l'image était autre dans leurs souvenirs.

« Y a-t-il longtemps que vous êtes revenue?

— Depuis hier. Et vous, vous habitez Rio, maintenant ?

— Je m'embarque aujourd'hui pour l'Europe. »

Elle baissa les paupières en soupirant. La destinée, qui aurait pu les réunir, les séparait au contraire.

« Je demeurerai au moins un an ici », dit-elle. « Vous savez sans doute que mon mari avait perdu sa fortune. Nous avons dû vendre notre hôtel. De toute la galerie de tableaux, il ne me reste que deux ou trois toiles, et mon portrait, signé de vous. Je viens de faire un héritage, mais il faudra plaider, et pendant ce temps, je resterai à Rio. »

M. de Palan pensait :

« Comment a-t-elle pu se prêter à cette supercherie, dont m'a parlé Salvani? »

Il demanda :

« Pourriez-vous me dire si mes tableaux ont été achetés par un seul acquéreur ? Le comte Salvani qui était absent de Paris au moment de la vente, n'a pu me renseigner à cet égard.

Elle rougit.

« Non, dit-elle. Mon mari ne me parlait jamais de ses affaires. Et puis, quand il s'agissait de ses tableaux, il avait parfois des bizarreries... »

Henri eut pitié de sa gêne et n'insista pas. Ils comprirent soudain qu'ils n'avaient plus rien à se dire. Elle tendit la main à M. de Palan.

« Bon... Bon voyage !... et soyez heureux. Si vous désirez me voir à mon retour, le Consulat du Brésil vous avisera, et vous donnera mon adresse. »

Il sentit une douce pression sur ses doigts, et répondit à cette effusion muette.

« Adieu, monsieur de Palan, adieu, mignonne Flora, un baiser sur vos joues, ma jolie brunette. »

« Dona Maria Leonor est une bien belle personne », dit l'enfant quand ils se retrouvèrent seuls.

M. de Palan acquiesça d'un geste.

« Etait-elle amie de maman ?

— Elles se connaissaient si peu !...

— J'aurais cru...

— Pourquoi ?

— Vous avez l'air si intimes.

— J'étais lié avec son mari. Lorsque je fis connaissance avec elle, ta mère était allée prendre les eaux, tu te rappelles, avec toi et avec Lina. A propos, » ajouta-t-il pour changer de conversation «, Lina s'est remariée de nouveau.

— Encore !... Ça fait combien de fois ? »

M. de Palan répartit en souriant :

« On ne sait plus. »

A ce moment, ils tournaient dans la rue Direita, qu'Henri avait suivie, seize ans auparavant, pour se rendre au bureau de son oncle. Devant un de ces kiosques communs à Rio, où l'on vend des tasses de café aux

gens du peuple, il aperçut un individu, vêtu de guenilles, et portant sous son bras, pour se donner une contenance, un livre ou une planche dans un journal. C'était Darnet, titubant déjà, malgré l'heure matinale. M. de Palan avait assisté à sa déchéance. Après le coup de bourse de 1900, il était tombé dans la crapule et ne dégrisait plus. De quoi vivait-il ? d'immondices ramassées dans la boîte à ordures, et d'alcool acheté du produit d'une aumône : — un vaincu, celui-là !... « En avait-il, pourtant, de folles espérances en débarquant ! L'Amérique lui a été cruelle, comme à tant d'autres. »

Ainsi pensait Henri.

Et comme Darnet lui adressait un salut obséquieux, il prit dans sa poche la monnaie brésilienne qui s'y trouvait encore, et la laissa tomber dans le chapeau du misérable.

*
* *

Penché sur le bastingage, M. de Palan regardait la ville qui se profilait en un panorama mouvant.

1890 !... il y avait dix-sept ans qu'en montant sur le pont d'un navire, au sortir de sa couchette aérienne, il avait aperçu pour la première fois la rade, dans sa splendeur matinale. Telle il l'avait vue naguère, telle elle lui apparaissait à cette heure, dans l'apothéose du soleil couchant. Les années glissaient sur elle comme les rides sur ses flots, sans laisser de traces. M. de Palan éprouvait, en cet instant, la tristesse commune de sentir la disparition de la propre individualité, du moi changeant, en face de certains aspects de la nature à peu près définitifs.

« Il y a dix-sept ans, j'étais cela : un être qui pen-

sait d'une certaine manière, qui s'impressionnait d'une certaine façon. Cet être est aussi mort que si mon corps reposait déjà dans la terre. Une seconde âme s'est substituée à la première ; elle pense et sent différemment. Et l'enveloppe charnelle n'est plus la même ; molécule par molécule, sa substance d'alors s'est dissoute dans les réactions quotidiennes, en des produits sans nom, — dans l'air, dans le sol, dans l'eau. Elle revit dans les plantes, elle appartient à d'autres corps d'hommes et d'animaux ; et la substance nouvelle moins exubérante dans la cellule appauvrie, laisse des sillons sur le sourire et sur la pensée.

« *Elle*, la baie gracieuse et magnifique, demeure immuable, comme le granit de ses récifs. »

Les événements de sa vie d'Amérique passèrent dans sa mémoire : son arrivée, son mariage, ses aventures ; et il se retrouvait comme un voyageur qui, ayant gravi une montagne, au milieu d'une bourrasque, atteint à des hauteurs paisibles, et regarde l'orage se déchaîner à ses pieds.

Du passé, il n'éprouvait ni regrets, ni joie, ni remords. Un déterminisme irrésistible avait dirigé sa vie. Ce qui était arrivé devait se produire, sous une forme ou sous une autre.

Il éprouvait seulement une immense pitié pour la douce Sylvia, qui reposait à jamais des tristesses et des déceptions de la vie.

Quant à lui, c'était fini... La prédiction de sa dernière maîtresse s'était réalisée : « Tu n'atteindras plus d'autres cimes. » Il avait compris, le matin, qu'elle-même serait désormais incapable de le transporter à de semblables hauteurs.

Et il se comparait à Moïse, qui mourut après avoir entrevu Chanaan.

Cependant une vie aussi chaude, aussi intense s'agitait en lui : de l'homme de passion et de plaisir, l'artiste se dégageait superbement. L'énergie conquérante du don Juan passait intégralement dans l'imagination du créateur. Son art devait être désormais la synthèse de sa vie. Il allait revoir des terres de lumière apaisée, et le contraste des demi-teintes avec l'embrasement des ciels tropicaux feraient naître en lui de nouvelles sensations de beauté. A la pâleur brune, aux prunelles de jais, à la démarche molle des filles des pays chauds, à leurs ambitions tendres et paisibles, allait s'opposer les teintes fraîches, les regards de turquoises, les cheveux dorés ou cuivrés des femmes modelées par un atavisme séculaire, et dont les attaches sont plus fines, les gestes plus nerveux, la vivacité plus chercheuse, et les désirs plus insatiables. Il quittait un pays jeune pour retourner sur le continent des traditions lointaines, où s'ouvriraient pour lui de nouveaux horizons.

Sous ses pieds, l'hélice ronronnait sourdement, et la carène craquait aux mouvements paisibles des vagues ; et comme naguère, dans le matin bleuâtre, la ville lui avait paru descendre à sa rencontre des hautes collines, telle une théorie antique vêtue de couleurs polychromes, il lui semblait, en ce moment, que tout s'allumait dans la plaine et sur les sommets pour le saluer à son départ. La nouvelle avenue s'étendait en une longue traînée lumineuse, et M. de Palan ressentit une angoisse devant l'hémicycle de lumières de Botafogo. Tant de fois, il avait rêvé sur ces quais, d'où, journellement, pendant une période de sa vie, il contemplait l'onde sommeillante, lorsqu'il revenait chez l'oncle, après les travaux du jour.

Il aimait cette terre brésilienne, où s'était passée sa jeunesse et où il comptait tant d'amis. A la longue, il

s'était familiarisé avec le caractère exubérant de ce peuple, fier de la richesse et de la beauté de son terroir, et il rendait justice à ses efforts et à ses aspirations vers le progrès.

Déjà le navire filait à toute vitesse. Un instant, la lourde masse du « Pain de Sucre » l'enveloppa de son ombre ; de hautes vagues le secouèrent au passage de la barre ; la fraîcheur du large s'épandit sur le pont.

Et comme M. de Palan se maintenait à la poupe, en regardant le paysage déclinant, deux petits bras l'entourèrent, et il sentit sur son front le chaud baiser de Flora. Sous un rayon de lune, souriante et déjà consolatrice, elle évoquait dans sa grande ressemblance avec sa mère, l'ombre rajeunie de Sylvia, revenue pour l'heure des adieux. Des larmes perlèrent aux yeux de M. de Palan. Il songeait à sa propre jeunesse, au passé, à la destinée de cette enfant innocente et fragile, qui deviendrait une femme, et connaîtrait peut-être les affres de la jalousie et l'amertume de la trahison. Les cheveux de la petite flottaient à la brise, et de ses mains mignonnes, elle s'accrochait au bras de son père. Le bruit caressant des vagues berçait leur rêve. Un long grelottement d'argent courait sur la crête des lames. Les lumières de la ville disparaissaient comme des étoiles sous l'horizon.

Longtemps, longtemps, ils demeurèrent en face de la nuit superbe et murmurante, tandis que la côte d'Amérique s'enfonçait lentement sous les flots.

Rio de Janeiro, 29 juin 1909.



TOURS

IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES ET Cie

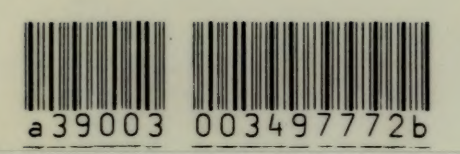
6, RUE GAMBETTA, 6



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE



CE PQ 2607
.E353P4 1913
COO DELPECH, ADR PETROPOLIS.
ACC# 1233011

